

MIKKY
SOPHIE

Love TICKET

NEW ROMANCE®



la mondaine

NEW ROMANCE

Love
TICKET

MIKKY SOPHIE

La Condamine

Image de couverture : © Ian Ross Pettigrew / Getty Images
Couverture : Laetitia Kalafat

Collection dirigée par Arthur de Saint-Vincent
Ouvrage dirigé par Camille Léonard

©2016, Mikky Sophie
Tous droits réservés

©2016, La Condamine
34/36 rue La Pérouse
75116 Paris

ISBN : 9782375650103

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Chapitre 1 - Mélissa Menu à bas prix

Chapitre 2 - David Preux chevalier

Chapitre 3 - Mélissa À découvert

Chapitre 4 - Mélissa Ce soir on danse

Chapitre 5 - David Ce soir on mate

Chapitre 6 - Mélissa À chacun ses boulets

Chapitre 7 - Mélissa Le proxénète

Chapitre 8 - David Miroir, miroir, qui est le plus beau ?

Chapitre 9 - Mélissa Roulez

Chapitre 10 - Mélissa Surprise sur prise

Chapitre 11 - Mélissa Où est Angel ?

Chapitre 12 - Mélissa Duperies et café chaud

Chapitre 13 - Mélissa Surveillez vos portefeuilles

Chapitre 14 - Mélissa Vautour et Castrat

Chapitre 15 - Mélissa Au revoir, président

Chapitre 16 - David Réflexion et jalousie

Chapitre 17 - Mélissa Tou é ouh houit, ma chérie

Chapitre 18 - Mélissa Ceux qui m'aiment boiront

Chapitre 19 - Mélissa Tout mimi, tout rikiki

Chapitre 20 - Mélissa Un souffle dans la face

Chapitre 21 - Mélissa Flagrant délit

Chapitre 22 - David Toutes les chattes sont grises

Chapitre 23 - Mélissa Bourse aux sushis

Chapitre 24 - Mélissa Au détour d'une rue

Chapitre 25 - Mélissa Douche froide contre neige glacée

Chapitre 26 - David Retour à la réalité

Chapitre 27 - Mélissa Pas de docteur Ange

Chapitre 28 - Mélissa L'éclopée et la bête

Chapitre 29 - Mélissa Besoin d'un coffre de toit

Chapitre 30 - Mélissa Duel et dilemme

Chapitre 31 - Mélissa Antiseptique sur les principes

Chapitre 32 - Mélissa Vert espoir

Chapitre 33 - Mélissa Sort et humiliation

Chapitre 34 - David Résolutions du lendemain

Chapitre 35 - Mélissa Indic sans indice

Chapitre 36 - Mélissa À la sainte grenouille

Chapitre 37 - Mélissa À la guerre comme à la guerre

Chapitre 38 - Mélissa Une autre femme

Chapitre 39 - Mélissa Même quand je mens

Chapitre 40 - Mélissa Opération David

Chapitre 41 - David Elle me déteste, un peu, beaucoup, à la folie

Chapitre 42 - Mélissa Indifférence

Chapitre 43 - Mélissa Avec mes amitiés distinguées

Chapitre 44 - Mélissa Ô jalousie !

Chapitre 45 - Mélissa Première porte à gauche

Chapitre 46 - Mélissa Oh oui !

Chapitre 47 - Mélissa Tout ou cunini

Chapitre 48 - David Échec et mat

Chapitre 49 - Mélissa Dans la famille Boum

Chapitre 50 - Mélissa Je demande la sœur

Chapitre 51 - Mélissa Épluchage et larmes sans oignon

Chapitre 52 - Mélissa L'art de Londres

Chapitre 53 - Mélissa Cuite

Chapitre 54 - Mélissa Mien

Chapitre 55 - Mélissa Vue et nue

Chapitre 56 - Mélissa Boîte à sucre

Chapitre 57 - Mélissa Il est mort le géant vert

Chapitre 58 - Mélissa Taxi, s'il vous plaît

Chapitre 59 - Mélissa Espions mal fagotés

Chapitre 60 - Mélissa Le sourire de Steven

Chapitre 61 - Mélissa Le bagout du filou

Chapitre 62 - Mélissa Ali Baba et schtroumpf dormeur

Chapitre 63 - Mélissa Tout est dit

Chapitre 64 - Mélissa La folie d'Ava

Chapitre 65 - David Les anges passent, Mélissa reste

Chapitre 66 - David Chambre obscure

Chapitre 67 - David Marqué au fer rouge

Chapitre 68 - David Dominante domination

Chapitre 69 - David Maman, j'ai mal

Chapitre 70 - Mélissa J'y suis

Chapitre 71 - Mélissa Saut en parachute

Chapitre 72 - Mélissa Désenchantée

Chapitre 73 - Mélissa Winnie et le pot de miel

Chapitre 74 - Mélissa Retour en enfance

Chapitre 75 - Mélissa Mon cœur

Chapitre 76 - Mélissa La sorcière bien-aimée

Chapitre 77 - Mélissa Chaleur dans la buanderie

Chapitre 78 - Mélissa Sucré ou salé

Chapitre 79 - Mélissa Cendrillon cherche sa pointure

Chapitre 80 - David Toutes les femmes de sa vie

Chapitre 81 - David Échappée belle

Chapitre 82 - David J'irai vivre en théorie

Chapitre 83 - David Le nirvana

Chapitre 84 - David Ever

Chapitre 85 - Mélissa La brûlure du soleil

Chapitre 86 - Mélissa Lettre à papa

Chapitre 87 - Une semaine plus tard

Chapitre 88 - Un mois plus tard

Chapitre 89 - Deux mois plus tard

Chapitre 90 - David Ma maison

Chapitre 91 - Mélissa Sept mois après

Remerciements

CHAPITRE 1

Mélissa Menu à bas prix

— Avec cela, monsieur ? Frites ? Coca ? Ce sera tout ? Sept euros et vingt centimes s'il vous plaît.

Je récupère les pièces de monnaie chaudes, trop longtemps restées dans la main moite du client. Il faut dire aussi qu'elles ont eu le temps de s'acclimater à sa température corporelle.

Je suis encore en manque de personnel, aujourd'hui. Trois équipiers fantômes n'ont pas daigné prévenir de leur absence et je me retrouve en caisse.

Comme une éponge, j'absorbe tous les regards dédaigneux, l'impatience affichée et les remarques acerbes. La file d'attente ne fait que s'allonger au comptoir. Les clients rouspètent, les enfants braillent, le personnel râle.

Encore une belle journée dans ce capharnaüm.

— Appelez-moi le responsable, s'il vous plaît ! exige un homme d'une quarantaine d'années à ma caisse.

Pourquoi donc les clients se croient-ils toujours dans une publicité d'assurance ?

Pensent-ils un instant que je pourrais régler leurs problèmes en dansant une chorégraphie ridicule ? Et POURQUOI demandent-ils toujours LE responsable ?

Je ne suis pas très grande, et malgré le fait que je vais bientôt fêter mes trente bougies, je ressemble à une étudiante paumée. Mais quand même, nous sommes en 2015. Je peux être une femme et gérer un restaurant et ses employés.

— C'est moi, monsieur, que puis-je faire pour vous ?

Mon sourire poli n'est qu'une façade de circonstance. Cet homme me fait perdre mon temps et les sonneries des friteuses derrière moi m'appellent inlassablement.

— Est-ce que vous trouvez ça normal que ce soit aussi long, mademoiselle ? C'est censé être de la restauration rapide !

Combien de fois aurai-je entendu cette réplique ? J'aurais envie de lui répondre que la restauration rapide signifie juste « Mangez vite sinon c'est froid et caoutchouteux », mais je m'abstiens et applique à la lettre les techniques de reconquête client. Bref, je lui offre une glace. Il est content.

À la fin de mon service, je suis exténuée. Mes jambes sont lourdes et mon podomètre à la ceinture indique 13 458 pas. Je m'assois à une table et grille une cigarette.

Il est à peine seize heures et je ne pense qu'à m'affaler dans mon canapé devant une émission de télé-réalité stupide, une qui me permettrait de laisser mon cerveau en apesanteur au-dessus de mon corps avachi.

Des employés se joignent à moi. Je n'ai pas très envie de discuter avec eux. Je ne suis pas une fille très sociable. Moins on me parle, mieux je me porte. D'autant qu'ils énumèrent les derniers couples qui se sont formés à la soirée d'un collègue.

Travailler dans un fast-food à vingt ans est mieux que tous les sites de rencontre. Le turn-over est tellement important que les ex ne restent pas longtemps dans le sillage. Mais quand on commence à mettre de la crème hydratante Q 30, on est déjà considérée comme trop vieille, exclue du marché des célibataires qui s'éclatent.

J'envie leurs déboires. J'étais comme eux. Je m'amusais bien. Mais ça, c'était avant.

J'attrape mon sac à main et fouille dans sa multitude de poches inutiles à la recherche de mon paquet de clopes. Seule ma dose de nicotine m'apaise.

À mon plus grand désespoir, je constate que ce dernier est vide. J'ouvre encore et encore le battant rouge comme s'il allait apparaître une dernière cigarette par magie, mais seules quelques miettes de tabac se moquent de moi.

Nous sommes le 2 février. Ma paye n'est pas encore passée et je suis déjà à découvert d'au moins cinq cents euros. Mon conseiller financier m'a déjà appelée trois fois le mois dernier. Je l'ai ignoré. J'avais trop peur de me faire gronder comme une petite fille.

J'arrive au distributeur automatique de ma banque avec l'immense besoin d'obtenir un petit billet. Si on avait la possibilité de retirer seulement cinq euros, ça m'arrangerait bien. Je pourrais acheter des cigarettes importées à l'unité, chez l'épicier tunisien en bas de chez moi. Certes, elles ont un goût immonde, mais quand je n'ai pas le choix, elles sont amplement satisfaisantes.

Je ne fais pas de consultation de solde. Inutile de me briser le cœur en fin de journée. Je croise les doigts. Le bip résonne.

Retrait impossible, veuillez réapprovisionner votre compte. J'aimerais bien, pardi, mais je ne possède aucun plan d'épargne. Il doit approximativement me rester huit euros et cinquante centimes sur mon livret A, celui que mes parents m'avaient ouvert pour mes sept ans. Depuis, il a bien dé péri, le pauvre.

Je récupère ma carte avant qu'elle ne soit avalée. La personne qui attend derrière moi me regarde avec un brin de pitié. Je garde la tête haute. Après tout, ce n'est pas la fin du monde.

J'ai un toit sous lequel dormir et de quoi manger jusqu'à l'obtention de mon salaire. Des tortellinis au beurre. Des tortellinis au sel et des tortellinis nature.

Je décide tout de même de rentrer dans l'agence. Après tout, ils peuvent être cléments avec moi, je suis fidèle aux agios. Je collabore probablement plus à leurs bénéfices que quiconque. Je suis presque une investisseuse principale, en y réfléchissant bien.

Seulement, la grincheuse prête à fermer son guichet ne semble pas d'accord avec mes conclusions.

— Impossible, mademoiselle, votre compte est bloqué jusqu'à réapprovisionnement.

Sa voix ressemble à celle d'un automate. Elle est encore plus robotisée que moi.

Et si je jouais la cliente exigeante, pour une fois ? Pourquoi ne pas inverser les rôles de temps en temps ?

— Pourrais-je m'adresser à votre supérieur, madame ?

J'essaie de prendre un air hautain et magistral, faire illusion pour me donner de l'importance, mais son haussement d'épaules exprime son je-m'en-foutisme.

— En quoi puis-je vous être utile, madame ?

Je me retourne sur un mannequin Giorgio Armani. Il s'est trompé d'adresse, lui. Son costume trois-pièces ajusté affirme haut et fort « Je suis le boss ».

La gourdasse derrière moi ricane devant mon silence et mes yeux ébahis. Elle doit avoir l'habitude que la gent féminine réagisse ainsi devant cet étalon. Mais ce n'est pas sa beauté rare qui me coupe le sifflet.

Je suis juste en train de réfléchir à l'aspect que, moi, je présente devant lui.

Les cheveux gras, le teint terne, la zone T en excès de sébum, l'odeur de friture, l'eyeliner dégoulinant et l'uniforme taché de graisse.

Oui, c'est certain, je ne pourrai pas user de mon charme pour obtenir une rallonge de mon découvert.

CHAPITRE 2

David Preux chevalier

J'aime mon travail. J'aime mon travail. J'aime mon travail.

Ce mantra finira par me rentrer dans le crâne mais j'aurais bien plus de facilité à me croire sous psychotropes. La volonté est une flemmarde qui cherche la moindre excuse pour fuir se dorer la pilule sur l'île de la facilité.

Pourtant, cette banque est l'une des plus réputées du pays. Elle collabore avec la haute société, les grandes richesses. Je suis dans mon milieu. Je dois côtoyer le luxe si je désire que le luxe vienne à moi. La liberté est un droit qui s'achète, tant par la force de l'esprit que par des liasses de billets. Et être un homme libre impose des sacrifices. Écraser sa cigarette et retourner bosser en est un.

Le talon de ma Weston éparpille les éclats de braise sur le bitume. La journée s'achève mais la paperasse n'a aucune fin. Une dose de caféine bien corsée mettra fin à mes bâillements incessants et m'aidera à tenir pendant la dernière heure avant le week-end.

En rentrant dans l'agence par la porte arrière, j'enfile à nouveau ma veste de costard. Je n'aime pas la porter quand je fume. Le tissu élaboré de son créateur indépendant s'imprègne trop vite des odeurs et je me dois d'être irréprochable devant les clients. La cafetière de la salle de détente est encore allumée. Les dieux sont avec moi ! Il me suffirait de peu, parfois, pour que j'abandonne.

Pouah ! Ce café est à gerber. C'est sûrement cette vieille Suzanne à l'accueil qui l'a préparé. Depuis que je travaille ici, elle fait des efforts considérables pour attirer mon attention. Son cul tout flasque et son air dépressif ont éveillé tous mes systèmes de

protection. *ALERTE ! ALERTE ! Veuillez quitter le bâtiment avant 18 h, risque imminent de plaquage corporel contre la photocopieuse. Votre queue pourrait ne pas y survivre.* L'unique fois où je me suis retrouvé seul avec elle, sa main est venue frôler d'un peu trop près mon fessier. Un accident ? Probablement pas, vu son haussement de sourcils caractéristique d'un signal de détresse de la dernière chance. Mon refus poli mais sans appel (*Dans tes rêves la panthère rose !*) lui est resté en travers de la gorge. Depuis ce jour, elle enchaîne les plaisanteries de mauvais goût. Et ce café immonde en est une démonstration de plus.

Les bureaux sont presque vides. Le vendredi après-midi est particulièrement prisé par les arrêts maladie et les repos compensatoires du personnel. Dans quelques années, j'espère pouvoir m'octroyer moi aussi ce plaisir. En attendant, il faut que je gère au jour le jour, et les jérémiades qui me parviennent depuis le hall d'entrée me ramènent à la réalité.

Suzanne semble agacée. Elle mériterait de se débrouiller seule mais une petite voix dans ma tête me rappelle qu'être un homme ce n'est pas se défilier. Quoique. En arrivant à la réception, la vue d'une petite femme visiblement très en colère m'interroge.

Pourquoi je m'emmerde ? Elle est engoncée dans des vêtements chiffonnés. Sa mine est fatiguée. Les foudres haineuses que ses yeux me lancent me donnent envie de repartir à reculons dans mon bureau. Une prise d'otage me paraîtrait plus agréable que d'avoir à régler les problèmes insignifiants de cette gamine. Je me racle la gorge pour signifier ma présence. Elle m'observe de la tête aux pieds comme une pièce de bœuf saignante chez le boucher. Encore une. Jouer de mon charme pour la calmer ne sera pas difficile.

CHAPITRE 3

Mélissa À découvert

Je déteste ce genre d'homme. Ce n'est absolument pas parce qu'il est à tomber par terre que je le regarde.

Il a juste une aura magnétique, ce con. Ses yeux verts en amande doivent probablement être le résultat d'un clonage surnaturel ou d'une paire de lentilles invisible.

Personne ne devrait avoir ces yeux-là, ne serait-ce que pour l'ego des gens normaux comme moi. Il porte une barbe de quelques jours, travaillée avec soin et précision tandis que ma moustache fait son apparition dès que j'ai le dos tourné. Ses cheveux châtain tombent parfaitement sur son front. Sans laque ni gel, ils ondulent légèrement. Il a l'air sacrément bien bâti pour un employé de bureau.

Les épaules larges et les cuisses serrées dans son pantalon en tissu gris anthracite, il me fait penser aux joueurs de rugby dans leur calendrier hivernal. Je l'imagine déjà sous la douche, les muscles saillants et luisants sous l'eau ruisselante, les mains tentant vainement de cacher l'immense attribut entre ses jambes.

Il fronce les sourcils puis regarde sa montre pour me signifier son impatience.

Très bien, Mélissa, ressaisis-toi. C'est un banquier. Je suis en train de fantasmer sur un banquier. Je suis en manque de relations sexuelles mais, à ce point, j'en suis effrayée.

Je remets en place ma bretelle de soutien-gorge qui a glissé le long de mon épaule. La dentelle rouge qui dépasse de ma chemise blanche est un peu trop provocante. Je ne voudrais pas que ce prétentieux se fasse des idées à mon sujet.

— Monsieur, j'aimerais seulement pouvoir retirer dix euros. Est-ce trop vous demander ? Mon salaire va probablement passer à minuit et vous avez bloqué mon

compte.

J'adopte un ton froid et résolu. Mais ce bloc de glace n'a pas l'air affecté par ma détermination et son côté « rien ne m'atteint » m'agace terriblement.

Je m'adresse à la guichetière.

— Ce n'était pas la peine de m'envoyer votre vigile, je vous ai demandé le responsable.

L'employée se fige et une expression effarée s'affiche sur sa tête à claques. Elle n'a sûrement pas l'habitude que l'on remette son patron sur les rails.

Il faut un début à tout. Je ris intérieurement et j'aimerais voir la mine contrariée de Monsieur derrière moi. Mais quand je me retourne, il n'est plus là.

Ce personnage hautain n'a même pas pris la peine de me répondre. Et je n'ai toujours pas un centime dans ma poche. Échec total.

Je quitte l'agence, les dents serrées, en tapant des pieds sur le carrelage comme une enfant capricieuse au supermarché. Je rentre donc chez moi bredouille. Je suis éreintée. Heureusement, je ne travaille pas pendant deux jours. Je pourrai récupérer le sommeil dont j'ai manqué ces derniers temps.

Je devrais aussi rendre visite à mon père. Il m'attend impatiemment pour que je l'aide à ranger son garage. Mais la perspective de farfouiller dans les souvenirs ne me tente pas vraiment.

Mon père a toujours été très dépendant de ma mère. Il ne sait rien faire seul. C'est tout juste s'il arrive à trouver la casserole après vingt années de vie solitaire. Alors j'essaie, au moins une fois par semaine, de l'aider dans les tâches de la vie quotidienne.

Ce que je ne fais pas chez moi, je m'applique à bien le faire chez lui. Repassage, vaisselle, poussière, lessive.

Je désespère aussi de lui trouver une compagne. Je l'ai inscrit sur plusieurs sites de rencontre. Nous avons choisi ensemble des photographies qui le mettaient en valeur. Difficile d'en trouver souriant et sans ma mère à ses côtés.

Ils formaient un couple parfait. Prises de bec quotidiennes et gros câlins réconciliateurs. Les ingrédients d'une histoire harmonieuse.

Elle est morte l'année de mes douze ans d'un cancer de l'utérus. Je n'aime pas trop en parler. Elle me manque trop.

Quelques bimbos aux seins siliconés se trémoussent dans ma télévision. Mes paupières commencent à s'alourdir. Je lutte pour ne pas m'endormir.

Nous sommes vendredi soir, tout de même. Je ne suis pas sortie depuis des semaines.

Comment voulez-vous rencontrer le prince charmant dans ces conditions ?

Enfin, un prince, n'exagérons rien. Un mec potable ferait suffisamment l'affaire. Une dose de testostérone efficace pour faire trembler mon clitoris d'un réel orgasme.

Je suis encore jeune, plutôt mignonne, mais je ne comprends pas la difficulté qu'a le sexe opposé à faire fonctionner ce bouton déclencheur de plaisir. Leur maman aurait pu leur fournir un mode d'emploi avant de les lâcher dans la fosse aux gazelles.

Les hommes en boîte de nuit sont comme des jeunes lionceaux au milieu d'un champ de biches. Ils cherchent à toutes les mordre férocement pour laisser leurs empreintes indélébiles. Au lieu de cela, ils ne font que les chatouiller de leurs griffes de chatons.

Moi je veux un homme, un vrai mâle. Pas un égocentrique prétentieux comme mon banquier, pas un costard-cravate qui aurait peur de froisser sa chemise.

Je commence à en avoir ras le bol de recourir à un vibromasseur pour éprouver des sensations. C'est tellement pathétique. Et puis mes piles sont vides.

Je n'ai malheureusement qu'une solution pour m'amuser un peu sans dépenser ce que je n'ai pas. Je parcours mon répertoire téléphonique à la recherche d'un nom prédisposé à la chance.

Félicité est ma cousine germaine. Certes, elle porte un prénom de sainte nitouche, mais ne y vous trompez pas. Cette garce a tout pour elle. Un physique de mannequin suédois aux longues jambes, un fiancé médecin plutôt charmant et un boulot de rêve. À vingt-huit ans, elle est testeuse pour une agence de voyages. Bref, elle est payée à se faire dorloter dans des hôtels de luxe aux quatre coins de la planète pendant que je me fais cuire des steaks.

Au fond de moi, je la hais. J'ai du mal à accepter que nous soyons issues d'une même lignée. Je suis une pomme tombée trop loin de l'arbre généalogique.

Lorsqu'elle décroche au bout de trois tonalités, sa voix aiguë me fait grincer les oreilles.

— Mélissa, ma chérie, comment se portent les affaires ?

Elle se fout de ma gueule, en plus. Je dois être masochiste pour vouloir passer la soirée avec elle. Elle est du genre à s'appuyer sur le bras de sa copine en marchant afin de tenir sur ses talons hauts, à pouffer quand les hommes la regardent, à siroter des cocktails colorés.

Je suis tout le contraire. Je porte des bottines en cuir noires cloutées pour ne pas tomber ou avoir mal aux pieds, je suis capable de mettre mon poing dans la figure d'un gros pervers et je ne bois que du whisky avec une larme de soda.

Mais je pourrais ramasser les miettes qui gravitent autour d'elle. Et au point où j'en suis, je préfère être mal accompagnée que seule à me morfondre.

CHAPITRE 4

Mélissa Ce soir on danse

Ce soir, Félicité a visé très haut. Elle a accepté mon invitation à me payer une soirée dans un club de strip-tease mixte.

Bon, à vrai dire, je n'ai pas vraiment eu le choix. Sa meilleure amie, Cassandra, nymphomane confirmée, a décidé de fêter son enterrement de vie de mariée. Elle divorce de la pauvre victime qui lui avait passé la bague au doigt il y a six mois. Six mois avec Cassandra, ses bourses s'en souviendront. Cette fille est une véritable chaudière ambulante. Je crains le pire, ce soir. Sa cocotte-minute ne va pas cesser de siffler à la vue des corps dénudés.

J'ai mis environ une heure à me rendre présentable. J'ai bien dû essayer dix tenues différentes avant d'en choisir une. En même temps, comment voulez-vous que je m'habille dans un club d'effeuillage ? La petite robe ras le bonbon ? Sans façon, je ne postule pas à un entretien d'embauche. Le jean ? Trop décontracté, ils ne me laisseraient pas rentrer. Attendre sur le trottoir que ma cousine finisse de passer une bonne soirée pour me raccompagner serait le pompon. Autant porter la mini-jupe, dans ce cas, au moins je reviendrai avec du fric.

Finalement, j'ai opté pour un pantalon noir classique, des bottines en cuir et un chemisier rose pâle légèrement échancré afin que l'on puisse voir le magnifique collier ethnique que m'avait rapporté Félicité d'un de ses voyages en Afrique du Sud. En vérité, il est affreux, ce bijou, et très lourd de surcroît. J'ai l'impression d'être une femme girafe dont les cervicales rompent lorsque je le retirerai. Il est complètement hors sujet avec ma

tenu vestimentaire, mais quand ma pintade de cousine me verra avec, elle me paiera tous les verres que je désire.

C'est un sacrifice de poids, mais il est moindre à l'égard du résultat. L'ivresse m'aidera à supporter les blagues salaces de Cassandra toute la soirée.

Elles sonnent à l'interphone à vingt et une heures. Je les entends rire à gorge déployée dans les escaliers. Si elles continuent leur raffut, ma voisine du rez-de-chaussée finira par se plaindre à la régie. Cette vieille acariâtre m'a dans le collimateur depuis que j'ai emménagé dans l'immeuble. Pourtant, la seule fois où j'ai organisé une soirée, ma crémaillère en l'occurrence, j'avais au préalable présenté mes excuses pour la gêne occasionnée.

La pendaison avait en effet quelque peu dégénéré, mais était-ce vraiment ma faute si ce type était descendu du troisième étage en sautant de balcon en balcon ?

Je les intercepte au deuxième étage avant qu'elles ne puissent s'incruster dans mon appartement. Je n'ai pas eu le temps de ranger, tout est en vrac dans mon salon. La chaussette sur le radiateur, la culotte sur la table : je suis une grande bordélique.

— Oh, Mélissa, quelle beauté, tu as fait un effort, ce soir, pour une fois !

Félicité ne manque jamais une occasion pour me rabaisser. Ses compliments ont toujours une face cachée moins sympathique. Me signifier ma beauté relative aurait suffi mais ma cousine ne peut s'empêcher de dire la vérité. Elle est loin d'être un ange et son franc parler se révèle en ma présence. Tester des hôtels branchés est un travail opiné. Félicité est exigeante, rien n'est assez beau pour elle.

— Merci Féli, toi aussi, comme toujours.

Si vous les voyiez, toutes les deux. Je connais assez bien ma cousine pour savoir qu'elle ne cherche pas à tromper son fiancé, mais sa tenue indécente risque de rameuter toute la population masculine.

Et Cassandra. Mon Dieu, Cassandra.

— Cassandra, le club de strip-tease a une coupure d'électricité, ce soir, ils t'ont demandé de les dépanner ?

Elle porte une robe moulante à paillettes tellement criarde qu'elle m'en brûlerait la rétine. Si elle n'était pas aussi jolie, je pourrais la confondre avec un travelo du bois de Boulogne.

— Tu es bête, Mélissa ! Ce soir je suis une lumière, tous les insectes vont être attirés par ma flamme, me répond-elle en tournant sur elle-même.

Elle est gentille, Cassandra. Elle ne se vexe jamais. Elle croit encore à l'amour après deux divorces à trente-deux ans. Je suis admirative de son optimisme inébranlable.

L'arrivée au club se fait tout en discrétion. Nous avons eu la chance de trouver une place de parking juste devant l'entrée. La couleur rose de la Barbiemobile de Cassandra et

la voix de crécelle de Félicité et elle, exaltées par la façade lumineuse, attirent tous les regards.

Génial ! Il ne manquerait plus que le vrombissement d'un vuvuzela pour compléter mon humiliation.

Nous passons sans difficulté le tri des videurs à la porte. Il semblerait même qu'une fouille corporelle aurait été appréciée par notre amie Cassandra, qui se dandinait devant les vigiles. À moins que le jus de citron qu'elle n'arrête pas de boire pour éliminer ses toxines ne lui ait donné une subite envie d'uriner.

À l'intérieur, il fait une chaleur étouffante. Je regrette déjà le choix de mon pantalon, dont le tissu colle à ma cellulite. L'odeur du renfermé, alliée à la sueur des danseurs effrénés, me soulève le cœur.

Il y a autant d'hommes que de femmes qui s'agitent sur la piste. Autour d'eux, des professionnels se déshabillent sur des podiums individuels. On se croirait à une vente aux enchères avec la présentation des lots. Des lumières orange et rouges sont projetées sur leurs corps dénudés.

Félicité me prend par la main et m'entraîne au milieu de la foule, où elle commence à se trémousser sur la voix sensuelle de Shakira. À cet instant, j'ai l'impression d'être un phasme au milieu des branches. Je danse comme mon père, avec un balai où vous savez. J'essaie tant bien que mal de participer mais, sans un gramme d'alcool dans le sang, mon imitation de Beyoncé est vouée à l'échec.

J'ai l'impression que tout le monde se moque de moi. Je fais alors une inspection générale des alentours.

Pivotement facial à droite. Pivotement facial à gauche. Rien. Tout le monde m'ignore. Petite pirouette au ralenti très naturelle pour voir ce qui se passe derrière.

Merde ! Non, j'ai dû planer. Ça ne peut pas être lui. Je continue de danser maladroitement.

Cassandra arrive à nos côtés avec les tant attendus breuvages. Malheureusement pour moi, elle nous a commandé des cocktails. Probablement des Sex on the beach : rien que pour le plaisir de le dire au serveur, elle les prend toujours.

Je suis de plus en plus mal à l'aise. Je me sens oppressée, épiée. Cassandra n'arrête pas de faire des clins d'œil énamourés à un type derrière moi. J'ai comme un mauvais pressentiment.

Lorsqu'elle remet une mèche de cheveux derrière son oreille, je comprends le signal muet qu'elle nous envoie. Depuis qu'on est toutes petites, nous nous sommes créé des codes.

Au départ, nous parlions la langue du feu, jusqu'au jour où je me suis fait démasquer par ma mère. En effet, dire devant elle « éfé leufeu mefeufou soufou leufeu », traduction pour

les non-initiés, « elle me saoule », n'était pas digne d'un agent secret britannique. Depuis, nous étions convenues de quelques gestes simples aux significations particulières.

Remettre une mèche de cheveux derrière son oreille signifie : « Il arrive, bordel, il arrive ».

Les yeux de Cassandra brillent autant que sa robe et ses joues vont bientôt finir par se déchirer si elle continue à sourire ainsi.

— Que puis-je faire pour vous, mesdames ?

Je reconnais sans aucun mal cette voix et cette réplique familière. Merde !

Mais qu'est-ce qu'il fout là, lui ?

CHAPITRE 5

David Ce soir on mate

Mais qu'est-ce qui m'a pris d'accepter ? Des nichons ballottent et des miches s'agitent sous mes yeux. Putain ! Quelle bonne idée après cette semaine de merde ! J'aurais été fou de refuser la proposition de Max, notre comptable à l'agence. Surtout que quelques spécimens rares, fondus dans la masse, valent le détour ce soir. Je ne le dirai jamais à voix haute mais la vision d'un joli cul, ça me détend. Rond, galbé et ferme. Il peut sautiller, se trémousser, trembler ou onduler. Quand un fessier est parfait, je ne peux plus le quitter des yeux. Et celui que je regarde actuellement a un pouvoir d'attraction ensorcelant. C'est très étonnant la façon dont il se balance à contretemps sur la musique. Les effluves de mon troisième verre en sont probablement la cause mais ce petit cul moulé dans son pantalon noir me donne l'impression de ne danser que pour moi.

— C'est de la bombe, cette nana, beugle Max dans mon oreille.

— Putain, Max, qui emploie encore ce genre d'expression, sérieux ? Je t'assure, si tu continues d'utiliser le vocabulaire de Carlton dans *Le Prince de Bel-Air*, tu ne pourras jamais ramener une « nana » dans ton plumard.

— Je n'ai pas besoin de leur parler pour qu'elles se jettent dans mon lit.

Au vu de sa bedaine prête à faire sauter un bouton de sa chemise et du poil blanc et épais qui sort de sa narine, j'en doute.

— Je me la taperais volontiers.

— Tu es vraiment vulgaire, Max. On ne voit même pas son visage d'ici. Si ça se trouve, elle ressemble à une vieille tortue sous anabolisants.

Ses sourcils épais se lèvent presque assez pour toucher les racines de ses cheveux.

— Tu as besoin de lunettes ou quoi ? La brunette avec la robe à paillettes ?

La fille en question me sourit au moment où mes yeux rencontrent les siens. Aïe ! Le flash d'un appareil photo aurait moins agressé mes rétines que le scintillement de sa robe, enfin, du tissu qui la recouvre. Mon petit fessier galbé monopolise tant mon attention que la princesse disco est devenue transparente. Ses hanches se tortillent à un tel point qu'elle devra bientôt porter une ceinture de maintien.

— Elle n'a d'yeux que pour moi, s'exclame Max, trop abreuvé de liqueur à la confiance.

— Tu plaisantes, j'espère.

— Pas le moins du monde, elle est venue pour se taper tout ce qui bouge. C'est le genre de truc que je sens à un kilomètre à la ronde. Et je peux te dire, ce soir, c'est moi qui la culbuterai.

J'avale une lampée de whisky afin de faire passer le dégoût que m'inspirent les propos de Max. Fantasmer est indispensable. Mater est acceptable. Mais envisager de passer à l'action lorsque, comme lui, on est un homme marié, père de deux fillettes adorables, est stupide. Quel con ! Il pourrait tout perdre à cause d'une nuit trop arrosée. De toute façon, sa prétention n'est pas à la hauteur de ses capacités. La fille ne prête pas attention à cet empaffé.

Du tout cuit pour moi. Trop facile, trop dévêtue, sans subtilité. Et pourtant, l'envie de répondre à ses avances m'excite plus que son décolleté pigeonnant. Rien que pour fermer la gueule de ce minus irrespectueux. J'aime trop les femmes pour en laisser une partir avec ce con.

— Max, mon pauvre Max, tu n'es déjà plus dans le coup.

Me changer les idées me fera le plus grand bien. Oublier la pression des décisions entre les jambes d'une fille facile est à ma portée. Une tape dans le dos de mon collègue lance les festivités. Je me lève en direction du phare tel un bateau perdu dans l'océan.

Plus je me rapproche et plus le petit cul sexy dans son pantalon noir me fait de l'œil. Un gibier à la fois, David, ou toutes les proies t'échapperont. Ma cible s'entortille les cheveux derrière son oreille avec nervosité. Sa copine blonde épie mon arrivée. Je suis repéré et leurs gloussements me prédisent déjà ma réussite.

Lorsque j'arrive auprès d'elles, la petite brune qui gigotait cesse de bouger ses muscles attrayants. Dans la séduction, tout est une affaire de priorité. Si je parviens à faire croire à celle qui m'intéresse qu'elle est l'unique femme qui puisse attirer mon attention, c'est dans la poche. Alors je m'efforce de ne pas regarder la fille sur ma gauche. Un simple regard me trahirait. Les femmes ont des radars pour repérer nos faux pas. Et je veux réussir ma mission.

Pourtant, l'indifférence de la brunette me chagrine. Mon physique passe rarement inaperçu et, à moins qu'elle ne soit aveugle et sourde, son manque d'intérêt envers ma personne est perturbant. Je ne sens aucun regard de sa part posé sur moi. Tant pis pour la règle d'or. Mon cou pivote légèrement dans sa direction. Elle est plutôt jolie. Les joues pleines et rougies. De longs cils épais mettant en valeur la couleur noisette de ses yeux. Des lèvres pulpeuses à réveiller la partie basse de mon anatomie. Vraiment très jolie.

Elle a le charme des personnes simples. Une ride verticale entre ses yeux, elle mâchouille l'intérieur de sa bouche comme si ma présence l'agaçait. Elle a le bagout des femmes de caractère... des chieuses. Oh. Oh !

De LA chieuse !

CHAPITRE 6

Mélissa À chacun ses boulets

Cassandra se tortille comme un asticot qu'on aurait épinglé. Elle est vraiment bonne comme appât de pêche.

Je ne suis pas sûre qu'il m'ait reconnue. Après tout, il y a quelques heures, je ressemblais à une serpillière ayant épongé du vomi. Tant mieux, je n'ai pas vraiment envie de croiser mon banquier dans une boîte de strip-tease pour faire semblant de ne pas m'en souvenir quand je devrai lui demander un crédit.

J'ai reconnu sa voix grave et éraillée. S'il n'avait pas ouvert la bouche, je ne suis pas certaine que je l'aurais identifié. Il a troqué son costume cravate pour une tenue plus décontractée. Il ne dupe personne, pourtant. Sa chemise noire aux manches retroussées sur de puissants avant-bras et son jean brut n'effacent pas son air arrogant et prétentieux.

L'habit ne fait pas le moine. Je sais reconnaître un péteux à des kilomètres. Ceux pour qui l'argent n'est pas un problème.

La vie ne distribue pas les mêmes cartes à la naissance. La cigogne a quelques préférences, parfois. Elle est corrompue par des miettes de thon en boîte.

— Vous semblez vous ennuyer, vous êtes venu seul ?

Cassandra passe à l'attaque. Elle minaude, roucoule et se déhanche comme une figurine hawaïenne pour tableau de bord. Le pire, c'est que son numéro a l'air de fonctionner. Monsieur lui adresse un sourire renversant à faire fondre la calotte glacière sans attendre le réchauffement climatique.

Saletés de cigognes. Elle est dure, la vie, pour certains. J'imagine déjà cet homme passer dans une émission de témoignage dont le thème serait « je suis beau et riche, et

alors ? ».

— Non, je suis avec des amis mais ils sont occupés à picoler au bar. J'ai préféré vous regarder danser, c'était un réel plaisir.

Je rêve. Il est en train de draguer Cassandra. Nom d'une merde... Après tout, si elle l'épousait, j'aurais peut-être droit à des traitements de faveur financiers. Du genre, un euro dépensé, un euro offert.

Ils sont tout à fait assortis, en plus. Deux œufs de Pâques. De toute beauté à l'extérieur, vides à l'intérieur.

Elle lui touche l'épaule. Il lui frôle le bras. Nous sommes devant une parade d'oiseaux de paradis.

Félicité m'adresse un signe afin que nous les laissions seuls. Ça vaut mieux. Au fond de moi, je prie pour que Cassandra reparte avec lui ce soir. Cette fille est une mante religieuse. Elle aura tôt fait de lui bouffer la tête. S'il avait répondu à mes besoins de cliente cet après-midi, il aurait gagné un temps précieux. Il aurait préservé ses parties intimes. Là, Cassandra a pris les choses en main. Il est trop tard pour lui. Paix à son âme.

Félicité me paye un whisky et je sors sur une terrasse aménagée pour les fumeurs. Il y a encore plus de monde dans ces dix mètres carrés que dans tout le reste de la boîte. C'est le paradis pour une fauchée accro à la nicotine comme moi. Tous les fumeurs habituellement réticents à donner une cigarette acceptent ici volontiers. Certains d'entre eux sont si ivres qu'un simple geste dans leur direction, l'index et le majeur tapotés deux fois sur la bouche, réveille leur générosité. Je me délecte de la fumée nocive.

Le froid du mois de février picote mes joues. Mais rien n'est plus agréable que la liberté d'un fumeur. Grâce à l'excuse « je vais fumer », j'ai pu m'éloigner du spectacle que doivent offrir Cassandra et mon banquier à l'intérieur. C'est la parfaite échappatoire dans bien des situations. Et je l'utilise dès que nécessaire.

— Ce n'est pas très bon pour votre santé.

Je sais qui me parle. Je soupire d'exaspération. Je pourrais rester polie et courtoise en vue de nos prochaines rencontres, si prochaines il y a. Mais après tout, nous ne sommes pas dans son cadre professionnel. Je ne suis pas venue vers lui. Et il m'emmerde dans mon moment de tranquillité avec mes camarades.

— En quoi ça vous concerne ?

Je ne lui lance aucun regard. J'espère que mon ton froid va le dissuader de prolonger la conversation. De quoi voulez-vous que je parle avec mon banquier dans un club de strip-tease ? Non mais sérieusement ? Des fluctuations de la Bourse ? Je crois qu'en ce moment ce sont ses bourses qui fluctuent. En a-t-il déjà fini avec Cassandra ?

— Ce n'est pas très bon pour votre compte en banque ?

J'aimerais lui répondre encore la même chose mais mon compte bancaire le regarde plus que ma santé.

— Y aurait-il aussi mon médecin dans les parages pour venir briser ma tranquillité ?

Il rigole. Je ne savais pas qu'il y avait la fonction « rire » sur un banquier. Je me risque à jeter un coup d'œil dans sa direction. Il vient de s'allumer une cigarette. C'est donc l'hôpital qui se fout de la charité !

Deux fossettes se creusent sur ses joues. Il s'appuie au mur derrière nous, un pied contre la façade.

— Dites-moi ! Vous menez une double vie ? Coincé le jour, dévergondé la nuit ?

— Pourquoi dites-vous cela ? Vous me trouvez dévergondé, là ?

Je n'aurais pas dû lui poser une question. Il va croire que je m'intéresse à lui. Je n'aime pas les silences, c'est tout. En plus, maintenant, je suis gênée. Il me fixe trop longtemps, de trop près.

— Vous faites ce que vous voulez, en réalité, désolée pour cette question, monsieur, votre vie privée ne me regarde pas !

Il souffle sur mon visage la fumée qu'il vient d'inhaler. Je manque de m'étouffer.

— Vous avez parfaitement raison, madame.

Cassandra déboule à ce moment-là. Ses lèvres brillent d'un rouge éclatant qui révèle un petit passage par la case « repoudrer le nez ». Elle nous regarde tour à tour avant de chasser ses suspicions d'un haussement d'épaules.

— J'adore cette chanson, tu m'invites à danser, David ?

— Bien sûr, je n'attendais que ça, lui répond-il avec le clin d'œil le moins discret de l'histoire des clins d'œil.

Le reste de la soirée est teinté d'une certaine amertume. Je regarde Cassandra allumer ce petit connard de David. En l'occurrence, il semble apprécier les frottements incessants autour de son entrejambe.

Félicité a eu le droit à son quota de dragueurs habituels, qu'elle a gentiment repoussés. Heureusement pour elle, aucun voleur qualifié n'était parmi eux. Leur montrer son alliance avec un petit air désolé en disant « trop tard, je suis déjà prise » était une invitation à la fauche de son diamant.

Quant à moi, j'ai été abordée par un ringard bourré qui n'a plus voulu me lâcher, éloignant ainsi tous les possibles prétendants.

Enfin, c'est ce que je préfère me dire.

Vers deux heures du matin, Cassandra vient nous tendre les clefs de sa voiture.

— Les filles, je vous laisse rentrer avec la bagnole, David me raccompagne.

Son air réjoui est insupportable. Elle est plus vieille que moi, divorcée, futée comme un bigorneau, et c'est elle qui ramène un mec dans son lit. Elle sautille presque de joie en

retournant vers mon banquier. David. Je l'imaginai davantage en Brian ou Matt, un prénom de coureur de jupons. Je me souviens d'un élève dans ma classe, au CP, il s'appelait David et il partageait toujours son goûter. Et cet homme devant moi est trop beau pour être sympathique.

Il pose une main au creux de ses reins pour la guider vers la sortie. Au moment où cette gourdasse lui dépose un baiser dans le cou, il lève les yeux vers moi avec un petit sourire satisfait.

Rappelez-moi à l'avenir de me trouver des copines moches pour sortir. J'aurai peut-être plus de chance qu'avec ces deux pintades.

CHAPITRE 7

Mélissa Le proxénète

Plus de dix jours ont passé depuis cette soirée désastreuse. Je n'ai pas revu Cassandra et encore moins mon banquier, mais Félicité m'a téléphoné la semaine dernière. Elle a oui-dire, par sa meilleure amie, que David et elle avaient terminé leur nuit en apothéose. Ma cousine m'a scrupuleusement énoncé chaque détail comme si elle y était. D'ailleurs, je me demande si ce n'était pas un plan à trois.

J'ai reçu plusieurs appels de la banque. Tous les messages exigeaient un rappel immédiat en vue d'un rendez-vous avec mon conseiller financier. Je n'ai évidemment pas obéi. J'envisage même de changer de crémerie pour ne pas avoir à tomber de nouveau sur David. Je l'imaginerais forcément derrière une Cassandra à quatre pattes et, bien que cela ne me dérange pas, je préférerais éviter de mélanger ma vie privée avec ma vie administrative. Surtout que la paperasse n'est déjà pas ma tasse de thé.

J'ai enfin reçu mon salaire. Il a comblé mon découvert, payé mon loyer, le gaz, l'électricité, mon crédit à la consommation (il me fallait absolument cette télévision ultra-plate), mes cartouches de cigarettes et le plein de tortellinis.

Je suis à nouveau en négatif.

Aujourd'hui, c'est la meilleure journée de l'année. Celle où je fais des économies. La Saint-Valentin. Pas de mec, pas de cadeaux inutiles à offrir.

Je vois tous ces guignols avec leur rose à la main. Ils sont fiers d'eux comme s'ils venaient de trouver le présent idéal. Une vieille fleur défraîchie pour représenter leur amour. Une déclaration à quatre euros. Magnifique !

Avec un peu de chance, elles auront le droit à un dîner aux chandelles dans un restaurant du quartier. Une formule entrée-plat-dessert unique et hors de prix, chaque couple aligné, attablé deux par deux. Le romantisme à l'état pur.

Je préfère donc rendre visite à l'unique homme qui compte dans ma vie. Mon père. Ce bougre n'a pas cessé de rouspéter ces derniers temps. Il me reproche de l'abandonner à son triste sort. Je lui ai bien proposé de venir m'installer chez lui mais il a refusé. Même pour mon géniteur, je serais trop difficile à vivre.

Il faut dire que je l'adore, mais je ne supporte pas toutes ses manies. Et je ne manque jamais une occasion de le lui dire. Pour cette raison, quand je suis là, chacun de ses faits et gestes est épié.

Que voulez-vous, il mange la bouche ouverte, se gratte le nez devant la télévision et lâche quelques flatulences publiquement. Sa vie de célibataire lui a donné de mauvaises habitudes difficiles à maîtriser.

En chemin, je décide de m'arrêter chez le marchand de journaux. Je choisis tous les magazines de sport dont mon père est friand. *Paris-Turf*, *Tiercé magazine*, *Geny Courses*, bref, l'essentiel de la presse hippique. C'est un grand sportif, mon papa.

Il y a du monde à la caisse. Tous les illuminés de la ville sont venus acheter un ticket de Loto. La cagnotte n'ayant pas été remportée la dernière fois, les sommes en jeu s'élèvent à dix millions d'euros, pour fêter l'amour.

Depuis quand l'amour est-il associé à l'argent ? Probablement depuis que les jeunes épouses de Hugh Hefner, le patron de *Playboy*, se disent amoureuses.

Je commence à m'impatienter quand un doigt tapote mon épaule. Je pivote.

Deux hypothèses font alors spontanément irruption dans mon cerveau. Ou mon mauvais karma a décidé de me rappeler « je suis de la daube mais je suis avec toi pour toujours », ou bien, tout simplement, ce type me suit.

— Ah, bonjour, lui dis-je sans lui cacher mon manque d'enthousiasme.

David sourit d'un air suffisant. J'aurais envie de laisser toutes mes emplettes sur place et de partir. Il penche la tête sur le côté pour essayer de lire le nom de mes journaux. Je les cache aussitôt. Sa moue exprime du dégoût et un soupçon de pitié.

— Je ne vous pensais pas adepte des courses de chevaux ! Je comprends mieux vos difficultés financières. Il existe des centres de désintoxication aux jeux, vous savez ?

Je n'arrive pas à le croire. Il s'imagine peut-être que je suis une paumée au verre de vin blanc dans un bar PMU à dix heures du matin. Les apparences sont trompeuses mais quand même. Je ne peux pas permettre une seule seconde un tel mépris envers ma personne.

Et la meilleure défense, c'est l'attaque.

— Je vous croyais banquier, pas thérapeute, ni proxénète testant la marchandise.

Il semble contrarié. Son front se plisse et les cloisons nasales de son nez légèrement cassé se soulèvent comme celles d'un taureau devant un drapeau rouge. J'ai tapé dans le mille pour l'énerver. J'en suis très fière. Il semble se poser des questions. Je jubile.

— Je ne vois pas ce que vous sous-entendez.

Il aurait presque l'air inquiet. Je ne sais pas pourquoi ce type m'agace autant et je prends un réel plaisir à le torturer.

— La prochaine fois que vous ramenez une femme chez elle, assurez-vous de mieux la connaître si vous ne voulez pas finir au poste pour proxénétisme aggravé.

Je reviendrai réclamer plus tard les vidéos de surveillance du buraliste. Je repasserai en boucle la mine défaite de mon banquier chaque fois que j'aurai un coup de blues.

— Est-ce que vous essayez de me dire que Cassandra est une professionnelle ?

Il est de plus en plus pâle. Je suis au bord de l'explosion de rire. Je redirige mon attention sur le guichet pour ne pas avoir à me trahir.

— Puisque je vous le dis.

Je ne l'entends plus prononcer un mot après ma fausse révélation. Finalement, mon karma avait de bonnes intentions. Au moment de payer, je décide d'acheter un ticket de Loto. Après tout, cette journée commence sous de merveilleux auspices. Autant profiter de ma chance tant qu'elle se trouve dans les parages.

Bien que je sois née un vendredi treize, je ne joue jamais aux jeux de hasard. Cet imbécile n'est pas très perspicace. Je déteste sa facilité à émettre un jugement. Il est hors catégorie dans la crétinerie, celui-là. Heureusement que sa beauté camoufle aisément son manque de finesse.

En sortant, David m'adresse un petit rictus désolé. Je suis ravie. Cassandra m'en voudra sûrement quand elle apprendra ce que j'ai dit sur elle, mais le jeu en valait la chandelle. Elle se remettra vite en selle sur un nouveau cheval.

Je regarde mon ticket de Loto. Je n'ai déjà pas assez d'argent pour pouvoir me faire plaisir et voilà que je commence à gaspiller mes maigres ressources. Autant jeter les billets par la fenêtre, c'est tout comme. Je ne me souviens pas avoir déjà gagné quelque chose à un jeu, enfin si, trois titres musicaux au fast-food. Mais ça ne compte pas.

Pourtant, ne dit-on pas « Malheureux en amour, heureux au jeu ? ». Je ne sais pas qui a inventé toutes ces expressions stupides. Si le créateur des proverbes avait réussi à conclure avec sa baudruche un 25 novembre, il nous aurait pondu « À la Sainte-Catherine, tout bois prend racine ». N'importe quoi.

Je glisse le ticket de Loto dans ma poche et continue mon chemin, avec la satisfaction d'avoir gagné ma journée au moins en clouant le bec à mon banquier.

CHAPITRE 8

David

Miroir, miroir, qui est le plus beau ?

Les femmes sont surprenantes, mais depuis mes seize ans, j'en côtoie suffisamment pour ne plus être dupé par leurs numéros de charme et leurs tours de passe-passe. Ma mère et ma sœur sont les êtres sur Terre qui comptent le plus pour moi. Et elles comptent sur moi. J'ai passé plus de temps avec elles qu'avec les hommes. Je pense donc comprendre un peu les femmes.

Si Cassandra est une prostituée, mon expérience me joue des tours. Après tout, elle ne ferait que le plus vieux métier du monde et bien d'autres hommes sont passés par là. Pas par Cassandra, enfin j'espère. Mais moi, impossible. Baiser c'est partager autre chose qu'un billet de banque contre une vidange. C'est tout simplement dégueulasse. Je le conçois pour les autres mais pas pour moi. Il est vrai que beaucoup de femmes me courent après et je n'ai pas besoin d'allonger ma fortune pour assouvir mes pulsions avec les plus belles d'entre elles. Mon sex-appeal, mon humour et ma grosse queue suffisent. Mon charme ne serait-il plus suffisant ? J'observe mon reflet dans la porte vitrée. Je suis plutôt bel homme. Non ? Putain, cette fille me fait douter de moi. Chaque fois que je la croise, mon cerveau finit en vrac.

— À qui le tour ? À qui le tour ?

Je commence à penser que les femmes ne s'intéressent qu'à mon fric ou à mon nom. Si cette Mélissa me connaissait davantage, elle serait probablement à mes pieds. Elle peut se la jouer rebelle, elle est comme les autres. Faire croire aux hommes qu'elles n'ont pas besoin d'eux ou qu'ils les rendent indifférentes n'est qu'un stratagème pour nous faire courir.

— Hey, le beau gosse, vous bloquez la file ! Vous commandez ou vous passez votre tour ? me gronde la quadragénaire derrière moi.

— Euh oui, une cartouche de Marlboro, s'il vous plaît.

Et un cerveau en bouillie, un. Il n'empêche qu'elle m'a qualifié de beau gosse. Mon charme ne s'est pas fait la malle. Il est toujours là. Cette fille est folle. Je ne vois pas d'autre explication. Une dépendante aux jeux de courses et aux paris, elle doit se droguer avec ça.

Et puis merde, pour qui se prend-elle ? Elle a tortillé son popotin sous mes yeux pour mieux me narguer. Son sixième sens lui a fourni la clef de mes faiblesses. Je manque d'air dans mon calbut. Si je m'octroie un crochet par chez moi, mon retard passera inaperçu. L'air froid et pollué de l'extérieur me rafraîchit les neurones.

Quelle idée me traverse l'esprit ? Me mettre dans une position de faiblesse au travail pour aller soulager ma frustration sexuelle, pour une cinglée. Une fille banale. Sans avoir aperçu la moindre parcelle de sa peau, un décolleté, une jambe, un sein. Rien. Une fille normale. C'est moi, le cinglé ! J'essaie tant bien que mal de remettre en place mes attributs tout en marchant à vive allure.

Une course à pied me ferait le plus grand bien. Cracher mes poumons sur un chemin forestier évacuerait mes tensions. Pousser sur la pédale d'accélérateur de ma bagnole aussi. Regarder Fear Factor serait suffisant pour atténuer mes pensées raidissantes.

Mon entrejambe vibre. La chanson de Jeff Buckley accompagne les chatouillis provoqués par mon téléphone. Hallelujia... Halléluuuujia ! Est-ce une intervention divine pour cesser de penser à Mélissa ? L'appareil a glissé au fond de la poche de mon pantalon. Je sors l'engin qui affiche encore un nom. Marie.

Comme chaque fois, mon pouce effleure l'écran pour ignorer son appel. Une boule se forme dans mon estomac. Merci Marie, plus besoin d'aller courir.

CHAPITRE 9

Mélissa Roulez

J'arrive devant l'immeuble de mon père, un vieux bâtiment des années quatre-vingt dont la façade s'écaille en divers endroits. Il n'a jamais souhaité déménager. Depuis la mort de ma mère, j'ai tenté de lui changer les idées par quelques rénovations. Mais la peinture fraîche n'efface pas les souvenirs. Depuis vingt ans, les meubles sont restés les mêmes. Et ma mère est présente dans chacune des pièces.

Mon père m'accueille en bougonnant. Il est à la retraite depuis bientôt un an et il s'ennuie terriblement. J'ai essayé de l'initier à Internet afin qu'il passe le temps en jouant aux cartes en ligne, mais il m'a traitée de robot sans âme.

Je l'embrasse sur sa joue mal rasée. Il se néglige de plus en plus. Ce n'est pas comme ça qu'il risque de faire de nouvelles connaissances. Le Web resterait la meilleure solution pour lui actuellement. Vu l'aspect qu'il présente, seules les rencontres virtuelles lui sont accessibles.

— Pourquoi tu sembles si heureuse, Mémé ?

Oui, ne riez pas, dans ma famille, tout le monde m'appelle Mémé. Tant que je suis jeune, cela ne me dérange pas. Mais ils devront être tous morts avant ma première ride ou bien me trouver un autre surnom. Je n'accepterai pas que l'on me nomme Mémé lorsque j'aurai des pattes d'oie et des cheveux blancs.

— Pour rien, papa, je suis juste contente de te voir, je n'ai pas le droit ?

Je dépose les journaux et les quelques courses que j'ai faites avant de venir. J'ai tout acheté pour pouvoir lui préparer un bon repas. Pauvre papa. La seule cuisinière dont il

dispose pour ses repas de fête est sa fille. Autant vous dire qu'il préfère manger au restaurant. Je sais à peine préparer des œufs au plat.

Mais j'ai décidé de lui confectionner des lasagnes. J'ai imprimé la recette sur un blog culinaire, ça n'a pas l'air d'être trop compliqué. Quand je pense à toutes ces personnes qui partagent leurs expériences dans un journal à la vue de tous. Je me demande bien quel genre de blog je pourrais tenir. Sur l'art d'être célibataire et fauchée, ou sur la manière de passer inaperçue aux yeux de la gent masculine.

Je passe l'après-midi à remettre de l'ordre dans les affaires de mon père. Le linge s'est entassé dans le panier, la poussière s'est réunie en bergeries sous les meubles.

Je repasse ses chemises et lustre le mobilier. Lorsque tout brille enfin, nous consacrons la fin de la journée à une partie de Scrabble. Je perds, comme toujours. Je ne comprends pas l'intérêt de ce jeu. J'essaie de faire de jolis mots, les plus longs possibles, tandis que mon père me sort ses spécialités de deux ou trois lettres aux consonances exotiques et à la définition inexistante.

Les lasagnes sont une véritable mission apocalyptique. Je mets toute la cuisine sens dessus dessous. Finalement, la pâte est trop cuite, et la farce, pas assez. Nous commandons donc des pizzas.

Devant la télévision, alors que nous sommes avachis sur le canapé en cuir, le générique de la Française des jeux me rappelle l'achat de mon ticket de Loto. Mon père attrape soudain la télécommande pour zapper le programme.

— Attends papa, laisse une minute.

— Pour quoi faire ? Pour voir des boules tourner ? Ma pauvre fille, il faut vraiment que tu te trouves un chéri.

— Papa !

Je m'insurge devant son commentaire. Mon père aime me charrier sur ma vie sentimentale. Il l'appelle « le désert de Gobi ». Il n'a pas tort en soi. J'ai quelque peu oublié ce qu'était la vie à deux. Et plus j'attends, plus il sera difficile d'accepter l'autre au quotidien.

Je suis devenue extrêmement difficile. Il y a toujours un truc rédhibitoire chez mes partenaires. Le dernier en date, par exemple, était plutôt charmant, poli, de puissance orgasmique supportable, pas phénoménale mais acceptable, bref, tout pour plaire à une belle-maman. J'étais presque enthousiaste, jusqu'à ce qu'il laisse la porte des toilettes ouverte alors qu'il était sur le trône. Et celui d'avant, j'ai aperçu ses pieds le premier soir, trop tôt pour idéaliser le prince charmant.

Je cherche l'homme parfait même si je sais qu'il n'existe pas. Et maintenant que j'ai attendu, autant que ce soit pour de bonnes raisons. Je ne vais pas me précipiter sur le premier venu juste parce que je ne supporte plus d'être seule.

Alors oui, je veux qu'il soit beau pour me la raconter en sortie, mais pas trop, pour ne pas risquer de me le faire piquer.

Je veux qu'il soit intelligent pour briller en société, mais pas trop, pour ne pas me sentir ignorante à côté de lui.

Je veux qu'il soit sage pour me raisonner dans mes folies. Je veux qu'il soit mauvais garçon, pour être la seule à le maîtriser.

Je veux qu'il soit attentionné mais qu'il me laisse tranquille quand je lis mes New Romances.

Je veux qu'il me fasse l'amour comme si mon corps était un divin péché.

Je veux qu'il pleure quand il a mal mais qu'il ne me fasse jamais pleurer.

Je veux qu'il chante sous la douche, qu'il rie à mes blagues, qu'il soit jaloux de mes ex, qu'il me trouve belle même le lendemain d'une cuite.

De toute évidence, je veux simplement qu'il m'aime.

Et je ne l'ai pas encore trouvé. Alors je préfère attendre. Et si je ne le trouve jamais, je ferai du désert de Gobi le plus chaleureux des déserts, un endroit dans lequel les chats et les chiens aimeraient se réfugier. Bref, j'élèverai des animaux à la campagne.

Je sors le ticket de Loto de ma poche et le pose sur la table basse devant moi. Aucun des numéros inscrits sur le papier n'a de sens pour moi, je ne risque pas de gagner.

Les boules tournent et se mélangent à grande vitesse. Lorsque la première roule sur le tapis de sortie, j'attends qu'elle s'immobilise pour la déchiffrer.

Le 42.

— Ah, je l'ai.

Mon père lève les yeux au ciel. Je rigole. Je vais prendre une cigarette sur la table de la cuisine. Je ne trouve pas mon briquet. Il a probablement glissé dans une de mes poches. Tant pis, je me penche sur la gazinière et tire une bouffée incandescente avant de me rasseoir dans le salon.

Deux autres numéros sont sortis. Le 18. Purée, je l'ai aussi. Le 33.

Je lis mon ticket. 18. 42. 11. 33. 24.

— J'en ai trois, papa, je gagne quelque chose si j'en ai trois ?

— Le droit de rejouer, Mémé, peut-être dix euros, ça dépend du nombre de gagnants.

— Ça me remboursera la mise, c'est déjà ça.

Le 11.

— Putain, j'ai le 11.

Je vérifie pour ne pas dire de conneries. Quatre sur cinq, c'est un exploit à marquer d'une pierre blanche. J'écrase la cigarette dans le cendrier.

— Eh ben, quatre sur cinq, tu devrais jouer plus souvent, chanceuse.

— Je vais me faire un peu de sous, là, non ?

— C'est déjà beaucoup mieux que pour trois numéros ! Dans les cinq cents euros, je ne sais pas vraiment, tu regarderas sur Internet.

Je suis trop contente. Et dire que je n'aurais jamais acheté ce ticket si David ne m'avait pas mise en rogne.

J'entends la voix de la présentatrice annoncer le dernier numéro d'une voix claire et aguicheuse.

— Le vingt-te-qua-tre, articule-t-elle.

CHAPITRE 10

Mélissa Surprise sur prise

Je regarde mon père. Puis l'écran de télévision. Le vingt-te-qua-tre.

Je m'avance vers la table basse, mes fesses en équilibre sur le bord du canapé. Je me penche afin de relire mon ticket. Ma vue se brouille. J'écarquille mes yeux vitreux et cligne plusieurs fois des paupières.

18. 42. 11. 33. 2... Je recommence. 18. 42. 11. 33. 24... 24... 24... vingt-te-qua-tre... vingt-quatre.

Putain de bordel de merde! Elle vient de dire vingt-quatre. Je n'ai pas rêvé.

Je n'essaie pas de prononcer un seul mot. Je continue de regarder mon ticket.

— Et pour finir, voici le numéro chance : le 5.

Je n'ose pas vérifier mon billet. J'ai déjà le cœur qui tambourine comme un psychopathe sous ma cage thoracique. Je suis perdue dans une autre réalité.

C'était quoi, cette pizza ? Ils nous l'ont garnie de champignons hallucinogènes ?

— Le tirage de cette Saint-Valentin est donc le suivant : 42. 18. 33. 11. 24, avec le 5 comme numéro chance. Bonne soirée sur notre chaîne et joyeuse fête à tous les amoureux.

Je suis paralysée. Mes jambes se sont séparées momentanément de mon corps. J'ai envie de me lever pour m'allumer une cigarette mais je n'y arrive pas. Mes mains tremblent sur mes genoux.

— Bon, je peux changer de programme, maintenant ?

J'entrouvre mes lèvres mais aucun son ne sort. Je sens mon père me fixer avec étonnement.

— Qu'est-ce que tu as, Mémé ? Tu ne te sens pas bien ? Tu es toute pâle.

Je ne sais pas si je suis blanche comme un linge, mais je sens mon âme quitter mon corps.

Appelez un médecin, les pompiers, les Ghostbusters, quelqu'un ! Je suis en train de faire une intoxication alimentaire sérieuse. J'ai une nausée soudaine. L'odeur de la pizza qui traîne dans son carton me soulève l'estomac.

Ha ! Le jambon de la Regina me tord les boyaux, à moins que ce ne soit la mozzarella de la Trois Fromages, elle paraissait douteuse.

Je commence à produire une quantité déraisonnable de salive acide. J'ai des picotements dans la mâchoire. Je me lève difficilement et me précipite vers les cabinets. Trop tard.

Le pot de la plante verte desséchée me sert de réceptacle. Déjà qu'elle mourait à force de ne pas être arrosée.

Oh mon Dieu, j'ai l'œsophage en feu et la gorge sèche. Je pars dans la salle de bain. Mon visage est livide. Je fais peur à voir. On dirait que je suis maquillée pour Halloween. Les lèvres gercées, les joues blanches, les cernes sombres et creusés. Je m'asperge d'eau froide et rafraîchis mon gosier.

Mon père m'observe avec inquiétude dans l'encadrement de la porte. Je me ressaisis aussitôt. Je ne voudrais pas qu'il se fasse du souci pour moi. Il ne supporte pas de me voir malade. Il suffit que j'éternue pour que son monde s'écroule.

Les derniers moments de ma mère ont été insupportables pour lui. Elle souffrait beaucoup. Le personnel soignant se succédait sans interruption dans sa chambre d'hôpital. Depuis, tout ce qui est lié de près ou de loin à la maladie l'angoisse terriblement.

Je lui décoche mon sourire de façade, celui que j'ai l'habitude d'utiliser au travail. Mon père fronce les sourcils. Il me connaît comme s'il m'avait faite. Tricheur, ce n'est pas du jeu.

— Ça doit être un truc que j'ai mangé, papa, ça va beaucoup mieux, « mieux dehors que dedans », n'est-ce pas ?

Il se détend grâce à cette réplique de *Shrek*. Je jette la plante verte et rince le pot en terre.

Nous retournons nous asseoir. L'un à côté de l'autre. Le film a déjà commencé. Une comédie dont je ne me lasse pas : *Les bronzés font du ski*. Alors que Josiane balance le jeu de Scrabble par la fenêtre, je jette à nouveau un œil sur mon ticket.

Ce n'est pas possible, les chiffres n'ont pas changé et mon numéro chance est le 5.

— Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? me demande mon père alors que j'observe tous les angles du salon à la recherche d'une caméra.

Je ne vois pas d'autre explication. Mon père doit être complice de cette supercherie. Je suis probablement en train de me ridiculiser dans une émission de caméras cachées.

Je me lève vers la bibliothèque et regarde entre chaque bouquin. J'ai déjà vu les coulisses de ces émissions. Souvent, ils planquent les caméras derrière des objets qui n'ont pas l'habitude d'être déplacés.

Il n'y a rien. Ils les ont cachées où, bordel ?

Je me dirige vers mon père et inspecte sa chemise. Ils ont dû lui mettre un micro, c'est obligatoire. Il reste impassible. Je ne pensais pas qu'il jouait aussi bien la comédie.

Chapeau, l'artiste !

— Mais qu'est-ce que tu cherches ?

— Allez papa, avoue, c'est une plaisanterie, je suis filmée, c'est ça ?

— Comment ?

— C'est une caméra cachée ?

— Genre « Surprise sur prise » ? me demande-t-il avec l'air le plus innocent du monde.

Mon père est resté dans les années quatre-vingt-dix. Si je réfléchis un tant soit peu, je sais qu'il n'est pas capable de faire semblant à ce point. Il n'a pas la capacité génétique de garder un secret plus de dix minutes. Je relis encore mon ticket, pour la vingtième fois maintenant.

C'est Cassandra. La garce. Elle a su pour mon mensonge. Elle n'a pas apprécié que je la fasse passer pour une prostituée. Elle s'est vengée. Félicité et elle ont dû mettre en place un stratagème lorsque je faisais le ménage dans la salle de bain.

Mais comment ont-elles fait pour que les numéros soient les mêmes ?

C'était peut-être un enregistrement vidéo. Je vérifie le magnétoscope. Il est éteint. À moins qu'elles ne connaissent quelqu'un qui travaille à la télévision. Cassandra a couché avec la moitié de la planète, elle doit bien avoir quelques relations dans le petit écran.

Mon père m'arrache le ticket des mains et ajuste ses lunettes sur son nez. Je vois ses lèvres bouger à la lecture des numéros écrits sur le papier. Je ne peux m'empêcher de me ronger les ongles.

— Mélissa !

Ce n'est pas bon. Ce n'est jamais bon signe quand mon père m'appelle par mon prénom.

— Quoi ?

Un silence interminable s'installe. Au fond de moi, je m'attends à ce qu'il va me dire. Mais j'ai peur. Je n'ai jamais eu autant la frousse de ma vie.

Il me tend le ticket.

— Tu as tous les numéros. Tu viens de gagner la cagnotte de dix millions d'euros.

Il a les larmes aux yeux. Je me saisis du ticket du bout des doigts comme s'il était brûlant. Je le tiens prudemment. Je crois que mon cœur va lâcher. Mes mains tremblent.

Je vais finir par me réveiller.

CHAPITRE 11

Mélissa Où est Angel ?

Si j'étais en couple, je serais la dinde la plus cocue de l'univers. Imaginez un peu, je serais la femme de Tiger Woods, en pire.

— Je préfère vérifier sur Internet les numéros du tirage.

Encore une fois. Au cas où une boule aurait été disqualifiée. On ne sait jamais, des fois qu'elle aurait roulé trop vite. Confirmation faite, je constate le gain. Dix millions d'euros.

Je suis assise devant l'ordinateur, dans l'ancien bureau de ma mère reconverti en buanderie. Le parfum du linge fraîchement lavé accompagne ce moment de grâce, de bonheur paradisiaque. Je sens l'odeur de jasmin de l'assouplissant que ma mère utilisait pour les draps. J'ai l'impression de retomber en enfance. Au moment où votre maman vous borde dans votre petit lit frais et douillet. Je ressens le même apaisement que lorsqu'elle vous embrasse sur le front. La même sécurité. Je suis bien.

Mon père est derrière moi. Il lit par-dessus mon épaule. Je lève la tête en souriant discrètement. Nos lèvres sont pincées, nos pupilles dilatées. J'ai les yeux qui me piquent. Une vague d'émotion m'envahit.

— Dix millions d'euros, je chuchote.

— Dix millions d'euros, j'énonce d'une voix plus affirmée.

— DIX MILLIONS D'EUROS !!, je hurle de joie.

Mon père crie à son tour et, dans un élan d'hystérie, nous nous mettons à sauter sur place dans les bras l'un de l'autre. Je suis en apesanteur. Je n'ai jamais connu un moment

de telle satisfaction. J'ai la sensation de vivre la vie de quelqu'un d'autre. Je n'arrive pas à croire que j'ai cette chance. J'ai peur de trop y croire et que ce ne soit qu'un mauvais rêve.

Nous passons la nuit éveillés. L'excitation est telle que nous ne pouvons fermer un œil.

Mon père est allé chercher une bouteille de champagne à la cave. Il est revenu vingt minutes plus tard avec une vieille cuvée de vin pétillant à la pêche. Il avait l'air désolé de ne pouvoir fêter dignement mon nouveau statut de millionnaire. Rectification, de multimillionnaire.

Pourtant, la seule chose qui me préoccupe est ce petit bout de papier. Ce fin papier recyclé qui pourrait s'envoler, se froisser, se déchirer, se tacher, courir à toute vitesse loin de moi et de ma future richesse.

Je ne sais pas trop quoi en faire. Si je le garde dans mes mains moites, les chiffres du bonheur risquent de s'estomper.

Si je le pose sur la table, je pourrais faire tomber mon verre de pétillant dessus.

Si je le pose sur le meuble du couloir, un courant d'air pourrait le faire passer sous la porte d'entrée.

Je décide alors de le glisser dans la pochette du DVD de *Buffy contre les vampires* sur l'étagère de ma chambre d'adolescente.

Je suis rassurée. Je me dis que si un cambrioleur venait cette nuit, il n'irait pas regarder dans ma collection.

Mon père finit par s'endormir sur son fauteuil en velours vert. Je lui recouvre les jambes d'un plaid à carreaux. Il a la bouche ouverte et ronfle bruyamment. Je m'allonge sur le canapé et prends le coussin dans mes bras.

Je viens de détourner mon destin de son chemin. De la petite fille qui galère, je deviens une privilégiée.

Je le mérite, bordel. Pas plus qu'une autre personne, c'est vrai, mais je ne me poserai pas la question « pourquoi moi ? ».

Mes paupières deviennent de plus en plus lourdes.

La route tracée pour moi s'efface dans une tempête de sable. Une voie rapide vient de faire son apparition derrière un portail doré depuis lequel quelques chérubins envoient des flèches d'amour.

Une jeune femme vêtue d'une toge blanche me tend la main pour que je la suive.

Elle est belle. Je peux lui faire confiance. Elle porte un plateau de grappes de raisin blanc, de noix et de bonbons qui piquent. J'avance dans l'allée nuageuse et molletonnée.

Mon père porte un short brésilien et des bottillons fourrés. Il fait une roue devant moi.

J'arrive dans un champ de papillons. Ils battent des ailes à l'unisson. On dirait que le sol bouge, parcouru de vaguelettes de couleurs. C'est magnifique. Ils s'envolent, surpris par l'arrivée de Félicité. Elle chevauche une biche.

« N'oublie pas les escargots, me dit-elle, tu dois les manger coûte que coûte. »

Je continue mon chemin. David joue au funambule sur une corde raide à dix mètres du sol. Ses bras se balancent à l'horizontale. Il avance à tâtons au-dessus du vide. Il me crie, les mains en porte-voix :

« On ne trouve pas l'équilibre si on ne tombe pas au moins une fois. » J'ai un torticolis à force de guetter sa probable chute. Heureusement, Cassandra détourne mon attention. Elle chante *La Merguez party* en se dandinant.

La dame en blanc m'embrasse sur le front.

Je me réveille en sursaut. L'aube est en train d'apparaître à travers les volets.

Je me précipite dans ma chambre et vérifie que mon ticket de Loto est toujours dans sa boîte.

J'expire tout l'air contenu dans mes poumons. Il est bien là. Je viens de faire un rêve digne d'une folle dans un hôpital psychiatrique. Mais au moins, je suis rassurée. J'ai bien gagné au Loto. Le rêve que je viens de faire est bien moins dingue que ça.

Je me prépare un café dans la cuisine. J'ai un milliard de choses à faire aujourd'hui, enfin, plutôt dix millions. Je suis censée travailler. Je suis de fermeture. Ce ne serait pas très sympathique de laisser mes collègues en plan.

J'ai une publicité qui me revient en tête. « Au revoir, au revoir président ». Je manque de m'étouffer en avalant une gorgée chaude de travers. Des tas d'idées me viennent en tête.

Je ne sais même pas par où commencer. Il faudrait déjà que je récupère mon chèque. Je devrai ensuite sécuriser mon compte en banque. J'aurais trop peur de faire des paiements en ligne avec dix millions d'euros d'approvisionnement. Si je me faisais pirater, je serais verte.

J'ai envie de crier à la Terre entière que je serai bientôt riche. Mais pour l'instant, je suis encore Mélissa, fauchée comme les blés. Je dois à tout prix célébrer ma victoire sur la vie. Mon père m'a fait beaucoup trop de peine tout à l'heure. J'ai envie d'organiser une petite fête.

Pour ça, je vais avoir besoin d'une avance.

Je regarde l'heure affichée au-dessus du réfrigérateur. Il est 8 h 10. Dans une cinquantaine de minutes, ma banque ouvrira ses portes.

Il est temps de régler mes comptes.

CHAPITRE 12

Mélissa Duperies et café chaud

Difficile de trouver une tenue décente dans mon placard d'adolescente. Je n'ai pas le temps de rentrer chez moi. Je prends une douche rapide. J'utilise le gel douche de mon père. Autant vous dire que je sens le sapin vert.

Je n'ai pas vraiment de choix autre qu'un jogging à pressions latérales ou une jupe portefeuille façon Britney Spears dans *Baby One More Time*. Il fait un froid de canard, ce matin. Les pare-brise des automobiles sont gelés et je suis excitée comme une gamine avant la tombée de la neige.

J'opte pour le pantalon de sport, puisque je n'arrive pas à zipper la fermeture Éclair de la jupe. J'ai quitté le domicile parental à l'âge de dix-neuf ans. À cette époque, j'étais encore toute fluette. Je pouvais manger des quantités phénoménales de pâte à tartiner, mon corps était en pleine croissance. Depuis, ce corps m'a trahi, il a bien grandi, en long et surtout en large.

La prise de la pilule contraceptive a augmenté considérablement la taille de mes seins et de mes hanches. Je continue à la prendre par précaution. On ne sait jamais, une relation durable et sérieuse pourrait me tomber dessus au détour d'une rue.

Je marche d'un pas décidé jusqu'à ma banque. J'arrive un peu avant l'ouverture des grilles, mais les petits vieux du quartier attendent déjà tous devant moi.

À l'accueil, sœur Sourire semble toujours aussi ravie de travailler. Elle distribue la ration quotidienne de liquidités à la population vieillissante. Je me demande bien ce qu'ils peuvent faire de tant d'espèces. Ils ne vont tout de même pas dépenser plus de cent euros au marché.

Mais la vie est chère, c'est vrai. Quoi que, plus pour moi, finalement.

Arrive enfin mon tour. La sorcière ne lève même pas la tête pour me regarder et continue de pianoter sur son ordinateur.

— Bonjour, je vous écoute.

Je ne réponds pas. J'attends qu'elle réajuste ses triples foyers afin qu'elle puisse voir mon sourire béat. Lorsqu'elle se rend compte que je ne coopère pas à sa routine, elle me regarde enfin et hausse les sourcils en voyant mon air ahuri.

Oui, je sais, je dois ressembler à l'idiote du village mais une idiote millionnaire, et ça, ça vaut toutes les grimaces stupides du monde.

— Qu'est-ce qu'il vous faut, mademoiselle ?

Sa voix est nasillarde.

— Bonjour, madame, j'aimerais m'adresser à votre responsable, David MachinChose.

— David comment, vous dites ?

— Écoutez, je n'ai pas le temps pour vos simagrées, vous avez bien un David qui travaille ici ?

Elle réfléchit, cette gourdasse, comme si je lui demandais la Lune.

— Oui, il y a un David, mais...

— Très bien, amenez-le moi.

— Si cela vous chante, me répond-elle.

Je ne sais pas encore si c'est possible, mais si je pouvais la faire renvoyer avec tous mes millions, je n'hésiterais pas une seconde. Elle est siphonnée du ciboulot, elle ne connaît même pas le nom de son patron. Comment peuvent-ils la mettre à l'accueil ? Cette bonne femme est aussi chaleureuse qu'un glaçon en Antarctique.

Elle revient cinq minutes plus tard suivie de David. Il a vraiment beaucoup de prestance dans son costume noir et sa chemise bleu marine. Je suis sûre que la guichetière a le béguin pour lui. Elle doit être tellement obnubilée par son petit cul musclé qu'elle en oublie son nom de famille.

— Bonjour, mademoiselle, vous avez demandé à me voir ?

J'avais oublié à quel point il était déstabilisant. Je prends un air hautain.

— Oui, David MachinChose.

— David Jehan, me reprend-il.

Je remue des mains au-dessus de ma tête pour lui signifier que son nom m'importe peu. Il semble vexé. Je jubile.

— David, j'aurais besoin d'un petit crédit, mmmmh... de... mmmmh, disons cinq mille euros.

Je n'ai aucune idée de combien pourrait me coûter une soirée de célébration. J'imagine que cette somme ferait l'affaire. Il sourit d'un air amusé. Il ne me prend pas au

sérieux. Je m’y attendais. Sa réaction prévisible ne fait que me réjouir.

— Je ne crois pas que ce soit possible. Un crédit vous engage, mademoiselle MachinTruc, et n’est accordé qu’aux personnes qui ont la possibilité de le rembourser.

Il rentre parfaitement dans mon jeu. Ce petit snob va amèrement regretter de se fier aux apparences. Je vais lui donner une bonne leçon.

— Monsieur JeMens, expliquez-moi l’intérêt de demander un crédit si on a déjà l’argent en question ? Dois-je vous expliquer que si je vous demande cinq mille euros, c’est parce que je ne les ai pas encore !

— Parce que vous ne les aurez probablement jamais, mademoiselle BiduleChouette.

Le ton de nos voix a augmenté dans le hall de la banque. Elles résonnent et attirent sur nous tous les regards. Je décide alors d’abattre toutes mes cartes.

— Ah, monsieur LeLent, je vais devoir changer de banque, si vous n’êtes pas gentil.

Je croise les bras sur ma poitrine. Sa réaction ne se fait pas attendre.

— Grand bien m’en fasse, mademoiselle Grenand !

Il connaît mon nom de famille, cet imbécile. Je ne m’y attendais pas. Il me faut un dixième de seconde pour m’en remettre.

— Vous ne devriez pas faire le malin, monsieur Minuscule, vous vous adressez à votre meilleure cliente !

Il secoue la tête, sceptique. Je jubile à nouveau. Je crois bien que si je devais changer de nom, je choisirais madame JeJubile.

Il m’attrape par les épaules. Ses mains fermes me maintiennent immobile. Son geste me surprend. Je sursaute et tente d’échapper à son emprise. En vain. Il avance son visage et plonge ses grands yeux verts oppressants dans les miens. D’un ton froid et implacable, il articule :

— Je.Crois.Que.Vous.Avez.Vraiment.Besoin.De.Voir.Quelqu’un.

Il est en train de me traiter de folle poliment. Je n’en crois pas mes oreilles.

Une voix grave interrompt notre altercation.

— Monsieur Jehan, qu’est-ce que vous faites ?

Un type d’une cinquantaine d’années aux traits tirés, les cheveux grisonnants, fusille David du regard. Lequel lâche aussitôt mes bras. Il a l’air embarrassé, mal à l’aise, comme un élève polisson qui aurait été pris en train de racketter ses camarades.

— Madame, tout va bien ? Puis-je vous être utile ?

J’ai l’impression que cet homme est le supérieur hiérarchique de David. Même s’il n’a pas autant que lui l’allure d’un patron. Je lâche alors mes chevaux.

— Je viens de gagner dix millions d’euros au Loto hier, j’aimerais que l’on me traite avec un peu plus de respect !

David écarquille les yeux puis se met à rire à gorge déployée. La morue derrière son guichet s'esclaffe aussi. Je sors alors mon téléphone. Je montre à mon interlocuteur une photo que j'ai prise ce matin. Dessus, on peut voir mon ticket devant la page Internet des résultats de la Française des jeux.

— Veuillez me suivre dans mon bureau, mademoiselle. Vous désirez boire quelque chose ? me demande-t-il d'un ton mielleux.

— Du café, volontiers.

— David, apportez-nous du café.

— Avec deux sucres et bien serré, rajouté-je avec une taquinerie à peine dissimulée.

Je me retourne vers David. Il a la mâchoire serrée. On pourrait presque voir de la fumée sortir de ses narines.

— Je suis désolé, mademoiselle, pour la gêne occasionnée. David n'est qu'un stagiaire.

CHAPITRE 13

Mélissa

Surveillez vos portefeuilles

En venant ici, je comptais m'amuser un peu avec les nerfs de David. Au lieu de ça, je suis contrainte d'écouter les soporifiques informations que me donne le directeur sur les taux d'intérêt, les placements, les plans d'épargne, la Bourse. J'ai l'impression d'être dans un cours d'économie. Je ne comprends rien à la finance et tout ce qu'il me raconte n'est que pur charabia.

Je hoche la tête toutes les deux minutes en ajoutant un petit « Ah oui ! » suivi d'un « D'accord ! ». Je donne ainsi l'illusion de suivre la conversation.

Pourtant, je ne pense qu'à une seule chose. À David. Et à ma crétinerie. J'ai cru que j'allais le duper sur les apparences. Je l'ai jugé prétentieux et snobinard. Je me rends compte de mon erreur.

J'ai été happée par mes préjugés. J'ai vu un homme en costard, mon cerveau en a déduit que ce devait être quelqu'un d'important. Il faut dire aussi que dans mon entourage, lorsqu'un homme se retrouve vêtu d'un costume, c'est qu'il fête un mariage ou un enterrement.

En plus, avec le petit numéro que je lui ai fait subir dans le hall, il risque de perdre son poste. Je m'en voudrais si la première action que j'accomplis en tant que riche se solde par le renvoi injuste d'un salarié. L'envisager avec la guichetière était déjà une plaisanterie de mauvais goût mais la réalité d'un licenciement est encore moins drôle. Si ça se trouve, David n'est même pas payé pour faire le larbin. Après tout, il est stagiaire. Je commence à regretter mon comportement irréfléchi.

Et puis merde, il est aussi fautif que moi. Il a bien dû se rendre compte de ma méprise. Il a même abusé de cette ambiguïté. Il a pris son rôle très au sérieux en me regardant de haut au bureau de tabac.

Aujourd'hui encore, il a bien prétendu que j'étais une fauchée incapable de rembourser une dette. Je n'ai pas de scrupules à avoir. Je ne le connais même pas. Qui est-il pour moi ? Personne. Pourquoi irais-je me prendre la tête pour un mec quelconque, croisé deux ou trois fois ?

On toque à la porte. David entre avec un plateau sur lequel reposent deux tasses de café, du sucre et même des petits gâteaux secs.

Il a le visage fermé. Ce serait mon cas aussi, si j'étais à sa place. Il évite par tous les moyens de croiser mon regard. Je n'arrive pas à croire qu'il n'est que le stagiaire. Il dégage pourtant une autorité naturelle.

Je le vois mâchouiller l'intérieur de sa joue. Il n'est pas plus à l'aise que moi, en réalité. Même la couleur de ses yeux semble avoir changé de teinte. Ils sont plus foncés.

Il n'attend pas qu'on lui dise de disposer pour fuir la pièce. Mais avant qu'il ne puisse franchir la porte, le directeur l'interpelle.

— Monsieur Jehan, vous n'oubliez pas quelque chose ?

J'ai peur de ce qui va suivre. Je suis extrêmement gênée. David s'immobilise quelques secondes avant de se retourner dans notre direction. Il m'adresse un coup d'œil sévère.

J'ai beau être une grande gueule, j'aimerais m'enfoncer dans le sol pour ne pas avoir à subir sa haine. Je me demande même comment fait son chef pour avoir tant d'assurance devant lui.

— Vous devriez présenter vos excuses à mademoiselle Grenand.

Il ne manquait plus que ça. J'aimerais rire, comme David a osé le faire à l'annonce de ma victoire au Loto. Mais mon petit sourire sarcastique suffit amplement à lui montrer mon contentement. Si j'oublie, l'espace d'un instant, la possibilité que son travail soit menacé par mon intervention farfelue, la situation d'embarras dans laquelle David se retrouve m'amuse. Cet homme représentait tout ce que je n'ai jamais été, la richesse, la position sociale respectable, le respect de son prochain. Ma victoire au Loto m'assure une supériorité nouvelle envers les gens comme lui. Je ressens la petite diablesse en moi qui me chuchote « et tac, dans les dents, le banquier », alors que l'ange me rappelle « il est stagiaire, ce n'est qu'un sous-fifre comme toi, tu te trompes de cible ».

Je le fixe en espérant lui prouver que je ne suis pas une femme quelconque que l'on peut rabaisser au moindre faux pas. Il mord sa lèvre inférieure et les rides de son front s'accroissent avec le froncement de ses sourcils.

Le directeur tapote son stylo sur le bureau en signe d'impatience.

— Alors ? demande le banquier.

J'ai l'impression d'être dans une cour d'école et d'avoir balancé à la maîtresse les bêtises d'un de mes camarades. La fierté d'être récompensée se mélange à la culpabilité de causer du tort. Les pupilles de David sont devenues infiniment petites. Ses paupières sont tellement abaissées qu'on entrevoit à peine ses yeux.

— Je suis désolé, mademoiselle, de ne pas avoir cru vos propos. Je vous ai prise pour quelqu'un d'autre, j'ai fait une grosse erreur.

J'ai le sentiment que ses mots signifient tout autre chose. Je les interprète de sorte qu'ils coïncident avec mes propres reproches. Je pense être une fille bien, avec des valeurs humaines respectables. En réalité, l'argent n'est pas encore encaissé que, déjà, mon comportement s'assimile à celui des pimbêches friquées qui pensent que tout leur est dû. David m'a démasquée.

J'utilise mon sourire de façade. David aussi. Il quitte le bureau.

Je suis libérée de la banque une heure après. Le directeur m'a indiqué la marche à suivre. Il me mange dans la main comme un petit oiseau. Il a bien trop peur de passer à côté de dix millions d'euros.

Du coup, il m'a fait une avance de six mille euros en espèces. Si j'avais su plus tôt qu'on pouvait obtenir autant de fric en montrant une simple photographie, j'aurais utilisé ce stratagème bien avant. Enfin, si j'avais été assez geek pour fabriquer un ticket de Loto falsifié.

Je suis sur les nerfs. J'ai peur de me faire agresser à chaque coin de rue. Dire que je vais devoir prendre le métro avec cette somme sur moi !

Je suis persuadée que mon expression tendue indique clairement que je suis une victime potentielle. Un peu comme les grand-mères qui tiennent fermement leur sac ou ceux qui passent une main sur leur fesse pour vérifier que leur portefeuille est toujours dans leur poche arrière. Autant me peindre des cercles rouges, blancs et noirs sur le front comme une cible de fléchettes.

Je m'apprête à descendre dans la bouche du métro quand une main m'agrippe l'avant-bras.

Je le savais. J'ai crié bien trop fort à qui voulait l'entendre que j'étais fraîchement gagnante au Loto.

Quelle conne ! J'envisage un quart de seconde de me défendre à la Jackie Chan, en lançant mes pieds et mes poings dans tous les sens.

Je suis emportée par mon élan de combativité et écrase le pied de mon adversaire de ma bottine en cuir.

— Putain, mais t'es complètement dingue !

Je reste complètement paralysée à la vue de mon agresseur. Je n'ai plus vu ce sourire depuis des années. Ce sourire qui me faisait fondre en une minute. J'ai rêvé de cet instant

pendant de nombreuses nuits. Et pourtant, la pointe d'adrénaline qui me parcourait quand j'étais à ses côtés a disparu.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Je suis aussi accueillante qu'une entrée de cimetière.

— Oui, bonjour, merci, je vais bien, et toi, qu'est-ce que tu deviens ?

Son retour inespéré est caduc. J'aimerais paraître indifférente à ces retrouvailles inattendues, mais les sentiments retranchés au fond de moi cherchent à se libérer de leur emprise. Être impassible et polie face à mon ex serait lui accorder bien trop de gentillesse. Mélissa, bouge ton gros fessier, tu n'es plus la greluce qu'il a connue, la bonne poire sous l'emprise de l'homme parfait, ni la docile qui se sous-estimait face au gendre idéal, et encore moins l'amoureuse aveuglée par des sentiments pubères.

— Pardon, Vincent, je manque à tous mes devoirs, où est la salope qui est censée t'accompagner ? Elle a découvert elle aussi quel enfoiré tu étais ?

Il fait mine d'être contrarié, mais je sais à quel point mon ex-fiancé peut être bon comédien et professionnel dans l'art du mensonge.

— Oh Méli, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts, nous étions jeunes, le temps change les gens, tu sais.

Cet imbécile continue de m'appeler Méli, comme le font mes collègues et les gens pour qui je n'ai jamais eu d'importance. Je ne suis guère convaincue. Un bâtard reste un bâtard. Je suis prête, aujourd'hui, à le lui dire clairement.

Mais je suis interrompue par l'arrivée soudaine de David.

CHAPITRE 14

Mélissa Vautour et Castrat

David arrive à notre hauteur en quelques foulées. Je ne sais pas trop quelles sont ses intentions. Je viens de le laisser dans un état de colère évident. La présence de Vincent, le seul homme dont j'ai été amoureuse, m'irrite suffisamment pour que David vienne amplifier mon agacement.

Ces derniers temps, je suis dans un ascenseur émotionnel ininterrompu. En fait, si ça continue ainsi, je vais probablement me mettre à hurler comme à la fête foraine.

Si j'étais dans mes romans, David serait un prétendant et verrait en Vincent un adversaire dans sa quête de l'amour. Il s'ensuivrait un combat chevaleresque pour gagner le cœur de leur dulcinée.

Mais je suis dans ma vie et je me demande bien en quel honneur David me court après.

Son air déterminé est loin de me rassurer. Lorsqu'il se retrouve à nos côtés, il reprend son souffle comme si sa petite course de cent mètres l'avait complètement épuisé.

Je suis perplexe. Il se fout de nous, là. Il est bâti comme un sportif professionnel : je ne pense pas qu'un peu d'exercice puisse venir à bout de ce colosse.

Si c'était moi, je comprendrais. Je suis une sportive du dimanche férié. Pourtant, je suis équipée. J'ai tout acheté. Le tapis de course, le short drainant, la paire de running, le débardeur anti-transpirant, une corde à sauter, des poids. J'envie tellement les personnes qui ressentent le besoin de courir. Moi, quand je trottine à peine dix minutes, j'ai l'impression que mes cuisses pèsent une tonne, j'ai un point de côté et je transpire comme un veau au soleil.

David se tient penché en avant, les mains sur les cuisses, en expirant et inspirant le plus fort possible. Il grimace comme s'il avait du mal à respirer. D'ailleurs, chaque fois qu'il va se mettre à parler, il lève la paume de sa main dans ma direction, l'air de dire « laissez-moi juste un instant ». Il simule une faiblesse qu'il ne semble pas posséder. Je le soupçonne de jouer à l'imbécile, pour tromper son adversaire, un peu comme l'inspecteur Columbo ou Patrick Jane devant des suspects.

Son petit manège dure quelques minutes. Vincent le regarde avec mépris.

J'ai beau avoir des remords à cause des événements récents, je manque de patience.

— Bon, accouche, maintenant, qu'est-ce que tu me veux ?

Il met ses deux mains sur ses hanches. La veste de son costume s'écarte, laissant ainsi deviner la forme sculpturale de son torse. Il me sourit. Je ne comprends rien aux réactions de ce mec. Je viens de l'humilier sur son lieu de travail et il me court après pour afficher une mine réjouie. Il doit être masochiste.

— Pourriez-vous me rendre mes testicules, s'il vous plaît ?

Très bien, mon rêve n'était pas terminé, je suis dans le prolongement d'un songe. Ou dans un coma profond dans lequel mon cerveau ferait des expériences sans mon accord.

— Quoi ?

— Pourriez-vous me rendre mes testicules ? Vous savez bien, celles que vous venez de me couper devant mon patron.

Ce type est complètement barge. Je ne sais pas si je dois en rire ou en pleurer. Mais il m'amuse. Pourtant, je préfère lui faire croire le contraire. Je ne sais pas où il veut en venir alors mieux vaut brouiller les pistes.

— Non mais j'hallucine, vous ne voyez pas que je suis occupée, là !

David se tourne vers Vincent comme s'il venait juste de se rendre compte que je n'étais pas seule.

— Ah pardon, toutes mes excuses, je ne voulais pas vous interrompre.

Il tend une main à mon ex en guise de présentation. Celui-ci me jette un œil interrogateur. Il attend mon approbation. J'ai envie de lui dire que même s'il serrait la main d'une personne atteinte d'une maladie contagieuse éteinte depuis des siècles, je n'en aurais rien à faire.

Mais je hausse seulement les épaules.

— Enchanté, je suis David, le castrat de mademoiselle Grenand.

J'essaie de retenir un pouffement involontaire. David reste sérieux.

— Vincent, je suis...

Il observe ma réaction avant de poursuivre.

— Un ami de longue date de Méliissa.

S'il croit être mon ami, cette tête de gland, il se fourre le doigt dans l'œil. Un ami ne m'aurait pas trahie. David penche la tête sur le côté et plisse les yeux.

— On ne s'est pas déjà vus quelque part ? lui demande-t-il.

— Je ne crois pas, non.

— Si, si, je suis sûr qu'on s'est déjà croisés tous les deux.

— Probablement pas, je ne suis pas revenu en ville depuis bien longtemps.

— Ça va me revenir au moment où vous serez parti.

— Peut-être.

J'observe cette conversation futile. Un match de ping-pong sans queue ni tête. J'ai des millions à récupérer, je n'ai pas le temps pour leurs chamailleries.

— Bon, trêve de bavardages, les guignols, je suis pressée. Désolée pour vos bigarreaux, monsieur Jehan, mais vous l'avez bien cherché.

Vincent vient poser une main sur mon bras. Un geste tendre, trop familier. Un courant électrique me parcourt l'échine dorsale. Ce geste me rappelle de bons souvenirs mais il ravive aussi des douleurs latentes.

— Je te raccompagne, Méli ?

J'ai envie d'obtenir des explications et des excuses. Si je ne courais pas le risque de retomber dans son panneau, je serais tentée de lui dire oui.

— Mais ouuuuiiii, s'exclame David, les deux mains en l'air.

Qu'est-ce qui lui prend, soudainement ? Une guêpe lui a-t-elle piqué son joli petit derrière ?

— Je savais bien qu'on s'était déjà vus ! Vous étiez dans le hall de la banque, tout à l'heure, vous faisiez la queue au guichet !

Vincent a subitement changé de couleur de peau. Il est devenu en une fraction de seconde aussi blanc que la neige. Ce salopard m'a donc entendue crier. Il est au courant de ma victoire au Loto. Notre rencontre devant la bouche du métro n'est pas une coïncidence. Il m'a suivie. Je n'ai pas encore le pactole entre mes mains que déjà les vautours tournent autour de moi.

Je ressens comme un coup de poignard dans le dos. Vincent n'est vraiment qu'une ordure. Comment ai-je pu l'aimer un seul instant ?

— Très bien, casse-toi Vincent, je n'ai plus envie te voir.

Je suis dégoûtée. J'étais à deux doigts de lui accorder à nouveau ma confiance.

Heureusement, David est intervenu. Je ne comprends pas pourquoi, d'ailleurs. Il devrait me détester et au lieu de cela, il vient à mon secours en me révélant mes charognards.

— Méli, j'étais là, c'est vrai, mais...

— Ma castratrice vous a demandé de partir, je crois bien, s'interpose David.

Vincent s'avance à quelques centimètres de son visage. Il pense peut-être pouvoir l'impressionner, mais David ne bouge pas d'un pouce et prend même un air amusé. Un seul indice dévoile son irritation voilée. La pulsation de la veine dans son cou.

— Je n'en ai pas fini avec toi, menace Vincent avant de s'éloigner sans se retourner.

Ce combat de coqs m'a beaucoup émoustillée. Je devrais dire merci à David. Mais je n'ose pas. Il m'adresse un clin d'œil qui suffit à exprimer sa compréhension. Puis il fait demi-tour.

— Attends.

Il se retourne à mon appel. Je fais mine de sortir un objet de mes poches et de le lui lancer.

— Je te les rends.

Je le vois esquisser un demi-sourire, puis je m'en vais.

CHAPITRE 15

Mélissa Au revoir, président

Je suis passée à la boutique de la Française des jeux, un peu plus loin en centre-ville. J'ai fait au moins quatre aller-retour devant les portes coulissantes. Je n'osais pas entrer.

Puis il a fallu que je me décide une bonne fois pour toutes. Heureusement, il était aux alentours de dix heures du matin. Il n'y avait personne à part moi.

Le responsable de l'agence ne m'a pas crue tout de suite. Il a d'abord pensé que ma photographie était un trucage. Alors que j'ai déjà du mal à faire un copier-coller sous Word. Puis il a tapé les numéros de mon ticket dans son ordinateur. Je crois bien qu'il a failli faire une syncope. Il a appelé tout son département. Et j'ai obtenu un rendez-vous dans les bureaux de la maison mère pour lundi matin.

Je suis rassurée. Ma richesse se concrétise peu à peu. Mes six mille euros en sont déjà un avant-goût très appréciable. Je veux célébrer ma nouvelle vie. Le plus tôt possible.

Samedi soir serait idéal. Le délai est un peu court, mais les fêtes improvisées sont souvent plus réussies que les autres. Il n'y a qu'à voir les réveillons de la Saint-Sylvestre. D'un ennui mortel. Je me retrouve toujours dans une tenue inconfortable que j'ai voulue sexy et glamour, avec des personnes que je connais à peine ou que je vois rarement, le tout en ayant déjà dépensé les étrennes de Noël pour un champagne qui me brûle l'estomac.

J'appelle Cassandra. Elle est l'unique personne capable de trouver une salle, un DJ et un buffet en moins de vingt-quatre heures. Je ne sais pas comment elle s'y prend pour obtenir toujours ce qu'elle veut. Je préfère d'ailleurs ne pas le savoir. Cette délurée a

toujours fait partie de ma vie. En étant la meilleure amie de ma cousine depuis la petite enfance, Cassandra est comme un défaut que l'on a appris à apprécier avec le temps.

— Allo, Cassie la magie de tes nuits, j'écoute.

Première bonne nouvelle, elle ne semble pas abattue par l'absence de David dans sa vie. Deuxième bonne nouvelle, elle n'a pas l'air d'être au courant de mon petit mensonge. Troisième bonne nouvelle, étant donné ce qu'elle vient de dire, ce n'est peut-être pas tout à fait un mensonge.

— Cassandra, tu attendais un appel ? Ce n'est que moi, désolée.

Je l'entends bâiller dans le combiné. Il est bientôt midi. Je l'ai réveillée. Quoique, elle ne s'est peut-être pas encore couchée.

— Non, mon petit chat, c'est moi qui les appelle, je ne les attends pas.

Je reconnais bien là Cassandra. Une femme indépendante, qui n'a pas froid aux yeux. Elle est souvent légère et naïve mais, malgré les apparences, elle est loin d'être stupide.

Je lui explique les raisons de mon appel sans dévoiler mon gain du Loto. Le comportement de Vincent m'a au moins ouvert les yeux sur l'avidité malsaine de certaines personnes.

Heureusement, Cassandra n'est vorace que de sexe. Elle raccroche avec une quantité d'idées toutes plus folles les unes que les autres. Je dois contenir son exubérance en lui précisant que tant qu'il y aura de l'alcool et des beaux garçons, je serai contentée.

Je me rends ensuite au travail. Je n'y vais pas à cause de la nécessité de payer mes factures.

Ce soir, pour la première et la dernière fois de ma vie, je me rends au fast-food pour le plaisir.

J'ai le cœur léger. J'ai rêvé de ce moment depuis le premier jour où je me suis fait insulter par un client. J'enviais les salariés qui démissionnaient pour partir vers de plus beaux horizons. Lorsque arrivait leur dernier jour, j'évitais les classiques « bonne continuation » car ils me donnaient le bourdon.

Moi, je ne démissionne pas pour aller ailleurs, là où le système est le même, je pars et je ne sais pas où je vais. Je suis libre. C'est effrayant, apaisant et exaltant tout à la fois.

Je ne pouvais espérer mieux que la présence de mon franchisé. Il est venu sans sa joie de vivre, comme d'habitude. Il ne sait que crier sur ses employés, leur adresse à peine un bonjour, jamais un au revoir. La pointeuse est plus polie que lui. Sa voix féminine informatisée, elle, me souhaite au moins une bonne arrivée quand je passe ma carte.

Ce soir, le client est roi, mais c'est moi la reine. Dommage pour lui. Je ne retiens aucune de mes remarques. Je reste courtoise mais franche. Les équipiers sont surpris par mon changement.

Au drive, un client me demande si je n'ai rien oublié dans sa commande, je lui dis « si, monsieur, je l'ai fait exprès, c'est pour la chasse au trésor, à vous de retrouver le sandwich manquant ».

Au comptoir, une cliente m'a souhaité « bon courage » avec un air désolé, j'ai ri en lui avouant que j'avais gagné au Loto. Elle m'a répondu « je vous le souhaite ».

En salle, un adolescent m'a rapporté sa glace avec un cheveu à l'intérieur. Un des siens : petit stratagème pour pouvoir manger plusieurs fois la partie où se trouve le caramel et les cacahuètes. J'ai offert ma tournée, à lui et à tous ses copains.

En fait, c'est étrange. Je désirais remettre tout le monde en place mais je n'ai plus d'amertume. Mes préoccupations ne sont déjà plus les mêmes et je ne suis plus affectée par l'impolitesse ou la stupidité.

Je me sens dans ma bulle, à présent. J'ai envie d'embrasser chaque personne, j'aimerais partager mon bonheur. Je me mets à chanter à tue-tête toutes les chansons qui me viennent à l'esprit.

Je monte le son de la radio et danse comme une endiablée. Le restaurant se transforme en boîte de nuit.

La moitié des clients est déjà venue se plaindre.

Je grimpe sur le comptoir et attaque une Macarena sous le regard ahuri de l'assistance.

Certaines personnes se prêtent au jeu volontiers et m'encouragent en tapant des mains en rythme.

Je ne vois plus ce qui se passe autour de moi. Je suis sur mon petit nuage.

Quand la musique s'éteint brutalement, je crie un « oh » de déception. Je suis saoule de bonheur. Dans un état d'euphorie incontrôlable.

Monsieur le Chef incontesté débarque devant moi, j'ai bien l'impression que ses yeux vont sortir de ses orbites. On enfreindrait certainement les règles de sécurité alimentaire si on retrouvait un globe oculaire dans un sandwich.

Il ne me manquera pas.

Je saute de ma scène tel Patrick Swayze dans *Dirty Dancing*. Dans mon élan, j'embrasse mon chef avec une roulade de langue digne d'une adolescente à la recherche du sens des aiguilles d'une montre. Il a mauvaise haleine, le con.

Mais les rires alentour et son clouage de bec valent tous les arômes de café et d'oignon de la Terre.

Au revoir, président, et à bientôt chez Mc...

CHAPITRE 16

David Réflexion et jalousie

Elle n'a pas les jambes d'Adriana Karembeu, mes paumes recouvriraient totalement ses petits seins, sa bouche ne peut s'empêcher de me rabaisser et je n'ai jamais connu une femme aussi agaçante. Pourquoi ne sort-elle donc pas de mes pensées ? Son image est enlisée dans la mélasse de mon cerveau.

Allongé sur mon lit, les bras croisés derrière ma nuque, je regarde le plafond, lequel est loin d'égayer ma soirée. La flemme et la morosité ont entamé mon humeur petit à petit. J'ai avalé les trois quarts de mon paquet de céréales au chocolat du matin en guise de dîner, allumé la radio sur une station alternative et je somnole. J'ai bien failli me faire licencier aujourd'hui. À cause de cette garce, en plus !

Je suis pourtant loin d'être un homme sanguin. Le contrôle et la maîtrise de soi me caractérisent plus que les crises de nerfs, mais dès que Suzanne est venue me décrire la femme à l'accueil, mon sang a doucement frémi dans mes veines. J'avoue que j'ai eu un petit pincement d'adrénaline lorsque je l'ai vue, la moue boudeuse et déterminée. Les appels incessants de Marie, la veille, m'avaient ôté tout envie de penser à une femme. Mon esprit était vide et son apparition a provoqué un tas de petites explosions dans mon cerveau. Un peu à l'image des pétards qui crépitent dans les rues le soir du 14 Juillet. Ma béatitude fut de courte durée.

Ses sourcils n'arrêtaient pas de se relever avec mépris dès qu'elle me donnait un de ses surnoms ridicules. Elle m'a rendu fou. Je voulais la faire taire. Peu importe comment. Des idées malsaines m'ont traversé l'esprit. Elle n'a qu'à prier le Dieu des châtiments pour ne pas me croiser seule, sans témoin. Je pourrais la... non ! Rhaaa ! Elle est diabolique.

Pis, elle est millionnaire. Cette allumée possède une plus grosse fortune que moi. Je pourrais être son chien. Putain ! Non ! Je chasse cette idée en me donnant quelques gifles.

Ce qu'il y a de rassurant, c'est que son amertume n'est pas uniquement centrée sur ma personne. À la manière dont elle a remballé l'autre type, j'imagine qu'elle ne doit pas souvent crier le nom d'un homme, si ce n'est pour le réduire en miettes. Étrangement, j'en éprouve du soulagement. Qu'elle puisse gémir sous les assauts d'un connard me met mal à l'aise.

Certains hommes me donnent envie de vomir mon bol de riz soufflé. Attirés par la fortune et la réussite, ils n'ont pas la fierté de la tâche accomplie à la sueur de leur front. Ma médisance est facile : je suis très mal placé pour me permettre de juger l'appât du gain. Il n'empêche que mon trou à rat me convient parfaitement. Je vis comme un cafard, loin de mes responsabilités, mais qu'est-ce que j'aime l'odeur de ma vaisselle qui traîne dans l'évier ou celle de mes affaires de sport oubliées dans mon sac.

Des images terribles s'insinuent dans le fil de mes pensées. Moi, la cinquantaine passée, deux ou trois tifs sur un crâne dégarni, un ventre ballonné par une consommation malade de bières bon marché. Traînant des pieds dans un appartement vide, une paire de chaussettes blanches dans des tongs achetées aux puces, zappant les chaînes de sport en déblatérant des pronostics insultants. Et si c'était l'avenir qui m'attendait ?

Mon cœur fait une embardée. Je roule sur le matelas et trébuche au sol. Les mains à plat de part et d'autre de mes oreilles, j'accomplis une série de pompes. Dix, vingt, cinquante, je continue jusqu'à ce que mes biceps s'échauffent considérablement. Mes poignets s'ankylosent, mes abdominaux se contractent violemment et mon souffle prend un rythme régulier, profond et rassurant.

Mon téléphone sonne. Pas maintenant... pas encore elle. J'interromps ma séance de relaxation et jette un œil sur l'écran. Ouf ! Ce n'est que Cassandra. Les révélations de Mélissa ont quelque peu freiné ma motivation à reprendre contact avec elle mais cet appel est une aubaine pour découvrir la vérité à son sujet.

— Allô.

— Allô mon trésor, c'est la belle plante de l'autre jour.

— Cassandra ! Comment vas-tu ?

— Ah ! Tu ne rappelles jamais, mais tu te souviens de mon prénom, c'est déjà pas mal, rouspète-t-elle.

— Oh, excuse-moi, j'étais pas mal occupé...

Sa voix mélodieuse me coupe la parole sans prendre de pincettes.

— Tu es tout pardonné, mon chat. Ma fierté en a pris un sacré coup mais si tu acceptes de t'éblouir encore les yeux en acceptant de me revoir, ton faux pas ne sera qu'un lointain souvenir.

Son audace m’amuse. Je doute sincèrement qu’une professionnelle marchanderait son corps avec autant de second degré. Et si Mélissa m’avait menti ? Pourquoi l’aurait-elle fait ? La jalousie ? Mes yeux s’écarquillent à cette idée. La petite castratrice, jalouse ? Ça, c’est une perspective réconfortante.

— Qu’est-ce que tu proposes, ma belle ?

CHAPITRE 17

Mélissa

Tou é oun houit, ma chérie

Quelques flocons commencent à tomber avant que je n'arrive chez Félicité.

Nous sommes samedi matin. J'ai beau avoir bientôt plusieurs zéros supplémentaires sur mon compte bancaire, je ne suis pas devenue pour autant une super héroïne aux pouvoirs extraordinaires. Je ne me dédouble pas et j'ai malheureusement une quantité déraisonnable de choses à faire avant ma fête.

Ma soirée a lieu dans dix heures. Cassandra me téléphone tous les quarts d'heure pour me tenir au courant des avancées de l'organisation. Elle a réussi à nous dégoter une péniche privatisée sur les quais de Saône. Elle s'occupe même d'appeler tous les invités.

Je suis désordonnée et tête en l'air : j'ai donc préféré lui confier cette tâche bien que je m'interroge sur la pertinence de cette décision. Je vais sûrement être l'hôte d'une soirée dont les invités se demanderont qui est l'idiote qui régale.

Ça m'est égal. Je veux pouvoir exprimer librement mon insouciance. M'amuser comme quelqu'un qui n'aurait pas de responsabilités. Danser comme les enfants dans les bals musettes. Sans se soucier du regard des autres, sans penser aux problèmes qui pourraient survenir ou à ceux qui n'ont pas encore été résolus.

Ce soir, je ferai tourner ma jupe sur moi-même et je crierai à qui veut l'entendre « regardez comme elle tourne ». Si Cassandra faillit à sa mission, celle d'organiser une fête mémorable, je retrouverai mon innocence dans le whisky.

Avant cela, je serai la plus belle. Je n'ai pourtant pas trouvé la baguette magique qui me transformerait. En quelques heures, je ne deviendrai pas plus mince, mon nez ne s'affinera pas, mes dents ne seront pas plus alignées.

Mais Félicité est une bonne fée. Elle est un peu la Cristina Cordula de la famille. Elle a un sens aigu de la mode. Je suis restée persuadée toute l'année que le marron était la couleur en vogue pendant qu'elle suivait les dernières tendances des défilés.

La difficulté sera de lui imposer mes goûts. Il ne faudrait pas qu'elle m'affuble d'une horrible parure.

En m'ouvrant la porte, Félicité s'excuse.

— Ne fais pas attention au désordre, je n'ai pas eu le temps de ranger.

Son appartement ressemble à la vitrine d'une boutique de décoration. Elle doit le faire exprès. Je suis persuadée qu'elle a mis les bouchées doubles pour que sa maison brille avant mon arrivée. Je peux encore sentir la cire d'abeille sur les meubles et le produit à vitres sur son immense table basse.

— Il faut dire que tu m'as un peu prise au dépourvu, j'étais très étonnée de ta requête, mais... qu'est-ce que tu fabriques ?

Je passe mon doigt sur le cadre du tableau qui trône au-dessus du canapé, agenouillée sur les coussins alignés de madame Parfaite. Je vais bien finir par trouver une trace de poussière, une faille chez Félicité. Mais rien. Elle m'agace. Je me relève en faisant mine de rien. Je suis devenue maîtresse dans l'art de la honte assumée. En plus, ma cousine me connaît assez bien pour me ridiculiser encore plus.

— Non Mémé, je n'ai pas de femme de ménage, toi aussi tu pourrais devenir propre si on te montrait comment fonctionnent un aspirateur et une serpillière.

— Ha ha, c'est un problème dont je n'aurai bientôt plus à m'inquiéter.

Elle hausse les sourcils, amusée.

— Pourquoi donc, tu vas entourer tout ton mobilier de film plastique ? se moque-t-elle.

— Pas bête, je n'y avais jamais pensé.

Nous rions ensemble. Ma cousine est comme une sœur pour moi. Nous nous chamaillons sans arrêt, nous nous sommes déjà battues, je lui pique ses vêtements en douce, et je m'amuse à lui faire peur dans le noir.

Elle est mon idole mais aussi la petite peste enquinante dont je n'arrive pas à me débarrasser.

— Non, sans blague, Mémé, que signifie cette histoire de fête improvisée ?

Elle a repris son sérieux. Je sais qu'elle ne me laissera pas beaucoup de répit avant de connaître la vérité, mais je préfère ne rien dévoiler avant que mon chèque ne soit encaissé.

Alors je mens.

— Oh, comme ça, je trouve tellement ringard de fêter son anniversaire quand tout le monde s'y attend.

Félicité m'écoute, sceptique.

— Et puis, j'ai réalisé que je n'avais rien organisé de grandiose pour mes vingt ans, ni pour mes vingt-cinq, alors avant mes trente ans, je voulais réparer cette erreur.

En enfilant son long manteau beige qui lui donne l'allure d'un mannequin, ma cousine secoue la tête, peu convaincue par mes arguments.

— En gros, tu célèbres le jour de ta naissance, n'est-ce pas ?

J'acquiesce en souriant.

— Et ma bonne étoile.

Une fois dans l'ascenseur, Félicité m'interroge.

— Bien, passons aux choses sérieuses. Maintenant que tu as fait appel à mon aide pour un petit relooking express, tu dois me faire confiance. J'exaucerai tous tes souhaits, mais avant, il y a quelque chose que je dois savoir.

Punaise, Félicité me fait un peu peur, je ne suis qu'une novice en matière de beauté. J'ai la sensation de débarquer d'une autre planète du système solaire.

Ma cousine ouvre de grands yeux.

— Mémé, que désires-tu ce soir ?

Je réfléchis. J'ai presque oublié quel effet ça faisait de penser à soi. Mais la réponse s'impose vite à moi.

— Je veux être différente.

J'ai un petit pincement au cœur en prononçant ces mots. Mais c'est la stricte vérité.

Je veux tourner la page de mon ancienne vie. Je veux devenir une autre femme. Non pas que je ne m'aime pas. Je n'en suis pas au point de me haïr, d'éviter mon reflet dans les Abribus, ni de me scarifier les bras en écoutant du Mylène Farmer. Non, loin de là.

J'ai juste envie d'avoir une vie exceptionnelle, de me rappeler des moments magiques qui auront ponctué ma jeunesse avant de devenir une vieille aigrie par le temps.

Je veux pouvoir regarder mon album photo en me disant « qu'est-ce que j'ai bien vécu » et montrer un jour à mes enfants et à petits-enfants comment j'étais canon à leur âge.

Félicité me serre dans ses bras. Cette démonstration d'affection est vexante. Autant vous dire que je suis soulagée quand nous arrivons au rez-de-chaussée.

— Merci Féli, pour ta compassion, ça fait plaisir de voir à quel point tu es ravie que je change !

— Il n'était pas trop tôt ! C'est parti !

CHAPITRE 18

Mélissa

Ceux qui m'aiment boiront

J'ai les pieds en compote. Félicité est une vraie marathoniennne du shopping. J'ai essayé de la suivre dans les dédales des magasins mais ses grandes jambes ont toujours gardé une longueur d'avance.

Cependant, je suis soulagée. J'ai survécu. Le résultat obtenu aurait pu être pire. La force de persuasion de ma cousine a eu malheureusement raison de mon ignorance et je vais probablement le regretter, mais j'essaie de rester optimiste. Tout n'est pas perdu.

Cette situation me rappelle étrangement le mariage de ma tante. J'avais voulu me mettre en valeur et ma coiffeuse m'avait convaincue de boucler mes cheveux en quelques anglaises. J'étais très fière de cette coupe révolutionnaire. Pourtant, je ressemblais à un caniche sous la pluie. J'ai le privilège de revoir les photographies de ce jour merveilleux à chaque réunion de famille.

Cette fois-ci, les cheveux ne me poseront pas de problème. J'ai opté pour une coupe au carré. Simple mais efficace. Pour la tenue vestimentaire, par contre, j'ai comme l'impression que ma robe est un peu trop courte. Elle pourrait se trouver dans l'armoire de Cassandra, elle l'est donc forcément, puisque rien n'est jamais trop court pour sa garde-robe.

Et les chaussures, mais pourquoi ai-je opté pour cette paire de talons hauts ?

Certes, en étant sur ces échasses, je me sens plus adulte, mais doit-on réellement souffrir pour être belle ? C'est une torture inventée par les hommes pour qu'on ne puisse pas courir après eux lorsqu'ils veulent nous fuir.

De toute évidence, je semble différente. J'ai beaucoup envie de tester mon nouveau look sur la gent masculine.

Félicité a réussi à me maquiller sans que je ne ressemble à l'une de ses amies. J'ai les yeux charbonneux et un peu de rouge à lèvres. Suffisamment à mon goût.

Nous arrivons à la péniche un peu après vingt et une heures.

La salle est magnifique. Un parquet recouvre l'intégralité de la pièce. Un bar longe la piste de danse. Les lumières sont assez tamisées pour illuminer nos efforts sans mettre nos défauts en valeur.

Cassandra nous accueille avec sa candeur habituelle. La musique est si forte qu'elle fait trembler les vitres de la péniche.

Je reconnais quelques collègues de travail, des amis de Cassandra, des cousins éloignés et beaucoup d'hommes inconnus plutôt agréables à reluquer.

Où a-t-elle trouvé tous ces play-boys ? Ils pourraient aisément être tous des ex de cette nymphomane. Je n'ai vraiment pas envie de passer après elle et de récupérer ses restes.

Elle me tend un verre d'un breuvage étrange. Il a une couleur verdâtre, il sent les algues et son goût amer me fait grimacer. Elle a cru organiser une soirée d'Halloween ou quoi ? Je pose le verre loin de moi. J'observe le bar pour repérer les bouteilles qui pourraient m'intéresser, mais mon attention est soudain attirée par un homme.

— Putain, Cassandra, tu abuses, pourquoi as-tu invité mon père ?

Elle hausse les épaules d'un air innocent. Mais quelle idée ? Comment voulez-vous que je m'amuse avec mon paternel dans les parages ? Je vais devoir faire attention au moindre de mes faits et gestes. Je serai une vieille dame sans son dentier dans un restaurant quatre étoiles.

— Mais j'ai appelé tous les numéros de ton répertoire ! semble-t-elle s'excuser.

— Je n'espère pas !

Mon Dieu, si elle a effectivement invité tout mon répertoire téléphonique, je comprends pourquoi je ne reconnais presque personne. Je n'utilise plus ce carnet depuis des années. Qui note encore ses numéros sur papier ?

La dernière fois que je l'ai rempli, c'était pour y insérer de faux contacts. Après avoir découvert que Vincent me trompait, je m'étais inventé des connaissances masculines pour le rendre jaloux. Alors j'avais inscrit les numéros de téléphone de tous les hommes aux prénoms attirants de la ville en les renommant « chéri », « mignon », ou « plan cul ».

— Mais Cassandra, espèce de banane trop cuite, je ne connais aucune de ces personnes !

Elle semble un peu mal à l'aise. Je suis en train de lui crier dessus. Ce n'est pas très honnête de ma part. Elle s'est donné du mal pour organiser ma fête.

Mais quelle cruche ! Je l'imagine au téléphone à inviter ces inconnus.

« Bonjour Mignon, j'organise une petite fête pour notre petit chaton, je t'envoie l'adresse, bisous, bisous. »

Les hommes qui se sont déplacés doivent tous être des désespérés ou des cas sociaux pour être venus à une fête où ils ne connaissent personne. La soirée va être longue.

Cassandra n'est pas très longtemps affectée par ma mauvaise humeur. Son visage s'éclaircit à la vue d'un nouvel invité à l'entrée. David.

Il est à tomber par terre. Je crois bien que toutes les femmes de l'assistance se sont retournées à son arrivée. Il faut dire qu'il ne passe pas inaperçu. Sa silhouette est imposante et élancée. Son visage anguleux lui assure un charme viril. Ses épaules carrées lui donnent une prestance magnétique. Il a les mains dans les poches et un air nonchalant.

Cassandra me pousse sur le côté pour se précipiter dans ses bras. Comme un petit singe avec sa mère, elle s'accroche à son cou. À cause de mes talons de dix centimètres, j'ai failli me retrouver les quatre fers en l'air.

J'hallucine. Cette fête va se transformer en véritable fiasco. J'ai l'impression d'assister à l'anniversaire de Cassandra. Je suis le dindon de la farce.

Alors que je les observe tous les deux, leurs petits sourires, leurs œillades, mon père s'approche de moi.

— Alors, Mémé, tu fêtes quelque chose ?

Il cherche à appuyer sa remarque d'un clin d'œil, enfin plutôt d'un clin des yeux.

— Chut, papa, je n'ai rien dit à personne, je n'ai pas envie d'avoir des tas de prétendants intéressés par mon portefeuille, lui dis-je.

— Tu as bien raison, ma fille, je n'accepterai pas un faux jeton dans ma famille. Mais puisque personne n'est au courant, pourquoi ce jeune homme ne cesse-t-il pas de te regarder ?

Il essaie discrètement de m'indiquer une direction, puis finit par pointer son index sur David.

— Papa, on ne t'a jamais dit qu'il était malpoli de montrer les gens du doigt ?

Je lui donne une petite tape sur la main.

— Je crois bien que c'est le chéri de Cassandra, papa, regarde comme ils se collent, franchement, il y a des hôtels pour ça !

Je fais une grimace de dégoût et détourne ma tête de ce spectacle. Cet homme me répugne de plus en plus. Son attitude est révoltante. Il est censé croire que Cassandra est une prostituée et ça ne l'empêche pas de se frotter à elle en public. Devant moi.

— Si tu le dis. Moi, je vois juste un homme avec des petits cœurs dans les yeux et ce n'est pas Cassandra qu'il regarde.

Je m'esclaffe. Depuis quand mon père se prend-il pour un spécialiste du flirt ?

Bravo Cassandra ! Elle a réussi à mettre mon père dans ses filets de la naïveté, dans son monde de Bisounours où tout le monde est gentil et amoureux. S'il avait bu du whisky, comme moi, mon père serait encore sensé. C'est sûrement le breuvage étrange qui est empoisonné.

Heureusement, j'ai refusé de boire son immondice. J'ai l'esprit clair et les idées nettes et il me faudrait davantage de ballons en baudruche et de cocktails empoisonnés pour trouver de l'amour dans les yeux de qui que ce soit. Ce ne sont pas des petits cœurs que David a au fond de ses prunelles, mais le décolleté pigeonnant de Cassandra. Ils nagent en plein romantisme !

Et moi aussi.

Chéri, Mignon, Plan cul, vous n'êtes pas venus pour rien !

CHAPITRE 19

Mélissa

Tout mimi, tout rikiki

Je ne compte plus les verres depuis le cinquième. Il se pourrait bien que ces gobelets en plastique se remplissent seuls. J'ai à peine le temps d'en avaler le contenu qu'ils sont à nouveau pleins. Étrangement, je me suis faite au goût de Canard WC exotique de ce breuvage.

J'adore cette soirée, finalement. Même mes chaussures ne me font plus mal aux pieds. Dans les vestiaires, elles ne causent de tort à personne. Évidemment, mes voûtes plantaires sont noires comme le charbon, un peu comme si j'avais été un fakir qui aurait marché sur la braise.

Je ne comprends pas l'étalon qui a voulu danser avec moi. Il m'a invitée à tourner sur un rock acrobatique. Je l'ai prévenu de mes non-compétences artistiques. Le bellâtre m'a assuré qu'il me suffirait de le suivre.

J'ai ressenti de petits frissons d'excitation quand il a susurré d'une voix grave « je vais te guider bébé, laisse-moi conduire ».

Le mec m'a prise pour une voiture. Pour une berline, j'espère, et pas pour le vieil utilitaire de mon père.

Je lui ai d'abord généreusement écrasé les pieds, sans lui faire trop de mal, mais il a regretté de m'avoir proposé un cours au moment où j'ai réussi à le faire tomber au sol.

Depuis, je danse seule au milieu de la piste. Mon père s'invite dans mes chorégraphies quand les musiques l'inspirent. Notre duo sur *Thriller* de Michael Jackson a remporté un franc succès.

Je ne suis pas fatiguée. Je ne sais pas l'heure qu'il est. Certaines personnes sont déjà rentrées chez elles. Petites natures.

Le fiancé de Félicité nous a rejoints. Il est rabat-joie ce Damien. Il n'arrête pas de me prendre mon verre des mains. Je le trouve très impoli, pour quelqu'un d'une aussi bonne famille que la sienne. Ce n'est pas parce qu'on est médecin qu'on peut tout se permettre. Mon verre, c'est mon verre.

Je suis accoudée au bar avec ma catin d'organisatrice. Son mascara n'a pas coulé mais son rouge à lèvres a bavé et tout le contour de sa bouche est auréolé de rose fuchsia. Je sais pourquoi.

Il y a moins d'une heure, David et elle ont disparu pendant vingt minutes. Ils sont revenus l'un après l'autre. Elle, les cheveux emmêlés comme une serpillière à frange, et lui, la braguette ouverte et les pommettes rouges.

Je ne suis pas dupe. J'ai un coup dans le nez, je le sens bien à ma bouche pâteuse et à mon manque d'équilibre, mais je sais reconnaître des visages d'après-baise.

— Alors, il en valait la peine, le banquier ?

Cassandra tente de se recoiffer, mais elle n'est pas embarrassée par mes indiscretions. Elle n'est pas une femme pudique. Elle ne l'a jamais été.

Lorsque nous avions dix-sept ans, nous étions parties, avec ma cousine et elle, en colonie d'été en Espagne. Nous dormions dans la même chambre dans des lits superposés. Je me souviendrai toujours de la nuit où elle a ramené l'un des colons avec elle. J'ai cru que les planches du sommier craqueraient sous le poids de leurs ébats nocturnes.

Je me revois à cet âge et j' imagine la même scène avec David sous ses draps. Beurk !

— Je ne savais pas qu'il était banquier... il n'en a pas le look, comment le sais-tu ? s'étonne-t-elle.

Cassandra ne se préoccupe pas de leurs états d'âme, ni de leurs loisirs, de leur travail ou de leur femme.

— Il fait du café.

Mon amie cherche le sens de ma réponse pendant une nanoseconde. Mais son intérêt est vite détourné par le besoin de me relater son expérience dans les toilettes.

— Je suis un peu déçue.

Je ne m'attendais pas vraiment à cette réponse, bien que plus rien ne m'étonne chez Cassandra. Elle me fait signe de me pencher pour me confier un secret à l'oreille.

— Il en a une toute petite, me chuchote-t-elle.

Je reste un instant sous le choc. Je pensais qu'un banquier avait toutes les rallonges qu'il souhaitait. Mais après tout, ce n'est qu'un stagiaire. Cassandra repart aussitôt à l'affût d'un autre mâle mieux membré.

Mon père vient me souhaiter une bonne nuit. Il a vraiment l'air de s'être amusé. Je suis contente. Je ne l'avais pas vu aussi détendu depuis longtemps. J'espère que je m'en souviendrai demain.

Je l'accompagne dehors, où l'attend un taxi. Il m'embrasse sur le front et je lui promets deux fois de me faire raccompagner par le sinistre toubib abstinent.

J'en profite pour m'allumer une cigarette. Je suis sortie dans ma petite robe, les pieds nus. Je vais probablement me transformer en stalagmite.

— Vous allez attraper la mort, par ce froid.

David a le don de toujours apparaître par surprise. Je ne l'entends jamais arriver. Si je ne l'avais pas déjà vu à la lumière du jour, je craindrais qu'il ne soit un vampire fondant à toute vitesse sur ses proies dans un silence total.

— Vous aussi, vous savez, si vous ne sortez pas couvert.

Il avance vers moi sans me quitter des yeux. Le revers de sa main frôle mon visage d'une caresse. Je tourne ma tête dans sa direction, surprise par ce geste. Il attrape ma cigarette entre ses deux doigts. Je ressens un picotement sur mes lèvres quand elle tarde à se décoller. Je vis cette scène au ralenti grâce aux effets de l'alcool.

Merde, qu'est-ce qu'il fait ? Il n'est pas sur le point de m'embrasser, j'espère ?

Sauf à la lecture d'un bon livre, je n'ai pas ressenti cette adrénaline depuis des années.

Je ferme les yeux. Je suis trop stressée pour appréhender visuellement cette scène. J'entrouvre les lèvres avec délectation.

Il en met, du temps ! A-t-il trop bu lui aussi pour trouver la direction de ma bouche ?

Il n'a pas seulement de petits attributs. Il est aussi mou qu'un escargot. Son surnom « Monsieur LeLent » lui colle à la peau.

Je l'entends ricaner. Il est visiblement très amusé par ma position d'attente. Quelle idiote je suis !

Il allume sa cigarette au moyen du goudron incandescent au bout de la mienne. Il inspire une bouffée puis me rend ma clope en souriant.

Je viens de me ridiculiser une fois de plus.

— Vous disiez quoi, à propos des précautions ? me demande-t-il.

Comment ai-je pu avoir un instant l'envie que ce sournois m'embrasse ? Mon attitude me déçoit. Je suis tombée bien bas pour avoir envie d'une petite saucisse mordillée puis recrachée par Cassandra.

— Je vous trouve plutôt malsain pour tirer un petit coup vite fait dans les toilettes avec la fille de joie de la soirée.

— Pourquoi ? Vous auriez aimé être à sa place ?

Quel toupet ! Il s'imagine que je n'ai que lui à me mettre sous la dent. Je le trouve extrêmement imbu de sa personne. Pour qui se prend-il ?

— Sûrement pas ! J'ai un minimum d'amour-propre.

Il me fait face et jette son mégot de cigarette au loin. Je suis gelée mais son regard vert est une braise qui brûle mon corps.

— Moi aussi, mademoiselle Grenand. Vous méprisez ma personne à tort. Je ne baise pas les femmes dans les toilettes. Lorsque j'en désire une, j'ai besoin de beaucoup plus d'espace pour assouvir mes pulsions.

Il me fusille du regard. Mon souffle est coupé. Il cligne à peine des paupières. J'ai le bec cloué. Son visage s'avance un peu plus vers le mien, puis il ajoute d'une voix claire.

— Si j'avais envie de vous, vous le sauriez.

CHAPITRE 20

Mélissa Un souffle dans la face

Il est parti en me laissant pantoise sur le trottoir. J'ai l'air d'une pauvre fille. David est un mystère pour moi. Il est arrogant et prétentieux.

Je n'aime pas perdre et j'ai la nette impression d'avoir été vaincue ce soir. Je ne suis pas Wonder Woman, Xena la guerrière ou la fée Clochette. Des femmes fortes que rien n'atteint. Je suis un être humain empli de contradictions. Certes, j'ai du respect pour moi-même et je défends mes valeurs avec ferveur. Mon éducation voudrait que je revendique mon indépendance, mon côté féministe, libre, et pourtant, je serais prête à me plier devant David. Difficile d'avouer que son rejet me fait mal.

Cette nuit, je me sens forte et fragile à la fois. Je suis libre physiquement mais je me sens prisonnière. David suscite en moi des sentiments contradictoires. Il me rabaisse. S'il a cherché à m'impressionner, il a réussi, même s'il me serait difficile de l'admettre. Je ne dirai rien. Je suis bien trop fière pour m'avouer ressentir une attirance quelconque envers cet homme. En vérité, David n'est qu'un vantard. Je suis vexée au plus haut point. Je suis encore à la deuxième place. C'est toute l'histoire de ma vie.

Déjà à l'école primaire, ma meilleure amie obtenait toujours le premier rang dans le classement scolaire. Au travail, il y avait toujours un collègue devant moi pour prétendre aux évolutions de grade. Ils ont tous évolué directeur adjoint alors que je suis restée manager. Je suis toujours la deuxième, à la place du con.

Avec les hommes, je reproduis ce schéma. Il y a toujours une greluce plus attrayante que moi. David trouve Cassandra à son goût. Je lui souhaite bien du plaisir avec ses MST.

Pas des bien méchantes, évidemment, je ne suis pas une sadique, juste celles qui grattent, qui démangent, qui pullulent et qui suintent.

Malheureusement pour lui, les chiens qui ne lâchent pas leur os en plastique sont moins acharnés que moi. Je suis dans l'incapacité de ne pas avoir le dernier mot. Mon sang bouillonne malgré le froid hivernal. Je rentre dans la salle et inspecte les lieux telle une machine programmée pour repérer les imbéciles. Je le vois très vite. Il récupère sa veste aux vestiaires.

Il comptait fuir. Trop facile. Je me presse dans sa direction. Je n'ai pas la moindre idée de ce que je dois lui dire. Mes jambes me guident avec détermination. Lorsque je suis devant lui, il lève les sourcils en réajustant le col de son long manteau noir. Il ne prend même pas le temps de me questionner à propos de mon retour précipité. J'aurais envie de crier sur lui.

— Qu'est-ce que vous faites, vous partez ?

Étant donné le silence soudain dans la salle, je crois bien que mon désir de hurler s'est concrétisé. David regarde tout autour de nous avec un demi-sourire maladroit.

— Je ne crois plus être le bienvenu ici, je ne vais pas rester.

Il y a une légère peine dans ses paroles et elle m'apaise. J'ai honte de le penser mais je me sens mieux en sachant qu'il n'est pas aussi confiant qu'il n'y paraît, ni aussi heureux. Il en devient un être humain normal. Je baisse alors le volume de ma voix.

— Mais on vous a bien invité, non ? Vous n'attendez pas Cassandra ?

Je fais semblant de ne pas savoir ce que m'a révélé mon amie sur ses petits attributs.

David passe une main dans ses cheveux. Un geste si simple et pourtant, merde, qu'est-ce qu'il est sexy !

Pourvu qu'il ne commence pas à passer sa langue sur ses lèvres sinon je ne pourrai pas m'empêcher de lui sauter dessus comme une lionne affamée.

— J'ai comme qui dirait quelques divergences avec Cassandra, elle en attend beaucoup trop de moi.

Il ne m'en faut pas plus pour exploser littéralement de rire. Mon périnée est en train de céder à ce tsunami de jubilation. Je suis pliée en deux devant le regard interloqué de David. Je n'arrive plus à m'arrêter.

Je voulais avoir le dernier mot. Pas la peine. David s'est donné lui-même le coup de grâce sans que j'aie besoin d'intervenir.

Cassandra, attirée par mes éclats de rire, intervient dans la conversation.

— Mélissa, tu perds ton temps avec cet impuissant.

Son ton est acerbe. Je suis choquée par sa méchanceté soudaine. Elle qui, pourtant, ne se fâche jamais de rien. David secoue la tête d'un air exaspéré. Le pauvre. Il doit faire face au manque d'indulgence de la reine de la zigounette.

— Je suis désolé, Cassandra, j'aurais dû être plus clair dans mes intentions.

— Pfff, personne n'a d'autres intentions à mon égard, comment voulais-tu que je devine ? répond Cassandra avec plus de retenue.

Je ne sais pas si l'alcool ingurgité a détruit quelques-uns de mes neurones, mais leur dialogue n'a plus aucun sens pour moi.

— On fait la paix ? propose David.

La numéro une des allumeuses lui adresse un sourire effarouché. Où est le photographe ? Vite, un cliché : la Cassandra timide est une espèce en voie de disparition ! J'assiste à un spectacle digne d'une comédie musicale. David et elle s'étreignent sagement comme deux amis de longue date. Quand mon amie s'écarte de mon banquier, je la trouve émue, étrange.

— C'est moi qui m'excuse, David, tu es trop bien pour moi, voilà tout !

Il lui dépose un petit baiser sur le front.

— Tu ne me connais pas suffisamment.

— Bon, j'y retourne, dit-elle en désignant un groupe d'hommes au fond de la salle, ils s'ennuient sans moi.

— Bonne soirée, Cassie.

Il donne un surnom sympathique à Cassandra. Je n'ai jamais entendu un homme l'appeler de cette manière. J'ai dû louper quelque chose.

— Bien, à bientôt peut-être, m'annonce-t-il.

Il s'en va. Je n'ai pas envie qu'il parte. Quand est-ce que je le reverrai ? Je ne sais pas si c'est à cause de cet alcool dégoûtant ou d'une réelle attirance, mais je n'ai pas envie de finir la nuit sans lui.

Mon amour-propre me joue des tours. Ma peur de la solitude m'influence. Je ne veux pas rentrer seule ce soir.

— Et si je vous offrais un dernier verre chez moi ?

Pour la première fois de ma vie, je prends les devants, je me sens pousser des ailes. J'ai dû traîner un peu trop près de ma cousine et de Cassandra ces derniers temps.

Je retiens ma respiration. Mon visage se colore probablement d'un bleu pâle en attendant sa réponse qui tarde à venir.

— Une autre fois, peut-être.

Le plus beau râteau de toute l'histoire me foudroie violemment. Je ne m'attendais pas à un refus : je suis riche, j'ai une robe minimaliste, je ne demande qu'une partie de jambes en l'air sans lendemain.

Il a dit non. Plus jamais je ne m'aventurerai à faire le premier pas. J'ai honte. J'aimerais me cacher six pieds sous terre. Je suis la traînée la moins désirée de l'univers. Des larmes de détresse me montent à la gorge.

Non, Mélissa, tu ne vas pas pleurer pour un sale con !

Il me regarde avec pitié. C'est insupportable.

Je ne vois alors pas d'autre solution que la fuite et je cours vers la sortie sans me retourner.

CHAPITRE 21

Mélissa Flagrant délit

Je cours encore et encore jusqu'à ce que mes jambes me demandent de m'arrêter. Je suis à bout de souffle. Je sens presque le goût du sang dans ma bouche.

Heureusement, je n'étais pas loin de chez moi, mais mes pieds sont tout écorchés. Quelle idée de me mettre à courir comme ça !

Je prends vraiment des décisions stupides, des fois. Je monte les escaliers de mon immeuble avec beaucoup de difficultés. Chaque marche est une épreuve des jeux Olympiques. J'ai l'impression d'avoir grimpé l'Everest en arrivant devant ma porte d'entrée.

Je tâte mes poches à la hâte. Je découvre que je n'en ai pas dans cette satanée robe. Je n'ai pas mes clefs, évidemment. La stupidité m'envahit à la minute où j'absorbe la moindre goutte d'alcool. Je suis contrainte de retourner à la fête.

À moins que je ne dorme sur le palier. Le paillason pique les jambes, le carrelage est un peu froid, le sol est bien trop dur. Boucle d'or n'y trouverait pas son compte. Je suis lamentable.

Et puis je commence à avoir le besoin ultime de libérer ma vessie de tous les breuvages absorbés. Je décide donc de retourner sur la péniche.

Lorsque je quitte l'immeuble, le froid frappe mon visage. L'heure est avancée. Personne ne circule sur les routes. Tant mieux. Je ne peux plus me retenir. Je me glisse entre deux voitures et m'accroupis après avoir relevé ma robe et abaissé ma culotte.

Quel soulagement. Il n'y a rien de mieux. Mon débit urinaire ne s'arrête plus. Je ferme les yeux pour profiter de cet instant cathartique. Je n'entends plus que le son du jet

s'écrasant dans le caniveau.

— J'espérais vous retrouver vite, mais pas ainsi, à vrai dire.

Crotte ! Mais pourquoi diable est-il ici ? Et dire que j'ai les fesses à l'air... J'essaie de m'arrêter de pisser, en vain. Je suis contrainte de finir.

— Retournez-vous, espèce de scatophile !

Il est en train de rire, quel goujat !

— Pas d'inquiétude, mademoiselle Grenand, je ne vous ai pas suivie en espérant vous trouver dans cette position, quoique !

Il s'esclaffe de nouveau. Si je n'étais pas dans une situation délicate, je l'étranglerais volontiers.

J'attends que la dernière petite goutte veuille bien rejoindre ses copines. Puis je me relève en prenant soin de remonter ma culotte sans soulever le tissu de ma robe. J'avais déjà honte tout à l'heure. Là, je suis morte. On dit que le ridicule ne tue pas, personne n'a donc vécu la même chose que moi.

— Appelez-moi Mélissa, maintenant qu'on se connaît davantage.

David a les bras croisés sur son estomac. Une de ses mains caresse sa barbe naissante pour tenter désespérément de cacher les deux fossettes au creux de ses joues. Ses yeux brillent de plaisir.

Je le vois, il est heureux, ce petit imbécile. Il sort son téléphone de sa poche. Le flash m'éblouit. Il vient de me prendre en photo. Je me regarde des pieds à la poitrine, je suis dans un état catastrophique. On dirait que je me suis battue pour survivre.

— Ne me dites pas que vous avez osé ?

Ma voix est éraillée et couvre à peine ses gloussements.

— Effacez ça immédiatement !

— Pourquoi le ferais-je ? me demande-t-il, joueur.

Je ne le sais pas moi-même. J'aurais probablement fait la même chose si j'avais été à sa place.

— Vous allez ruiner ma future carrière en vendant ce cliché aux paparazzi.

— Quelle carrière vous attend ?

Il est de plus en plus amusé. Je le déteste.

— J'espère devenir une jet-setteuse professionnelle, un peu comme Paris.

— Paris Hilton ?

— Tout à fait, elle deviendra obsolète, après moi.

Il rit de plus belle puis s'avance vers moi après avoir glissé son téléphone dans la poche arrière de son pantalon.

— Elle est déjà bien loin derrière vous. Vous n'avez rien à craindre, je garderai cette photo pour mon usage personnel.

Il souffle le chaud et le froid avec moi. Ça ne m’amuse pas. Une étrange tension circule entre nous.

— Qu’est-ce que vous êtes venu faire ici, d’ailleurs ? Et comment avez-vous eu mon adresse ?

Il fronce les sourcils pour se donner un air suspect.

— Je ne suis pas un dangereux psychopathe. Vous êtes partie si précipitamment, j’ai pensé que vous auriez besoin de votre sac et de vos chaussures, me dit-il en regardant avec pitié mes pieds écorchés.

— Ça ne me dit toujours pas comment vous avez su où j’habite.

Je me méfie. Souvent, les tueurs en série ne se reconnaissent pas à leur physique. Ils n’ont pas des cornes de bélier sataniques sur le front.

— Cassandra m’a gentiment donné votre adresse, avoue-t-il. Elle m’a fait promettre de ne rien vous dire, je ne suis qu’un traître. Ne lui répétez pas s’il vous plaît.

— Bien sûr.

Je la tuerai demain matin à la première heure, la garce. En attendant, je suis étonnée que David ait voulu me rendre mes affaires.

— Pourquoi vous donner tant de peine ?

Il soupire et s’avance un peu plus.

— J’espérais recevoir au moins un merci, au mieux un dernier verre à boire.

Je n’en crois pas mes oreilles. Je dois halluciner. Cet homme est certainement bipolaire. À moins qu’il n’ait pas compris ce que je lui proposais tout à l’heure.

Ou alors il cherche à me décrédibiliser. Sans aucun doute possible, il est venu m’humilier. Il a une vengeance à accomplir. Je l’ai ridiculisé à son travail, j’ai délibérément détruit son nouveau plan sexuel et j’ai gagné dix millions d’euros, somme qu’il ne possédera jamais.

La probabilité de gagner tant d’argent aux jeux de hasard est déjà infiniment petite mais celle que quelqu’un de l’entourage du vainqueur gagne aussi est quasi nulle. À cause de moi, tous les gens que je connais de près ou de loin savent qu’ils n’auront jamais la chance que j’ai eue.

Je dois me protéger. À présent, je ne suis entourée que d’ennemis.

— Merci, David.

Je récupère mon sac et mes chaussures sur le trottoir derrière lui. Ses fossettes ont disparu quand je m’engouffre dans le hall de mon immeuble.

CHAPITRE 22

David

Toutes les chattes sont grises

Quand je pense que j'aurais pu me taper Cassandra dans les toilettes. Je ne suis qu'un amateur. Ma chance est passée, à présent. J'ai visé et raté ma cible. Toutes les perdrix se sont envolées. Il est pourtant de notoriété publique que les femmes préfèrent les connards.

J'avance sur le trottoir sans but précis. Rentrer chez moi n'est pas envisageable. Je finirais par me morfondre sur les conséquences de mon comportement gentillet, niais et indécis. J'étais venu à la fête dans un dessein sournois, rendre la pisseuse jalouse. Je me suis trompé. Les danses lascives avec d'autres hommes présents et l'absence de regards dans ma direction m'ont convaincu qu'elle ne ressentait pas la moindre attirance pour moi. Je ne suis d'aucun intérêt pour Mélissa. Alors, quand elle m'a proposé de prolonger la soirée autour d'un verre, j'ai bien failli tomber dans le panneau.

— Tu voulais me montrer qui tient la barre, hein ? marmonné-je à voix haute. Imbécile heureuse !

Si j'avais accepté de l'accompagner pour le reste de la nuit, elle aurait eu le contrôle. Les rôles se seraient inversés. Je n'aurais jamais dû la suivre. Finir sur mon refus aurait été une belle victoire pour la suite. Mais à présent, cette fille doit me prendre pour une lavette. Plus aucune chance de l'appâter dorénavant.

— Pétasse !

Les néons bleus d'un pub clignotent devant moi. Quitte à passer une soirée lamentable, autant la terminer devant un alcool fort sans subtilité. J'entre avec l'intention de broyer ma solitude dans un coin sombre. L'odeur de transpiration incrustée dans les banquettes en velours rouge m'agresse les narines dès que je franchis la porte. La lumière

tamisée est parfaite pour que je puisse être ignoré. Une table inoccupée sur la droite m'attend. Je m'affale sur le siège mou. Une serveuse s'approche. Vêtue d'une jupe indécente et d'une paire de cuissardes à hauts talons, elle me détaille avec attention. Je commande un whisky soda afin de camoufler le goût du breuvage bon marché. En me l'apportant, la jeune femme danse d'un pied sur l'autre.

— Quoi ? lui demandé-je en levant sur elle un regard peu engageant.

— Euh, rien, bafouille-t-elle, c'est juste que vous me faites penser à quelqu'un. On ne se serait pas déjà vus quelque part ?

La première gorgée m'arrache une grimace. Être moi n'est pas de tout repos. Je sais très bien où cette serveuse m'a vu, mais tant qu'elle ne me reconnaît pas, je peux prétendre à la tranquillité. Les femmes aiment les salopards, n'est-ce pas ? Je bois cul sec mon verre à l'hygiène douteuse.

— Un autre, exigé-je en reposant d'un geste ferme le premier sur le plateau de la serveuse.

Cette dernière s'exécute aussitôt en me laissant au passage un regard méprisant. Être un cliché de l'espèce humaine, toujours prête à s'apitoyer sur son sort, est ma seule solution. Que voulez-vous qu'il advienne d'un pauvre type comme moi, refoulé par une femme ? Il court picoler dans un bar, changer ses idées dans les bras d'une autre. Si prévisible, si pitoyable. Je ne veux pas être ce genre d'homme. Faible. Quel autre choix se présente à une personne tourmentée, au milieu de la nuit ? J'observe les clients présents. Leur visage affiche de la peine pour certains, de la résignation pour d'autres. Les plus chanceux d'entre eux se noient dans une alcoolémie hilarante. Quelle absurdité ! La nuit a son lot d'insomnies, de cauchemars, de solitude et d'angoisses. Les seules lumières dans la ville capables de chasser nos démons sont des lieux de débauche, des catalyseurs de problèmes.

Catwoman revient avec mon poison. Elle a déboutonné un peu plus son chemisier et j'aperçois la dentelle de son soutien-gorge au moment où elle se penche près de moi pour déposer ma commande. Je n'ai pas besoin de loucher longtemps avant qu'elle ne me décoche un sourire prétentieux.

— Mon amie a eu la même impression que moi en vous voyant, articule-t-elle. Elle vous connaît. David, c'est ça ?

Ma concentration se focalise sur les glaçons qui dansent dans le liquide ambré. Pourquoi faut-il que l'on me rappelle qui je suis au moment où j'aimerais être n'importe qui ? N'importe qui d'autre que David. Je serre les dents pour ne pas aboyer sur cette fille et je la regarde avec curiosité.

— Vous connaissez mon prénom, c'est bien. Et maintenant ? En quoi cette information changera-t-elle votre soirée ? la questionné-je.

— Vous pourriez ne pas terminer la nuit seul. Mon amie et moi finissons dans une petite heure.

Son audace m'interpelle une demi-seconde. Elle est courageuse. Ou incroyablement stupide.

— Comment vous appelez-vous ? demandé-je en brûlant mon gosier de quelques gorgées de whisky soda.

— Fanny, et ma collègue, Isa.

— Vous me trouvez beau, Fanny ?

— Très.

— Vous me trouvez classe, Fanny ?

— Évidemment, répond-elle en se tortillant.

— Bien. Et est-ce que vous me trouvez drôle ? Fort ? Intelligent ? Est-ce que, lorsque vous me voyez, vous n'arrivez plus à me quitter des yeux ? Pensez-vous à moi une fois vos paupières closes ?

— Euh...

— Pensez-vous n'avoir jamais vu quelqu'un comme moi ? Avez-vous peur de ne pas pouvoir me séduire ? Vous sentez-vous différente depuis que je suis rentré dans votre vie ? Non ?

Elle se retourne discrètement pour lancer à sa complice un regard ahuri et perplexe. Un appel à l'aide face au fou à lier que je suis devenu. J'avale d'un trait mon whisky et me lève. Je dépose un billet de cent euros sur la table.

— Bonne nuit, Fanny.

Je refuse de me contenter d'un lot de consolation. J'ai envie d'elle. Pas d'une autre.

Le froid hivernal me frappe les joues. J'enfonce mon menton dans le col de ma veste et rentre chez moi d'un pas décidé et rapide. Dix minutes plus tard, mon clic-clac plie sous le poids de mon désarroi. Je zappe entre chacune des chaînes de la télévision avant de tomber sur un film de Steven Seagal. Parfait. Il ne me faut que quelques minutes avant de sombrer dans un profond sommeil.

CHAPITRE 23

Mélissa Bourse aux sushis

Quelle journée magnifique ! Ce dimanche s'annonce être un jour de repos idéal. J'ouvre un œil avec peine vers quatorze heures. Je me force à me lever uniquement pour aller aux toilettes. La technique de la jambe pliée, une fois sur la gauche, une fois sur la droite, en espérant qu'elle contienne ma vessie, ne suffit plus. Je me recouche aussitôt.

Aux alentours de seize heures, mon ventre appelle à l'aide. Il sonne terriblement creux.

Je décide donc de me lever. Je trébuche sur les vêtements posés au sol mais me rattrape *in extremis* à l'angle de la table.

Le mieux serait de commencer par un café. Je m'en rends compte une fois le camembert entamé. Il est trop tard. J'avale tout ce que je trouve dans mes placards, c'est-à-dire pas grand-chose. Des biscuits apéritifs, du chocolat au lait, du cresson. J'ai faim.

J'allume la télévision sur des émissions toutes plus déprimantes les unes que les autres. Le reportage sur les fraudes à la Sécurité sociale ou celui sur la brigade des stupés de toutes les villes de France. La vie d'une famille en détresse sollicitant un grand frère ou une nounou. L'alternative entre celui qui cherche à vendre sa maison, celui qui veut la repeindre et celui qui aimerait y trouver un objet précieux. Et enfin, le choix entre le prince charmant qui s'exalte devant une paire de seins ou les tribulations des « Martine » régionales en Thaïlande, à Las Vegas et à Miami. Bref, la déprime.

Je prends une douche rapidement et me lave les cheveux afin d'en ôter l'odeur de tabac froid de la veille. J'enfile un legging, une paire de baskets et mon vieux pull à capuche à l'effigie de Gaston Lagaffe.

J'étale une épaisse couche de crème hydratante sur mon visage, un peu de baume à lèvres, je peigne mes cheveux en arrière et je sors. Le restaurant asiatique n'est qu'à quelques rues de chez moi.

Le gérant, monsieur Trung, me connaît bien. Je suis une habituée du lieu. La table au fond de la salle m'est souvent réservée. La lumière est tamisée, un peu rougeâtre. De nombreuses plantes vertes égayent la pièce. La connexion à Internet est gratuite. J'emporte mon ordinateur portable, commande mon riz cantonais et mes gâteaux à la noix de coco. Je peux rester ainsi sur ma banquette pendant des heures. Le restaurant n'est pas très fréquenté et les propriétaires me laissent tranquille.

Je surfe sur différents forums traitant de victoire au Loto. Enfin, surfer est un bien grand mot, j'ai plutôt l'impression de faire la planche sur la mer Morte, en stagnation saline. Quelques témoignages sont offerts par d'anciens gagnants. Tous partagent la même conclusion. Gagner au Loto a changé leur vie. Sans blague. J'aurais été étonnée du contraire.

Mes appréhensions commencent à s'amplifier. Mon rendez-vous de demain ne cesse de trotter dans ma tête. J'essaie de ne pas trop me torturer l'esprit. Alors je déstresse en explorant les photographies d'apollons célèbres à moitié dévêtus.

Je bave devant les torsos musclés, les fesses rebondies et les abdominaux bien dessinés.

Je suis sur le point de partir lorsque j'aperçois une silhouette familière. Mon cœur bat immédiatement la chamade.

David vient d'entrer dans le restaurant. Il a les cheveux en bataille. Il porte un jean délavé et troué. Son pull en tricot bleu marine m'a tout l'air d'un indésirable cadeau de Noël offert par une tante éloignée.

Il serre la main de monsieur Trung et échange quelques banalités avec lui. Il récupère sa commande à emporter et effectue son paiement. En tapant son code, son regard balaie la pièce et s'arrête sur moi.

Il m'a vue. J'en suis heureuse. J'ai pensé à lui dans la journée. Il hésite un instant puis redirige son attention sur l'écran de la caisse.

Comment avouer ma déception ? Il fait semblant de ne pas m'avoir remarquée. Cela me fait l'effet d'une gifle. Je suis blessée.

Il se dirige vers la sortie. Je ne regarde plus dans sa direction, perdue dans mes pensées négatives. Le tintement de la clochette à la porte signale son départ. La morosité me gagne comme une gangrène fulgurante. Ce type commence à me rendre folle. Ma fierté me perdra.

— Monsieur Trung, je vais manger sur place, finalement.

Cette phrase me ramène à la réalité. David me fixe intensément.

Le restaurateur est surpris par sa requête mais lui dresse une table à l'opposé de la mienne. David ne dit mot. Il s'installe sur sa banquette et commence à manger ses nems. Son regard ne quitte pas le mien. Il n'y a que nous. Je n'ose pas me lever pour lui parler.

Nous restons donc loin l'un de l'autre. Je dissimule mal mon amusement quand David tente vainement de manger son riz avec ses baguettes. Ses fossettes se dévoilent. La connexion s'intensifie entre nous.

Monsieur Trung m'apporte mon saké en riant.

— Voici votre saké, mademoiselle Mélissa. Vous ne serez pas déçue, j'ai mis votre préféré, celui avec la grande baguette.

Je suis atrocement gênée. Mes joues s'empourprent. David lève un sourcil curieux et manque de s'étouffer avec sa sauce soja. Je bois mon saké cul sec. La chaleur du breuvage circule dans ma gorge et réchauffe mon estomac.

David finit son repas. Il s'appuie nonchalamment sur son dossier. Ses mains sont sur la table, il fait tourner les baguettes entre ses doigts.

Cela fait presque une heure que nous nous regardons. Je ressens de l'électricité entre nous malgré la distance. Je suis saisie par son emprise charismatique.

Ma tête me crie de rentrer chez moi mais je ressens un réel plaisir à savoir David près de moi.

Monsieur Trung range sa vaisselle. Le restaurant ferme ses portes sous peu. Il va bien falloir qu'un de nous deux se lève. La présence du banquier me perturbe. Je ne me sens plus la même lorsqu'il est là.

Je range mon ordinateur. Il s'essuie la bouche avec sa serviette. Je me lève vers la sortie. Sa table est dans l'allée qui mène à la porte. Je vais devoir passer à côté de lui. Je n'ai pas le choix.

Je m'avance prestement dans sa direction sans lui jeter un regard. Je feins de l'ignorer comme il l'a fait auparavant. Je veux qu'il ressente le même pincement au cœur que moi.

Dans ma vision périphérique, il ne bouge pas d'un millimètre. Nous sommes si loin et si proches à la fois.

Lorsque je frôle sa table, il saisit ma main au passage d'une poigne ferme. Sa paume est douce. Je m'immobilise un instant avant de tourner mon visage vers lui.

Ses pupilles sont dilatées. De la tension circule entre nous. Je sens l'air se charger en électricité. Mon cœur bat à une cadence effrénée. Je pourrais presque sentir les pulsations de la veine de David sur son poignet.

Il est aussi perturbé que moi. Je le sens. Ses yeux verts me lancent des regards insoutenables. Je me sens défaillir à son contact. Sa main dans la mienne est une brûlure exponentielle.

Puis il brise enfin le silence.

— Passe la nuit avec moi. Juste une nuit.

CHAPITRE 24

Mélissa Au détour d'une rue

Deux possibilités s'offrent à moi. Fuir à toutes jambes et ne plus jamais revoir cet homme. Ou accepter. En règle générale, l'engagement me fait plutôt peur, mais la proposition de David n'implique pas un lendemain avec croissants et café au lit.

Une nuit. Juste une nuit. Qu'est-ce que je risque ? J'ai déjà eu des aventures sans lendemain. Quelques rencontres infructueuses sur des sites de rencontre m'ont déjà conduite à partager ma chair sans promesses à tenir, sans mensonges à envisager. Juste un accouplement bestial sans sentiments. Une expérience à laquelle je n'avais pas adhéré.

Pourtant, je tiens encore la main de David. Je suis toujours captivée par son charisme, envoûtée par ses yeux. Il me regarde avec insistance. Il exige silencieusement une réponse.

Les mots que j'articule dans ma tête ont du mal à franchir le mur du son. Je veux dire oui. Tout mon corps me supplie d'accepter. Mais je ne peux pas. Je n'y arrive pas. En réalité, je suis effrayée à l'idée même d'une seule nuit. Une unique fois. Qu'advierait-il à l'issue de cette soirée si j'en voulais davantage ? Pourrais-je m'en contenter ? Je ne sais plus.

Et puis merde ! Je suis en pleine mutation. Ma vie se transforme sous mes yeux. Le plaisir s'ouvre à moi. Pourquoi ne pas céder ? Cet arriviste de David pense qu'il suffit de me demander pour que j'accepte. Et pourquoi pas ? Pourquoi la vie ne serait-elle pas aussi simple ?

J'attends une minute. Mon cerveau s'est mis en mode pause. Je ne veux plus réfléchir. La tentation de suivre mon instinct est trop forte.

— D'accord.

Je l'ai dit. Dans un souffle à peine inaudible. Je ne peux plus revenir en arrière. Advienne que pourra. Je m'attendais à un déchaînement de joie de la part de David. Il n'en est rien. J'avais oublié que nous étions dans un restaurant. Sans me lâcher la main, il se lève et m'entraîne vers la sortie.

La neige vient de recouvrir le trottoir d'une fine couche de poudreuse. La rue est silencieuse. Les voitures sont rares en ce dimanche soir. Les quelques véhicules qui se sont aventurés dehors roulent doucement pour éviter le patinage. Je ne ressens pas le froid. J'ai l'impression d'avoir fait un arrêt sur image dans ma vie. Mon esprit songe seulement à David. Je ne veux pas m'occuper du passé, ni du futur. Cette capsule du temps dans laquelle je me trouve est merveilleuse.

Je vis le présent. Je vis, tout simplement.

Nous avons à peine tourné au coin de la rue qu'il m'emmène sous une arche entre deux immeubles. Le passage est étroit et sombre. Je vois à peine où je pose les pieds.

Il s'arrête brusquement. Sans que j'aie le temps de m'y opposer, il me plaque contre la paroi humide. Une main dans la mienne et l'autre sur ma nuque, il m'embrasse violemment.

Mon cœur tressaille. Sa bouche me happe, me possède dans un baiser passionné. Je ne me fais pas prier pour lui rendre son engouement. J'ouvre mes lèvres. Sa langue chaude glisse sur elles. Je l'accompagne.

Je ressens tout le poids de son corps contre le mien. Il m'étreint de façon que je ne puisse pas m'échapper. Son désir a du mal à être dissimulé. Son érection appuie sur le bas de mon ventre. Je pense un instant aux propos de Cassandra. Ses expériences doivent se résumer à des gabarits roccosiffrédiques si elle trouve le membre de David tout petit.

Je veux en avoir le cœur net. J'ai envie de le toucher. Son odeur m'enivre déjà. Mes jambes sont flageolantes. Il a pris l'ascendant sur moi. Je veux rectifier le tir.

Les pressions de son jean me font presque mal. Je glisse ma main libre entre nous deux et libère les premiers boutons de son pantalon. Je touche son membre tendu à travers son caleçon.

Je l'entends pousser un râle dans ma bouche. J'ai envie de lui. Il me pousse un peu plus contre le mur en pierre derrière moi. Il a lâché ma main pour commencer à me caresser. Il remonte le long de mon bras jusqu'à mon cou. Son baiser se fait puissant. Ma tête est maintenue entre ses deux mains.

Dans sa fougue, il ne s'aperçoit pas que j'ai fait tomber son pantalon sur ses cuisses. Je presse son fessier musclé et l'incite ainsi à froter encore plus son membre entre mes jambes. Mon legging est si fin. C'est comme si nous étions tous les deux en sous-vêtements. Tous ces frottements m'emmènent vers un orgasme imminent.

David soulève mon pull informe et glisse sa main gelée en dessous. Mon ventre se contracte à ce contact. Ses doigts me chatouillent et remontent sur ma chair de poule jusqu'à mon soutien-gorge. Sa main passe sous l'armature et vient saisir mon sein. Mes tétons sensibles se dressent. Je ne suis que sensations de plaisir.

Il mord ma lèvre inférieure. Je l'entends respirer bruyamment.

— Je te veux, Mélissa.

Putain, moi aussi. Je ne réponds pas mais qui ne dit mot consent. David pose une série de suçons depuis l'arrière de mes oreilles jusqu'à ma clavicule. J'en ai des frissons. C'est si bon.

Puis sa main redescend et ses doigts viennent se glisser sous la dentelle de ma culotte, s'arrêtant à la lisière de mes poils pubiens.

Nous sommes à la vue du moindre passant mais ça m'est égal. Je le veux en moi. Je pousse un gémissement de plaisir pour l'inciter à continuer. Il comprend instantanément le message et vient glisser son majeur sur mon clitoris boursoufflé puis entre mes lèvres humides. Je suis trempée de plaisir. Son va-et-vient humidifié de mes sécrétions sur mon bouton de jouissance est insoutenable. Je sens mon désir monter. Je ne vais pas pouvoir tenir plus longtemps.

Alors que je crois déjà être au sommet de mon plaisir, David insère son majeur et son index dans mon intimité. Je l'entends gémir au creux de mon oreille. Son pouce tournoie sur ma zone sensible.

J'explose. Mon corps s'effondre dans ses bras en un tremblement incontrôlable.

David me délivre de son étreinte et essuie ses doigts sur son jean.

Je suis soudainement très mal à l'aise. Je viens de me donner à un quasi-inconnu au milieu de la rue. Je me suis laissée contrôler par mes envies. Je viens de connaître un orgasme phénoménal mais la chute est d'autant plus rude.

David n'a pas perdu l'intensité de son érection et peine à refermer son pantalon.

Je me donne une contenance en réajustant mes sous-vêtements. Je remercie le ciel que le lieu soit plongé dans la pénombre. Je n'aimerais pas que David puisse voir mon air gêné.

Je dois sûrement m'être raidie puisqu'il m'interroge.

— Qu'y a-t-il ? Ça ne va pas ?

Je me sens mal. Je ne veux pas qu'on pense de moi que je suis une Marie-couche-toi-là. J'ai du mal à supporter d'être sous l'emprise d'un homme, qu'elle soit mentale ou sexuelle.

— Est-ce que je suis censée le savoir, maintenant ?

— Quoi donc ?

— Tu m'as dis que si tu avais envie de moi, je le saurais.

Il rigole. Son rire est éraillé.

— À moins que tu n'aies le pouvoir d'accélérer le temps, la nuit n'est pas finie, et si tu as encore des doutes, compte sur moi pour les dissiper.

CHAPITRE 25

Mélissa

Douche froide contre neige glacée

Sans cesser de rire, David m'entraîne devant une porte dérobée grise, au fond d'une cour. La confiance de cet homme est loin de me rebuter. Il a envie de moi et il vient de promettre de me le prouver toute la nuit. Si ses propos sont à la hauteur de ses préliminaires, je n'ai pas à douter de ses capacités.

Lorsque David sort un trousseau de clés de sa poche arrière, un sourire carnassier sur les lèvres, je n'ai plus à douter de ses intentions. Il semble prêt à prolonger nos ébats.

— Je termine toujours ce que j'ai commencé.

— Avec un pull aussi moche, j'espère que tu ne t'es pas mis au tricot.

— Si ce n'est que le pull qui te gêne, je l'enlèverai.

Il ouvre. Nous entrons dans le couloir quand la lumière s'allume subitement dans la pièce voisine. Une voix féminine brise alors mon enthousiasme.

— David, c'est toi ?

Je regarde David. Il est tout pâle, blanc comme un linge. Une jeune femme débarque devant nous.

David a lâché ma main. Je n'ose croire ce que je vois.

Elle a de longs cheveux roux ondulés, des taches de rousseur sur le nez et les joues. Des yeux bleus très clairs en contraste avec son mascara noir, qui a coulé sur ses pommettes. Elle semble désorientée : ma présence l'intrigue.

Je déduis rapidement qu'il ne s'agit pas de sa mère. Trop jeune. Ce n'est semble-il pas sa sœur non plus, trop rousse. Je prie pour qu'elle soit sa colocataire.

— David, qui est-ce ? demande-t-elle, la voix chevrotante.

Il jette un coup d'œil vers moi, se rappelant de ma présence.

— Euh, une amie.

Je prends une douche froide. La fille en face de moi semble soulagée. Quelle idiote ! Elle croit possible que je puisse être une amie à cette heure-ci, un dimanche soir.

Je scrute le pantalon de David à la recherche de la bosse compromettante entre ses jambes. Elle a disparu. Comme un escargot à qui l'on touche les antennes, sa queue s'est rétractée dans sa coquille.

Je suis scandalisée. Je viens de me faire tripoter à deux pas de chez lui alors qu'une autre femme l'attendait.

Je suis la salope, la garce, la traînée. Celle qui mériterait qu'on lui enfonce la tête dans la cuvette des chiottes d'une aire d'autoroute.

Je peux encore voir la trace de sa trahison sur le côté de son jean. Quelle horreur ! Il me dégoûte. J'aurais dû me fier à mon instinct et non à mes hormones. Dès la seconde où je l'ai aperçu, j'ai su qu'il n'était qu'un connard. Comment ai-je pu tourner le dos à mes premières impressions ?

— Tu ne fais pas les présentations, David ?

Il sourit, embarrassé. La naïve, voyant le traître tarder à s'exécuter, prend l'initiative de le remplacer. Elle s'avance vers moi, déterminée. Son côté fragile et triste s'est estompé. Elle m'observe de la tête aux pieds avec mépris. Sa bouche se tord dans une grimace hautaine.

— Je m'appelle Marie, je suis la fiancée de David.

Elle peut prendre ses grands airs avec moi. Cette peste est la cocue la plus prétentieuse du siècle. J'avais de la peine pour elle quelques instants auparavant. Plus maintenant.

Elle est très belle. Elle croit peut-être avoir une quelconque supériorité sur les gens à cause de cela. Ma dégaine négligée s'impose douloureusement à ma conscience.

David ne dit plus un mot. Je peux tirer un trait sur notre pseudo-relation qui commençait. Il va se marier. J'en reste bouche bée. Dire que je l'ai vu flirter avec Cassandra, mater des femmes à moitié à poil dans un club de strip-tease et me faire jouir à l'entrée de sa demeure conjugale.

Je ne l'imaginai pas aussi malsain.

Je feins un sourire avant de répondre.

— Quelle chance pour vous ! Vous allez épouser un parfait gentleman.

David réagit à mes propos avec colère. Il me lance un regard noir. Ses poings se serrent.

— Je te raccompagne à la porte, Mélissa.

— Ravie de vous avoir rencontrée, mademoiselle, et félicitations, surtout.

Je tourne les talons et sors à vive allure. À peine suis-je passée sous l'arche sombre que des larmes se mettent à couler sur mes joues.

Je suis la dernière des imbéciles. J'aurais dû refuser sa proposition. Je savais bien que je ne me contenterais pas d'une seule nuit. J'aimais bien ce con arrogant. Les hommes sont tous des chiens qui ne pensent qu'au sexe. J'ai honte de pleurer pour l'un d'entre eux. J'entends le bruit d'une porte qui claque et la voix de David qui m'appelle. J'accélère mes enjambées pour ne pas lui laisser le plaisir de voir dans quel état je suis.

Mais il me suit dans la rue en courant.

— Mélissa, attends, je vais tout t'expliquer.

Et puis quoi encore ? J'ai d'autres chats à fouetter. Ma vie prend un tournant radical. Je ne dois pas me laisser distraire par les mœurs douteuses de la gent masculine.

Il me rattrape assez vite. Je cours pour ne pas qu'il m'atteigne. Mes baskets aux semelles lisses glissent sur la neige. Je l'entends arriver derrière moi. Je décide de tourner dans la première rue à gauche afin de le semer.

La douleur envahit tout mon être. Je viens de me casser la figure sur le sol. Je me suis probablement foulé la cheville. Elle me fait atrocement mal. Je n'arrive pas à me lever. Des larmes de douleur se mélangent dans un flot continu à celles qui ont été suscitées par la honte et la déception.

— Merde, Mélissa, ça va ?

David est paniqué. Il se précipite à ma rencontre et glisse aussi. Il atterrit à mes côtés, les fesses dans la neige. Il tente de voir ma cheville, que je tiens fermement dans mes mains. Je le repousse aussitôt.

— Laisse-moi voir si tu n'as rien de cassé, bordel ! Mais pourquoi tu as couru comme ça ?

Je vais sûrement me fracturer les phalanges mais tant pis, ce type mérite mon poing dans la figure. Je n'irai pas aux urgences pour rien.

— Lâche-moi et va rejoindre ta fiancée.

— Ce n'est pas ma fiancée.

Je ris à travers mes larmes. Un rire jaune pisse comme l'urine que je voudrais lui faire boire, jaune cocu comme sa future épouse.

— Ce n'est plus ma fiancée.

De gros flocons de neige tombent sur nous, se déposant sur nos cheveux et nos cils. David veut me faire croire qu'il est un homme honnête.

La bonne blague.

— Espèce d'enfoiré, tu cherchais quoi, en réalité, une manne financière pour payer tes somptueuses noces ?

Mon ton est amer. Je voudrais qu'il disparaisse dans la minute, qu'il n'ait jamais existé.

— C'est donc ce que tu penses de moi depuis le début, me répond-il, peiné.

— Et qu'est-ce que je pourrais croire d'autre ? Tu as vu une opportunité de richesse imminente en moi, et tu t'es foutu le doigt dans l'œil. Écoute-moi bien petite bite, VA TE FAIRE FOUTRE !

Il se relève, les lèvres pincées. Il fronce les sourcils. Ses yeux brillent.

— Je m'en contrefiche de ta fortune, mais si c'est comme ça que tu m'imagines, je n'ai vraiment plus rien à te dire. Je te souhaite de vivre heureuse.

Il repart d'où il est venu, me laissant seule par terre. Le David prometteur que je commençais à découvrir n'était qu'une illusion.

CHAPITRE 26

David Retour à la réalité

La gorge nouée, le visage livide comme la mort, je ne suis plus David Jehan. Me voilà rattrapé par ma destinée. La porte de mon studio claque sous la puissance de ma colère. Je manque de la déboîter de ses gonds. La poignée laisse une empreinte dans le mur plâtré. La fureur que j'éprouve se lit dans mes yeux. Si ma haine pouvait faire disparaître Marie de ma vue, elle ne serait plus qu'une lilliputienne prête à être écrasée sous ma semelle. J'avance vers elle, plein de férocité. Mes mains empoignent ses bras. Mon visage n'est qu'à quelques millimètres du sien. Ses yeux bleus sont entourés de noir. On dirait un panda anorexique et effrayé devant l'être abject que je deviens devant elle.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? Comment tu m'as retrouvé ?

— Mais David, je... je...

Ses lèvres tremblent. Elle n'arrive pas à aligner deux mots. Putain ! Je la lâche et cogne contre la porte du réfrigérateur derrière elle. Elle sursaute devant mon irascibilité. Quel con ! Ses sanglots me font davantage culpabiliser. *Faites-la taire, par pitié !* Elle ressemble à une pauvre proie prise au piège. Je suis le loup. Je refuse de l'être. Je n'ai pas fait tout ça pour que les choses se terminent ainsi. Que le diable m'emporte si c'est le cas ! Des picotements douloureux se font sentir dans mes phalanges. La colère ne rend personne invincible. Je cours à la salle de bain et laisse couler de l'eau froide sur ma main.

Mon reflet dans le miroir est épouvantable. Je le vois *Lui*. Mes paupières mi-closes laissent à peine entrevoir mes pupilles. Ma tête tourbillonne. Marie se tient dans l'encadrement de la porte. Qu'elle aille se faire voir ! D'une, elle réveille en moi mes bas instincts. De deux, elle s'impose sans mon consentement. Et ma liberté, dans tout ça ?

— Je t'en prie, David. Il faut que nous parlions.

Cette phrase est l'antithèse de l'aspirine. Elle donne le mal de crâne aussi efficacement que le médicament le fait disparaître. Je fixe mes mains qui blanchissent sous l'eau glacée.

— Tu ne comprends vraiment rien à rien, Marie.

— Mais que dois-je comprendre ? geint-elle. Que tu ne m'aimes plus ?

— Tout ça n'a strictement rien à voir avec toi et moi. Et si tu m'aimais, tu devrais le comprendre.

— Mais je t'aime, répond-elle rapidement. Je t'aime plus que tout. Nous sommes faits pour être ensemble et tu le sais très bien.

Ses larmes se sont asséchées quand elle s'avance un peu trop près de moi. Sa main manucurée et parsemée de taches de rousseur se pose sur mon épaule. Ces mêmes taches qui parcourent son visage et dont j'ai autrefois apprécié la rareté me font réaliser subitement à quel point sa personnalité est fragile. À la manière d'une poupée de porcelaine peinte à la main, Marie est une femme précieuse. Friable. Celle qui représenterait parfaitement l'épouse idéale. Celle qui devrait être protégée. Celle qui devrait être dominée.

Je me dégage de son contact et lui fais face à nouveau.

— Je ne peux pas, Marie. C'est au-dessus de mes forces.

— C'est à cause de cette fille ?

Mon sang ne fait qu'un tour.

— Ne sois pas ridicule. Ma décision est prise depuis longtemps. N'essaie pas de trouver des raisons. C'est fini. Un point c'est tout.

Mon ton est résolument froid et détaché. J'ai de la peine à me comporter comme un chien avec elle. Elle ne le mérite pas. C'est une fille bien. Je regrette que notre histoire prenne ce tournant.

— Pardonne-moi, Marie. Je suis désolé. Vraiment.

Ma sincérité ne pourrait effacer le mal que je lui inflige.

— David, sanglote-t-elle, ne me fais pas ça.

J'ouvre mes bras. Elle se précipite contre mon torse. Ses cheveux roux sentent la cannelle et chatouillent mes narines.

— Elle te cherche, David. Elle a besoin de toi.

Mon cœur bondit, saisi par une détresse affligeante et angoissante. Marie est bien plus sournoise qu'elle ne le laisse paraître. Elle connaît mes points faibles. Je ne la croyais pas capable de s'en servir contre moi. Je fais mine de ne pas réagir à ses propos bien que des lames aiguisées transpercent ma chair.

— Et moi aussi.

Marie s'effondre à mes pieds. Je la soulève aussitôt et la porte jusqu'à mon lit. Nom de Dieu ! Mes choix n'engendrent que de la souffrance autour de moi. Ce n'est plus une supposition mais un cruel constat. Son corps tremblotant se colle au mien. J'essaie d'apaiser sa douleur, en vain.

Après quelques heures passées à pleurer, Marie se lève et s'enferme dans ma salle de bain. Mes idées convergent aussitôt vers Mélissa, vers cette nuit qui aurait dû être la nôtre. Vers son rejet. Vers nos chemins qui se sont croisés au mauvais moment.

J'entends un bruit sourd.

Dans une autre vie, cette nuit aurait été si belle. Dans une autre vie. *Mélissa.*

CHAPITRE 27

Mélissa Pas de docteur Ange

Je suis gelée. Mon pantalon a absorbé la neige sur laquelle je suis tombée. J'essuie mes larmes sur la manche de mon pull.

Tous les mêmes. Je me suis laissée berner par David. Il y avait un truc étrange entre nous. Je le détestais et en même temps, j'étais irrésistiblement attirée par lui.

Ma douleur à la cheville est lancinante. Je m'attendais presque à ce que David revienne me porter, mais voilà bien un quart d'heure qu'il est parti.

Cette rue est déserte. Je m'en fous d'être ridicule par terre. Le fait que David soit rentré au chaud, auprès de sa dulcinée, me rend folle. Cette catin rousse doit bien rigoler. Encore une qui ne sait pas ce qui l'attend. Si ce n'est pas avec moi que David la trompe, ce sera avec une autre.

J'ai bien envie d'appeler Cassandra pour la missionner en tant que maîtresse. Ce rôle lui irait comme un gant. Elle n'aurait aucun scrupule à le jouer.

De toute manière, je suis obligée d'appeler une connaissance pour me sortir de ce borbier. Je ne vais tout de même pas crier à l'aide en pleine rue.

J'appelle Félicité, elle ne décroche pas. J'évite de prévenir mon père, il ne supporterait pas de patienter aux urgences. Je n'ai d'autre solution que la Barbiemobile en guise d'ambulance.

Cassandra débarque vingt minutes plus tard. Elle a probablement omis de regarder la météo étant donné son accoutrement.

— Mais d'où tu sors, bon sang ? Tu veux attraper une pneumonie ?

Elle porte une robe en lycra noire qui lui arrive à mi-cuisse et dont le décolleté laisse entrevoir la lisière de son soutien-gorge.

— Non, mais quitte à se rendre aux urgences un dimanche soir, autant que je sois à mon avantage pour faire la rencontre de beaux médecins.

Elle est prévoyante.

Elle me soulève et m'accompagne jusqu'à sa voiture. Heureusement, l'hôpital n'est pas bien loin. Là-bas, je clopine vers un siège libre. La salle d'attente est bondée. Il semblerait que la moitié de la ville se soit donné rendez-vous ici. Nous sommes le numéro 208. L'affichage digital annonce le 167. Si je n'avais pas si mal, je repartirais aussitôt.

Les lumières nous donnent un teint blafard. Sous cet éclairage, les accompagnateurs paraissent aussi mal en point que les malades, les accidentés et les fous furieux.

À côté de moi, un homme éméché n'arrête pas de se tortiller dans tous les sens en hurlant des insanités scabreuses. Les visages sont fermés, l'angoisse règne dans la pièce.

Cassandra s'occupe des formalités administratives. À son retour vers moi, toutes les mines masculines s'illuminent.

— Eh, vous, regardez ailleurs et rangez au placard la petite bite qui vous sert de cerveau !

Cassandra écarquille les yeux, choquée par mes propos.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon lapin ? Explique donc ce qui te chagrine à Tata Cassie, me dit-elle en tapotant ma cuisse.

Combien de fois devrai-je lui répéter de ne pas me donner ces petits surnoms ridicules ? Réalise-t-elle une seconde qu'elle n'est mon aînée que d'à peine deux ans ? Mais je décide de me confier quand même, j'ai besoin d'évacuer ma rancœur.

— J'aurais dû t'écouter à propos de David.

Elle cligne des yeux comme Betty Boop devant un tube de rouge à lèvres.

— Oh David, quel homme délicat, une espèce rare en voie d'extinction.

Cassandra est déjà siphonnée en temps normal, mais là, sa folie dépasse l'entendement.

— Tu plaisantes, j'espère ?

— Non, pourquoi ? David a été un véritable gentleman. Certes, je suis déçue qu'il n'ait pas succombé à mes charmes, mais il a su m'expliquer ses raisons, que je respecte.

Je suis abasourdie. Elle n'aurait donc pas asticoté la saucisse cocktail de David ? J'ai besoin de plus de détails pour comprendre.

— Vous n'avez pas fricoté dans les toilettes ?

Cassandra soupire.

— J'ai essayé, pardi ! Mais il m'a gentiment repoussée. J'étais très peinée de recevoir un tel refus, j'étais vexée, tu n'imagines même pas.

— Mais à qui était la toute petite, alors ?

— À Alexandre.

Elle lève les yeux au ciel. Elle hésite.

— Ou à Fabien, je ne sais plus trop, bref, ce type est arrivé aux toilettes au moment où David quittait la pièce. Une faible compensation, si tu vois ce que je veux dire.

Elle appuie ses propos d'un petit rire moqueur. Je réalise que David, aussi volage soit-il, n'a pas consommé Cassandra. Cette nouvelle ne supprime en rien mon aversion pour lui. Cependant, je suis étonnée que mon amie lui accorde aussi facilement son pardon.

— Pourquoi le trouves-tu si adorable, alors ?

— Regarde-moi bien ! Quel homme résisterait à mes charmes ?

— Lui !

Je désigne l'ivrogne à mes côtés. Il n'arrête pas de nous insulter. Notre présence l'accable. Je crois comprendre qu'il vient de subir une rupture douloureuse et que Cassandra lui rappelle la traînée qui l'a quitté.

— Pfff, idiot, David aurait bien voulu profiter de mes atouts, mais il m'a avoué qu'il avait quelqu'un d'autre en vue et qu'il ne voulait pas rater sa chance.

Je m'esclaffe devant autant de conneries. Sa résolution n'a pas tenu longtemps. Un moins que rien. Je ne dévoile pas à Cassandra ce qui aurait pu se passer entre David et moi. Elle serait trop triste de savoir qu'il avait envie de moi et pas d'elle.

Mon amie, absorbée par les incessants va-et-vient du personnel hospitalier, ne se soucie plus de connaître les raisons de mon agacement.

Je n'en peux plus d'attendre. Voilà presque deux heures que nous sommes là. La plupart des nouveaux venus passent avant moi. Comme si ma douleur n'était pas importante. Il pisse le sang, et alors ? Son os joue les touristes, et puis quoi encore ? J'ai mal aussi. À la cheville, évidemment, mais ma principale souffrance est d'entendre Cassandra déballer ses expériences sexuelles sans interruption dans mon oreille.

Je fais la liste de tous les objets pointus et coupants de la salle qui pourraient m'aider à aggraver mon cas et à être prise en charge plus rapidement.

Vers deux heures du matin, je me suis presque endormie. Le numéro 208 s'affiche, c'est enfin mon tour. Ma joie est aussi grande à l'appel de ce nombre qu'à l'annonce de mes numéros gagnants au Loto.

Je prends appui sur l'épaule de Cassandra pour me lever. Un brancardier se précipite à l'accueil. Une infirmière s'interpose sur le chemin de ma délivrance.

— Excusez-nous, madame, vous allez devoir patienter encore quelques instants, un cas plus grave vient d'arriver. Rasseyez-vous, je viendrai vous chercher juste après.

Quoi ! Je rêve. Quel est l'emmerdeur qui vient exaspérer mon impatience ? Je me décale difficilement pour découvrir l'imbécile qui ruine ma santé mentale.

Je découvre une jeune femme qui se tient le ventre en gigotant sur le brancard, sa longue chevelure rousse flottant autour de son visage.

Et le maudit qui l'accompagne, l'air inquiet.

CHAPITRE 28

Mélissa L'éclopée et la bête

Cassandra papillonne devant un interne. Je l'attrape par le bras, interrompant sa parade nuptiale.

— Viens, on se casse !

Elle ne bouge pas d'un poil, bien campée sur ses deux jambes. Son poids plume ne l'empêche pas d'avoir une résistance à toute épreuve.

— Mais enfin, c'est bientôt ton tour ! proteste-t-elle.

Je lui fais les gros yeux pour lui signaler discrètement de baisser d'un ton mais ses lourds sabots me piétinent avec ferveur.

— Ouh ouh, David ! hèle-t-elle en remuant la main telle Miss France en parade.

Eh merde ! David lève les yeux dans notre direction. Il a l'air abattu. Son regard triste se charge de foudre haineuse lorsqu'il m'aperçoit.

Pour qui se prend-il ? C'est mon rôle de le détester, et non le contraire.

— David, mon chou, qu'est-ce que tu fais là ? lui demande Cassandra d'une voix mielleuse.

Elle regarde le brancard de la rousse s'éloigner derrière le double battant qui mène aux salles de soin. Le banquier est au bord des larmes, paniqué, épuisé.

— J'ai... j'accompagne mon am... ma... ma fiancée, bégaye-t-il.

La lame qui transperce mon cœur s'enfonce un peu plus. Cassandra caresse l'épaule de David avec tendresse. Il esquisse un sourire. Elle fait preuve d'empathie. J'ai envie de hurler. Moi aussi, j'ai besoin de réconfort. L'égoïsme me caractérise mais je ne supporte pas l'attention prêtée à ce menteur.

L'infirmière m'appelle. Sauvée par le gong. David ne me regarde pas une seule fois. Mes larmes sont prêtes à rejaillir.

La soignante m'apporte une chaise roulante. Installée dans le fauteuil, je ne suis plus maître de moi-même, je ne me contrôle plus. Je suis chamboulée par des émotions contradictoires. La fatigue amplifie mon ressenti. Je sanglote.

— Ne vous inquiétez pas, madame, nous allons vous soigner rapidement, tente de me rassurer l'infirmière.

Je suis conduite dans le couloir. Apparemment toutes les chambres sont prises. Ma présence est de trop. J'aperçois la rousse dans l'une d'elles. Je la jalouse. Je ne devrais pas, pourtant. Elle semble bien plus malheureuse que moi. Elle a cessé de geindre. J'aimerais connaître les raisons de sa présence ici. J'interrogerai Cassandra.

Un membre du personnel tire un rideau autour de son lit. Je ne peux plus observer l'origine de mes tourments.

Après une série d'examens et la palpation de ma cheville, le verdict tombe. Élongation des ligaments, entorse. On me pose une attelle et je suis invitée à libérer ma place.

Lorsque je sors, Cassandra fricote avec un médecin. Je vais l'attendre dehors.

Avec mes béquilles, je m'en tire plutôt bien. J'ai eu beaucoup d'entraînement lorsque j'étais petite. Je n'étais pas très dégourdie et mon corps a déjà subi de nombreuses fractures et entorses. Chute dans les escaliers, roulade au ski, rattrapage tordu du ballon de basket, cascade périlleuse les yeux fermés sur ma bicyclette ont fait partie de mes prouesses techniques.

David est adossé au mur, une cigarette à la main. Il soupire, agacé, en me voyant.

— Désolée de te déranger. Cela dit, je n'aurais pas été là si tu n'avais pas été ce que tu es. Un pauvre type !

J'attaque. Je ne compte pas me laisser faire.

— Alors comme ça, ta richesse ne t'a pas fait passer avant les autres, quel dommage !

— Excuse-moi de ma bonté, je préfère laisser une chance aux pauvres filles naïves !

La minuterie éteint la lumière automatique de l'entrée. Je ne distingue plus les traits du visage de David. Le silence nous accompagne. Le froid me paralyse.

J'ai besoin de connaître la vérité, même si celle-ci doit me faire mal. J'inspire profondément.

— Alors, c'est vraiment ta fiancée ?

— Oui, murmure-t-il.

Je suis envahie par la tristesse. Mais à quoi m'attendais-je ? Il me l'avait déjà dit.

Pourquoi mon cœur de guimauve s'attache-t-il aussi vite ? David se racle la gorge. Il poursuit et m'envoie un peu plus près des enfers.

— Marie et moi devons nous marier le mois prochain. J'ai fait une erreur ce soir.

Il se tait un instant.

— Une monumentale erreur. Cette attraction physique envers toi était... trop forte. J'ai été faible. Le dernier des cons.

Une larme coule sur ma joue. Aucun mot ne peut sortir de ma bouche. Je suis une erreur. Une malformation congénitale.

— J'aimerais ne plus te revoir, Mélissa. Jamais.

Il suffisait de le dire pour que les choses soient claires dans mon esprit. Pourtant, la douleur n'en est pas moins aiguë. Je suis vidée. Je puise les dernières forces en moi pour rester fière.

— Il ne s'est rien passé, monsieur Jehan. Je ne sais pas de quoi vous parlez. Votre fiancée est ravissante, prenez soin d'elle. Tous mes vœux de bonheur pour la suite.

Cassandra sort à cet instant. La lumière se rallume. David plonge ses yeux dans les miens. Des yeux mélancoliques. Les épaules voûtées, il n'est que l'ombre de lui-même.

Je lui adresse un sourire de compassion.

— Pardon, murmure-t-il du bout des lèvres.

Je cligne des paupières, plus pour éviter que mes larmes ne coulent que pour accepter ses excuses.

Il doit culpabiliser. À un mois de son mariage, son comportement est odieux. Son « pardon » ne m'est pas adressé. Il n'a pas le courage de se pardonner à lui-même, voilà tout.

Je suis de retour dans mon appartement vers trois heures du matin. Je suis éreintée mais mes paupières ont du mal à se fermer.

J'ai été une fois de plus trahie et déçue par un homme. Le prince charmant n'existe pas. Je me suis fait une raison depuis longtemps mais les mouvements de mon cœur sont imprévisibles.

Je glisse une VHS dans mon magnétoscope et m'allonge sur mon canapé. Je suis assaillie par mes émotions et mes larmes se répandent sur mon oreiller lorsque j'écoute pour la énième fois les chansons de mon dessin animé préféré.

« C'est le plus fou des romans

Et toute cette histoire m'enchante

C'est vrai

Il n'a rien d'un prince charmant

Mais en marge du temps, mon cœur s'éveille en secret. »

Une rengaine dans ma tête m'accompagne dans mon insomnie.

« Je veux vivre autre chose que cette vie ! »

Vivement demain.

CHAPITRE 29

Mélissa

Besoin d'un coffre de toit

Je n'ai pas dormi de la nuit. L'attelle me démangeait sans arrêt. Mes pensées se brouillaient entre l'excitation de mon rendez-vous et la sensation de néant dans mon cœur.

J'appelle un taxi pour me rendre chez mon père. Il m'ouvre la porte en tenue de nuit. Son pyjama délavé ressemble à celui d'un petit garçon. Il est recouvert de dessins représentant des tasses de café fumantes et des croissants. Je crois bien lui avoir offert cette horreur pour une fête des Pères, il y a des années.

Il est surpris par mes béquilles. L'inquiétude traverse son regard ensommeillé.

— T'inquiète, papa, j'ai fait une petite glissade dans la neige, rien de grave !

Cette ridicule entorse n'est rien comparée à la douleur que je ressens en repensant à David. Son dernier mot n'a pas arrêté de résonner dans ma tête comme un vieux disque rayé. Pardon. Pardon. Pardon.

Je ne suis pas une femme rancunière, mais je n'oublie rien.

J'ai décidé de me pomponner chez mon père. Je fouille la malle aux vêtements à la cave. Je trouve vite ce que je cherchais. Ce tailleur noir masculin est exactement ce qu'il me fallait.

Il appartenait à ma mère. Elle aimait le porter dans les grandes occasions. Je me souviens d'elle dans cette tenue. Elle m'impressionnait. Une véritable femme d'affaires, sexy et autoritaire.

Je repasse rapidement les plis du pantalon et de la veste cintrée. Je choisis une chemise en soie nacrée. Mon reflet dans le miroir me laisse sans voix. J'ai toujours ressemblé à ma mère, mais aujourd'hui la similitude est frappante.

Mis à part la paire de tennis à mes pieds, je suis son portrait craché.

Mes appréhensions s'estompent. Je retrouve un peu de ma joie de vivre. Ma mère est là.

Elle aurait rêvé assister à mon mariage ; elle sera présente à ma renaissance. Décidément, je défie toutes les statistiques. J'ai eu plus de chance pour gagner au Loto que pour trouver un mari potable.

En sortant de la salle de bain, mon père est impressionnant. Il porte un costume et une cravate bleu marine. Il s'immobilise en me voyant. J'ai de la peine pour lui. Ou pour moi, peut-être. Il est seul. Je vais probablement suivre le même chemin.

Nous nous étreignons. Je sens son parfum musqué.

— Tu es magnifique, Mémé.

Sa voix est tremblotante. Il est ému. J'ai peur de m'effondrer tant la charge émotionnelle qui pèse sur nous est grande.

— Tu n'es pas mal non plus, pour un vieux croûton.

— Vieux ! On dirait que tu as oublié mon moonwalk d'enfer à ta petite fête ! s'exclame-t-il avec fierté.

Mon père est mon roc. Nous sommes faits de la même pâte. Un mélange de sobriété, de folie douce et d'amour-propre. Non, je plaisante ! Une pataugeoire de fierté mal placée et de spontanéité mal à propos, piétinée par des centaines d'enfants à la fête de l'école.

Je récupère mon ticket de bonne fortune. Je le glisse dans une pochette plastifiée puis dans une vieille banane en cuir noir appartenant à mon père. Je l'attache à ma taille pour être sûre de ne pas la perdre.

Le voyage dans l'utilitaire de mon père est interminable. Les bouchons des heures de pointe nous ralentissent. Les amortisseurs défectueux nous ballottent au moindre ralentisseur. La radio braille des publicités agaçantes, les prévisions de la météo régionale et des chansons entêtantes.

Quand vient le tour des horoscopes journaliers, je monte le son. L'astrologue énonce mon avenir d'une voix sulfureuse et énigmatique.

« Vierge : au travail, des changements imprévus risquent de bouleverser vos habitudes. Amour : votre persévérance finira par payer, ne laissez pas passer votre chance. Santé : maîtrisez votre stress passager. Argent : quelques difficultés financières prendront du temps à s'estomper. » Quoi ? Des difficultés financières ? Et mon argent ? Vont-ils trouver un cheveu dans le potage et refuser ma victoire ?

Nous sommes arrivés. Mes mains sont moites. Comment voulez-vous que je gère mon stress ? La première résolution de ma nouvelle vie sera de me payer un coach personnel. En pantalon blanc et torse nu, il m'apprendra les bases du yoga et du tai-chi sur une plage déserte. Je me sens déjà mieux.

Nous sommes reçus suivant un protocole strict. Je suis une reine en visite dans un royaume voisin. Mon père reste en retrait derrière mes béquilles imposantes.

Je crois que l'employée de la Française des jeux qui préside les formalités l'intimide. Elle minaude devant lui comme une chatte en chaleur. Je lui remets les idées en place immédiatement.

— Je suis la propriétaire du ticket gagnant, mon père m'accompagne.

Elle me toise sans retenue.

— Je le sais bien, mademoiselle Grenand. Nous allons passer à la vérification dudit ticket.

J'angoisse. L'heure de vérité a sonné. J'ai vérifié les numéros une centaine de fois mais je crois toujours qu'une erreur est possible.

Je sors mon ticket, les mains tremblotantes. Je le tends à la quinquagénaire. Elle a intérêt à ne pas me duper. Je suis prête à lui sauter à la gorge si elle tente de s'enfuir avec mon précieux butin.

Elle effectue quelques vérifications avant de me décocher un sourire espiègle.

— Eh bien, félicitations, mademoiselle Grenand, vous êtes l'heureuse gagnante du tirage du Loto du 14 février 2016, vous remportez donc le gain, qui s'élève à dix millions d'euros.

Elle applaudit et le personnel qui nous entoure l'accompagne. Mes jambes se liquéfient et mes bras se ramollissent comme du caoutchouc. Mon père me passe une main réconfortante dans le dos. Je m'assois sur la chaise la plus proche.

Je ne rêve plus.

Nous sommes conduits dans une salle de réception. On nous apporte du champagne. Il n'y a pas d'heure pour célébrer l'impossible. Nous trinquons à ma nouvelle richesse.

Beaucoup de monde gravite autour de nous. Des conseillers financiers, des sponsors, un psychologue, un photographe et d'anciens gagnants. La vérification de mon ticket n'était qu'une formalité.

Au bout d'une heure environ, sous les applaudissements des convives, un immense chèque m'est apporté. Je donne un coup de coude à mon père.

— Tu crois qu'il va rentrer dans le coffre ?

— En pliant ton siège, peut-être. Tu te tiendras discrètement à l'arrière, entre les pots de peinture et le chèque. Je n'aimerais pas entamer ta nouvelle richesse par une amende pour défaut de ceinture de sécurité.

L'instant est immortalisé. Je me sens merveilleusement bien. Ma nouvelle vie s'ouvre devant moi.

Je suis rassurée, je n'ai pas à apporter l'immense carton à ma banque pour qu'il soit encaissé. Un virement sera effectué sur mon compte dans quelques jours.

À présent, mes rêves sont à portée de main. J'ai la capacité de réaliser mes désirs. Ma source d'envies est intarissable. Je serai heureuse et je suis prête à le devenir.

Le soir, enfin seule avec moi-même, je regarde la photographie sur laquelle je tiens le gigantesque chèque. Je n'arrive pas à détacher mes yeux de cette image. Mon attelle bleue attire l'attention. Ce souvenir inoubliable sera toujours entaché par ma désastreuse aventure avec David.

Mon téléphone sonne. Un numéro masqué. Je décroche rapidement.

— Allô !

J'attends que mon interlocuteur parle, mais seul un souffle se fait entendre.

— Allô ?

CHAPITRE 30

Mélissa Duel et dilemme

Je ne parle plus. Je ne respire plus. Je suis à l'affût du moindre bruit qui pourrait être un indice. Je déteste les appels en numéro privé. La plupart du temps, je ne décroche pas.

Une respiration saccadée est perceptible à l'autre bout du combiné. Si un dégénéré cherche à me faire peur, il est mal tombé. Je ne suis pas une de ces imbéciles écervelées qui hurlent comme des truies dans les films d'horreur.

J'ai tendance à sursauter pour un rien mais j'attaque avant de fuir.

On ne veut pas me répondre. Tant pis. Je hurle d'une voix stridente dans le combiné. Si la personne était muette, maintenant elle sera également sourde.

J'éloigne le téléphone de mon oreille de peur de subir le même sort. J'entends en double des sirènes de pompiers. Je me penche à la fenêtre. Le camion à incendie tourne au carrefour.

J'éteins la lumière.

Qui que soit mon interlocuteur, l'appel est émis en bas de chez moi. Je me cache derrière les rideaux et scrute le moindre mouvement.

Je ne vois pas une âme qui vive. Seul un mégot de cigarette fume encore sur le trottoir. Je rapproche le téléphone de mon oreille.

— Allô ? Qui êtes-vous ?

Une tonalité intermittente est ma seule réponse. Je vérifie que le verrou à ma porte est bien fermé. On ne sait jamais.

Deuxième chose à accomplir dès que je serai millionnaire, acheter un appartement sécurisé avec un chien de défense et pourquoi pas un garde du corps comme Kevin Costner

dans *Bodyguard*. Promis, je lui chanterai *I Will Always Love You* s'il est aussi charmant.

J'ai l'impression d'être prise en filature. Je n'ose plus rallumer ma lampe de chevet, ni la télévision. Le moindre de mes pas fait craquer le parquet. Je m'assieds sur le canapé. Raide comme un piquet, je guette le moindre bruit suspect.

Je devrais arrêter les séries policières où tous les hommes sont de dangereux psychopathes. Ma paranoïa finira par détruire ma santé.

Le chien de la maison voisine aboie soudainement. Je sursaute.

Le bruit d'un objet lourd qui tombe sur le sol me parvient. Il y a du remue-ménage dans la rue. Je glisse un œil à travers le rideau. Une benne à ordures est couchée en travers du trottoir.

Mais ma position m'empêche de visualiser l'entrée de mon immeuble.

Des insultes fusent. Je suis piquée par la curiosité. J'hésite à ouvrir la fenêtre.

Oh, et puis merde ! En essayant de ne pas faire grincer les gonds, je tourne la poignée doucement. L'air frais s'insinue aussitôt dans mon salon. Je ne porte qu'un vieux tee-shirt en guise de pyjama et mes poils se hérissent immédiatement sous la brise.

Deux voix masculines se disputent. Je me penche en avant. Je fais attention à ne pas être repérée. Je suis une commère qui ne s'assume pas.

On toque bruyamment à ma porte. Mon cœur fait une embardée. Je me cogne le front contre le carreau. Je souffre en silence.

J'ai trop peur d'ouvrir. D'autant que je ne suis pas en tenue pour recevoir.

On insiste. Sonnette et tambourinage. Merde !

— Mademoiselle Grenand, ouvrez cette porte, je sais que vous êtes là !

La voix stridente de mon insupportable voisine est exigeante. Je vérifie l'heure sur l'horloge digitale. Il est 22 h 08. Que peut bien me vouloir cette vieille chouette aussi tard ?

Je tourne le loquet.

Une charlotte blanche recouvre ses cheveux, sa robe de chambre en coton rose cache ses formes disgracieuses. Elle devait probablement dormir. Je me lance avec prudence.

— Qu'y a-t-il ?

— Descendez calmer les deux énerguemènes en bas, m'ordonne-t-elle.

— Je vous demande pardon ?

Elle agite les mains devant moi.

— Oh, ne faites pas l'imbécile, ne me dites pas que vous n'avez rien entendu ! Ils n'arrêtent pas de prononcer votre nom. Alors, ou vous les calmez tout de suite, ou j'appelle la police ! Je vous laisse dix minutes ! me somme-t-elle en dévalant les escaliers.

J'ai du mal à comprendre. J'enfile mes pantoufles, attrape mon trousseau de clefs et une béquille. Malgré mon handicap, j'arrive rapidement au rez-de-chaussée.

Je suis alors stupéfaite par ce que j'aperçois à travers la baie vitrée.

Les traits de son visage sont déformés. Son nez et sa bouche écrasés contre la paroi qui nous sépare ne m'empêchent pas de le reconnaître. Vincent. Lui aussi m'aperçoit.

Il décoche un coup de coude dans l'estomac de son assaillant et profite qu'il soit destabilisé pour lui envoyer un coup de tête dans l'œil. Son adversaire est déséquilibré et tombe sur le trottoir, mais il se relève aussitôt. Nom de Dieu !

C'est David. Il a l'œil boursoufflé et la lèvre fendue. Je me précipite dehors. Au moment où j'ouvre la porte, David abat deux poings dans les côtes de Vincent. Celui-ci a le souffle coupé et se tord sous la force de cette frappe.

— Mais arrêtez, qu'est-ce que vous faites ?

Je hurle, mais ces deux têtes de mule ne semblent pas m'entendre. Vincent se précipite à nouveau à la gorge de David. Deux pitbulls enragés. Je saisis ma béquille et la glisse entre ces deux têtes de linotte, en essayant vainement de garder mon équilibre. Ils s'immobilisent comme si j'avais sifflé la fin du match.

Chacun d'entre eux tente de récupérer son souffle.

David a le visage tuméfié. Vincent, l'arcade sourcilière qui pisse le sang. Il salit le Perron, ce con. Je vais devoir nettoyer ou la mère Michel me fera un scandale supplémentaire.

— Méli, ce type est barge, il m'a sauté dessus, commence Vincent.

— Espèce d'enfoiré...

David redresse ses épaules. Je m'interpose. Mon visage n'est qu'à quelques millimètres du sien. Je sens son souffle chargé d'alcool.

— Mélissa, fais attention à toi, il n'en veut qu'à ton argent, se défend David.

— Il en veut à mon argent et toi à mon cul, dois-je choisir ?

— Tu sais très bien que c'est faux, me susurre David.

Je suis mal. J'ai de l'affection pour David. Le voir amoché me destabilise et ses propos sont déchirants.

Pourquoi est-il là ?

— Putain, Méli, tu ne vas pas croire ce mec ? s'indigne Vincent derrière moi.

David bombe le torse. Je le retiens en posant mes mains sur ses pectoraux. Ses muscles sont contractés. Il a les poings serrés.

Il est ivre. Le laisser seul serait dangereux pour lui et pour les autres. Je me cherche des raisons pour pouvoir rester un peu plus longtemps près de lui. Il m'a chassée hier mais je veux profiter de son état pour mieux comprendre sa réaction. Son ivresse permettrait peut-être à sa langue de se délier.

C'est ma dernière chance. Au moins, j'aurai tout tenté.

— Rentrez chez vous, la police ne va pas tarder.

Je me retourne vers Vincent. Il affiche un sourire de vainqueur. Je lui dépose un baiser sur la joue.

— Vincent, tu as besoin de points de suture, soigne-toi d'abord et appelle-moi, on discutera calmement.

Vincent semble rassuré par mes propos. Il pense avoir évincé son rival et quitte les lieux, fier comme un paon.

Le chien de la maison voisine cesse d'aboyer. David, le visage entre ses mains, tanguer sur lui-même. Il s'apprête à faire demi-tour.

C'est maintenant ou jamais.

— Monte ! Je vais soigner ta plaie.

CHAPITRE 31

Mélissa

Antiseptique sur les principes

David reste perplexe un moment. Son regard oscille entre mes yeux et mes jambes découvertes.

Il ne me répond pas mais me suit lorsque j'ouvre la porte du hall, qui s'était refermée. Je commence à monter les premières marches en prenant appui sur ma béquille.

Je tire sur mon tee-shirt pour être sûre de recouvrir mes fesses. Je m'arrête.

— Passe devant, s'il te plaît. Deuxième étage, porte à droite.

Ses yeux pétillent derrière ses paupières mi-closes. Il se tourne.

— Monte sur mon dos.

Il est malade ! Je ne suis pas un poids plume. Et son taux d'alcool risque de nous précipiter en bas des marches. Je l'entends rire doucement.

— Monte, je te dis, tu es bien trop lente, l'éclopée, si je dois t'attendre pour être soigné, je vais me vider de mon sang dans cette cage d'escalier.

Je lève les yeux au ciel. Je lui causerai un lumbago bien mérité.

— Tu l'auras voulu, le borgne, mais je te préviens, ne me fais pas tomber ou je jetterai de l'acide sur tes plaies.

— Tiens-toi bien, alors !

J'agrippe son large cou. Il se penche en avant. Il passe une main sous ma cuisse et m'aide ainsi à monter sur son dos. Je glisse mes jambes autour de sa taille. Ses deux mains puissantes et refroidies par l'hiver saisissent mes cuisses nues. Elles sont rugueuses. Je frissonne.

Il grimpe jusqu'au premier étage sans difficulté, comme un âne motivé par une carotte. Je pose mes mains sur ses épaules. Mon regard se bloque sur sa nuque et sur ses cheveux tondus qui repoussent.

J'aurais envie d'effleurer sa peau, de l'embrasser sous le lobe de l'oreille.

David interrompt son ascension. Il réajuste ses deux mains sous mes fesses seulement recouvertes d'une fine culotte. Il les laisse en place plus de temps que nécessaire. Je ne proteste pas.

— Tu glisses, se justifie-t-il.

Il me redresse sur sa taille. Les jambes écartées contre son corps, je me sens à sa merci. Je profite du moment.

Il me dépose avec délicatesse sur mon paillason. Il chancelle, libéré de mon poids.

Je l'invite à entrer. Mon cœur s'affole.

Cela fait des mois qu'un homme n'est pas entré dans mon antre. En allumant le plafonnier, je redécouvre mon appartement. La décoration me semble obsolète, les meubles ringards et les posters ridicules.

Pourtant, mon habitat dans lequel je me sens si bien depuis des années dévoile une partie de moi-même. Faire entrer David ici, c'est lui montrer qui je suis.

Mes dessous qui sèchent sur l'étendoir et mes photographies d'adolescente dans le couloir en dévoilent un peu trop sur ma personnalité. Je tente de camoufler sous la table basse, d'un coup de pied discret, les magazines à scandales.

David s'assoit sur mon canapé. Je ne trouve pas mon salon petit, en temps normal, mais cet homme semble emplir toute la pièce.

Les mains croisées entre ses cuisses ouvertes, il me fixe.

Je commence à regretter ma décision de faire monter David. Être seule face à lui m'intimide plus que je ne le pensais.

Je file dans la salle de bain. Du coton et de l'eau oxygénée feront l'affaire pour sa lèvre. Dans la cuisine, j'ouvre le congélateur : un sachet de paella industrielle décongestionnera parfaitement son œil.

Je m'assois sur la table basse qui lui fait face. Il recule nerveusement quand je viens placer mes jambes entre ses genoux. Je lui tends le paquet surgelé. Il le presse aussitôt sur son œil gonflé en grimaçant. J'imbibe le coton de lotion antiseptique.

— Attention, ça risque de piquer.

— Ça pique déjà, me répond-il sérieusement.

Je lève son menton pour avoir un meilleur accès à ses lèvres. J'essaie de ne pas montrer la gêne que notre proximité suscite chez moi. Elle réveille dans mon bas-ventre quelques souvenirs récents.

Je tamponne doucement le coton sur le sang séché. J'aurais aimé attraper la lèvre blessée de David dans ma bouche. L'aspirer, la lécher, la mordiller. Retrouver sa saveur sucrée sur ma langue. Sa pomme d'Adam se lève et redescend à chaque pression que j'exerce.

— Qu'est-ce que tu faisais en bas de chez moi, David ? Je croyais que tu ne voulais plus jamais me revoir.

Il cherche à rester détaché, mais mon œil entraîné remarque son léger froncement de sourcils.

— Je passais dans le coin.

J'appuie fortement sur sa plaie ouverte. Il gémit de douleur.

— Aïe, doucement ! proteste-t-il.

— C'était toi, au téléphone, n'est-ce pas ?

Il baisse les yeux sur ses mains. J'ai tout mon temps. S'il ne veut pas parler, mon fond de bouteille de whisky l'aidera. Je le saoulerai si besoin.

— Oui, c'était moi, avoue-t-il dans un soupir de soulagement.

— Et ?

Trop de questions fermées pourraient le conduire à ne répondre que par oui ou par non. Je veux connaître sa version. Pas la mienne.

Il me saisit le poignet délicatement pour interrompre mon soin. Mon rythme cardiaque s'accélère. Je crains de faire une connerie.

— J'ai regretté ma phrase à la minute où je l'ai prononcée, Mélissa. Je suis venu ici pour te demander de m'excuser.

— Je t'ai déjà pardonné hier, à quoi bon radoter ?

— Tu me manquais.

Je suis séduite par ses paroles. Il me faut beaucoup de maîtrise pour me rappeler qu'il est fiancé. Je détourne le regard et continue de désinfecter ses lèvres charnues. Il poursuit.

— J'étais en bas de chez toi. J'hésitais à sonner à l'interphone. Je me suis dit que tu allais m'envoyer promener. Alors j'ai épié ta fenêtre comme un psychopathe.

— Euh, je t'ai ouvert la porte de chez moi, David, mais si tu dérapes un seul instant, je tiens à te prévenir que je planque un 50 millimètres.

— Sérieux ? semble-t-il s'effrayer.

Il est mignon quand il est inquiet. J'aurais envie de le serrer dans mes bras puis de le pincer pour le réveiller de sa naïveté.

— Mais non, imbécile.

Ses épaules se relâchent.

— Je t'ai téléphoné, mais quand tu as décroché, je ne savais pas quoi te dire.

— Allô, par exemple ?

Il esquisse un léger sourire. Sa main gauche se pose sur ma cuisse. Je m'immobilise. Du bout des doigts, il commence à dessiner des petits cercles invisibles qui me chatouillent.

Des frissons me parcourent.

Merde ! Qu'est-ce que je suis censée faire ? Le repousser, tout simplement. J'ai une conscience. L'ange sur mon épaule droite me culpabilise en répétant « il a une fiancée, ce n'est pas bien ».

Mais le diablotin sur mon épaule gauche articule distinctement « on s'en fout, fais-toi plaisir ».

— Je n'arrive pas à te sortir de ma tête, Mélissa. Depuis que je t'ai vue, tu m'obsèdes. Je deviens fou. Je pense à toi le jour, la nuit, tu m'as ensorcelé comme une putain de sorcière. Je te déteste, ma vie était toute tracée, et tu es venue tout foutre en l'air.

Il a les larmes au bord des yeux. Son regard est désespéré et brûlant à la fois.

— J'ai envie de toi tout le temps, bordel, je veux sentir ta peau contre la mienne, je veux ton goût sur ma langue, je veux... Je te veux toi, et toi seule.

Je suis paralysée. Effrayée par cette révélation inacceptable, tentante, hypnotisante.

Ses mains remontent le long de mes cuisses. Je contracte mon abdomen.

Au diable les principes !

CHAPITRE 32

Mélissa Vert espoir

Je m'électrise lorsqu'il m'effleure. Je n'ai pas chaud. Je m'enflamme.

Je ne me rappelle pas avoir eu autant envie d'un homme auparavant.

David est silencieux. Il remonte ses mains le long de mes hanches. Lentement. Il s'insinue délicatement sous mon ample tee-shirt.

Je tiens toujours le coton sur ses lèvres. Je suis tétanisée. Son regard vert émeraude est insoutenable.

Il avance sur le rebord du canapé pour se retrouver plus près de moi. Mes genoux frôlent son entrejambe. Nos bouches sont à quelques millimètres l'une de l'autre.

— C'est une connerie, murmure-t-il.

J'en suis consciente mais je ne peux plus faire machine arrière. Tout mon être appelle David. Je le désire plus que tout.

Je ferme les yeux. Il doit faire le premier pas. Je ne porterai pas la culpabilité de son écart de conduite.

S'il trompe Fifi Brindacier, ce ne sera pas à l'insu de son plein gré comme un coureur cycliste dopé. La décision de succomber lui incombe, et à lui seul.

Je ne pense plus. Je ne respire plus.

Le souffle chaud de David se rapproche. Mon cœur bat à cent à l'heure dans ma poitrine. Je suis à l'agonie.

— Eh merde !

Des étincelles naissent sous mes paupières closes. Ses lèvres m'aspirent, me possèdent violemment.

Le goût de son sang se mélange aux effluves d'alcool. L'odeur de sa peau m'enivre.

Il a décidé pour moi. Je me sens bien. Libérée. Je m'abandonne à sa pulsion.

Ses mains parcourent la peau nue de mon bassin et de mon dos. Inconsciemment, nos corps se sont collés l'un à l'autre.

Il attrape le bord de mon pyjama et le soulève au-dessus de ma tête. Sous la caresse de l'air frais, je me couvre de chair de poule.

L'attention de David s'éternise sur mes seins dressés.

— Mon Dieu, Mélissa, je t'ai imaginée comme cela mais... c'est encore mieux. Tu es parfaite.

Il se lève et me saisit par la taille pour me faire basculer sur le canapé. Il me domine de tout son corps.

Avec lui ainsi posté au-dessus de moi, mon oxygène se fait rare.

Mes genoux sont pliés par pudeur. Il les écarte fermement afin de s'agenouiller entre mes cuisses laiteuses. Il est encore vêtu de son jean noir et de sa chemise blanche. Je suis à moitié nue devant lui.

Je déglutis, mal à l'aise. Ses mains se promènent de mon visage à ma poitrine, qu'il saisit avidement au passage.

Il lèche, suce, mordille mes tétons pointés d'excitation.

Puis il écrase son corps de tout son poids sur le mien pour venir m'embrasser fougueusement, me happer sensuellement.

Sa langue se fraye un chemin jusqu'à la barrière de ma culotte. Il ne cesse de me regarder dans les yeux. Son contrôle m'embrase.

Il griffe ma peau en entortillant ma culotte le long de mes jambes comme un scoubidou.

Il ferme les yeux. Sa respiration est forte.

Il se maîtrise. Moi non. Si mon sexe pouvait hurler, il exigerait de David qu'il assouvisse mon intense désir.

Je ne peux pas rester inactive. Je dois participer à l'accomplissement de ma jouissance.

Il ne s'agit pas d'un exercice. Je me dois d'agir.

Je déboutonne prestement son pantalon et l'aide à le retirer avec mon pied valide.

Je galère. Mais le spectacle n'en est que plus excitant.

Son boxer a accompagné le jean dans sa cavale. David a son sexe dressé devant moi. Il exprime tout son désir.

Nous sommes sur le point de franchir un cap. Celui de l'adultère pour David. Celui d'un dépoussiérage de toile d'araignée pour moi.

Je commence à m'inquiéter. Quand va-t-il sortir son préservatif ? Je suis une femme libérée mais bien ancrée dans la réalité. Je ne copule pas sans protection.

L'osmose entre nous permet une transmission de pensée immédiate.

— Tu as des capotes ? me demande-t-il en tirant sur le lobe de mon oreille avec ses dents.

Non ! Bien sûr que non, bordel ! Je suis rouillée depuis des mois. J'ai donné ma dernière boîte à Cassandra il y a moins de deux semaines. Je pensais qu'elle en tirerait un meilleur profit que moi.

Devant mon absence de confirmation, David s'interrompt.

— Tu n'en as pas ? percute-t-il, paniqué.

— Nom d'un chien, je ne suis pas le planning familial, je n'avais pas prévu ça ce soir !

— Ce n'est pas grave, écoute, semble-t-il réfléchir.

Il se relève et enfle son jean sans son boxer. Il semble amusé. Son œil pétille et ses fossettes se creusent.

— J'ai vu une pharmacie en bas de chez toi, je me dépêche d'aller en acheter.

Il se penche sur moi et m'embrasse chaleureusement. Sexuellement. Des fourmillements se réveillent au creux de mon estomac.

— Ne bouge pas. Je te veux ainsi à mon retour.

Ses pupilles se dilatent. Je m'embrase. Il se précipite hors de mon appartement en m'adressant un petit clin d'œil.

Je me sens aussitôt ridicule, ainsi nue et offerte sur mon canapé.

Je me concentre sur ses derniers gestes pour ne pas oublier le désir d'être à lui.

Mes pensées se perdent dans la remémoration du son de sa voix rauque, de son goût qui n'appartient qu'à lui-même, de son odeur sensuelle.

Je me sens en apothéose. Cette nuit va être mémorable. Je compte profiter de ce moment à cent pour cent.

J'ai tellement hâte qu'il revienne pour reprendre là où nous nous sommes arrêtés.

J'attends.

Les minutes passent si lentement. La pharmacie est à deux pas de chez moi. Il ne devrait pas tarder.

Quelques secondes encore et le plaisir continuera.

Je me concentre sur le bruit dans la rue. Le ronronnement d'une mobylette. La sirène lointaine d'une ambulance. Le miaulement d'un chat de gouttière.

Mais pas de sonnerie d'interphone.

Je commence à avoir froid. Je remets mon tee-shirt.

J'ouvre la fenêtre et me penche en avant.

J'aperçois l'enseigne pharmaceutique qui clignote.

Clignote.

Clignote.

Clignote.

Mais pas de David.

Il a fui.

CHAPITRE 33

Mélissa Sort et humiliation

Quelle humiliation ! Si je revois un jour ce salopard, je lui ferai manger ses testicules, comme dans une épreuve de Koh-Lanta.

J'ai de la peine, de la frustration, de la colère et une terrible envie de tout casser dans mon appartement.

Je suis punie. Le dieu de la justice et de l'équilibre s'est manifesté ce soir. Ma chance devait être compensée tôt ou tard. On ne peut pas tout avoir dans la vie. Je ne devrais pas me plaindre, après tout, certaines personnes préféreraient mille fois être à ma place, un compte en banque bientôt rassasié.

J'ai souhaité le détourner de sa fiancée. Je reçois le retour de bâton. En pleine poire.

Il s'est rappelé qu'il était lié à une autre dès que je n'ai plus été sous ses yeux.

Je m'observe devant le miroir en pied de ma chambre. Je ne ressemble à rien. Mes cheveux en bataille, mes lèvres gonflées et mes pommettes rouges témoignent de ma déchéance.

Si ce n'était pas à moi que cette mésaventure était arrivée, je rirais de la situation, je me moquerais ouvertement de ma crétinerie. Je serais hilare face à ma chute.

Un rire amusé mais pas méchant. Celui que je réserve au zapping télévisé, à l'invité qui se prend les pieds dans le tapis.

La vengeance est un plat qui se mange avec appétit. David payera pour sa lâcheté. Il va devoir compter avec moi, à présent.

C'est tout moi, de m'enticher d'un mec déjà pris. Les célibataires sont si nombreux en France. Ils sont des millions. Des divorcés, des indécis, des rêveurs, des difficiles, des

blessés de la vie.

Un échantillon aussi large qu'un nuancier de peintures Castorama.

Je dois me concentrer sur d'autres cibles.

Quand je vivais avec Vincent, les conducteurs de fourgonnettes me sifflaient dans la rue. Aujourd'hui, c'est à peine si les éboueurs se retournent sur mon passage.

Oubliez l'instinct féminin, c'est un concept dépassé. Le sixième sens masculin est bien plus puissant. La plupart des hommes sont capables de sentir une femme qui cherche à se caser. Elle peut être belle, sexy, crier à qui veut l'entendre « prenez-moi, je ne cherche pas quelque chose de sérieux », si une femme empeste le besoin d'un *alter ego* stable, elle sera repérée à des kilomètres.

J'ai le cul entre deux chaises. J'aimerais profiter de la vie avant que ma cellulite ne soit la première chose que l'on aperçoit quand je suis en maillot de bain.

Mais en même temps, je n'arrive pas à prendre du plaisir avec un homme sans ressentir des sentiments pour lui.

Je suis l'exception à la règle, je suis le « sauf », le « mais » d'une fin de phrase prometteuse.

J'entends résonner les commentaires me concernant. « Mélissa est intelligente, elle a commencé de brillantes études, quel dommage qu'elle ait fini dans un fast-food ! »

« Mélissa est jolie, elle a beaucoup de charme... si seulement elle faisait un peu plus attention à sa ligne ! »

« Mélissa, je l'aime, sauf que je ne la mérite pas ! »

« Mélissa, j'ai envie de toi, tu m'obsèdes, tu es parfaite mais je me sens trop coupable pour assumer mes désirs sans culpabiliser. »

Autant devenir une salope égocentrique comme Cassandra. Elle ne semble pas malheureuse. Je devrais marcher dans les traces de ses talons aiguilles. Elle a beaucoup de choses à m'apprendre.

D'ailleurs, toutes ces péripéties ont détourné mon attention de cette source d'information. Cassandra a été une oreille attentive pour David. Un prêtre à la soutane rétrécie dans un confessionnal.

Je suis persuadée qu'elle pourrait me divulguer quelques informations le concernant. Des croustillantes comme des indésirables, qui m'aideraient à mieux comprendre son attitude.

Je saisis mon téléphone. Il est tard mais Cassandra dort avec son portable sous l'oreiller pour être sûre d'entendre la sonnerie de son réveil.

Lorsque je fais glisser mon doigt pour déverrouiller l'écran, ma boîte de réception indique la présence d'un sms non lu dont je ne connais pas l'expéditeur.

19.02.15 00 : 21

Je ne reviendrai pas chercher mon caleçon, fais-en ce que tu en veux mais stp ne t'en sers pas pour me jeter un sort.

C'est une blague, un jeu dont je n'ai pas encore compris les règles. Il ose encore plaisanter avec moi. Il ne tient pas à la vie.

Je réponds.

19.02.15 00 : 36

Pourquoi ne reviendrais-tu pas le récupérer ? De quoi as-tu peur ?

Sa réponse ne se fait pas attendre.

19.05.15 00 : 38

De moi. Si je revenais, je ne pourrais plus jamais me regarder dans une glace.

19.05.15 00 : 39

Il est bien trop tard pour ça !

19.05.15 00 : 42

...

19.05.15 00 : 43

? ÇA NE VEUT RIEN DIRE !!!!

19.05.15 00 : 44

Je sais.

Je suis épuisée. Que peut-il bien insinuer ? Je m'impose un silence radio.

Au bout de quelques minutes, mon téléphone se remet à vibrer. Je prends une profonde inspiration avant de lire le texto.

19.05.15 00 : 52

Laisse-moi ne pas être un fardeau pour toi. Toi et moi, dans une autre vie, à une autre époque, dans d'autres circonstances, nous aurions été un couple parfait. Le moment est mal choisi. Je voulais y croire encore ce soir. Quand je suis trop près de toi, j'oublie tout. Tu es un paratonnerre mais la réalité m'empêche d'être à tes côtés. Ne doute jamais de toi. Tu es merveilleuse, je suis un moins que rien.

19.05.15 01 : 03

Au moins, nous sommes d'accord sur un point.

J'éteins mon téléphone et le jette dans ma penderie. Je ne veux plus entendre parler de David jusqu'à ce que je puisse raisonner en toute objectivité à son sujet.

De l'eau devra couler sous les ponts avant cela.

CHAPITRE 34

David Résolutions du lendemain

Lorsque je remonte l'allée ombragée par les pins, mes souvenirs d'enfance resurgissent. J'aimerais apprécier cette sensation mais la colère m'envahit. Je suis là. Encore. Cette situation n'est que ma propre œuvre. Personne d'autre ne peut se tenir responsable de cet échec. Alors je suis furieux contre l'homme incapable de se tenir à ses décisions jusqu'au bout. Je ne suis qu'un lâche. Lamentable !

Me convaincre que je n'ai pas le choix est une solution de facilité. Cela ne fait aucun doute. Mais Mélissa n'est qu'une fille comme une autre. Elle a croisé mon chemin il y a si peu de temps qu'elle ne peut pas faire le poids face au destin tracé pour moi.

Certes, j'ai complètement perdu la tête l'autre soir. La folie s'est emparée de mon esprit. Les réponses aux centaines de questions que je me pose jouent au yo-yo dans mon cerveau. Je ne suis pas sûr de savoir qui je veux devenir. L'égoïste noyé par la culpabilité ou l'altruiste enseveli par le chagrin ? Mes choix sont cornéliens. Mes décisions seraient plus tranchées si je devais choisir entre être suivi toute ma vie par Patrick Sébastien chantant ses tubes en boucle ou pousser un cri aigu en m'attrapant le paquet façon Michael Jackson avant chaque prise de parole. Ma vie serait tellement plus simple.

Quand j'ai découvert Marie, avachie dans ma salle de bain, une boîte d'anxiolytiques vide à ses pieds, la panique m'a submergé. Si chercher à me sauver avait causé la perte d'un être innocent, le résultat aurait été le même. Mais cette petite conne n'a avalé que deux Xanax. Son appel au secours m'a rendu marteau. Sa trahison a insinué le doute en moi. Faire des choix est trop difficile.

Le rhum antillais que j'ai ingurgité à la vitesse de la lumière devait me permettre de faciliter ma prise de décision. Ne jamais se fier au rhum. C'est la leçon que je retiendrai. Il m'a conduit devant chez elle. En parfait psychopathe, le plaisir d'être à quelques mètres d'elle me suffisait. Et puis comme si elle était une drogue dont les doses quotidiennes ne sont jamais suffisantes, j'ai voulu entendre sa voix. Et lorsque je l'ai vue, j'ai voulu la toucher, l'accaparer, la posséder.

Mais que serait-il advenu de Mélissa si j'avais succombé ? De Marie ? Et de la femme qui se tient en ce moment sur le perron devant moi, celle dont je porte le nom de famille ? Des yeux verts comme les miens, un chignon lissé au-dessus de la tête et une robe noire couvrant ses bras et ses jambes jusqu'aux chevilles, elle m'étreint avec amour.

— Maman !

— David, je suis tellement contente que tu sois rentré. Tu nous as fait une peur bleue. Ton père te cherche partout.

Elle éclate en sanglots et ses larmes me font un mal de chien.

— Je suis là, maintenant.

— Lui n'est pas là.

— Je sais.

Mon père est en voyage d'affaires et j'ai pris la peine de le vérifier avant de me pointer ici. Marie m'a laissé croire que ma mère avait besoin de moi. Comme depuis toujours. En la voyant dépassée par les événements, je prends conscience du fait qu'elle ne pourra jamais se débrouiller seule. C'est une femme intelligente, mais dépendante.

— Rentre, mon garçon !

Elle commence à retourner dans la villa quand elle s'aperçoit que je ne bouge pas.

— Mais enfin David, entre, il fait trop froid pour rester dehors.

— Non, maman.

Mon ton est volontairement froid et implacable. Le regard apeuré de ma mère témoigne d'une grande détresse. Son menton commence à trembler.

— Je suis juste venu vérifier que tu allais bien. Ce n'est plus ma maison, ici, ça ne l'a jamais été.

— David, ton mariage est très important pour ton avenir et celui de ta famille. C'est normal d'avoir peur, j'ai été angoissée moi aussi avant d'épouser ton père.

Putain ! Elle est sérieuse ! Trente ans de bons et loyaux services au sein de son couple l'ont complètement lobotomisée. Cette maison est pire qu'une secte. Lui ouvrir les yeux ne servirait à rien. Ma mère est dans le déni depuis bien trop longtemps. Même des électrochocs ne lui rendraient pas son libre arbitre. Je l'aime. La peine que j'ai pour elle ne s'estompera jamais. Mon propre espoir d'une nouvelle vie a fait son bout de chemin. C'était une impasse. Mélissa aura été un rayon de soleil balayé par la sombre réalité.

— Tu n'as plus à t'inquiéter, maman.

CHAPITRE 35

Mélissa Indic sans indice

Le 3 mars 2016, je reçois enfin un appel de ma banque. Après quinze jours d'attente à scruter mon solde toutes les heures, je vois que mon compte bancaire a enfin été crédité de dix millions d'euros.

Le directeur financier cherche à me conseiller sur des placements à effectuer. Il m'agace.

J'investis une partie du gain dans un plan d'épargne pour lui faire plaisir.

Le reste est pour moi. Maintenant.

Que fait-on au début du mois de mars quand on est millionnaire ? On se casse, pardi ! Je ne vais pas rester à me morfondre sous la pluie et la grêle alors que des plages ensoleillées m'attendent. Je laisse la morosité aux gens normaux.

J'ai besoin d'évasion. Au moins une année de réflexion intensive autour d'une piscine à débordement me serait profitable.

Je n'ai aucune idée de ce que je vais faire de ma vie à présent. Avant ma chance, les possibilités étaient limitées. Mes projets étaient réalisables mais pas très extravagants. Mon plan d'épargne entreprise aurait été débloqué dans deux ans, j'aurais payé mon permis de conduire et peut-être une voiture.

Pas très folichon, tout ça. Je dois sérieusement me pencher sur ce que j'aimerais accomplir dorénavant. Je n'en ai pas la moindre idée.

Quand on a de l'argent, on peut faire ce que l'on aime. Qu'est-ce que j'aime faire ?

J'aime lire. Je peux acheter tous les livres que je laissais de côté dans les rayons de la librairie, faute de ressources suffisantes. Il y en a énormément. Je n'aurai pas la place de

les ranger.

Il me faut une nouvelle bibliothèque. Celle dont j'ai toujours rêvé couvrirait tous les murs d'une pièce dédiée à la lecture.

Mais il me faut un appartement plus grand. Décrypter toutes les petites annonces immobilières, faire des visites, s'occuper de la paperasse.

La flemme s'accapare mes résolutions. Je remets cette idée à plus tard.

J'aimerais faire plaisir à mon père. Il le mérite tellement. Il est si simple. Il laisse toujours croire à son entourage qu'il n'a besoin de rien. Un nouveau pyjama, peut-être ?

Je devrais lui demander.

Je parcours les sites touristiques. Quelle destination me serait la plus attrayante ? Polynésie ? New York ? Caraïbes ? Thaïlande ? Afrique du Sud ?

Les voyages organisés sont tous prévus pour deux personnes. Il est interdit d'être seule dans ce monde. Les gens seraient moins gênés de me voir avec un ours en laisse.

L'univers marche par deux. Je me dois d'être en binôme. Il me revient la chanson de mon enfance. Déjà à la maternelle, on nous inculquait la nécessité de s'associer. « Deux par deux c'est bien mieux pour aller là où l'on veut ». Qu'ils aillent au diable !

Je décide d'organiser un apéritif en petit comité. J'ai besoin d'un peu de recul pour prendre les bonnes décisions.

L'avis de mes proches me semble nécessaire, bien que je sache pertinemment qu'il n'influera pas sur mes choix.

J'ai juste besoin d'eux pour allumer la mèche de ma nouvelle vie. Je suis éteinte depuis bien trop longtemps. L'étincelle a quelque peu du mal à jaillir.

Je crois faire une dépression post-lotum. Le money blues m'habite. Est-ce possible ?

Je me donne quelques gifles virtuelles bien méritées. Je suis là comme une imbécile à me laisser aller alors que ma carte bleue ne demande qu'à chauffer. Quelle conne ! Si je pouvais ingurgiter une quantité déraisonnable de crème glacée, ma pseudo-dépression en serait apaisée. Avant d'être riche, clore une journée sans achat était déjà une journée de perdue. Même l'acquisition d'une baguette de pain aux céréales pouvait combler mes pulsions d'acheteuse compulsive. Et maintenant que tout est à portée de main, je peux tout avoir mais je n'ai envie de rien. Enfin, si, de glace à la vanille. Et merde ! J'effectue mon premier achat de multimillionnaire. Un simple click sur le mot « acheter » m'inscrit dans la sphère des privilégiés. Ma matinée ne sera pas perdue.

Je quitte mon appartement avec véhémence en emportant mon sac à dos au passage. Je croise ma voisine acariâtre qui me scrute avec hébétude. Je n'ai plus mes béquilles et je sautille en ouvrant ma boîte aux lettres.

— Qu'est-ce qui vous met dans cet état d'euphorie ? me demande-t-elle avec mépris.

— Ma joie n'est pas assez communicative pour vous ? Quand est-ce que vous allez sourire un peu ?

Je suis étonnée de son audace. Cette vieille bique me tape sur le système. Elle affiche un rictus prétentieux.

— Oh, je m'amuse comme une petite folle, ne vous inquiétez pas pour moi, ricane la mégère. Je me pose juste beaucoup de questions !

— Où était votre bonne fée le jour de votre naissance ?

Elle ballote ses clefs d'une main à l'autre. Son air revanchard ne m'effraie pas le moins du monde. Cette femme est si aigrie qu'elle me ferait presque de la peine. Presque.

— Il est vrai que vous ne ramenez pas souvent de garçons, mais quand vous le faites, je suis perplexe. Je me demande comment vous avez attrapé un spécimen comme celui de la dernière fois dans vos filets, quand on vous voit, ce n'est pas évident de comprendre !

— Cela ne vous regarde pas du tout !

Je suis vexée. Ma voisine réveille le chagrin que j'essaie de noyer à coup d'enclume.

Comment peut-elle se permettre de me juger ? Je la fusille du regard mais pas suffisamment pour la réduire au silence.

— Quel dommage pour vous qu'il soit en train de préparer ses noces.

La multitude de prospectus dans ma boîte aux lettres tombe sur le paillason de l'entrée.

Elle écoute aux portes, maintenant ? Je vais l'empailler dans le musée international du facteur dans le fin fond du pays ardéchois. Là où personne n'entendra plus ses foutaises, où elle ne pourra plus colporter des rumeurs extravagantes.

Comment peut-elle être au courant de la vie privée de David alors que nous en avons à peine parlé tous les deux ? Et pas dans mon appartement, en plus.

Cette pique ravive en moi une douleur latente. David doit se marier dans quelques semaines à peine.

J'essaie de passer à autre chose. Pourtant, si je ferme les yeux, je vois son visage.

— Vous devriez arrêter de fouiner dans les affaires des autres ou votre nez crochu pourrait être pincé par un crabe.

— Je ne fouine pas : les informations viennent à moi. Il est quand même assez reconnaissable. Son physique atypique est très remarquable. J'espère au moins que vous avez profité de votre nuit avec lui, ce n'est pas une opportunité qui se reproduira de sitôt.

Elle éclate d'un rire diabolique en refermant la porte de chez elle. Quelle peste !

Elle croit connaître David mieux que moi. Elle a probablement un peu trop inhalé les particules de sa laque à moumoute.

Elle divague. Où aurait-elle déjà pu voir David ?

CHAPITRE 36

Mélissa À la sainte grenouille

La pluie s'abat sur moi avant que je ne puisse atteindre la station de métro. Je n'ai pas emporté de parapluie et, en quelques secondes, je ressemble à un chihuahua après son bain.

Je cours me mettre à l'abri sous la devanture d'un magasin. Des gouttes d'eau coulent le long de mes sourcils et de mon nez.

Mes bottines en cuir sont imbibées. Depuis le temps que je les porte, l'usure a eu raison de leur fiabilité. Mes chaussettes me collent aux pieds.

Je voudrais retourner me mettre au chaud sous la couette et commencer des recherches approfondies sur David. Mais je dois m'en empêcher et ne plus penser à lui.

Serais-je plus avancée si je savais de quoi parlait ma hargneuse voisine ?

Je regarde les gens qui courent dans la rue, les voitures qui n'hésitent pas à les éclabousser et ceux qui marchent tranquillement sous leur parapluie multicolore sans que la météo n'influe sur leur journée.

De plus en plus de personnes cherchent à se mettre à l'abri près de moi. Sans scrupule, ils me poussent un peu plus contre la vitrine. Un talon aiguille vient s'enfoncer dans mes orteils sans que cela ne gêne le moins du monde la gourdasse devant moi.

Je reste zen. J'applique la présomption d'innocence. Elle n'a peut-être pas senti sa maladresse.

La pluie abondante se transforme en petits grêlons. Le bruit de chaque morceau de glace sur les pare-chocs des automobiles m'assourdit.

La greluce récidive. Elle secoue son parapluie afin de l'égoutter. Elle asperge ainsi mon pantalon d'une multitude de gouttelettes comme le ferait un chien qui s'ébrouerait.

Je suis trempée de la tête aux pieds, à présent. Présomption de stupidité. Je vais lui apprendre les bonnes manières.

Mon taux d'indulgence est déjà bien entamé par l'attitude désobligeante de ma voisine. Je ne vais pas me laisser emmerder par la première venue.

— Vous pourriez faire attention, tout de même.

Elle ne m'entend pas. Elle fait sûrement semblant puisque d'autres personnes se retournent vers moi. Très bien. Je presse deux doigts contre son omoplate.

— Oh, vous êtes sourde ?

Elle se retourne, irritée. Son regard passe de l'agacement à l'incompréhension. Elle lève les sourcils, interloquée.

Je la reconnais à ses taches de rousseur sur le visage. Marie, la cocue. Pourquoi donc cette ville est-elle si petite ? Une puce GPS a dû être incorporée sous ma peau à ma naissance pour que les indésirables me retrouvent toujours.

— Quel est votre problème ? me lance-t-elle du haut de son mètre quatre-vingts.

Je me suis gavée de bonbons Petit Pimousse quand j'étais enfant. Elle a beau être plus grande que moi, je ne crains personne. Je suis petite mais costaute. Ma force se décuple avec ma volonté.

Mon seul désir à cet instant est de lui enfoncer la tête dans le caniveau.

Je suis extrémiste ? Oui.

— Mon problème ? J'en ai des tas, moins que vous, ça c'est sûr, mais celui que j'ai en ce moment, c'est votre manque d'éducation !

Elle pointe un doigt vers moi.

— Je vois qui vous êtes, maintenant ! La petite traînée que David a ramenée chez nous !

Mon sang bouillonne dans mes veines. Je ne vais pas pouvoir garder mon calme bien longtemps. Elle veut me prendre de haut. Elle m'insulte.

— La petite traînée vous remercie pour votre naïveté. Grâce à votre cécité intellectuelle, David m'a donné un orgasme du feu de Dieu.

Je fais mine de réfléchir en tapotant mon index sur mes lèvres. Elle devient rouge comme une tomate.

— En fait, non, plutôt deux orgasmes.

Je mens avec délectation. Sa tête est à mourir de rire. Cette snobinarde va regretter d'avoir croisé mon chemin.

Elle ne dit plus rien, mais le spectacle réjouit les curieux autour de nous. L'intempérie a cessé et une ronde de badauds nous encercle.

Je suis Mohamed Ali sur le ring. Je frappe pour déstabiliser mon adversaire.

— Je suis curieuse, vous vous mariez dans peu de temps, quel effet ça fait d'être une cocue en robe blanche ? Le jaune vous sied-il mieux au teint ?

J'entends quelques « Oh » de stupéfaction dans la foule. Je n'ai aucun scrupule à dire la vérité à Marie. Si elle ne savait rien, je lui rends service. Elle me remerciera tôt ou tard.

Je plaisante. Elle me frappera tôt ou tard, plutôt.

Elle avance plus près de moi. Si elle cherche à m'intimider, c'est raté.

— David a peut-être forniqué avec vous, mais il semblerait qu'il n'en ait pas été satisfait. Ce soir, c'est avec moi qu'il baisera, et demain aussi. David est à moi, peste-t-elle.

Je souris malgré le fait que ses propos me blessent. Quelle pauvre fille !

— Contentez-vous de ramasser les miettes comme un vulgaire pigeon, tôt ou tard, il vous shootera loin de lui comme un ballon de football.

Je commence à partir quand elle m'interpelle encore.

— Ne vous avisez plus de vous mettre en travers de notre route, ou je vous écraserai comme un misérable insecte, me menace-t-elle.

— Ne me tentez pas, la rouquine. Je pourrais bien être une guêpe et vous planter mon dard sous la plante du pied.

Je me fraye un chemin à travers les spectateurs, qui réclament un peu plus d'action. Je ne me retourne pas.

La colère fait trembler mes mains. Qu'est-ce que David peut trouver d'attirant chez cette femme prétentieuse et hautaine ? Nous sommes complètement opposées.

Mon adrénaline ne descend pas. Cette altercation n'est qu'une mise en bouche. Elle me trouvera encore sur son chemin, car je ne suis pas prête à me laisser menacer aussi facilement.

Il faut que j'en sache davantage sur David. Cette pimbêche est si différente de lui. Je n'arrive pas à me faire une raison.

Je ne veux pas tenir le rôle de celle qui détruit un couple heureux, mais je sens au fond de moi que leur relation est étrange.

Et si je me battais un peu pour ce que je désire ? L'esprit de compétition a sûrement une incidence sur mon changement de stratégie.

Je déteste perdre et, plus que jamais aujourd'hui, je refuse d'abandonner la partie et de céder à la facilité.

Rien n'est impossible. La preuve, j'ai gagné dix millions d'euros au Loto. J'ai besoin d'éclaircir la situation pour avancer dans ma nouvelle vie. Je dois faire le deuil de cette histoire qui n'a pas vraiment commencé ou tout faire pour la vivre.

La victoire sera mienne. Et si jamais ce n'est pas de l'amour que je ressens pour David, j'aurai au moins refermé le caquet de cette garce.

CHAPITRE 37

Mélissa

À la guerre comme à la guerre

J'ai un projet. Je me sens revivre. La vie ne vaut le coup d'être vécue si l'on n'a pas un but à atteindre. Il y a moins d'une heure, je n'en avais pas. Maintenant, oui, et désormais, ma concentration sera tournée vers mon objectif.

Je passe à l'attaque. La guerre est déclarée. La logistique ? Aucun problème. Avec dix millions d'euros sur mon compte bancaire, j'ai les moyens de parvenir à mes fins.

Les difficultés seront liées au facteur humain, non maîtrisable. Peu importe.

Le temps est immuable. Je n'en ai pas beaucoup. Point primordial à propos duquel je manque d'informations. Il me reste peut-être quinze jours, trois semaines au maximum. Une fois que David aura épousé la truie orange, la bataille sera perdue.

J'ai besoin d'aide, d'alliés efficaces. Mais plus que tout, je dois récolter le plus de renseignements possible. La solution à ce problème est à portée de ma main. J'appelle mon père. Il décroche rapidement.

— Papa, ça va ? Je dois annuler l'apéro de ce soir, j'ai un truc important à faire et ça ne peut pas attendre, je t'en parlerai plus tard mais...

— Oh, oh, respire Mémé, me coupe-t-il, tu parles trop vite.

J'éprouve en effet une impatience irrationnelle. Quand j'ai quelque chose dans la tête, on ne peut plus me l'ôter. J'ai peur de manquer de temps. Chaque minute de ma vie doit se révéler utile. Je suis restée trop longtemps passive par le passé.

Mon travail n'était dû qu'à un manque de motivation. La crainte du risque me paralysait. Peur du chômage, de la nouveauté. Je ne cherchais pas de poste ailleurs et subissais mon quotidien.

Je me suis laissé marcher sur les pieds plus d'une fois. Vincent, avec qui je suis restée en couple pendant des années, connaissait cette faiblesse. Il m'a trompée. Je l'ai laissé faire. Aucune vengeance, aucun reproche, je suis partie comme si j'avais été la fautive.

Ma mère est morte. Je regrette chaque instant où je préférais m'amuser avec des copines plutôt que de passer du temps avec elle, à discuter simplement.

La vie est si courte. Si je ne prends pas de risque à trente ans, je le regretterai.

J'ai l'impression d'avoir ouvert les yeux sur ma condition humaine. Je viens de me réveiller d'un long et profond coma.

Comme si cette rouquine avait provoqué un électrochoc en moi.

— Qu'est-ce qui se passe, Mémé ? Tu sembles toute affolée, tu as des soucis ? s'inquiète papa.

Je ressens une vague de chaleur me parcourir. Je peux compter sur mon père pour me soutenir. Et m'engueuler si je me perds au combat. Je reprends mon calme.

— Rien de grave, papa, j'ai découvert qui je voulais être et j'ai du pain sur la planche pour y arriver.

Mon père toussote à l'autre bout du combiné. Je ne le vois pas mais je l'imagine aisément grimacer d'incompréhension dans son fauteuil.

— Si tu restais toi, ce serait bien, non ?

Il s'inquiète probablement de ne plus reconnaître sa fille unique. Il se trompe. Je ne changerai pas. Je compte juste développer mes capacités et mes traits de personnalité faiblement utilisés.

Ma détermination n'était exploitée qu'à vingt pour cent. Je passe à la vitesse supérieure.

La Mélissa d'avant n'était pas chargée complètement. Je me préservais sûrement. À présent, je suis une pile alcaline portée par un lapin rose, je serai d'une puissance longue durée.

— Papa, je t'aime.

Un long silence s'installe. Nous n'avons pas l'habitude d'exprimer nos sentiments.

Jamais. Les mots ne sont pas utilisés entre nous mais nous avons besoin l'un de l'autre. Nous avons besoin l'un de l'autre. Il le sait. Je le sais. C'est suffisant.

Je romps la gêne qui s'est installée. Pauvre papa, il doit se sentir mal à l'aise.

— Je passe demain. Fais un effort pour qu'au moins la vaisselle soit faite, je n'imagine même pas dans quel état doit être la maison depuis la dernière fois.

Il rouspète.

— Tu me prends pour un cochon ou quoi ?

Je rigole intérieurement. Je sais quand il ment. Quand il aura raccroché, il ira rapidement se débarrasser de l'accumulation d'assiettes et de couverts dans l'évier. Tout ça

pour ne pas me donner raison.

— À demain, papa.

— À demain, Mémé, sois prudente.

Je raccroche toujours sur cette recommandation. Être prudente. À quoi bon ?

Mon père se protège de la fatalité. Il pense éloigner le mauvais sort par des phrases anodines.

Mais la maladie de ma mère ne s'est pas déclarée par manque de précautions. Je considère que ce « sois prudente » ne m'est pas adressé. En réalité, c'est sa prière jetée au vent, au cas où un dieu qui passerait par là l'attraperait au passage.

Je lance une conférence téléphonique. Cassandra décroche la première.

— Allô petit chou, on dit quoi ?

Félicité répond à son tour.

— Ah, Mémé, enfin tu m'appelles.

— Salut les filles, nous sommes toutes les trois sur la ligne, les préviens-je.

— Waouh, Mémé, j'ignorais que tu savais utiliser cette option, ricane Félicité.

— Oui, j'adore, j'ai l'impression d'être une femme d'affaires dans une réunion de la plus haute importance, quels sont les derniers résultats trimestriels, s'il vous plaît ? s'esclaffe Cassandra.

Elles pouffent toutes les deux comme des adolescentes. C'est exactement d'elles dont j'ai besoin.

— C'est un peu ça, Cassie. Réunion de crise. Dix-neuf heures à mon appartement.

CHAPITRE 38

Mélissa Une autre femme

Ma nouvelle vie ne fait que commencer. Mon esprit est prêt pour ce renouveau. Mon corps, un peu moins. La rousse est sublime. Je ne peux pas rivaliser avec ce genre de femme. Mince, sculptée, pomponnée. Avant, je pouvais justifier mon ingratitude physique par mon travail et mon manque de moyens financiers. Mes cheveux sont gras, oui, mais la friture ça n'aide pas. Ma peau se croit encore adolescente et les boutons sur mon visage ont un abonnement à l'année, oui, mais gamine un jour, gamine toujours. Mon corps prend des proportions démesurées, oui, mais avec mes horaires, difficile de s'inscrire à un cours de sport. Tout un tas de raisons qui justifiaient mon manque de raffinement. Plus maintenant !

J'ai réussi à prendre rendez-vous avec un coach renommé. L'entraîneur sportif des célébrités de la ville : Stéphane Bern, Alexandre Astier, André Manoukian. A priori, je n'aurai pas le même programme que Beyoncé et je me demande si mon choix portera ses fruits. De lourds et juteux fruits, au regard de la somme que j'ai dû déboursier afin que Pablo libère un créneau pour une parfaite inconnue. Il n'exerce normalement qu'à domicile, mais je ne me voyais pas faire le grand écart dans mon salon. C'est à peine si j'aurais pu étendre les orteils sans toucher les murs. Alors nous sommes convenus d'une séance d'initiation dans la plus grande salle de musculation de l'agglomération. La plus grande signifiant aussi, dans le jargon des célébrités, la plus onéreuse.

À l'entrée, une femme bodybuildée me détaille. Elle porte une brassière bleue et un collant noir épousant parfaitement ses cuisses musclées.

— Que puis-je pour vous ? demande-t-elle en fixant mon tour de taille.

Mes mensurations ne sont pas dans la norme de l'établissement. Peu importe, je ne me laisse pas démonter.

— J'ai rendez-vous avec Pablo Rodriguez.

Elle lève un sourcil curieux. Je ne me sens vraiment pas à ma place mais je fais mine du contraire en m'adossant au comptoir. Manque de bol, mon coude rate sa cible, sous le regard de Xena la guerrière.

— Donnez-moi l'abonnement le plus cher, s'il vous plaît.

Portes ouvertes à n'importe quelle heure de la journée, coach personnel à disposition, programme nutritionnel personnalisé, accès au bar multivitaminé et au spa à volonté. Tout cela est suffisant pour me faire passer pour l'un des leurs, les accros de l'apparence. Je l'espère. On me donne un pass, deux serviettes et une robe de chambre.

Pablo fait une entrée magistrale. Autant de muscles qui débordent de son débardeur m'inquiète. Je ne suis pas sûre de vouloir donner mon corps à la science.

— Bonjour, n'aie pas peur, suis-moi.

En fait, si, je suis effrayée. L'odeur de la transpiration, du talc et des tapis de sol lorsque j'entre dans la salle de musculation me terrifie. Je m'imagine déjà devoir exécuter un enchaînement de figures au sol devant mes camarades de classe hilares. La sueur dégouline le long de mes tempes alors que n'ai pas encore fourni le moindre effort.

— On va commencer par quelques échauffements.

Je dois me motiver. Je sautille sur place alors que mes poings fermés cognent l'air nauséabond. Rocky, sors de ce corps. Je suis prête. Ma volonté est à son summum. La nouvelle Mélissa sera une accro à la course à pied, aux soupes d'herbes et à la musique underground. Une riche qui se respecte doit avoir une apparence impeccable sans avoir l'air d'avoir souffert pour avoir son cul d'enfer, son ventre plat et son teint hâlé sans impureté. Vive l'argent et bienvenue à la beauté astrale que je compte devenir. C'est parti !

Je sue à grosses gouttes. Mon sex-appeal descend en perles salées entre mes seins. Mon souffle tente de fuir l'intérieur de mon corps à la recherche d'un T4 avec alcôve. Je sens déjà mes membres en difficulté. Les courbatures gagnent du terrain dans des zones insoupçonnées.

— Allez, ça fait cinq minutes que tu as commencé, rouspète Pablo.

Quel prétentieux ! La notion du temps est relative. Tout le monde n'est pas aussi dopé que lui à l'envie de devenir Gérard dans *Les Filles d'à côté* ou Kellan Lutz dans *La Légende d'Hercule*. Picasso vient se positionner derrière moi. Le sadique appuie sur le bas de mon dos sans ménagement.

— Touche tes pieds. Touche tes orteils, allez ! Touche le bout de tes pieds !

Touche-toi le gland si tu veux ! Putain, ça fait mal ! Je le paie, lui ? S'il cherche encore à m'écartier les jambes, je porte plainte pour abus sexuel ! Aïe, le con ! Mon sang s'accumule dans mon visage. Il fait chaud. Je serais prête à abandonner ma fortune pour cesser cette torture dans la seconde.

Moi qui pensais mater la gent masculine pendant toute la séance, guetter les fessiers sculptés et les biceps saillants, ma vision a été encombrée par mes ongles de pieds non manucurés. Et ça, là, ne serait-ce pas une mycose ?

À la fin du cours, Pablo m'invite à fixer un autre rendez-vous en fin de semaine. Je ne réponds pas, mais je n'ai pas l'intention de reproduire cette séance de torture, trop tentée à l'avenir de lui faire avaler une énorme quantité de pâte à tartiner à la louche en guise de vengeance.

Il paraît qu'après une séance de sport intensive, on se sent mieux. C'est bien vrai, je culpabilise à peine en gobant mon cheeseburger et mes frites.

CHAPITRE 39

Mélissa Même quand je mens

Je tourne en rond dans mon appartement. Il est 19 h 12. Mes collaboratrices ne sont pas encore arrivées. Je fais les cent pas en regardant par la fenêtre toutes les cinq secondes.

Je vais devoir d'abord leur annoncer mon nouveau statut de millionnaire. Puis présenter mon projet.

Des coups de klaxon retentissent dans la rue. J'ouvre la fenêtre. Cassandra tente désespérément de faire un créneau devant une bouche d'incendie, en suivant les indications floutées de ma cousine, sur le trottoir. J'ai raté mon permis deux fois. Un inspecteur d'auto-école lui en a donné un. Les miracles existent.

Félicité et elle arrivent les bras chargés de victuailles. Heureusement. J'étais absorbée par mes pensées. Je n'ai rien préparé.

Elles sont en tenue décontractée, pas maquillées. Le naturel leur donne un côté enfantin et malicieux. Deux écolières bavardes à la récréation.

Je sors rapidement des verres et des serviettes en papier pour que nous puissions nous délecter du pâté en croûte, des olives et du saucisson. Honorablement, elles ont pensé à acheter du soda zéro et des petites tomates cerise pour accompagner le tout. Notre bonne conscience est sauvée.

Je préfère me servir un whisky sec afin de me donner du courage. Il va bien falloir que je me lance.

J'annonce de but en blanc :

— J'ai gagné dix millions d'euros au Loto le jour de la Saint-Valentin.

Elles interrompent leurs papotages. Les pages du dernier magazine people ne sont plus tournées. Elles me regardent béatement puis se jettent un coup d'œil l'une à l'autre avant d'exploser de rire. Félicité réussit même à cracher du soda par le nez.

Mon rire nerveux les accompagne dans leur hystérie communicative. Elles ne me croient pas. Évidemment.

Entre deux spasmes, je tente d'articuler une phrase cohérente.

— Si si, je vous assure, je suis multimillionnaire, les filles.

Je cherche la photographie de la remise du chèque et la leur montre avec fierté.

Cassandra cesse d'ôter la peau de saucisson coincée entre ses dents. Félicité m'arrache le cliché pour le voir de plus près.

— C'est un photomontage, ça se voit, regarde, dit-elle à Cassie, elle est rayonnante sur cette image, c'est Photoshop.

Je lui reprends la preuve avec contrariété.

— Mais bien sûr que j'ai l'air épanouie, patate, je venais de recevoir dix millions d'euros. Appelle mon père si tu ne me crois pas.

— Putain, Mémé, si c'est vrai, qu'est-ce qu'on fout là ? Tu aurais pu nous inviter sur ton yacht, s'indigne Cassandra le plus sérieusement du monde.

Je commence à douter de leurs compétences pour me conduire à la victoire. J'espère qu'elles ont des talents cachés. Bien cachés.

— Je n'arrive pas à y croire, Mélissa, déclare ma cousine.

— Je dis toujours la vérité même quand je mens, c'est vrai.

Félicité s'immobilise. Nos pères respectifs étaient fans d'Al Pacino. Tous les dimanches, après le repas de famille, ils s'installaient dans le salon pour visionner les films de leur acteur fétiche. Cette citation de *Scarface* a bercé notre enfance. Nous nous la sommes appropriée comme une promesse de scout. Cette phrase est notre « croix de bois, croix de fer » ou notre « promis, juré, craché ».

Félicité ne peut plus douter de mes propos à présent. Elle explose de joie comme un volcan en éruption. Elle se jette à mon cou, faisant tomber son verre sur le tapis. Son étreinte est si forte que je manque de m'étouffer. Cassandra saute à son tour tel un petit chien jaloux de ne pas avoir sa caresse.

Je suis transformée en un billet que l'on froisse. Je sursaute quand Cassandra me pince la fesse gauche. Cette fille a vraiment une araignée pendue au bocal.

— Je veux la robe prune que porte Dakota Johnson dans *Cinquante Nuances de Grey*, me lance Félicité avec excitation.

— Je veux Jamie Dornan dans la chambre rouge, exulte Cassandra.

Je suis mal barrée. Ces deux aliénées m'ont prise pour le génie d'Aladin.

— Tout ce que vous voudrez, à une seule condition.

Cassandra se rassoit immédiatement. Apparemment, le deal lui tient à cœur. Elle est prête à m'écouter attentivement. J'amorce tout doucement.

— J'ai besoin de vous pour réaliser un rêve.

Félicité me pince le bras.

— Réveille-toi, Mémé, tu es devenue Obélix. Tu es tombée dans la marmite et tu en redemandes encore !

— Chut, l'interrompt Cassie en lui tirant sur le pull pour qu'elle s'asseye à ses côtés.

Elle a probablement raison. L'être humain n'est jamais satisfait. Il est dans sa nature de vouloir ce qu'il n'a pas. Contrairement aux deux extraterrestres en face de moi, j'appartiens à cette espèce jamais contentée. Je le revendique avec véhémence.

— Je veux et j'exige l'amour de quelqu'un. Qu'il soit raide dingue de moi, qu'il ne puisse plus manger ni dormir sans penser à moi, que son corps m'appartienne et que sa queue ne réagisse qu'en ma présence.

Je souffle. Cette tirade était prête au fond de moi mais l'exprimer à haute voix m'a été difficile. Félicité est stupéfaite. Cassandra lui chuchote quelque chose à l'oreille. Elles se jettent un regard entendu. Puis Cassie tape dans ses mains avec frénésie.

— À moi monsieur Grey ! se réjouit-elle.

CHAPITRE 40

Mélissa Opération David

Parlons sérieusement, maintenant. Je m'assieds sur le pouf en face des filles. Cassandra est sur un petit nuage. Elle est sûre d'elle.

— Ne t'inquiète pas, mon chat, tu as devant toi LA spécialiste pour faire baver n'importe quel mec. Je ne sais pas qui est ta cible mais nous allons développer ton sex-appeal, et là, le gars sera accro, il ne pourra plus chier sans penser à toi.

— Euh, pas la peine Cassie, si on pouvait éviter qu'il ait mon image dans la tête en déféquant, je préférerais.

Elle fait une moue perplexe.

— Si tu veux ! me répond-elle, déçue. Je le connais ?

Elle lève plusieurs fois les sourcils, impatiente.

Le moment de la révélation est arrivé. À l'instant où je prononcerai le nom de celui que je vise, je ne pourrai plus revenir en arrière. J'aurai posé mes cartes sur la table.

— Tu le connais un peu trop, Cassie.

J'inspire une longue bouffée d'oxygène.

— C'est David.

— J'en étais sûre, hurle-t-elle sur une tonalité stridente.

N'importe quoi ! Elle était loin de s'en douter, mais elle se sent toujours obligée d'être au premier rang, quel que soit le sujet de conversation.

— Mémé, il est marié, me culpabilise-t-elle en grimaçant.

Je ne saurais dire si elle est déçue par le fait qu'il ne soit pas libre ou parce que j'envisage de m'en contreficher. Je ne compte pas baisser les bras face à leur morale

naissante. Je rétorque aussitôt.

— Pas encore.

Félicité triture ses ongles manucurés. Je la sens sur la défensive. Elle n'approuve apparemment pas ma décision.

— Je ne pense pas qu'il soit raisonnable de vouloir séparer un couple sur le point de se marier, Mémé, tout de même, imagine si quelqu'un tentait la même chose avec Damien et moi !

Ma cousine m'est insupportable avec ses grands airs de sainte nitouche. Elle est l'arnaque du siècle. L'emballage et le discours font désormais d'elle une personne respectable, modèle en société. Elle oublie aisément les faux pas, les trahisons et les manigances commis pour conquérir son médecin de bonne famille.

J'aimerais lui balancer au visage toutes les fois où je l'ai couverte. Les mensonges que j'ai dû inventer pour faire croire à son fiancé qu'elle était avec moi alors qu'elle prenait du bon temps avec un autre. Certes, elle se tient à carreau depuis plus d'un an, mais le passé est une ardoise qui ne s'efface pas. Son manque d'indulgence m'horripile.

Je ne suis pas le péché incarné. Sa petite vie bien rangée peut duper la pharmacienne ou la boulangère, mais pas moi. Son intervention a jeté un froid sur nos réjouissances. J'attendais un soutien infailible de sa part, son égoïsme éclate au grand jour.

Comment peut-elle se pardonner aussi facilement et ne pas prendre le temps d'entendre mes raisons ?

— Si Damien cédait à la première venue, penserais-tu qu'il est l'homme de ta vie, franchement ?

Ses pieds s'agitent nerveusement sous la table basse.

— C'est différent, ose-t-elle déclarer. Damien et moi, nous nous aimons.

Mais pourquoi ce ne serait pas pareil ? Ma propre cousine ne peut accepter que mes sentiments puissent être réels. Elle ne me prend pas au sérieux. Elle m'infantilise depuis toujours. Déjà quand ma relation avec Vincent avait cessé, elle avait considéré ma tristesse comme une simulation capricieuse.

Je me souviens parfaitement de ses mots à l'époque. Elle décrédibilisait ma peine en qualifiant ma relation de plusieurs années d'« amourette ».

La colère s'insinue progressivement dans mon esprit. J'ai passé l'âge des enfantillages. Les caprices ne sont certes pas exclus définitivement de mon mode de vie : j'utilise encore ce subterfuge pour changer de chaîne de télévision quand le programme que choisit mon père ne me convient pas. Mais je crois sérieusement être plus mature que Félicité.

La mort de ma mère m'a malheureusement projetée dans la dure réalité des responsabilités pendant qu'elle papillonnait de garçon en garçon. J'ai appris à reconnaître

ce qui était important. Distinguer ce qui comptait vraiment de ce dont je pouvais me passer.

— Putain Féli, arrête de me considérer comme une gamine, ce mec n'est pas ma nouvelle lubie de millionnaire. Il éveille en moi des sentiments que je n'avais jamais éprouvés. Pourquoi tu ne te ranges pas de mon côté ?

J'allume une cigarette afin d'apaiser la tension dans mon estomac. Je l'écrase après seulement trois taffes. Elle me donne le tournis.

— Et toi, Cassie, depuis quand ça te dérange les hommes mariés ? Vous êtes deux hypocrites, tout pour vous, rien pour les autres !

Une boule commence à se former dans ma gorge. J'avale une lampée de whisky. Mes yeux me piquent.

— Je n'ai pas le droit d'aimer, moi ? Je ne l'ai pas choisi, sinon j'aurais pris un célibataire !

Félicité applaudit en souriant. Cassandra se lève et m'embrasse sur le front.

— Bravo, Mémé, enfin tu te dévoiles, je savais bien qu'il restait des sentiments dans ce cœur de pierre ! se réjouit ma cousine. Cassie m'avait prévenue que tu avais le béguin pour ce type, nous attendions juste que tu oses enfin nous l'avouer.

Ma mâchoire est sur le point de se décrocher. Ces deux garces ont formé une association de malfaiteurs. Cassandra est la reine de l'entourloupe.

— J'étais transparente à ce point ?

— Qu'est-ce que tu crois, chérie ? On ne la fait pas à Tata Cassie. Ta petite tête cramoisie dès qu'il était dans les parages était très révélatrice, se moque-t-elle.

Je suis soulagée, même si j'aimerais faire taire leur rire taquin à coups de tatane.

Cassandra sort son téléphone de son sac à main. Elle a repris tout son sérieux.

— Tu le veux, n'est-ce pas ? me questionne-t-elle.

Je hoche la tête. Elle approche l'écran à son oreille. Son air est grave... Ses changements d'humeur sont effrayants.

— Allô, David, tu vas bien ?

Je suis une adolescente en rut. Juste savoir qu'il est à l'autre bout du fil m'entraîne dans un tourbillon d'émotions.

— Dis-moi, mon chou, je fête mon anniversaire samedi soir, je compte sur toi, évidemment.

Félicité et moi observons Cassandra à l'œuvre. Elle est née le 3 juillet, son anniversaire est dans plus de trois mois. Je lui fais les gros yeux. Son index sur ses lèvres m'ordonne de me taire. J'obtempère.

— Parfait, je t'enverrai l'adresse dans la semaine, bisous bisous.

Elle raccroche. Sans nous jeter un regard, elle se sert une tranche de saucisson.

— Tu vas parler, nom d'un chien !

— Étape numéro un franchie, déclare-t-elle. L'opération David est amorcée.

CHAPITRE 41

David

Elle me déteste, un peu, beaucoup, à la folie

Je raccroche et contemple mon fond d'écran, le regard dans le vide. L'image de ce paysage méditerranéen se reflète dans mes rétines. Le champ de lavande balayé par le vent semble onduler, l'odeur caractéristique de la fleur violacée est presque présente et le bourdonnement des abeilles est très proche de la réalité.

Je viens de dire oui. Ai-je vraiment prononcé ce petit mot ? Oui ? J'aurais aussi pu répondre « Peut-être », « Je ne sais pas », « Mon emploi du temps est surchargé, je regarde mon agenda et je te rappelle » ou « Non, désolé, je suis au baptême de ma nièce », « Pas de chance, je fête le réveillon de Noël avec toute ma famille, c'est le seul week-end où l'on peut tous se réunir dans l'année », « Zut, je dois garder le chiot de ma voisine », ou même, « Impossible, je ne sors jamais le samedi soir, j'aime être en forme pour la messe du dimanche matin ».

J'aurais pu répondre « Non » ou feindre de passer sous un tunnel au lieu de prononcer le mot fatidique. Il m'a fallu deux minutes et vingt et une secondes pour céder à l'appel de la sirène. L'écran de mon smartphone se met en veille et mon reflet décontenancé me tire de mes pensées. Le type le plus masochiste de la planète ne m'égale pas. Le roi des cons est prêt à être détrôné par le faible d'esprit aux cheveux broussailleux et au nez cassé. Putain de nez cassé ! Je ne vois que lui. Ce petit os fracturé indocile est un gyrophare éblouissant sur ma figure. Cette toute petite déviation au milieu de mon visage me rappelle sans cesse qui je suis. Un con.

Je m'effondre sur mon lit. Les jambes au bord du matelas, les bras perpendiculaires à mon corps. Mes paupières se ferment. Elle sera là. Bordel de Dieu ! Mais qu'est-ce qui m'a pris d'accepter ?

*
* *
*

La semaine est passée à une vitesse incroyable. Chaque réveil me rapprochait de cette soirée. Chaque journée me voyait torturé par mes pensées envahissantes. Mélissa doit me détester. Sans aucun doute. Ses désirs de m'étriper vont pouvoir se réaliser samedi soir. Après que je l'ai laissée en plan, sa haine serait compréhensible. Je fonce droit dans la cage aux lionnes. Seul contre la folle furieuse et ses acolytes, mes quatre-vingt-sept kilos ne feront pas le poids.

Afin de ne pas flipper comme une lavette devant les sœurs Halliwell, mes préoccupations se sont centrées sur le cadeau que j'allais offrir à l'hôte déglinguée. Je pourrai ainsi m'attirer son indulgence, et ma survie en dépendra probablement. Malheureusement, Cassie est assez démente pour plus apprécier les dons en nature que les bijoux et les fleurs. Je ne la connais pas très bien, mais suffisamment pour ne pas ignorer qu'elle aime les hommes et la chair fraîche. J'espère que mon idée sera bien accueillie.

Le vendredi soir, j'anticipe le lendemain en choisissant mes vêtements de séducteur. L'armoire murale dans mon couloir renferme une grande quantité de costumes de créateurs. Taillés sur mesure, ils sont les seuls biens que j'ai emportés avec moi en quittant le domicile parental. Et la voiture. Elle ne m'appartient pas mais la conduire m'apporte un sentiment d'exaltation. Son propriétaire doit rager à l'idée qu'elle soit entre mes mains et cela suffit à me contenter. Je choisis finalement un ensemble classe qui a l'habitude de faire son petit effet sur la gent féminine.

Le samedi matin, le costume pendu sur son cintre me taraude. Il est bien trop chic pour ma confrontation avec Mélissa. Elle pourrait me jeter son verre à la figure, ou le bol de guacamole. J'opte pour une tenue décontractée, un jean et un polo, afin d'être très clair sur mes intentions de ne pas la séduire.

Le samedi après-midi, le doute m'envahit. Et si Mélissa venait accompagnée ? Au bras d'un autre ? L'idée me démange comme une invasion de fourmis rouges. Il est vrai qu'elle devrait être en colère contre moi et qu'aucun avenir n'est concevable entre nous. Mais si elle m'avait déjà oublié ? Mes pensées dansent le pogo dans mon crâne. C'est le bordel ! Je ne veux pas ressembler à un branquignol hors d'état de nuire. J'enfile un bas de costume et une chemise blanche. Le compromis adopté me convient.

Je suis prêt, et même si l'affrontement m'effraie, la petite pointe de bonheur qui m'envahit doucement à l'idée de la revoir me terrifie bien davantage encore.

CHAPITRE 42

Mélissa Indifférence

La semaine a été merveilleuse. Carrie Bradshaw et ses copines dans *Sex and the City* font pâle figure à côté de Cassandra, Félicité et moi. Les boutiques de luxe m'ont déjà livré tous leurs secrets. Certes, les vendeuses paraffinées ne deviendront probablement pas mes copines. Leur parfum irrite les narines, le tintement incessant de leurs bijoux agace mes oreilles et leurs sourires politiquement corrects ne sont pas dignes du Cours Florent.

Mais je crois que je m'habituerai vite au salon privé pour les essayages. Ma garde-robe a été entièrement refaite. La quantité de chaussures et d'accessoires que j'ai amassée est indécente.

Les sacs sont entreposés sur mon lit. Ma première folie de millionnaire occupe déjà une place prépondérante dans le salon, même si je pense qu'une machine à faire des glaces à l'italienne est un achat loin d'être futile. Surtout quand cette dernière propose trois parfums différents.

Je dors donc sur le canapé où mon banquier s'était assis. Je m'y sens bien. Un peu plus proche du joli petit cul de David, sûrement.

Il me tarde de le revoir. Je veux me rendre compte de l'effet que j'ai sur lui. Aurais-je pu duper mes propres sensations ? Je ne le pense pas.

Il a confirmé sa présence à la fête de Cassandra. Pourvu qu'il ne vienne pas avec sa carotte desséchée.

Au réveil, le samedi matin, les propos de mon adorable voisine sont remontés à la surface de mon cerveau préoccupé. J'ai tapé « David Jehan » sur les moteurs de recherche

mais je n'ai rien trouvé qui ait un lien avec celui qui m'intéressait. C'était d'autant plus suspect.

J'ai tapé mon nom sur Google. Une série d'homonymes sont apparus. Des blondes, des brunes, des métissées. Je n'étais pas l'unique Mélissa Grenand. Pourtant, il était facile de me retrouver. J'apparaissais sur des sites de rencontre, de retrouvailles de camarades d'école et sur des réseaux sociaux en tout genre. On pouvait même apercevoir une photographie de mes douze ans, appareil dentaire en prime, dans un article du journal local évoquant ma collaboration à la vente de chocolat au profit d'une association humanitaire.

Tout le monde laissait une empreinte sur Internet. Où était-il ? Qui était-il ?

Aurais-je rêvé les derniers événements survenus dans ma vie ? Mon gain au Loto ? Ma rencontre avec David ? Je finirais par me réveiller sur un lit d'hôpital, camisole bouclée. Le surmenage m'aurait conduite à l'invention d'une vie afin d'échapper à la réalité. Si c'était le cas, je préférerais ne pas être réveillée.

À seize heures, Félicité m'aide à m'apprêter. Je ne voudrais pas me vanter, mais je pourrais être qualifiée d'avion de chasse.

Pas de chirurgie, un peu de poudre de perlimpinpin et je deviens une femme fatale. Des bas résille à couture au dos affinent ma silhouette sous ma robe moulante noire.

Sobriété et élégance. Un maquillage léger pour les yeux, mais une bouche rouge parfaitement redessinée.

Je suis impatiente. Prête et pressée. Félicité pense qu'il est préférable d'arriver en retard. Alors je me lève. Je me rassois. Je m'étire. Je rajuste ma robe. Je retourne devant le miroir. Je fume une cigarette. Je corrige mon rouge à lèvres. Je grille une autre clope. J'enlève mes talons. Je les remets. Ma cousine m'a prise pour une rock star, je crois. Elle exagère.

— Vanille, fraise ou chocolat ? proposé-je à Félicité.

— Aucun des trois, Mémé, me gronde-t-elle. Je tiens à garder ma ligne, moi.

— Tu as raison... un peu des trois, c'est mieux, me raisonné-je en actionnant la manette à plaisir.

Je regarde l'horloge digitale. Les piles ne doivent plus fonctionner correctement. Le temps ne passe pas.

Il est vingt-trois heures quand nous partons enfin. Félicité se gare en bas de chez Cassandra. Elle coupe le moteur. J'ai les mains moites. Elle m'adresse une dernière recommandation.

— Souviens-toi du but de cette soirée, Mémé, tu dois assurer.

Pas la peine de me mettre une pression supplémentaire. Je sais ce que j'ai à faire.

L'appartement est surpeuplé et enfumé. La musique résonne dans les enceintes. Cassandra a dû soudoyer ses voisins et la police municipale pour organiser un tel bordel dans le quartier. Je me débarrasse de mon manteau dans sa chambre, transformée en vestiaire pour l'occasion.

Cassandra vient à notre rencontre. La sueur colle ses cheveux à son front. Je suis un peu paniquée de ne pas apercevoir David.

— Étape numéro un, Mémé, l'indifférence, me hurle-t-elle dans l'oreille pour me faire une piqûre de rappel.

— Je suis au courant, merci.

Sauf que ! Il est accoudé à la fenêtre du salon. Il est de dos mais je le reconnais immédiatement. Il recrache nonchalamment la fumée de sa cigarette. Il a remonté les manches de sa chemise blanche sur ses avant-bras. Ses muscles radiaux se soulèvent chaque fois qu'il fait tomber la cendre depuis le troisième étage, où se situe l'appartement de Cassandra. Son fessier musclé est mis en valeur par son pantalon de costume noir. Il est seul.

Cassandra me secoue violemment.

— L'indifférence, Mémé, me rappelle-t-elle, agacée.

Je n'arrive pas à quitter sa silhouette des yeux. Je suis envoûtée. D'une pichenette, il envoie son mégot dans un vol plané loin devant lui. Son bassin effectue une rotation. Je détourne mon visage.

Je tape la bise à Cassandra comme si je venais d'arriver sur les lieux. Excellente comédienne, elle attrape le premier mec qui passe pour me le présenter. Il me salue. Je m'esclaffe en lui caressant le bras. Nous faisons semblant d'avoir une conversation plaisante. Le pauvre garçon ne capte rien mais reste en notre compagnie, absorbé par mon décolleté pigeonnant. Je m'enquiers de l'effet que je produis sur David auprès de mes amies.

— Il m'a vue ou pas ?

— Il ne te quitte pas des yeux, s'empresse de déclarer Félicité.

Tant mieux. La suite risque d'être un peu plus compliquée. Je me dois d'être subtile... Ma spécialité. Si je l'ignore toute la soirée, je ne serai pas crédible. J'attends ainsi quelques minutes. Je sens son attention sur moi. J'attrape un verre et croise enfin son regard.

Je suis traversée instantanément par une vague de chaleur et d'excitation. Mon cœur tambourine. David me fixe effrontément sans ciller.

Je lève la main et remue des doigts. Un sourire neutre aux lèvres. Un simple coucou amical. Puis je retourne à mes fausses préoccupations sans attendre qu'il me renvoie mon

salut. Je bouillonnerais de frustration si l'on me faisait subir cette indifférence. Je prie pour que cela soit son cas actuellement.

La musique suave m'entraîne sur la piste de danse. Je balance mes hanches. Je remue mon popotin. Je me sens enivrée par le tempo et l'alcool. Nous sommes nombreux à gesticuler mais j'ai l'impression d'être seule, mise à nue par David qui m'observe. La confiance en moi m'envahit. Je me sens belle.

Un jeune homme vient se poster derrière moi afin d'accompagner mes mouvements. Je le soupçonne d'avoir été missionné par les filles. Je me frotte à lui. Ses mains se posent sur mon bassin, qu'il s'amuse à faire onduler sensuellement. Je trouve du plaisir à me laisser faire.

Je vois David gigoter. Il passe devant moi en m'ignorant et quitte l'appartement en une fraction de seconde. J'ai peur d'être allée trop loin. Je m'arrête de danser. Mon esprit me dicte de lui courir après dans les escaliers. Heureusement, Cassandra et Félicité s'empressent de me rejoindre.

— Étape numéro un validée, mon chat, dit Cassandra en m'entraînant dans la cuisine.

Elle sort une bouteille de champagne du congélateur et trois coupes de son placard.

— Trinquons à l'énorme trique que tu viens de provoquer, rit-elle en claquant son verre contre le mien.

Mon soulagement explose dans un rire ininterrompu. Nous finissons la bouteille en contemplant le calendrier sexy des rugbymen offert par l'un des invités et retournons sur la piste, où je peux enfin évacuer ma tension sexuelle sur LMFAO en hurlant avec conviction « I'm sexy and I know it ».

CHAPITRE 43

Mélissa

Avec mes amitiés distinguées

Je m'échappe vers deux heures du matin. J'ai choisi d'appeler un taxi pour rentrer chez moi : Félicité est trop bourrée pour pouvoir me raccompagner. Elle s'est allongée sur le canapé. Ses paupières se sont soudées après le numéro affriolant de lap dance d'un stripteaseur à l'attention de Cassandra. Encore un cadeau, apparemment. Je ne crois même pas qu'elles se soient aperçues de mon départ. Je ne suis pas en reste non plus. Le champagne m'est vite monté à la tête.

Je descends prestement. J'ai besoin d'air frais. Avant même de sortir de l'immeuble, j'allume une cigarette à l'abri du vent. Le froid rougit mes joues.

Cette soirée me laisse une impression contrastée. J'ai réussi ma mission mais la frustration de voir partir David sans avoir pu le toucher ni même lui parler est grande. Je dois m'en tenir au plan. On ne brise pas des fiançailles en une seule nuit. Si j'avais craqué, je serais au mieux le coup d'un soir. Ce n'est pas ce que je souhaite.

Mon impatience sera malheureusement de courte durée. Dans deux semaines, je serai fixée.

La fatigue me surprend. Je suis traversée par une série de bâillements incontrôlés. J'aurais dû attendre au chaud, le taxi a du retard. Je guette la rue au loin quand une silhouette familière me fait signe sur le trottoir d'en face.

David verrouille le cabriolet sport gris métallisé sur lequel il est adossé, avant de venir dans ma direction. Merde ! Je suis ivre. Je cherche du regard une aide pour la proie facile que je suis. Seule face à lui, je risque de tout faire foirer.

Je souris béatement quand il se rapproche. Je me répète comme un mantra le mot « indifférence ».

Indifférence. Indifférence.

Je dois rester dans le classique : des phrases bateaux, la météo, le sport, le yoga. Non, pourquoi le yoga ? Merde, il arrive !

— Ça va, David ? Il fait frais ce soir, tu ne trouves pas ?

Je suis cuite. Il ne me répond même pas. Vite, vite, autre chose.

— Jolie voiture, tu as gagné au Loto, toi aussi ?

Il n'est plus qu'à quelques pas. Je suis soulagée quand il s'immobilise. Une distance de sécurité est maintenue. Il met les mains dans les poches arrière de son pantalon et hausse les épaules.

— J'ai mes petits secrets, déclare-t-il.

J'en suis parfaitement consciente et ils sont apparemment loin d'être petits. Cette voiture n'est pas celle d'un simple stagiaire. Je mens ostensiblement.

— Tu fais bien de les garder.

Il avance d'un pas. Bon sang, que fait donc ce taxi ! Je me mets sur la pointe des pieds en espérant le voir débarquer au bout de la rue.

— Je te raccompagne, me propose David.

La vache ! Il veut ma mort. Lui et moi dans un petit habitacle sans personne pour nous interrompre. Impossible.

— Non merci, j'ai déjà appelé un taxi, il ne devrait plus tarder, maintenant.

Enfin, je l'espère !

— Il est déjà parti, affirme-t-il en souriant discrètement. Il est arrivé avant que tu ne descendes, j'ai payé le déplacement au chauffeur.

Il me prend au dépourvu. Je suis une petite souris coincée dans la cage du laborantin. La situation dérape.

Indifférence.

Je dois lui montrer qu'il ne m'affecte pas. Je n'en ai rien à faire de lui. Il veut me raccompagner ? Très bien : un trajet gratuit dans une belle voiture. Voilà tout.

— Tu vas être obligé de me déposer chez moi, alors. Je te préviens, je ne paie pas la course.

Ses fossettes se creusent. Il prend un malin plaisir à me torturer mais je ne succomberai pas. Je le devance jusqu'à sa voiture. Il m'ouvre la portière en parfait gentleman. Il a vraiment envie de tirer son coup, celui-là.

Son cabriolet sent le cuir tout neuf. Il allume le moteur. Un vrombissement intense se fait entendre. Je suis anxieuse et je ne dois surtout pas le lui montrer, ou il s'imaginerait qu'il m'intimide.

— Chouette soirée, n'est-ce pas ? Cassandra sait organiser de belles fêtes.

Faire la conversation quand la seule chose qui vous préoccupe est de coller votre bouche sur celle de votre interlocuteur n'est pas aisé.

Il roule extrêmement lentement. Je suis dans la panade.

À quoi ça sert de posséder un bolide si c'est pour jouer au petit escargot sur la route ?

Je ne m'étais pas rendu compte que je le disais à voix haute... David me répond.

— J'ai un peu bu, je ne voudrais pas me faire arrêter.

— J'ai beaucoup bu et j'aimerais rentrer chez moi au plus vite.

Il s'arrête sur le bas-côté. Mon cœur fait une embardée. Sa main gauche sur le volant, il pivote dans ma direction. Son regard est oppressant.

— Mélissa, j'ai l'impression que tu m'en veux et que tu m'évites. J'ai joué au con avec toi et je te prie de m'en excuser. Je ne voudrais pas qu'on soit ennemis tous les deux. Je t'aime bien et je n'ai pas envie de te perdre.

Quelle claque ! Ces mots sont blessants. « Je t'aime bien. » Il s'acharne à me faire de la peine. Attendre des heures dans le froid pour me dire ça ! Je ne comprends pas. Je suis convaincue qu'il se voile la face. Si je me fais des illusions, je tomberai de bien haut.

Il cherche à se convaincre qu'il m'aime bien. Seulement. La bonne blague ! L'étape deux de l'opération David lui prouvera le contraire.

Je rentre dans son jeu. Indifférence. Je souris en tapotant ma main sur la sienne, laissée sur le levier de vitesses.

— Bien sûr que je t'ai pardonné, David, un beau garçon comme toi ne laisse pas indifférente une fille comme moi mais je ne t'en veux pas, j'aimerais tellement qu'on devienne amis, moi aussi.

— Super, lâche-t-il doucement, indéniablement déçu.

Je m'auto-congratule. L'étape deux est mise en route.

CHAPITRE 44

Mélissa Ô jalousie !

Si David désire être mon ami, j'exaucerai son vœu. Je n'ai pas de gêne devant mes véritables amis. Je leur confie mes secrets les plus intimes. Je leur quémante des conseils. Voyons s'il peut assumer ce rôle avec enthousiasme.

L'étape deux nécessite quelques sacrifices. Le temps me manque pour me plaindre. Assise à la table de ma cuisine, un pyjama difforme sur le dos, des crottes dans les yeux, je prends sur moi et j'appelle Vincent dès le lendemain matin. Il décroche rapidement.

— Allô Méli, c'est toi ?

J'ai toujours eu le même numéro de téléphone. Si ce n'était pas moi, quelqu'un aurait volé ma puce, trouvé mon code Pin, pour l'appeler lui, son nom n'étant ni dans la liste d'appels, ni au début du répertoire alphabétique. Imbécile !

— Oui, c'est moi.

— Tu t'es enfin décidée à m'appeler, je suis content, dit-il avec une légère dose de prétention.

Entre les lignes, je l'entends penser « Je savais tôt ou tard que tu craquerais à nouveau pour moi ». J'ai besoin de lui, alors je présente mes excuses.

— Désolée Vincent, j'étais débordée, j'aurais dû prendre de tes nouvelles plus tôt. Je n'ai pas arrêté de penser à toi depuis l'autre jour.

Je l'imagine en train de jubiler derrière son combiné. Ma voix éraillée par la cuite d'hier soir lui laisse sûrement penser que je suis émue.

— Tu me manques aussi, Méli, répond-il.

Il dit peut-être la vérité, après tout. Il m'a trahie par le passé mais les gens peuvent changer. Vincent est peut-être revenu sur le droit chemin. Nous étions heureux avant son dérapage. Il se pourrait qu'il me regrette vraiment.

— J'aimerais bien te revoir, Vincent.

— Je ne pouvais pas espérer mieux, confie-t-il.

— Tu es libre demain à ta pause déjeuner ? J'ai découvert un nouveau restaurant, on pourrait s'y retrouver, histoire de discuter un peu. C'est moi qui invite.

Il accepte immédiatement. Vincent sera l'appât idéal. Il galope à toute vitesse. Il est persuadé que son charme est irrésistible pour la pauvre fille que je suis. Il n'y a pas si longtemps, il l'était.

Mais aujourd'hui, Vincent n'est qu'un fade pot de pâte à tartiner à côté de David, le Nutella véritable. Il a le packaging de l'homme idéal, la couleur de la beauté, l'odeur de l'amour, mais il ne peut concurrencer la texture de l'authenticité et le goût de la passion.

Le lundi matin, j'épingle mes cheveux en un chignon strict. J'enfile une jupe fourreau s'arrêtant sous le genou, une paire d'escarpins noirs et une chemise cintrée blanche sous laquelle on peut distinguer la dentelle rouge de mon soutien-gorge à volants. Je suis l'incarnation de la secrétaire prête à passer sous le bureau du directeur. Il ne me manque plus qu'une paire de lunettes carrées à monture noire pour être aussitôt repérée par un producteur de films pornographiques.

Vincent sera subjugué.

Il me retrouve à la sortie de la station de métro. Il porte un costume sobre et une fine cravate. Son métier de commercial en produits pharmaceutiques lui impose une présentation impeccable. Il assume l'apparence du gendre idéal à qui l'on peut faire confiance avec brio. Il a toujours excellé dans ce métier grâce à son bagout. Les petits extras qu'il proposait aux pharmaciennes l'ont également beaucoup avantage pour devenir le vendeur numéro un.

Arrivé à ma hauteur, il m'enlace tendrement. Je réponds à son étreinte. Son eau de Cologne irrite mes narines mais la sensation de réconfort n'est pas désagréable. Nous marchons l'un à côté de l'autre jusqu'à une petite brasserie où les salariés des entreprises environnantes aiment se restaurer.

En poussant la porte d'entrée, le brouhaha nous accueille. Les conversations des clients, le cliquetis des couverts et les appels des serveuses à la cuisine se mélangent joyeusement. La plupart des tables sont déjà occupées.

Vincent m'aide à retirer mon long manteau. Il a le souffle court quand il aperçoit ma tenue.

— Tu es splendide, me complimente-t-il.

De nombreux regards masculins se sont levés pour observer mon effeuillage mais un seul me réchauffe l'échine. David est assis à une table du fond. Il a les yeux braqués sur moi. Il est en compagnie de quelques personnes : l'hôtesse d'accueil enjouée de la banque et d'autres collègues au costume terne.

Félicité a fait du bon travail, la semaine dernière. Elle a attendu tous les jours devant la banque pour repérer les habitudes de David. Il s'est révélé que cette brasserie était la cantine des employés de l'agence.

Vincent dépose nos vestes au porte-manteau de l'entrée. Le regard de David s'assombrit en l'apercevant. Je vois ses doigts se serrer sur ses couverts quand mon ex passe une main sur mes reins pour me guider vers une table libre. Je le sens fulminer au fond de lui.

Avant que nous ne nous attablions, je me penche à l'oreille de Vincent en caressant son bras délicatement. Je lui chuchote d'une voix calme et rassurante :

— Je dois saluer une connaissance.

Je désigne David d'un signe de tête. Les pupilles de Vincent se dilatent quand il remarque son ennemi. Je m'attendais à cette réaction. Il fait mine de vouloir me passer devant pour régler ses comptes. Je presse son bras.

— Vincent, c'est un ami, juste un ami, tu n'as rien à craindre. Gardez vos malentendus pour plus tard. Il y a trop de monde ici pour créer un scandale, nous sommes là pour passer un bon moment tous les deux. S'il te plaît. Je fais preuve de politesse et je reviens à tes côtés.

Ses mâchoires contractées témoignent qu'il accepte à contrecœur. De toute évidence, je ne lui laisse pas le choix.

Je me dirige vers David en souriant. Il me détaille de la tête aux pieds. Chaque pas dans sa direction fait augmenter le volume de mes pulsations cardiaques. Il suffit de sa présence près de moi pour que tout mon corps s'électrise.

Ses yeux se promènent sur mes jambes, puis sur mon décolleté, où ils s'attardent discrètement. Ses lèvres s'entrouvrent.

Il se lève en scrutant Vincent à l'autre bout de la salle. Son expression change du tout au tout. C'est un délice.

Dans un geste maladroit, nous nous penchons pour nous saluer d'une bise qui se voulait amicale. Ses doigts frôlent ma hanche, laissant sur ma peau des picotements agréables, et ses lèvres déposent un baiser sur chacune de mes joues, empourprant celles-ci instantanément.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? me questionne-t-il.

— Je suis venue manger, comme toi.

Je lui désigne son assiette des yeux. Ses collègues m'observent avec curiosité, échangeant des chuchotements peu discrets.

— Avec lui ? me demande David d'un ton frustré et coléreux.

Je me retourne. Vincent scrute le moindre de nos mouvements. Je lui adresse un petit signe de tête pour le rassurer.

— Oui, bien sûr, nous nous sommes retrouvés depuis peu, Vincent compte beaucoup pour moi. Il est bien plus qu'un ami.

David déglutit à mes mots. La serveuse apporte les plats chauds à sa table. Nous gênons le passage.

Le timing est parfait pour le laisser réfléchir à mes derniers propos.

— Bon appétit, David.

CHAPITRE 45

Mélissa Première porte à gauche

Je repars vers ma table en ondulant des hanches comme un mannequin dans un défilé.

Je me souviens de Félicité quand nous étions adolescentes. Elle scandait « Tords pas du cul, la route est droite » quand une fille passait devant le groupe de garçons le plus populaire du collège.

Aujourd'hui, ma cousine a fait de ce déhanché sa marque de fabrique et elle me l'a transmis pas plus tard qu'avant-hier. Je ne suis pas une adepte des talons hauts. Je me suis entraînée pendant des heures pour ne pas ressembler à un canard boiteux.

Vincent me tend un verre de whisky qu'il a commandé pendant mon absence. Il me connaît bien. Nous trinquons.

— Il a été ton petit ami ? me demande-t-il entre deux olives.

Je voudrais ne pas lui répondre. Les questions relatives à David sont trop personnelles. Leurs réponses m'appartiennent. Je ne souhaite pas partager quoi que ce soit avec Vincent à ce sujet. Je transforme la réalité pour ne pas faire échouer ma mission.

— On a eu un léger flirt. Il aurait voulu que ça aille plus loin entre nous mais ton retour m'a déstabilisée. Du coup, quand il t'a vu devant chez moi l'autre jour, il a été blessé dans son amour-propre.

Il gonfle les épaules, fier comme un paon.

— S'il t'emmerde, Méli, je peux m'en occuper, propose-t-il comme un tueur à gages en mal de contrats.

— Non, il a vite tourné la page. Il a une nouvelle petite amie que je connais, le coup de foudre. Il m'a zappée aussitôt.

Vincent semble convaincu par mon scénario. Je devrais peut-être écrire pour la télévision.

Une serveuse nous dépose nos plats. Je suis surprise car je n'ai pas eu le temps de regarder la carte.

— Il doit y avoir une erreur, mademoiselle, je n'ai pas encore commandé.

— J'ai pris l'initiative de choisir à ta place, je reprends le travail dans moins d'une heure, explique Vincent.

J'affiche un sourire complaisant et le remercie. Pourtant, je suis hors de moi.

Il a cru que j'étais un lapin ? Une salade d'endives avec de la vinaigrette à peine recouverte de quelques miettes de jambon et de noix concassées ? J'AI FAIM !

Son assiette de frites me fait de l'œil. Je m'imagine picorer dans son plat et lécher mes doigts, huileux et recouverts de sel. Le pied !

— Je me suis souvenu que tu adorais ça, se réjouit-il en désignant l'objet de ma déception. Tu te souviens, c'était ton plat favori pendant ton régime.

Je prends sur moi pour ne pas lui sauter à la gorge. Il insinue en douceur que j'aurais besoin de rester au régime. Mais l'époque où je mettais mon corps à la diète dans l'espoir de plaire à Vincent est révolue. Les résultats se comptaient au nombre de mes sautes d'humeur et non aux kilogrammes perdus. Et dorénavant, je n'ai plus à me soucier de ce que j'ingère. Si je prenais trop de poids, j'aurais assez de thunes pour me payer des liposuccions régulières.

— Quels sont tes projets, maintenant ? me demande-t-il avec intérêt.

Je sais où il veut en venir. Je le trouve abject. Ma fortune est un point que je ne veux pas aborder dans un rencard. Vincent a le tact d'un chien de chasse devant un animal blessé.

— Je ne sais pas encore, je prends le temps de réfléchir.

— Je suis là pour toi si tu as besoin de conseils, mon père pourrait peut-être t'aider. Tu te souviens qu'il est conseiller financier ? offre Vincent comme aide déloyale en mâchant bruyamment sa bavette d'aloyau.

David a évité de me regarder pendant tout son repas. Il a gardé la tête baissée dans son assiette. Il a à peine touché à son plat de pâtes. J'ai dû faire un effort considérable pour feindre de m'intéresser à la conversation alors que mes yeux étaient irrésistiblement attirés vers lui, juste derrière Vincent.

Le moment est mal choisi mais je n'aurai sûrement plus de créneau pour passer à l'action. Je penche mon buste vers l'avant et j'embrasse mon leurre.

Cette sensation de déjà vu n'est ni désagréable, ni plaisante. C'est un peu comme visionner un film dont on connaît déjà la fin. L'histoire est intéressante mais la chute ne vous surprend plus. L'émotion est en suspens. Je prolonge ce baiser pour être certaine que David ait pu nous voir.

Quand je détache mes lèvres de Vincent, celui-ci se délecte de mon initiative. Je m'en fiche mais je lui offre un sourire satisfait. Il ignore que ce sera le dernier.

— J'ai besoin de réajuster mon rouge à lèvres, je crois. Tu m'excuses une minute ?

Je me lève en emportant mon sac avec moi. Je demande la direction des toilettes à un serveur.

— Escaliers du fond, porte à droite, me lance-t-il en vitesse sans prendre le temps d'interrompre son service.

Je passe devant la table de David. Il ne réagit pas à ma présence, trop absorbé par sa conversation avec ses collègues.

Il ne m'a peut-être tout simplement pas vue embrasser le mollusque. Je vais devoir tout recommencer. Je suis dépitée. Le plan ne fonctionne plus comme je l'avais prévu. L'étape deux était de le rendre jaloux. J'ai apparemment échoué.

Je descends les escaliers en colimaçon dont la rampe en fer forgé me guide au sous-sol. L'éclairage est obsolète. J'ouvre la première porte sur ma gauche. Je tâtonne le mur à mes côtés pour enfin trouver l'interrupteur. Des cartons sont stockés de part et d'autre de la pièce.

J'étais pourtant persuadée que l'on m'avait indiqué la première porte à gauche.

Je recule pour sortir quand je bute sur quelqu'un derrière moi.

Je sursaute. Je vais sûrement me faire sermonner par le personnel pour m'être autorisée à rentrer là où je n'avais pas le droit. Ils pourraient un peu mieux indiquer, aussi.

Je me retourne en m'excusant afin d'éviter toute polémique inutile.

Les yeux verts. Ses yeux verts me toisent. David me domine de toute sa hauteur. La fureur dans son regard m'effraie.

Il bloque le passage de sa carrure imposante. Je me sens soudainement toute petite, claustrophobe.

Je ne bouge plus. Perdre mes moyens devant lui n'était pas prévu au programme. Je suis paralysée quand il se décide enfin à parler. À exiger d'une voix rauque et autoritaire :

— À quoi tu joues, bordel ?

CHAPITRE 46

Mélissa Oh oui !

David fait un pas vers moi. Il semble vraiment énervé. Une veine à sa tempe pulse sous sa peau fine lorsqu'il serre les dents. Son regard me transperce. Je feins l'ignorance.

— De quoi tu parles ? Je ne joue à rien, je cherche les toilettes.

Ses mâchoires se contractent, accentuant les angles de son visage. Il n'est plus qu'à quelques centimètres de moi et je suis suffisamment proche pour sentir son souffle chaud. Je suis coincée.

— Tu te fous de moi, Mélissa ? Tu crois que je ne vois pas clair dans ton jeu ?

Son ton est brutal. Il m'a démasquée. Je suis en colère contre moi-même. Merde !

— Tu te fais des films, David. Laisse-moi passer, je dois pisser, maintenant !

Il faut que je m'éloigne de lui à tout prix. Sa proximité me déstabilise. Si je reste, je me trahirai, ou pis encore, je céderai à la tentation de sa bouche pulpeuse en face de moi.

Je tente de me faufiler sur le côté mais David m'intercepte en posant son bras sur le cadran de la porte.

— Où comptes-tu aller comme ça ?

Il fronce les sourcils, faisant ainsi apparaître la ride du lion entre ses deux yeux.

J'essaie de contrôler ma respiration et les battements de mon cœur. Il est si près qu'il pourrait les entendre.

Son regard émeraude ne cesse de faire le va-et-vient entre mes yeux et ma bouche. La fureur animale qui se dégage de lui me pousse à reculer d'un pas, puis d'un autre, au fur et à mesure qu'il avance.

Je me retrouve vite bloquée. Mes talons cognent contre une pile de cartons.

— Putain, Mélissa, tu cherches à me rendre fou, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui t'a pris d'embrasser ce salopard ?

— J'embrasse qui je veux, David. Qui es-tu pour me dire ce que je dois faire ?

J'ai haussé le ton. Il s'est rapproché un peu plus. Il passe une main dans ses cheveux et les agrippe à la racine. Il semble tiraillé.

— Mais bordel, il a une petite amie ! confie-t-il à toute vitesse.

Comment peut-il le savoir ? David cherche peut-être un faux prétexte pour descendre Vincent dans mon estime. Ce n'est pas nécessaire.

Vincent est un sale coureur de jupons. Il a sûrement une relation sérieuse avec une conne qui ignore encore ses tromperies. Ça ne m'étonnerait pas le moins du monde.

Je dois reprendre le dessus mais je n'arrive plus à me contrôler. J'ai joué la comédie de l'indifférence trop longtemps à mon goût. J'aimerais dire à David ce que je ressens vraiment.

— Toi aussi, et ça ne t'a pas empêché de me peloter comme une vulgaire catin au milieu de la rue alors que tu comptes en épouser une autre dans deux semaines. Garde tes leçons de morale pour quelqu'un d'autre, tu es vraiment mal placé pour parler.

— Ferme-la, Mélissa.

— Pardon ?

Je n'ai pas le temps d'exprimer davantage ma colère. David me plaque contre les cartons derrière moi. Ses mains entourent mon visage en maintenant mon cou immobilisé.

Son souffle s'est accéléré. Je suis écrasée par le poids de son corps. J'ai beau lutter, David me possède. Je peux faire semblant d'être forte, mais je me dupe. Je ne suis qu'une poupée de chiffon à sa merci.

— Arrête, Mélissa, arrête, chuchote-t-il d'une voix presque inaudible.

Il ferme les yeux et prend une profonde inspiration. Je ressens son érection grandir sur mon bas-ventre.

Je vais craquer. Je ne suis pas prête.

Lorsqu'il rouvre les paupières, ses pupilles dilatées expriment une faim vorace. Il fixe mes lèvres sans ciller.

— Cette bouche est à moi, Mélissa, tu comprends, à moi, merde ! susurre-t-il avant de mordre violemment ma lèvre inférieure.

Il maintient son emprise un moment puis transforme sa morsure en un baiser dévorant. Sa langue s'insinue de force dans ma bouche mais je ne lutte pas longtemps contre sa volonté.

Mon corps réagit instantanément à ce comportement bestial. Je suis prise de frissons sur les bras, de fourmillements au creux de l'estomac et de pulsations dans mon entrejambe.

Je le veux. Mon plan fout le camp.

Il interrompt son baiser pour lécher mes lèvres. En temps normal, j'aurais trouvé cela révoltant. Mais pas là. Je suis happée par cette marque de possession. Il semblerait que David cherche désespérément à effacer le passage de Vincent. Il est un félin qui me lave de mes souillures.

Il mordille ma chair entre ses dents.

Puis il recule doucement, relâchant sa domination physique. Je suis paralysée. Ma grande gueule s'est enfouie au fond de la cave. Ses paupières sont à demi closes. Mes joues sont en feu.

— C'est ça que tu veux ? me demande-t-il.

Quel prétentieux ! NON ! Je le veux lui tout entier, son corps et son âme, pas seulement une infime partie de lui. Pas uniquement l'échantillon d'un parfum aux fragrances rares dont je n'aurai jamais le flacon.

Il glisse son index le long de mon cou, de ma bouche jusqu'au premier bouton de ma chemise, en suivant du regard le chemin parcouru.

Il s'immobilise sur la couture un instant avant de faire sauter l'accroche d'un geste vif, découvrant la dentelle de mon soutien-gorge.

— C'est ça que tu veux ? réitère-t-il.

Je ne réponds pas.

Il glisse ses mains derrière moi et empoigne mon cul avec ferveur. Il remonte ma jupe droite sur mes hanches.

En une fraction de seconde, je suis soulevée et déposée sur une pile de cartons. David se plaque entre mes jambes. Ses doigts chatouillent l'arrière de mes genoux. Je sens son intimité réagir.

Tandis que je reste perchée sur ma tour, il s'éloigne pour fermer la porte du débarras, puis bloque l'entrée avec une caisse, semble-t-il assez lourde.

Il revient vers moi à pas feutrés. Ses mains agrippent ma culotte pour la retirer lentement le long de mes jambes.

J'ai le souffle coupé. Je suis anéantie.

Il s'agenouille devant moi. Sa tête se retrouve devant mon sexe.

Il lève ses yeux.

— C'est ça que tu veux ?

CHAPITRE 47

Mélissa Tout ou cunini

Nom de Dieu ! Je ne sais absolument plus ce que je veux. Mon esprit est brouillé par l'interférence que provoque le regard de braise de David.

Je n'ai plus de pensées cohérentes. Je ne suis concentrée que sur la montée de désir entre mes cuisses.

Il m'a à peine touchée, mais mon corps est en ébullition. J'ose imaginer l'espace d'un instant ses lèvres rougies et quelque peu gonflées par ses baisers au creux de mon intimité.

Un tressaillement de désir me traverse.

Mélissa, qu'est-ce que tu risques ? Gâcher tous les efforts accomplis ? Compromettre la réussite de ta mission ? Perdre définitivement David ? Oui, c'est possible. Je le regretterai indubitablement.

Mais j'ai plus d'un tour dans mon sac. Je ne me limite pas à quelques coups bas pour gagner. Je peux rebondir face à l'adversité.

Une bonne partie de jambes en l'air ne me ferait pas de mal, après tout.

La seule règle à ne pas enfreindre, c'est le contrôle. Je dois imposer ma supériorité. Je maîtrise la situation. David et son sex-appeal ne renverseront pas ma détermination. À moi de reprendre le dessus.

Je cambre mon dos en arrière en prenant appui sur les cartons avoisinants. Je plie mon genou droit afin de talonner l'épaule de David. J'en fais de même avec le gauche. Mes escarpins reposent fermement sur lui, écrasant sa chair.

Je hoche la tête en mordillant ma lèvre. Je suis une véritable allumeuse. Son regard devient fou.

Je reprends l'ascendant. J'obtiens ce que je veux. Personne ne me l'impose. Ses joues s'enflamment. J'ai donné le feu vert des festivités.

Sans un mot, David humidifie sa bouche d'un coup de langue sensuelle avant de plonger entre mes jambes. Il parcourt alors chaque pli de ma source de plaisir en se concentrant divinement sur mon clitoris boursoufflé.

Il titille, mordille, suçote et tourne autour de ma zone érogène. L'extase monte rapidement en moi. Je n'arrive plus à distinguer les éléments responsables de ma jouissance.

Ses lèvres, sa langue, ses doigts. Je ne suis plus qu'une boule de sensation prête à exploser. Je me tortille dans tous les sens. Je vais jouir. Je ne maîtrise plus mes tremblements.

David se retire et me contemple. Son regard exprime le désir et l'adoration. J'ai peur de libérer mon plaisir devant lui. J'agrippe l'arrière de sa tête des deux mains. Il ne se fait pas prier pour retourner au creux de moi.

Son coup de langue me plonge dans une série de convulsions incontrôlée. Je jouis dans sa bouche en étouffant un cri.

David se relève doucement.

Il est tellement appétissant dans son costume trois-pièces. Les cheveux ébouriffés par mes mains baladeuses. Les joues rosies et les lèvres humides de mon fluide.

La bosse dans son pantalon témoigne de son envie de poursuivre la fête. J'en ai envie aussi. J'ai un préservatif dans mon portefeuille.

Je me redresse prestement. Le retour sur le plancher des vaches est tourbillonnant. Je manque de perdre l'équilibre. Je réajuste ma jupe étroite en me tortillant sur place afin qu'elle retombe sur les cuisses plus facilement.

David semble perplexe, affolé. Je crie victoire dans ma tête.

— Merci, David, pour ce bon moment.

Il est immobile au milieu de la pièce comme une statue de glace gelée. Je le contourne et pousse avec difficulté les cartons devant la porte d'entrée.

Il ne se retourne pas. La main sur la poignée, je m'apprête à sortir quand il se jette sur le battant pour le refermer.

— Reste, me supplie-t-il.

Une victoire ne suffit pas pour gagner la guerre.

— On m'attend en haut, David.

Je jette un coup d'œil derrière lui et aperçoit ma culotte qui gît sur le béton gris de la cave.

— Je ne reviendrai pas chercher ma culotte, David, fais-en ce que tu veux, mais s'il te plaît, ne t'en sers pas pour me jeter un sort.

Ses épaules s'affaissent. Je lui souris et je sors.

Je me précipite dans la pièce en face, dans laquelle j'aurais dû me rendre depuis le début. Heureusement, il n'y a personne. Je constate les dégâts dans le miroir mal éclairé au-dessus de l'évier. Mon chignon est de travers, ma chemise laisse apparaître mon soutien-gorge et mon visage révèle inconditionnellement ma dernière action.

Quel orgasme ! J'humidifie mes joues avec de l'eau fraîche et replace comme je le peux les mèches évadées. Pour le décolleté, je suis dans la mouise. Impossible de cacher l'accident.

Je prends une profonde inspiration avant de remonter dans le monde réel. La violence du bruit, de l'agitation ambiante et de la lumière éblouissante me secoue.

La Terre ne s'est donc pas arrêtée de tourner.

David n'est pas à sa place mais ses collègues sont encore là. Il doit sûrement attendre en bas pour ne pas faire suspecter notre rendez-vous dans les profondeurs.

Vincent est toujours assis à notre table. De dos, je sens inexorablement la tension qui l'agite. Il déplace nerveusement la fourchette entre ses doigts. Son pied remue comme un métronome indiquant le tempo d'un air de rock metal.

Quand j'arrive à sa hauteur, il lève des yeux coléreux.

— Tu étais où ?

Je n'ai aucun compte à rendre à Vincent. Il a parfaitement joué son rôle mais son personnage n'est plus nécessaire. Je suis une garce mais je ne fais que lui rendre la monnaie de sa pièce, ou plus exactement, celle de sa liasse.

Il m'en a fait voir de toutes les couleurs sans jamais en payer le prix. Ce qui lui arrive maintenant n'est qu'un juste retour des choses.

— À ton avis, Vincent ?

— Tu me prends pour un con ? s'énerve-t-il.

Je lève les sourcils, dédaignant son manque de jugeote. Évidemment que je le prends pour ce qu'il est vraiment.

— Merci pour le déjeuner.

Je récupère mon manteau et quitte le restaurant sous les insultes déblatérées à la volée par Vincent.

Aujourd'hui, j'ai flanché, mais mon dérapage en valait la peine. Je dois à présent réajuster mon plan d'attaque avec les filles. Elles vont probablement me sermonner mais elles ne connaissent pas le pouvoir d'attraction de David. Je ne m'en fais pas. J'ai plus d'un tour dans mon sac.

Je marche dans la ville allégrement. Je me sens légère, délestée d'un poids en imaginant David pantois dans la remise du restaurant.

Le soleil caresse mon visage, la brise effleure ma peau et je me sens bien, comme jamais depuis longtemps.

CHAPITRE 48

David Échec et mat

Tout fout le camp ! J'étais déjà perdu en petit garçon, complètement paumé en devenant un homme, éparpillé en riche, égaré sans mes millions, mais alors là, je ne sais plus où me situer. J'ai pourtant pris cette décision avec fermeté. IL N'Y A PAS D'AVENIR AVEC MÉLISSA ! Ma queue tressaute. Elle peut se manifester comme elle veut, cet appendice me mélange les pinceaux. Je suis un homme ou pas ? Une grosse larve. Seul dans cette réserve. Incapable d'aller de l'avant. Pas seulement à cause de mon manque de rigueur dans mes prises de décisions. Surtout à cause de la béquille entre mes jambes qui m'empêche d'avancer sans que mon gland sensible ne m'insulte.

— Pauvre abruti de tronc d'arbre qui me tient, reste pas là, immobile, rattrape-la, nom d'un testicule, tu ne m'as pas réveillée en fanfare juste pour jouer le métronome ? m'interpelle la branche dans mon futaal.

Je divague. Avant, tout était si simple. J'obéissais et tout se passait bien. Des vents de liberté et de rébellion ont soufflé sur mes perspectives. Mais cette liberté empiète sur celle des êtres chers à mes yeux. Je préfère être esclave pour protéger ceux que j'aime. Je dois donc épouser Marie. C'est tout. Inutile d'espérer. Marie sera ma femme. Ma famille sera protégée, Marie heureuse, l'économie bien portante et mon avenir certain.

Mélissa ? Qui ? Mélissa. Je soupire. Les larmes au bord des yeux. Marie est très belle. Cultivée. Polie. Elle a un groupe sanguin universel. Putain ! Je vais épouser une poche de sang. Le nez enfoui entre mes mains, ma respiration s'intensifie. Je ne dois pas craquer mais la vie est une vicieuse. Mon passé est à oublier et mon avenir est désespérant. Mon

présent quant à lui est une bulle dans laquelle mes émotions se libèrent avant d'être emprisonnées à jamais dans mon âme. Et ça fait mal. Horriblement mal.

Remonter à la surface ne me motive pas. Me noyer dans la peine, les regrets et la colère est bien plus facile. Et pourtant, je sors de la réserve. Mes jambes sont lourdes. Mon crâne est empli par mes pensées obscures. Je ferme les paupières avant de les rouvrir sur la table de Mélissa. Elle n'est plus là. Le connard qui l'accompagnait non plus. Son absence me procure un faible soulagement car il me confirme l'authenticité de ma décision. C'est terminé. Avec son goût sur ma langue et son regard dans mes souvenirs, mon choix n'en est que plus difficile, mais il aurait été impossible avec sa présence auprès de moi.

Suzanne et Max me toisent avec curiosité. Debout devant la table, les mains sur les hanches, je vais les regretter. Ils étaient partie intégrante de ma nouvelle vie, celle de l'espoir.

— Mais David, ce n'était pas la fille du Loto, m'interroge Suzanne derrière ses doubles foyers. Il est interdit de pêcher dans le royaume, mon mignon. C'est une cliente de la banque, tu pourrais avoir de sacrés ennuis si ça s'apprenait.

Je la regarde sans broncher. Max est estomaqué.

— Non, sérieux, mec ? Tu te tapes la millionnaire, s'esclaffe-t-il sans pudeur, un morceau de salade entre les dents. Chapeau bas ! Elle est sacrément bandante, en plus !

Il n'a pas le temps d'exposer à nouveau son sourire entaché que son visage atterrit dans son assiette de bolognaise. Les spaghettis lui collent au front. Je le saisis fermement par le col de sa chemise avant de le renverser de sa chaise.

Il ne mérite sûrement pas autant d'agressivité et je ne me sens pas mieux. Suzanne demeure impassible comme si le spectacle sous ses yeux était d'un ennui mortel.

J'expire bruyamment avant d'aider Max à se relever.

— Excuse-moi.

Ma nouvelle vie avait commencé à cause de la violence. Elle prend fin par la violence.

— Je démissionne.

La stupeur transforme le visage de Suzanne. Je lui souris faiblement et quitte le restaurant sans me retourner.

Le soleil caresse mon visage, la brise effleure ma peau et je me sens mal, comme jamais depuis longtemps.

CHAPITRE 49

Mélissa Dans la famille Boum

J'ai flâné sous le soleil pendant une bonne partie de l'après-midi, découvrant sous un nouveau jour les rues de mon enfance, les parcs municipaux et les vitrines des magasins.

Avoir le temps de ne rien faire est un délice qui s'offre à moi depuis que je suis millionnaire. Il se pourrait que le temps n'ait pas de prix, mais vivre chaque minute pleinement en a un.

Je suis passée à mon appartement pour prendre une douche et changer de vêtements. Marcher sans culotte dans la rue était rafraîchissant mais j'avais l'horrible sensation que chaque personne croisée avait la capacité de voir à travers mes habits.

Le soleil déclinant, j'ai retrouvé mon père devant un concessionnaire d'automobiles. J'ai eu du mal à le convaincre de venir. J'ai dû le menacer d'arrêter le repassage s'il ne bougeait pas ses fesses.

Il est arrivé en retard, comme à son habitude. J'ai failli ne pas le reconnaître. Rasé de près et parfumé, il était accoutré d'une tenue de ville dont j'avais oublié l'existence.

— Qu'est-ce qui t'arrive, papa ? Te serais-tu enfin décidé à être élégant pour plaire à la gent féminine ?

Il râle doucement mais sa mine réjouie m'incite à croire que j'ai tapé dans le mille. Mon père aurait-il eu un rencard ? Je le pousse depuis des années à se remettre en selle mais j'appréhende le jour où il sera en couple avec une autre femme que ma mère.

Je suis persuadée qu'il n'est pas heureux seul. Pourtant, sa fidélité inconditionnelle à son épouse, en dépit du fait qu'elle ne soit plus là, est mon dernier rempart contre mon dégoût des hommes et de l'amour en général.

Je suppose que ce conte de fées n'en est un uniquement parce qu'il s'agit de mes parents. Un autre couple aurait été pour moi une source de pitié et d'incrédulité.

Je ne crois pas du tout au prince charmant. J'ai du mal à penser qu'amour puisse rimer avec toujours. Je doute qu'un homme puisse être fidèle toute sa vie. J'en viens même, avec le temps, à me persuader qu'une femme ne le peut pas non plus.

Je fais, depuis toujours, un constat désastreux sur les relations amoureuses. Alors je regarde mon père et sa dévotion sans faille, et un faible espoir persiste. Mes parents étaient un couple heureux. Ils ont honoré les liens sacrés du mariage. Jusqu'à ce que la mort les sépare.

Sans leur histoire comme modèle, j'aurais méprisé entièrement le concept d'amour.

Mon père tente de détourner l'attention que je lui porte.

— Cela ne te regarde pas, ma fille, est-ce que je m'occupe de tes relations sentimentales, moi ?

— Oui, tout le temps.

— Cela fait bien longtemps que tu n'en as pas eu alors, car je ne m'en souviens plus, raille-t-il gentiment.

L'image de David entre mes cuisses me revient à l'esprit. Je la chasse aussitôt. Mes joues s'empourprent.

— Tu me caches des choses, toi, je le sens, suspecte mon père en pointant un doigt dans ma direction.

— Inspecteur Gadget a encore frappé ! Cesse de fabuler papa, et allons t'acheter une nouvelle voiture.

Il devient gêné en un instant.

— Je n'aime pas l'idée que tu m'offres une voiture. Je n'en ai pas besoin. La mienne me convient parfaitement, bougonne-t-il en dansant d'un pied sur l'autre.

— Ta vieille casserole ne tient plus la route, et puis ça me fait plaisir. Ce cadeau, je le fais plus pour moi que pour toi. Je n'ai pas le permis et tu sembles oublier que tu es mon chauffeur personnel. Je n'en peux plus de casser mon popotin sur chaque nid de poule.

Mon père se contraint à accepter. Me faire plaisir est une de ses priorités, quelque part entre les tournois de pétanque anisés et les parties de cartes enflammées.

Une fois dans le dédale des voitures aux carrosseries luisantes, mon père s'acharne à choisir dans le bas de gamme. Je m'offusque de cette réaction primaire.

— Arrête de jouer à ça, papa, tu fais comme si j'étais une inconnue qui chercherait à t'acheter en te faisant un beau cadeau.

Je ne hausse pas le ton mais l'écho dû aux hauts plafonds des lieux fait résonner ma voix.

— Mais enfin, Mémé, comprends-moi un peu, je n'ai même pas pu te payer ton permis et toi tu veux m'offrir une décapotable. Quel intérêt j'aurais à rouler dans une voiture qui me ferait perdre ma future moumoute ?

— Tu passerais pour un vieux beau et toutes les minettes te courraient après. Fais-moi plaisir, papa !

— Oui, mais toi, qu'est-ce que tu t'offres pour te faire plaisir ? me questionne-t-il avec le plus grand sérieux.

Je n'ai pas besoin de réfléchir à cette question mais je fais semblant. L'argent ne peut m'offrir ce que je désire.

— Je m'offre ton sourire au volant de ce merveilleux cabriolet, lui dis-je en désignant une voiture noire derrière lui.

Il la regarde puis la contemple. L'inspecte puis la détaille. L'essaye puis l'adopte.

Le coup de foudre automobile a encore frappé la gent masculine, à ma plus grande satisfaction.

Je signe mon premier gros chèque. J'hésite un instant sur l'orthographe du chiffre à apposer puis nous rentrons les cheveux au vent, malgré le froid de cette fin d'hiver.

Nous roulons pour inaugurer la nouvelle meilleure amie de mon paternel.

Ce dernier est un excellent conducteur. Un peu peureux, il respecte scrupuleusement le code de la route et les limitations de vitesse.

Sur l'autoroute, il remonte la capote afin de pouvoir enfin pousser le moteur.

Je finis par m'assoupir, bercée par la voix de Francis Cabrel dans les enceintes et détendue par le confort molletonné du siège en cuir.

Je suis soudainement réveillée par un choc qui me plie en avant. Je ne réalise pas où nous sommes jusqu'à ce que je découvre la tête dépitée de mon père à mes côtés.

Une voiture est encastrée dans l'aile gauche du cabriolet tout neuf. Une jeune femme à son volant est en train de pleurer à chaudes larmes.

Nous sortons tous les trois de nos véhicules pour constater les dégâts.

La pauvre fille tremble. Son air enfantin me laisse penser qu'elle ne doit pas avoir plus de vingt ans. Ses grands yeux verts sont inondés de larmes.

Mon père est très mal à l'aise. Une femme qui pleure est pour lui une équation mathématique insoluble.

La jeune fille nous a grillé la priorité à droite. Elle est en tort. Nous établissons un constat. Le bolide qu'elle conduisait n'était a priori pas adéquat pour ses petites mains.

Je comprends sa détresse quand elle nous explique qu'elle vient de bousiller la voiture de son père. Elle paraît si fragile et si innocente. Elle finit de remplir sa partie difficilement. Mon père me tend le document.

— Fais le dessin, Mémé, m'impose-t-il.

— C'est digne d'un élève de maternelle.

Je m'apprête à m'appliquer pour réaliser mon chef-d'œuvre quand mon attention est attirée par le nom en tête de page. Je le relis. Puis je détaille le visage de la mauvaise conductrice. Ses yeux verts larmoyants.

— Gaëlle Jehan ?

CHAPITRE 50

Mélissa Je demande la sœur

— Oui, répond-elle en levant la tête dans ma direction.

Je constate à présent que ses yeux ont la même teinte que ceux de David. Mais qui est-elle ? Elle pourrait être sa sœur ou sa cousine. Elle pourrait être une mine de renseignements précieuse. Qui connaîtrait David mieux qu'un membre de sa famille ? Je suis si près de découvrir sa face cachée. Cette fille fragile détient peut-être la clef de ses secrets.

Je dois pourtant la jouer fine si je veux tout savoir sans être soupçonnée d'espionnage, ni être balancée à l'intéressé. Cette gamine va devenir ma nouvelle meilleure amie. Non, je ne suis pas fourbe, j'utilise à cent pour cent tous les moyens mis à ma disposition pour réussir ma mission.

Si le destin a décidé de mettre cette fille sur mon chemin, ce n'est sûrement pas pour rien.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, l'essentiel est que vous n'ayez rien. Le reste n'est que matériel, votre père comprendra.

Son menton se met à trembler comme celui d'une fillette que l'on gronde. Mon père me donne un coup de coude pour que je joue la chaperonne réconfortante. Je lui lance un regard noir.

Je ne suis pas une adepte des gros câlins. Je ne sais jamais quelle phrase idiote prononcer pour calmer une personne en pleurs.

Si seulement je pouvais être franche avec elle, je lui dirais que ses yeux bouffis et la morve au bout de son nez ne sont pas très assortis à son sac à main griffé.

Je lui tapote l'épaule d'un geste qui se veut rassurant. Ou pas.

— Ça va aller, ça va aller.

Elle essuie la goutte au bout de son nez avec le revers de son pull en cachemire. Son air juvénile est accentué par la forme pleine de ses joues. Elle est pourtant si menue. Son corps svelte témoigne de régimes à répétition ou d'une activité physique intensive.

Une plume prête à s'envoler au moindre coup de vent.

— Excusez-moi mais je ne sais pas quoi dire à mon père, je n'avais pas le droit d'emprunter sa voiture, il va me tuer, geint-elle bruyamment.

Mon père intervient à point nommé.

— Peut-être pourrions-nous vous raccompagner chez vous et temporiser de surcroît la réaction de votre père, propose-t-il avec discernement. J'ai mon utilitaire garé pas loin. Pendant que vous attendrez la dépanneuse toutes les deux, je pourrais aller le chercher.

Mon père est un génie. Il ne sait pas à quel point sa proposition est une aubaine pour moi.

La jeune fille hésite une fraction de seconde. Notre cabriolet semble la convaincre de notre bonne foi, comme si la richesse était un gage d'honnêteté.

Elle doit sans doute penser que nous sommes du même bord pailleté qu'elle. Le sentiment d'appartenir à cette classe sociale n'est pas encore ancré en moi. Je n'ai pas la richesse dans le sang.

— Merci beaucoup, j'accepte volontiers, répond-elle en lâchant son premier sourire.

Les dépanneuses arrivent assez vite et mon père rentre aussitôt récupérer le carrosse de Cendrillon. Nous l'attendons sur le trottoir en nous regardant dans le blanc des yeux. Je lui souris. Elle me sourit.

Je sors mon paquet de cigarettes et le lui tends.

— Mon frère m'étranglerait s'il me voyait fumer, déclare-t-elle en attrapant une clope entre ses dents.

Bingo ! Elle a mordu à l'hameçon de façon inespérée. David serait donc son frère.

— Il n'est pas là, profite-en ! lui dis-je en allumant la flamme de mon briquet.

— Heureusement, s'esclaffe-t-elle, sinon j'aurais le droit à une leçon de morale pendant des heures.

J'essaie de me représenter David en grand frère protecteur mais mes pensées dérivent vers la façon qu'il a de me toucher, sa langue de me faire frémir et vers son membre durci sur mon bas-ventre.

— Il est médecin ou quoi ?

— Non, s'offusque-t-elle, mon frère est un branleur professionnel, au grand dam de mes parents.

Je me demande si on parle bien de la même personne. David est encore stagiaire à trente ans mais ce n'est pas une raison valable pour dévaloriser son travail quotidien de larbin.

Elle s'interrompt dans ses révélations en devenant soudainement très silencieuse et mal à l'aise. Qu'est-ce qui lui prend ?

— Ça ne va pas ?

— J'en ai déjà trop dit, vous êtes peut-être une journaliste ou je ne sais quoi !

Elle lève les yeux au ciel puis ajoute en m'accusant :

— C'est un coup monté ! Vous avez provoqué cet accident volontairement ! me crie-t-elle.

Je jette un œil sur ma droite et ma gauche. Elle pourrait être atteinte de diplopie et parler à mon double imaginaire. Mais j'en doute.

Cette gamine a une araignée au plafond. De quoi parle-t-elle ?

— Eh ! On se calme, maintenant ! Si j'étais journaliste, il faudrait vraiment que je sois grassement payée pour vouloir obtenir un scoop en bousillant mon nouveau cabriolet acheté une heure avant, Ok ?

À moins que le scoop en question ne soit particulièrement intéressant. Au ton de ma voix, Gaëlle a reculé d'un pas.

— Excusez-moi, je deviens paranoïaque avec tous ces paparazzi. Je n'ai pas envie que mon frère se retrouve à nouveau dans les magazines people pour une bourde que j'aurais faite.

Cette information me réjouit. Ma surprise cherche à éclater sur mon visage. Je la contiens du mieux que je peux. David dans les magazines people. Mais pourquoi ?

La mégère de mon immeuble l'avait donc bien reconnu. J'avais oublié ce détail.

Le klaxon rouillé de l'utilitaire résonne dans la rue. Gaëlle s'étonne du changement de catégorie de véhicule.

Je laisse monter la princesse à l'avant pendant que je me serre à l'arrière entre les pots de peinture et les caisses à outils. Je ne comprendrai jamais pourquoi mon père s'acharne à garder tout ce matériel. Au cas où, me répond-il tout le temps. Au cas où quoi ? On l'appellerait en urgence repeindre une rambarde, mastiquer un plafond ou monter un meuble.

À moins que la caisse des retraites ne décide subitement d'annuler ses prestations. On ne sait jamais.

Nous roulons guidés par les indications de la copilote. Emmenés dans un quartier résidentiel où je n'ai jamais mis les pieds, nous nous arrêtons devant un immense portail.

— C'est ici, annonce-t-elle, je vais continuer seule. Merci de m'avoir raccompagnée et désolée encore pour votre voiture.

— Ce n'est rien, répond mon père, j'espère que vous n'en serez pas trop réprimandée.

— Je l'espère aussi, déclare-t-elle la mine déconfite.

Je sors par le coffre pour récupérer une place décente à l'avant. Debout contre la portière côté passager, j'observe les lieux à la recherche d'indices supplémentaires.

Deux caméras de surveillance sont postées aux angles de la grille. Quand celle-ci s'ouvre, un long chemin bordé de pins s'éternise à l'horizon. Impossible d'apercevoir la maison.

La jeune fille s'enfonce dans l'allée faiblement éclairée par des lampadaires londoniens.

J'ai comme un mauvais pressentiment. Ce lieu me donne la chair de poule sans raison valable.

Je marmonne à l'intention de Gaëlle sur le sentier de l'exécution.

— Bonne chance.

CHAPITRE 51

Mélissa

Épluchage et larmes sans oignon

Je demande à mon père de me déposer au bureau de tabac du centre-ville, qui est ouvert jusqu'à minuit et se trouve à quelques pâtés de maison de l'appartement de Cassandra.

En chemin, je l'appelle. Elle met du temps à décrocher. Étrange pour une femme dont la puce est greffée à l'oreille.

— Allô, répond-elle, essoufflée.

— Salut Cassie, c'est moi, je ne te dérange pas ?

J'entends une voix masculine derrière elle et un petit hoquet de surprise émanant de mon amie. J'ai la nette impression de l'interrompre dans une partie de Twister pour adultes.

— Tu ne pouvais pas mieux tomber, ma poulette, se confie-t-elle.

— Je peux passer dans dix minutes ? J'aurais besoin de toi et de Féli pour des investigations indispensables.

Sa voix s'éloigne du combiné. Je distingue à peine ses propos jusqu'à ce qu'elle crie dans mes tympans.

— Dix minutes, Ok ! Dix minutes !

Cette nymphomane accomplie serait capable de monter un cow-boy en plein rodéo. Je me demande d'où lui vient toute cette énergie.

J'embrasse mon père, qui est toujours embarrassé par l'accident. J'ai eu beau lui dire qu'il n'était pas responsable, son sentiment de culpabilité l'a poursuivi durant tout le trajet.

— Ne t'inquiète pas, papa, l'assurance sera en notre faveur, tu auras de nouveau ton joli cabriolet.

— Ah ça non, proteste-t-il, il est hors de question que tu m'en rachètes un. Je prends l'incident de ce soir comme un signe. Dieu ne veut pas de cette voiture.

Je lève les yeux au ciel, amusée.

— Jeanne d'Arc, sors de ce corps ! Depuis quand Dieu t'adresse-t-il des messages ? Que tu écoutes, en plus.

— Je ne changerai pas d'avis, affirme-t-il.

Je laisse mon père avec ses nouvelles résolutions. Me tenir tête jusqu'au bout est de loin un défi de taille. Il aura sa voiture, qu'il le veuille ou non.

Le buraliste s'interroge sur ce que je désire. Aucun magazine de presse à scandale ne m'échappe. Je les prends tous. Les stars en devenir ou en décadence sur les couvertures m'inquiètent. David pourrait être l'un d'entre eux.

Un participant déchu d'une télé-réalité sans prétention ? Je ne vois que cette possibilité.

J'ajoute une cartouche de cigarettes à mes achats. J'en aurai besoin pour mes recherches nocturnes. Je dépense une coquette somme pour un tas de fumier et repars avec quatre sacs bien remplis et très lourds.

J'aurais pu demander à mon père de m'attendre pour me déposer chez Cassandra, mais j'évite ainsi les questions embarrassantes.

Le poids de mes indices tire sur mes bras. Mes doigts se crispent sur les anses des sacs. Je dois m'arrêter tous les trente mètres pour décontracter mes membres. Lorsque j'arrive devant l'immeuble de Cassie, Félicité me rejoint.

— Tu as de la chance que Damien soit de garde ce soir, je n'aurais pas pu venir aussi rapidement, sinon. C'était quoi ce message « enquête urgente » ? s'intrigue-t-elle.

— Aide-moi à monter ça, tu verras.

— Sûrement pas, s'indigne-t-elle, je ne suis pas ton âne.

Félicité est une garce de première classe. Elle monte les étages en me laissant avec mes charges dans le hall. À quoi aurais-je dû m'attendre d'autre de sa part ?

En la suivant avec peine dans les escaliers, je croise un jeune homme aux joues rouges. Le pauvre garçon a dû se faire virer par la mante religieuse. Il ne sait pas la chance qu'il a d'avoir été libéré avant sa décapitation par l'insecte vorace.

J'arrive essoufflée au troisième étage. La porte est entrouverte. Félicité sirote une boisson fraîche dans le canapé. Cassie est en robe de chambre avec une théière à la main.

Je claque la porte. Elles sursautent.

— Ah, petit chat, je te sers une verveine ? me propose Cassie.

Si elle pense calmer mes nerfs avec une tisane, elle se fout le doigt dans l'œil. L'autre pintade confortablement installée me fixe avec incrédulité. Elle m'énerve. Elle et tout le reste.

Je commence à ressentir une irritabilité soudaine. Je me connais assez bien pour savoir que cette émotion ne va pas se diluer rapidement. Je suis sujette à des sautes d'humeur inexplicables depuis mon gain au Loto. Je deviens multipolaire sans raison.

Je commence à comprendre l'utilité des séances de thérapie offertes avec les millions, que j'ai refusées.

Je déverse le contenu de mes sacs sur la table basse. Les journaux dégringolent les uns après les autres.

— Au boulot, les feignasses ! David est dans l'un de ces torchons, il faut le retrouver !

— Oh, je suis épuisée, Mémé, je viens de vivre un véritable marathon avant que tu n'arrives, se plaint Cassandra.

Je suis au bord des larmes. La tension qui circule dans mes veines est à son apogée. Sans soutien, j'ai peur de sombrer dans la folie.

— Écoutez-moi, les greluches, j'ai laissé David me lécher la chatte dans une remise, j'ai rencontré sa petite sœur et je l'ai ramenée dans son manoir hanté. La seule chose qu'elle m'a confiée est que son frère est un moins que rien traqué par des paparazzi. Je suis perdue !

J'ai besoin d'une boussole pour sortir de cette forêt de lianes entremêlées. Je ne comprends plus rien.

— Dans une remise ? répètent en chœur les deux gourdasses, indignées.

— Oh, ça va, je vous expliquerai plus tard.

Je tends un magazine à chacune et nous nous mettons pleinement au travail.

Nous jetons dans un coin du salon les journaux déjà épluchés, dont les contenus répétitifs ne nous apprennent rien de nouveau. Je dois sans arrêt remettre Félicité dans le chemin des recherches : elle est trop absorbée par les potins inutiles.

Je suis de plus en plus stressée. Je dois impérativement trouver David.

— Eurêka, s'exclame Féli.

Elle réveille ma conscience dans un sursaut. Elle a trouvé.

— Donne, donne !

Je lui arrache le journal des mains avec fureur. Félicité et Cassandra se précipitent à mes côtés pour lire l'article par-dessus mes épaules.

Il est là. Sur le papier glacé.

C'est probablement une photographie volée. Il marche dans la rue avec la tige rousse à son bras. Il ne regarde pas l'objectif. Une main dans la poche, comme je l'ai souvent vu

faire, il sourit. Les fossettes en évidence. L'autre le serre contre elle en le regardant avec amour.

Je suis sous le choc. Il paraît si heureux et épanoui sur ce cliché. Je ne vois qu'un couple amoureux dans sa vie quotidienne. Mes espoirs s'effondrent brutalement.

Mes yeux se voilent de larmes naissantes et je n'arrive plus à lire l'article qui scelle ma chute.

CHAPITRE 52

Mélissa L'art de Londres

Je ne suis qu'une femme sans scrupules. J'ai amené David à la déchéance.

Je suis anéantie par la vision de bonheur conjugal qui est sous mes yeux. Je crois avoir une quelconque propriété sur cet homme alors qu'il n'en est rien. Son bonheur s'affiche au côté d'une autre. Je ne peux malheureusement pas prétendre l'avoir déjà vu si rayonnant.

Félicité récupère le journal avant que le liquide salé de mes larmes n'inonde l'article. Elle lit à haute voix.

— Grande nouvelle dans le monde des affaires : David Brianond, l'unique fils de Richard Brianond, P.-D.G. de la firme multinationale industrielle Caparty, épouse la fille cadette du ministre du Commerce et de l'Industrie anglais, George Hodgson. Leur relation fusionnelle depuis deux ans sera officialisée le 28 mars à l'église évangélique baptiste de Lyon. Nous leur souhaitons beaucoup de bonheur.

Mon cœur s'est éteint. La connaissance de cette union pèse sur mon estomac. J'ai la nausée.

— Waouh, s'exclame Félicité avec tristesse.

Les filles me regardent avec empathie. J'inspire de la pitié. Je découvre brutalement que David n'appartient pas du tout au même monde que moi. Il est apparemment né avec une petite cuillère en argent entre les lèvres tandis que je buvais mon biberon de bisphénol A.

— C'est sûrement un mariage arrangé, tente de me reconforter Cassandra.

Une union de convenance n'est pas à exclure. Ils appartiennent à une société dont j'ignore les codes. Leurs parents respectifs sont probablement ravis de leur association.

Ils sont beaux, riches, bien élevés. Ils ont grandi dans la même stratosphère. Ils sont faits l'un pour l'autre. Je me fais du mal en regardant son visage encore une fois.

— Ils sont ensemble depuis deux ans. Ça me semble concret, tout de même. Leur relation est dite fusionnelle. Fusionnelle.

Je répète les mots qui me blessent. David Jehan est David Brianond. Pourquoi utilise-t-il un autre nom ? Pourquoi travaille-t-il à la banque alors qu'il n'a vraisemblablement pas besoin d'accepter les ordres d'un petit patron ?

Ces révélations ne font que réveiller d'autres questionnements. *A contrario*, des éclaircissements s'établissent peu à peu. Je comprends mieux pourquoi, au premier regard, j'avais pris David pour le responsable de la banque. Il a l'habitude de pavaner auprès des plus grands de la société.

La classe n'est pas quelque chose que l'on apprend. On l'a ou on ne l'a pas. Même si j'essayais d'imiter ceux qu'ils l'ont, je ne serais qu'une pâle copie. Ridicule. Je n'étais peut-être qu'un amusement pour le fils à papa qui s'ennuyait.

Sur un point, je suis certaine qu'il ne m'a pas menti. Il n'a vraiment que faire de mon argent. Pour sa famille, dix millions d'euros ne représentent qu'une somme dérisoire.

Mon estime de moi s'échappe comme une fuite d'eau dans la cuvette des toilettes. Goutte à goutte, sans faire de bruit.

Félicité trouve d'autres articles qui enfoncent un peu plus le clou dans ma plaie. Dans l'un d'eux, les journalistes déplorent la disparition d'un richissime et charmant célibataire du marché.

Les photographies qui accompagnent les publications sont déchirantes. David est toujours magnifique. Ses yeux verts transpercent l'objectif.

Dans une revue plus sérieuse, une enquête annonce un mariage à visée politique et financière. Pour l'investigateur de cette recherche, l'union des deux enfants prodiges assurerait la signature d'un contrat entre la firme Caparty et le Royaume-Uni pour une valeur de plusieurs dizaines de millions d'euros.

Dans tous les cas, mes efforts sont vains. Le mur en béton ne pourrait pas s'effondrer avec le fouettement de ma paille. Il est inutile de me battre. Les enjeux de ces noces sont gigantesques. Un mariage de cette importance ne s'interrompt pas comme dans une comédie romantique avec Julia Roberts. Je dois mettre fin à mes illusions.

C'est toute ma veine. Tomber amoureuse d'un homme inaccessible.

Mes épaules sont voûtées. Je suis effondrée sur le canapé. Mes larmes se sont tariées. Félicité s'approche de moi et me caresse la cuisse avec tendresse.

— Je dois tester un hôtel quatre étoiles en Croatie la semaine prochaine, ça te ferait du bien de venir avec moi, Mémé, histoire de te changer les idées, propose-t-elle prudemment.

La tristesse est-elle moins pénible au soleil ? Je ne pense pas. Cassandra se lève d'un bond. Les pans de son peignoir s'écartent sur sa nudité.

— Il n'en est pas question, s'oppose-t-elle. L'opération David n'est pas terminée. Il est le fils de machinchose, et alors ? Vous le connaissez ? Moi pas et je m'en contrefiche. Sa famille ne change en rien les sentiments que tu éprouves pour lui. Si je me trompe, tu me décevrais beaucoup, Mémé.

— Je ne peux pas me battre contre des montagnes, Cassie.

— Elle a raison, rajoute ma cousine, et rhabille-toi, par pitié.

Cassandra obtempère mais sa fougue ne diminue pas.

— Vous êtes deux défaitistes qui ne réussirez rien dans la vie. Depuis le début, tu sais qu'il va en épouser une autre, les nouvelles informations en notre possession sont en ta faveur. Ce mariage est bidon, c'est une transaction financière. Il aurait pu être fou amoureux d'elle, je doute que ce soit le cas. Un homme ne lèche pas la chatte d'une femme si son cœur bat trop fort pour une autre. Tu as réussi à lui retourner le cerveau, continue.

— C'est peine perdue.

— Tu devrais oublier David Bri... je sais pas quoi, et te concentrer sur David Jehan, ajoute Cassandra, convaincue.

Demeurer dans un déni de la situation ne ferait que me faire ressentir l'atterrissage plus durement encore. Reculer pour mieux sauter.

— Mémé, écoute-moi. Profite de la vie, vous pouvez être l'un à l'autre pendant une semaine complète. S'il te restait une semaine à vivre, est-ce que tu renoncerais à être avec lui ? Après, il l'épousera et tu te reconstruiras. D'autres hommes viendront remplir ton cœur et tu l'oublieras, mais ne passe pas à côté d'un bon moment, soutient-elle avec acharnement.

— Vu sous cet angle, je ne peux qu'approuver, ajoute Félicité.

Je ne la crois pas. Cependant, je n'arrive pas à me faire une raison. Le moment de bonheur et d'apaisement que j'ai ressenti en ce début d'après-midi me semble bien loin. J'ai juste envie de David. Ne plus réfléchir.

Juste besoin de lui. Il faut que je le voie.

CHAPITRE 53

Mélissa Cuite

Je dors chez Cassandra après avoir pris une cuite au Get 27. Je comprends pourquoi cette boisson dégoûtante est encore sur le marché. Le premier verre était faute de choix. Le deuxième était pour me châtier de mes décisions, le troisième pour tenter de me faire vomir l'immonde breuvage, le quatrième pour oublier le précédent, et le cinquième, je ne m'en souviens plus.

Autant vous dire que le réveil a été difficile. Entre les pleurs qui m'ont laissé les yeux bouffis, le lit qui m'a tordu le dos, la menthe macérée qui m'a donné une haleine de sorcière et les cauchemars qui n'ont cessé de me réveiller, j'ai une tête proche de celle de Gollum.

Pourtant, je dois voir David.

J'ai les mains tremblantes en arrivant devant la banque. Avant de sortir, j'ai évidemment eu recours à un ravalement de façade en bonne et due forme. Je suis potable.

J'attends mon tour dans la file quand le directeur sort de son bureau. Il m'a probablement aperçue sur les caméras. Je suis sa poule aux œufs d'or.

— Mademoiselle Grenand, quel plaisir de vous voir ! s'extasie-t-il. Que puis-je faire pour vous ?

Je suis un portefeuille ambulancier pour lui. Il m'est insupportable.

— En fait, je suis venue voir David.

— David ? Notre stagiaire ? énonce-t-il avec perplexité.

— Oui, tout à fait.

Il semble décontenancé par ma requête. Ce directeur en carton n'a aucune idée de l'identité réelle du personnel qu'il engage. Le stagiaire qu'il considère comme un bourgeon tout juste bon à apporter des cafés possède pourtant une richesse supérieure à la mienne. C'est à David qu'il devrait faire du lèche-bottes. Il se trompe de cible.

Je ne comprends pas pourquoi David venait tous les jours ici pour se faire traiter comme un chien. Quel intérêt pour lui ?

— David Jehan a démissionné hier, m'annonce-t-il avec dédain.

— Quoi ?

Je ne m'attendais pas à cela. Je suis d'autant plus intriguée.

— Il vous a dit pourquoi ?

Le directeur cligne des yeux plusieurs fois. Il ne doit pas comprendre mon intérêt.

— Non, il a laissé un courrier sur mon bureau en fin d'après-midi, il n'a pas rendu son badge, d'ailleurs, je devrais le lui retenir sur son salaire, rouspète-t-il.

Je fais une grimace de dégoût et quitte les lieux sans me retourner. Putain, David, où es-tu ?

J'ai chaud, tout à coup. Retrouver David est une chasse au trésor qui me tient à cœur.

J'ai eu un petit coup de mou, hier soir, mais la perspective de ne plus jamais le revoir motive mon cœur à se battre. Ce dernier pulse mon sang avec énergie. Il n'est pas prêt à abandonner.

Les propos de Cassandra prennent enfin tout leur sens. Je suis éteinte sans David. Je veux vivre à fond cette dernière semaine de liberté sentimentale.

Je commence à courir. Voilà à quoi je suis réduite, bordel. À courir après un homme.

Les cheveux au vent, je slalome entre les badauds. L'adrénaline me dope efficacement car je ne ressens pas mon souffle court et mes poumons encrassés.

Ma sueur témoigne néanmoins de mes efforts exceptionnels quand j'arrive à la passerelle qui mène chez David. Je frappe à la porte de sa garçonnière sans réfléchir.

Merde, je n'ai pas pensé à ce que j'allais lui dire. Et si c'était l'Anglaise qui me recevait ? J'entends des pas s'approcher. Mon pouls s'accélère. Je me mords la joue.

Le loquet se déverrouille. Et la porte s'ouvre sur lui.

Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Sortez-moi de là ! David est à tomber par terre, à se rouler sur le dos et à réclamer une caresse sur le ventre en tortillant du cul avec frénésie.

Ressaisis-toi, Mémé ! Ressaisis-toi.

Comment ne pas craquer ? Il a déjà réussi à m'envoûter, mais là, je suis complètement foutue. Un pantalon de jogging gris lâchement resserré à la taille par un élastique tombe sur ses hanches. Il est torse nu. Mon regard est pris en otage par ses abdominaux bien dessinés qui forment un V en direction de son entrejambe.

Chaque muscle de son corps m'appelle. Il a les cheveux en bataille comme la fois où je l'ai laissé dans la remise. Je jette un œil derrière lui en priant pour qu'il soit seul. En tout cas, je n'entends aucun bruit.

Il se frotte les yeux. Je l'ai sûrement réveillé, ou alors il a du mal à camoufler l'effet que je lui fais.

— Mélissa, qu'est-ce que tu fais là ? s'étonne-t-il.

Sa voix est rauque et grave. Il racle sa gorge. Ce type respire le sexe par tous les pores de la peau. Je veux qu'il m'appartienne. Personne ne doit le toucher.

— Mélissa ? réitère-t-il devant mon silence.

Je ne vois pas bien ce que je pourrais lui dire. Abandonne tout pour moi ? J'en vaudrais la peine... Je suis quelconque. Je ne casse pas trois pattes à un canard. J'ai une famille de barges, des manières de plouc honteuses, je ne tiens pas une maison correctement, tes parents me détesteront sans aucun doute, je t'agacerai sur tout et n'importe quoi, je chante faux, je rote parfois et je suis de très mauvaise humeur pendant une semaine chaque mois.

Mais je saurai être à la hauteur car je ne vois pas personne d'autre dans ma vie. Je suis pathétique.

— Tu veux rentrer ?

Sa voix est posée. Je panique. Il est serein. Inégalité des chances.

Il s'écarte pour me laisser passer avant même d'entendre ma réponse. J'avance dans son couloir en passant rapidement devant lui.

Il referme la porte.

Je suis sa carrure imposante jusque dans la pièce principale. Un coin kitchenette est séparé du salon par un bar en bois vieillissant. Un clic-clac est ouvert au centre de la pièce devant une télévision éteinte.

Le palace de David est un studio qui semble peu fréquenté. Je cherche la moindre trace d'une présence féminine mais le rangement des lieux n'a pas dû être effectué depuis longtemps. Les vêtements traînent çà et là dans le studio, la vaisselle forme un amas dans l'évier et le cendrier déborde de mégots.

Il s'empresse de ranger le bazar et de refaire son lit avant de me faire signe de m'asseoir.

— Tu habites ici ?

Il lève les épaules, embarrassé par ma question stupide.

— Non, je squatte là en attendant que le propriétaire revienne. D'ailleurs, si tu entends des clefs dans la serrure, saute par la fenêtre, plaisante-t-il.

— Si j'entends la porte s'ouvrir, David, il risque d'y avoir du grabuge dans ton appartement, la locataire ne sera pas ravie de me voir ici.

Il fronce les sourcils en comprenant à qui je fais allusion.

— Elle n'habite pas ici, répond-il avec froideur. Je te prépare du café ?

Je m'en tape de sa boisson chaude.

— Oui, volontiers. Vous vous préservez pour le mariage, comme à l'époque, ou tu es trop insupportable pour partager un appartement avec elle ?

Il lâche la tasse dans l'évier. Elle explose en mille morceaux. Je sursaute.

Les mains appuyées sur la faïence, la tête entre les épaules, David inspire profondément.

— Putain, Mélissa, pourquoi tu me fais ça ?

Il se retourne brusquement.

— Pourquoi tu es là ? Je vais me marier, Mélissa.

J'ai une boule dans l'estomac mais je ne me laisserai pas abattre.

— Et toi, David, pourquoi tu m'as laissé rentrer ?

CHAPITRE 54

Mélissa Mien

Je suis paralysée. Audacieuse mais paralysée. Autant jouer cartes sur table. Ne pas tourner autour du pot.

David ne veut pas de moi, mais pourquoi me laisse-t-il approcher ? Sans broncher ?

Je me suis levée et je chemine doucement vers lui. Les mains crispées sur l'évier, il scrute le moindre de mes gestes avec attention.

J'avance à tâtons dans l'obscurité de son âme. Je prendrais autant de précautions s'il s'agissait d'une bête sauvage blessée. Vulnérable mais indomptable.

J'arrive à sa hauteur et les quelques centimètres qui nous séparent sont chargés d'une haute tension sexuelle. David n'a pas répondu à ma question. Il n'a pas bougé d'un pouce. Tel un fauve prêt à bondir, il observe et tente d'analyser la situation qui lui échappe.

— Tu n'as rien à me dire, David ? Pourquoi tu ne me demandes pas de partir ?

Sa pomme d'Adam effectue un va-et-vient et ses mâchoires se contractent. Je fais un pas de plus.

Ma bouche est à la hauteur de ses pectoraux. Je lève les yeux pour les plonger dans les siens. Ses iris sont enflammés.

— Tu n'as qu'une chose à dire et je m'en vais.

Je pose mes doigts sur sa poitrine. Il tressaille à mon contact. Sa tête effectue un mouvement de recul. Son visage exprime de la douleur, comme si ma main avait brûlé sa peau.

Il ne me reste qu'une semaine. Je ne dois pas renoncer. Il résiste mais je ne l'entends pas dire non. Je continue.

Je descends mes doigts d'un frôlement chatouilleux le long de sa ligne abdominale. Sa peau se couvre de chair de poule et les poils de ses avant-bras se hérissent comme lors d'une réaction électrostatique. Je frissonne.

— Je peux partir si tu le souhaites.

Je ne pourrais pas être plus explicite. Qui ne dit mot consent. Je prends son silence comme un signe d'approbation.

Si je vais trop loin, ça m'est égal. Je le désire plus que tout.

Je n'arrive pas à résister à son corps. David est la tentation. Il est une gaufre au sucre en plein régime, le marron glacé de Noël, la coupe glacée recouverte de chantilly en été, les churros à la fête foraine.

Je salive quand je le vois, je souris quand je le sens, je tremble quand je le touche et j'en redemande encore quand je le goûte.

Ma main arrive sous son nombril. Je griffe sa peau délicatement sous l'élastique de son pantalon. Il ne porte pas de caleçon et j'atterris directement sur la peau soyeuse et lisse de son membre en érection. Un son rauque s'échappe de sa gorge. Mon excitation en est automatiquement amplifiée, comme si ses sensations étaient branchées sur les miennes.

Je veux libérer son désir. Prendre le contrôle. Faire de lui un être sensible hors de maîtrise face à moi.

J'aimerais que le puissant David s'abandonne à la simple Mélissa.

Je peux lui faire oublier son mariage imminent, ses responsabilités.

Je m'apprête à m'agenouiller devant lui lorsqu'il m'agrippe fermement les poignets. Son emprise est tellement forte que je sens des picotements douloureux sous ma peau fragile.

Il me relève sans ménagement. Sa violence ravive ma tristesse. La honte coupe net mes ambitions. Des larmes montent rapidement sous mes paupières. Je les freine avec difficulté.

Je me sens rabaissée, sale. Mon envie n'est pas partagée. Je suis seule avec mes frustrations. Sa colère est visible. Il amène mes poings serrés sur son torse.

— Je veux que tu partes, articule-t-il, brisant ainsi le peu de confiance qu'il me restait.

Il l'a dit. Il ne veut pas de moi ici. Il m'est trop difficile d'accepter son rejet. Trop douloureux.

Je respecte ma parole. Je cherche à me libérer pour fuir le plus vite possible.

J'accepte de souffrir, mais pas devant lui. Ma fierté n'est pas sauvée mais des fragments de mon orgueil persistent.

David ne me laisse pas partir. Au contraire, il maintient son emprise sur moi en me plaquant contre lui. Je ressens encore plus la chaleur de son corps.

— Mais je n’y arrive pas, chuchote-t-il, sur mes lèvres.

Il relâche mes poignets, rétablissant la circulation sanguine dans mes doigts ankylosés.

— Alors ne t’en empêche pas.

Il me soulève et je glisse mes jambes à califourchon autour de son bassin. Son érection se presse contre moi. Il m’allonge délicatement sur son clic-clac en embrassant voracement mes lèvres. Puis il interrompt ses baisers.

— Je ne peux pas renoncer à mon mariage, Mélissa, déclare-t-il, la gorge nouée.

Je l’agrippe par le cou. Pourquoi ne se tait-il pas ? Je ne veux pas penser à la rousse.

Il engage sa langue dans une lutte sensuelle avec la mienne. Nous sommes à bout de souffle.

— Et je ne peux pas renoncer à toi, avoue-t-il.

Je chuchote à son oreille des recommandations peu scrupuleuses. Je me moque du bien et du mal. Si je dois payer le prix de mes péchés, je le ferai au centuple pourvu que notre union corporelle ne cesse pas en cet instant.

Je le veux en moi car ce n’est que comme ça que je me sentirai entière. Depuis que j’ai rencontré David, j’ai toujours l’impression qu’il me manque quelque chose. S’il me comble, j’espère me sentir mieux.

— Arrête de penser.

Il agrippe mes hanches sauvagement.

— Et baise-moi.

Sa respiration se rompt sous l’assaut de mes paroles. Je ne me reconnais plus. Je n’ai jamais tenu des propos aussi crus à un homme. David bouleverse mes convictions, mes certitudes et ma morale. Et je ne le regrette pas.

Nous nous déshabillons avec sensualité. Chaque vêtement ôté nous rapproche un peu plus de l’assouvissement de notre besoin d’être l’un contre l’autre. D’être l’un à l’autre.

Nous nous caressons avidement et naturellement. Je le découvre. Il me parcourt.

David gémit au creux de mon épaule lorsqu’il me pénètre. La sensation est exquise et réconfortante.

Ses yeux ne me lâchent pas pendant les va-et-vient maîtrisés de son corps dans le mien.

Je jouis avec délice dans un tremblement prolongé entre ses bras alors que lui-même perd le contrôle en gémissant mon nom.

Nous restons un long moment dans notre bulle. Plus rien n’existe autour de nous. Le temps s’est arrêté. Il n’y a plus que lui et moi.

J'ai peur de quitter la chaleur de ses bras, le confort de son lit. Je sais qu'il faudra nous lever tôt ou tard. La parenthèse s'effondrera et la réalité nous assiègera avec la méchanceté dont elle a l'habitude. Je veux profiter de cet instant pour me le rappeler plus tard.

David aura été mien.

Je me sens bien et je m'endors sur son épaule tandis qu'il caresse mes cheveux comme un homme le ferait à la femme qu'il aime.

CHAPITRE 55

Mélissa Vue et nue

Des frissons parcourent mon dos. Un courant d'air frais me dérange. Le drap est descendu sur mes chevilles et je suis nue. Merde ! Je suis à découvert.

La cellulite de mes cuisses s'écrase sur le matelas. La peau flasque de mon ventre se répand devant moi. Je suis horrible.

Des rires se font entendre en fond sonore. Je ne distingue pas les voix immédiatement. Je ne suis pas seule avec David. Qui est-ce, bordel ? Si quelqu'un est rentré dans son appartement, cette personne m'a forcément vue à poil en train de roupiller. La honte !

Je cherche un tee-shirt à vite enfiler, ainsi que ma culotte, qui gît sur le sol. Les ricanements proviennent du fond du couloir, dans la pièce adjacente à la kitchenette. Je n'ai pas visité les lieux, mais je suppose qu'il s'agit de la salle de bain. Quoi d'autre ?

Je m'approche doucement, sans faire de bruit. Je cogne mes orteils contre le pied de la table basse. J'essaie d'étouffer un gémissement de douleur.

Je regarde par la fenêtre, il fait déjà nuit. J'ai somnolé dans les bras de David jusqu'à m'endormir profondément sans entendre les mouvements autour de moi. Il ne m'a pas réveillée mais j'aurais préféré, au lieu de me donner en spectacle devant son invité.

J'avance jusqu'à la porte d'où les rires s'échappent. Je colle mon oreille contre la paroi afin d'entendre la conversation. Une voix féminine me surprend. Le battement de mon cœur s'accélère. Une femme. Chez lui. Je distingue quelques bribes de leur dialogue.

« Arrête. Oh. Chut. Idiote. C'est toi. »

Je ne comprends rien mais je ne suis pas rassurée. Les rires et les gémissements s'amplifient. Qu'est-ce qu'il se passe derrière cette porte ? Putain de bordel de merde ! Je panique.

Le carrelage sous mes pieds nus me glace le sang. Je ne sais pas si je dois partir ou rester. J'ai passé un moment merveilleux avec David et bien plus que ça encore, mais une petite voix dans ma tête me crie de me méfier. Je retourne à pas feutrés dans le salon quand la porte s'ouvre derrière moi.

La voix féminine s'exclame sur un ton sarcastique à l'attention de David.

— Ah, ton ver solitaire est réveillé !

Je suis immobile. Je n'ai pas le courage de me retourner car cette voix de crécelle m'est familière. C'est impossible ! Impossible !

— Elle s'est habillée, en plus, quel dommage ! J'aurais voulu mater son gros cul encore une fois ! lance David avec mépris.

Non ! Non ! Je n'ai pas pu me ridiculiser à ce point. Un poids douloureux tombe dans mon estomac. Les propos que j'entends sont haineux. Ils me déchirent.

Je me retourne sur un David méconnaissable. Lui et son Anglaise me toisent de la tête aux pieds.

— Oh non, tu ne vas pas te mettre à pleurer, quand même, soupire-t-il, agacé.

J'ai une boule dans la gorge qui m'empêche de respirer convenablement. Je suffoque.

Choquée, je n'arrive pas à croire à ce qui m'arrive. David vient de me baiser et sa future femme s'amuse à en rire sournoisement.

Je ne l'ai jamais vu aussi méchant. J'ai devant moi un être odieux, sans scrupules, sans pitié. La garce s'avance vers moi.

— Tu t'imaginais quoi, franchement ? Qu'il pouvait être amoureux de toi ?

Ils rient à l'unisson devant mes larmes qui jaillissent.

— Tu t'es bien regardée ? ajoute-t-elle.

— Mais David, c'es... c'est une plai... pl...

Je bégaie, incapable d'aligner deux mots. Ma bouche est sèche. Ma naïveté me sidère. Mes jambes flagellent. Je vais finir par m'écrouler.

— Enfin, Mélissa, toi et moi venons de deux mondes différents. Ne le prends pas pour toi. Nous avons passé un bon moment, voilà tout. Tu ne pensais quand même pas qu'il y avait autre chose entre nous, dit-il posément sans laisser transparaître aucune émotion dans sa voix grave.

Je suis déjà tombée sur de belles vermines, mais ces deux êtres abjects les dépassent de loin.

— Vous êtes malades !

L'Anglaise lève les yeux au ciel puis s'approche de David pour l'enlacer. Sa bouche se colle à la sienne. Je vois leurs langues se mélanger devant moi. J'ai un haut-le-cœur violent.

Mon Dieu ! Elle s'arrête brusquement et me jette un regard haineux.

— Bon, casse-toi maintenant, tu ne vois pas que tu déranges ? aboie-t-elle.

Je suis prise de convulsions. Mes pleurs sont si douloureux qu'ils compressent ma poitrine. Je souffre dans une série de tremblements et tombe au sol dans une chute bruyante. Ma tête cogne contre la table basse.

Je me réveille en sursaut. Mon corps est en nage. Mon visage est humidifié de larmes réelles. Putain de cauchemar !

Je suis tombée du lit. Une douleur lancinante pulse dans mon crâne. Je tâte la bosse sur mon front. Quelle conne ! J'ai du mal à réaliser que ce n'était qu'un mauvais rêve. Très mauvais.

Je cligne plusieurs fois des paupières. Je suis bien chez David, mais je n'entends aucune voix. C'est un soulagement. J'appelle faiblement.

— David. David.

Personne ne répond. Je suis seule. Le soleil commence à se coucher à travers la baie vitrée. Je me lève pour partir à la recherche d'une quelconque présence humaine.

Mes vêtements sont soigneusement pliés sur la table basse. Une feuille manuscrite les recouvre. J'attrape le message avec précipitation.

« Mélissa, je n'ai pas eu le courage de rester. Je t'ai observée dormir. Tu semblais si sereine alors que je bouillonnais de rage. Je te mentirais si je te disais que te faire l'amour ne fut pas un moment de grâce dans ma vie. Tu me fais oublier le futur. Je n'aurai pas mauvaise conscience. Accepterais-tu de devenir ma maîtresse pour l'éternité ?

Putain, tu me rends fou ! Je dis des conneries. Tu mérites tellement mieux.

J'envie le connard qui aura droit à cette chance. J'espère ne jamais croiser son chemin.

Souhaitons-nous bonne chance.

Tu peux claquer la porte en partant.

P.-S. : j'ai gardé ta petite culotte afin de pouvoir me jeter un sort, il faudra au moins ça pour m'exorciser de toi. »

CHAPITRE 56

Mélissa Boîte à sucre

Et moi ? Comment arriverai-je à oublier David ? Je ne suis pas envoûtée. Je suis amoureuse. Il faut que j'efface cette idée de ma tête. Amoureuse, bordel ! Quelle connerie ! Je suis masochiste à ce point ?

Ça recommence. Ce type est un véritable connard et je ne perçois que les petits cœurs qui tourbillonnent dans mon cerveau comme une envolée de papillons multicolores. L'amour rend aveugle ? NON ! Je vois bien que je n'ai aucune chance, qu'il ne s'évadera pas avec moi sur un cheval à la robe blanche galopant sur le sable fin d'une plage exotique. L'amour est un champignon hallucinogène. Il rendrait sympathique un cafard rampant.

Je suis dans la merde jusqu'au cou. Je lis et relis son message à plusieurs reprises. Alors que je n'arrive même pas à retenir mon numéro de téléphone, chaque mot de sa lettre est gravé dans ma tête.

Je devrais avoir de la peine. Il me quitte. Mais nous n'avons jamais été ensemble. Pourquoi suis-je si satisfaite, alors ?

Je fais un tri dans ses propos et ne retiens que le fait d'avoir été un moment de grâce dans sa vie. David ne se serait pas donné la peine de me le noter s'il ne le pensait pas vraiment. Un simple « claque la porte » aurait été suffisant. Une larme solitaire atterrit sur le mot « chance ». Je ne me suis pas rendu compte que je pleurais.

L'encre se dilue. Je l'éponge avec mon tee-shirt pour ne pas que l'eau se propage sur l'intégralité de la phrase. « Souhaitons-nous bonne chance. »

Il devrait juste faire ce vœu pour lui-même. David aura besoin de toute la veine du monde pour croire en cet adieu. Je ne compte pas baisser les bras.

Je me rhabille avec la lenteur d'une limace dégoulinante. J'espère au fond de moi son retour imminent. S'il changeait d'avis en cours de route et qu'il revenait en courant jusqu'à son appartement, je serais là. Mais si je n'y étais plus, il reprendrait ses esprits et renoncerait à moi, encore une fois.

Définitivement, je suis foutue. Cupidon est un sale mioche, une tête à claques. Si je l'attrape, je lui ferai bouffer des épinards en conserve.

Je suis prête à partir. Devant la porte, je jette un coup d'œil à cet étrange cocon que je ne reverrai probablement jamais. Je ne comprends pas pourquoi David vit dans un misérable studio. Je suis persuadée qu'il y a assez de place pour lui chez ses parents.

Je devrais vite oublier l'idée qui me traverse l'esprit. Je suis bien élevée. Il y a des choses qui ne se font pas.

Mentir, c'est mal. Voler, c'est mal.

Fouiller, c'est mal.

Il me faut tout de même avouer que coucher avec un homme quasi marié n'est pas une action moralement acceptable non plus. Si je me fais surprendre un doigt dans la confiture, je serai punie pour une infime quantité du délice. Alors que si je plonge ma langue dans le pot, je serai punie aussi, mais avec un plus grand plaisir à la clef. Quitte à pécher, autant y aller franco.

J'ôte mon manteau et le jette au sol dans l'entrée. Je retrousse mes manches. Si un indice me permettant de mieux connaître David se trouve dans son appartement, je le trouverai.

Le temps m'est compté mais le lieu des investigations est assez spartiate.

Je me dirige directement vers les armoires murales au fond du couloir qui mène à la salle de bain, puisque dans le salon, il n'y a que le lit et la télévision. Je fais coulisser les portes en mélaminé blanc. Une penderie pleine à craquer de costumes trois-pièces s'étend devant moi.

Quelques paires de chaussures traînent au sol. Des boîtes de paperasse sans intérêt. Des factures au nom de Jehan, une attestation de Sécurité sociale, un contrat d'assurance automobile. Rien de folichon.

J'ouvre une boîte à chaussures où sont rangées plusieurs photographies. Jackpot ! Une rétrospective de son passé à travers quelques clichés pourrait se révéler très utile.

Je m'assieds en croisant les jambes de telle sorte que mes cuisses reposent sur mes pieds. Je découvre David. Il est photogénique, ce con ! Pas une seule fois son visage n'est déformé par une grimace enlaidissant son joli petit minois.

Pourtant, en le regardant avec attention, David n'a rien d'un mannequin aux traits parallèles et symétriques. Une légère déviation de sa cloison nasale, probablement due à un cassage de nez dans les règles de l'art, lui confère un caractère ténébreux, sauvage et viril.

Avec son franc-parler et ses moqueries non retenues, je ne suis pas étonnée qu'une personne susceptible lui ait pétié la gueule. À moins que son côté maladroit ne lui ait valu une chute accidentelle dommageable.

Ses yeux verts cristallins traversent le papier brillant pour m'atteindre au plus profond de mon âme.

Une image le représente enfant en kimono de karaté, avec une ceinture jaune. Les bras en avant en mode défense, une fillette le dévisage avec admiration. Je reconnais sa sœur.

De nombreux clichés qui suivent montrent leur complicité évidente. À tous les âges, le grand frère est souriant auprès de sa petite protégée. Il est attendrissant ainsi.

Je pense aussi découvrir sa mère. Sur une photographie jaunie par le temps, elle tient un nourrisson dans ses bras, épanouie par la maternité. Ses yeux sont de la couleur familiale. Elle est resplendissante. Aucun doute ne subsiste sur l'origine de la beauté particulière de David. Même si aucun cliché de son père ne me permet de comparer, il est le portrait craché de sa maman.

Je suis émue par ces instants de bonheur capturés. Je suis attachée aux valeurs de la famille. La suite, au contraire, me pince l'organe pompeux qui me permet de vivre.

Je suis électrocutée par les autres photographies, sur lesquelles David se retrouve en compagnie de sa fiancée. Marie, si je me souviens bien. Évidemment, je ne l'ai pas oubliée, inutile de me le nier. J'aimerais effacer son existence mais elle est là. Toujours.

Devant la grande roue, il colle ses lèvres sur sa joue en souriant dans un selfie un peu flou.

Je jette le tas de réalité au fond de la boîte et la referme avec vigueur. Si seulement leur amour pouvait se réduire à ce carton, bien au fond du placard, comme un monstre imaginaire.

Une petite caisse en aluminium, ayant probablement contenu du sucre en morceaux dans une vie antérieure, me fait de l'œil. En l'ouvrant, je découvre le trésor de Picsou. Apparemment, le stagiaire est un adepte des bas de laine. Il planque des espèces comme un survivaliste.

Et vu la quantité de billets de cinq cents euros entassés dans cette boîte, David s'apprête à payer une maison en liquidités. À vue d'œil, il pourrait y avoir là plusieurs centaines de billets. Un paquet de fric !

La chasse aux informations me trouble plus qu'elle ne devrait m'éclairer. Je referme le couvercle, efface toute trace de mon passage et quitte l'appartement en claquant la porte.

CHAPITRE 57

Mélissa Il est mort le géant vert

Je passe la soirée à scruter l'écran de mon téléphone. Et si je l'appelais, tout simplement ? Il serait légitime que je demande des explications. Après tout, une femme correcte en demanderait. Je ne cesse de faire dérouler la liste d'appels sous mon pouce.

J'hésite puis j'appuie sur son numéro, que je n'ai pas encore nommé. La tonalité d'attente est un compte à rebours stressant. À la troisième sonnerie, je panique. À la quatrième, je m'angoisse. À la cinquième, je déprime. Je tombe sur sa messagerie. Je raccroche.

Je fais les cent pas dans mon appartement. Il n'a pas dû entendre mon appel. Il est peut-être dans un lieu trop bruyant. Lorsqu'il s'en apercevra, il me rappellera aussitôt. À moins qu'il ait bien vu mon nom s'afficher. Mélissa la fille facile. Un petit coup et on n'en parle plus. Non. Ou peut-être que si ? Je me pose beaucoup trop de questions au sujet de cet homme. Il était pourtant si simple en apparence.

Pourquoi a-t-il fallu qu'il vienne compliquer cette aventure avec son mariage à la noix, son statut de « fils de » et ses secrets financiers ? Je ne me connaissais pas cette faiblesse devant le sexe opposé. Je n'ai peut-être jamais aimé avant lui. Comment puis-je éprouver des sentiments aussi forts pour quelqu'un que je connais à peine ? Je l'ignore.

Je relance l'appel. Mon cœur s'affole jusqu'à ce qu'il s'arrête net en entendant son répondeur. Il a coupé son téléphone. Espèce de salopard !

Je suis prise d'un accès de rage incontrôlé. Je jette mon mobile contre le mur du salon. Il vole en éclats mais ma colère n'en est pas amoindrie.

J'ai envie de cogner tout et n'importe quoi. Je commence à donner des coups de pied dans le canapé puis je me rabats sur un coussin dont je mords la housse comme un chien enragé. Merde ! Je vais finir par perdre une dent si je continue à faire le caniche.

Je n'ai jamais été autant frustrée de ma vie. Je veux entendre sa voix. Cette histoire ne peut pas s'arrêter comme ça. Je refuse de commencer mon deuil. S'il pense s'en tirer aussi facilement, il se met un doigt tout au fond du canal rétinien. Je ne le laisserai pas me mettre de côté comme une vieille chaussette, au fond du tiroir, celle dont on ne retrouve pas la jumelle.

Mon désarroi est à son apogée. J'ai besoin de réconfort, de tendresse... de Titi. Quand j'étais plus jeune, mon père était parfois désemparé face à mon chagrin. La moquerie d'un camarade, la dispute avec une copine ou l'échec à un contrôle scolaire nécessitaient une consolation que lui seul ne pouvait apporter. Mon père m'emmenait alors à la ferme, nos bras chargés de carottes desséchées et de biscottes. Le poney Titi nous attendait toujours avec impatience. Sa robe marron clair, sa crinière jaunie et son haleine putride suffisaient à soulager mes peines. C'était très efficace à l'époque. Le serait-ce encore aujourd'hui ? Je me saisis de mon ordinateur portable. On verra bien !

J'attends le lendemain matin pour retourner chez David. Même s'il veut m'éviter, il va bien devoir passer chez lui un jour ou l'autre, au moins le jour de son mariage.

Je ressemble à une folle à lier. Je suis parfaitement consciente que ma réaction est excessive, à la limite du harcèlement.

Je finirai par souffrir, indéniablement. Et pourtant, je m'en balance. Une petite voix dans ma tête me dit de ne pas baisser les bras au premier obstacle, de retrousser mes manches au deuxième et de frapper à coup de pelle le troisième.

Je tambourine à la porte une première fois. J'attends quelques secondes avant de recommencer. Une femme d'une quarantaine d'années m'interrompt en arrivant derrière moi.

— Vous êtes madame Renoir ? m'interroge-t-elle avec son sourire dentifrice.

C'est qui encore, celle-là ? Ne me dites pas que je ne suis qu'une énième maîtresse ! David s'amuse-t-il aussi avec des cougars ?

Une crise d'hystérie imminente ne va pas tarder à me dresser les cheveux sur la tête. J'ai la sensation que des flammes sortent de mes narines.

— Non ! Pourquoi serais-je madame Renoir ? Et d'ailleurs, qui est cette bonne femme ? Et vous, qui êtes-vous ?

J'aboie plus que je ne parle. La femme devant moi gigote des épaules, mal à l'aise. Elle referme le bouton de sa veste comme si ce geste pouvait la rendre moins vulnérable face à mon irritation. Elle retire sa pochette coincée sous ses aisselles et farfouille dans les papiers qu'elle contient.

— Vous aviez rendez-vous ? demande-t-elle avec prudence.

De quoi me parle-t-elle ? Monsieur a un agenda trop fourni pour consacrer du temps à toutes ses pouliches ? Je m'insurge, dépassée par les événements.

— Je n'ai pas besoin de rendez-vous, MOI, je viens si JE LE VEUX !

Ébahie, la dame se résigne devant ma détermination. Et puis quoi encore ?

Elle sort un trousseau de clés de sa poche et se détourne de moi pour en insérer une dans la serrure de la porte d'entrée. Putain, elle me nargue, en plus.

— Nous allons faire une visite rapide, j'ai un autre rendez-vous prévu dans dix minutes, explique-t-elle en entrant dans l'appartement de David.

Je reste figée sur place en comprenant enfin ce qu'il se passe. Le studio paraît si grand, si vide. Plus aucun meuble n'obstrue le salon. Aucune assiette ne traîne dans l'évier. Pas la moindre trace de la présence récente de David.

J'avance dans le couloir. Le placard coulissant est grand ouvert. À l'intérieur, néant. La table basse a disparu, le clic-clac aussi. Difficile d'imaginer une seconde les événements de la veille. Je suis en état de choc. L'espace vierge me toise avec médisance comme si la passion exprimée ici n'avait jamais existé. Comme si notre histoire n'était qu'une invention.

Comme si David n'était qu'une illusion. Il a disparu. Évaporé dans la nature.

Je me sens happée par le vide qui m'entoure. J'ai la tête qui tourne. Le blanc des murs nus agresse ma rétine.

Je réalise difficilement que David a orchestré son départ dans la nuit. Il a tout mis en œuvre pour ne plus jamais avoir affaire à moi. Il a quitté son travail, coupé son téléphone et déménagé. Un lâche en évasion.

Il croit m'avoir effacée de sa vie pour avoir bonne conscience. Si je n'avais jamais existé, il n'aurait pas commis l'irréparable. Il ignore pourtant la longueur d'avance que j'ai sur lui.

Il a peut-être tué David Jehan, mais je sais qui est David Brianond et où se trouve sa demeure.

CHAPITRE 58

Mélissa Taxi, s'il vous plaît

J'arrive chez mon père un peu avant midi. J'ai acheté quelques provisions avant de lui faire une visite surprise. Je monte les marches quatre à quatre et cogne à la porte avant d'entrer avec mon propre trousseau. Je suis chez moi, ici, prévenir mon père de mon arrivée n'est qu'une formalité. La plupart du temps, il est affalé dans son fauteuil et regarde les jeux télévisés.

Mais aujourd'hui, il se trame quelque chose de différent. Mon père se précipite à ma rencontre. Il est en caleçon et les quelques cheveux sur son caillou explorent les quatre points cardinaux.

— Mémé, qu'est-ce que tu fais ici ? Tu aurais pu appeler, tout de même, me reproche-t-il.

Je lève les sourcils, étonnée.

— Merci pour l'accueil, j'ai accidentellement cassé mon téléphone alors je me suis d...

Je reste sans voix à la vue de la quinquagénaire en petite tenue qui sort des toilettes. Nom d'une pipe ! Je reconnais la dame de la Française des jeux, celle qui regardait mon père comme un sandwich poulet mayonnaise. Est-ce que tous les gens autour de moi me cachent des choses ? Vais-je découvrir que Cassandra et Félicité sortent ensemble depuis des années ?

Je suis vexée. Merde ! Même mon père a une copine. Je suis la dernière célibataire sur cette Terre, tout le monde semble trouver une moitié.

Je cours. Le temps file à une allure folle, et je cours seulement après David. Putain, Mélissa, réveille-toi ! Je vais finir ma vie seule si je continue. David n'est pas prêt pour

moi. Il me l'a fait comprendre tant de fois... Je suis si ridicule.

Mon père balance ses jambes poilues l'une après l'autre. Il est gêné. Tant mieux. Amener une femme qu'il connaît à peine dans la maison de ma mère... C'en est trop pour moi. J'ai déjà beaucoup de mal à supporter le changement. La succession des événements survenus dans ma vie récemment m'a épuisée.

Je n'en peux plus, je suis fatiguée.

— Mélissa, je te présente Lucie, amorce mon père courageusement.

— Nous nous sommes déjà vues, les présentations sont inutiles.

— Sois polie, m'ordonne-t-il.

Et pourquoi donc ? Je ne suis plus une adolescente. Je pense. Je dis. Point. J'aimerais être heureuse pour mon père, mais je ne le suis pas.

Je préfère m'éclipser. Je lâche les sacs chargés et je quitte cette maison qui n'est plus la mienne sans me retourner.

Mon père ne me rattrape pas. C'est mieux ainsi. Il me connaît assez bien pour éviter un conflit monumental. Je n'arrive plus à contrôler mes émotions depuis quelque temps.

Devant le digicode, un homme en combinaison kaki, des bottes en caoutchouc crottées, et un bon de livraison à la main, m'interpelle.

— Excusez-moi, mademoiselle, pourriez-vous m'indiquer l'étage de madame Grenand ? J'ai un colis pour elle.

Mon regard fait l'aller-retour entre le livreur et sa camionnette, garée devant l'immeuble. Bravo, Mélissa ! Me faire livrer un poney au domicile de son père, pour que nous nous remémorions ensemble nos souvenirs, était l'idée de l'année. Pourtant, hier, ça me semblait évident de me rendre propriétaire d'un poney. Et le montrer à mon père avant de lui trouver un pré à brouter, encore plus. Je voulais ressentir le réconfort de l'enfance, l'insouciance. Apparemment, papa n'en a rien à faire du passé. Il va de l'avant, lui.

Je m'avance à l'arrière du véhicule et les narines humides de l'équidé soufflent sur mon visage. Il ressemble à Titi. Il est encore plus petit que lui. Une mouche au coin de l'œil, la robe beige clair et une longue crinière que j'aimerais tresser, je culpabilise de mon égoïsme. Et ma colère s'intensifie contre mon père, pour avoir gâché cet instant magique.

— Donnez-moi le bon de livraison, m'adressé-je au livreur. Je suis mademoiselle Grenand.

Je me dépêcherai de trouver un foyer à cet animal. En attendant, mon père et sa... copine méritent bien un petit cadeau.

— C'est au troisième étage, porte à droite, renseigné-je, avant de déposer une caresse au nouveau Titi et de fuir aussi vite que possible.

En longeant la rue, je hèle un taxi. Il ne s'arrête pas. Il doit penser que je suis une touriste. Je sais bien qu'il faut se rendre à une station ou appeler l'agence pour obtenir un misérable taxi, ici. Mais je n'ai pas la force de marcher et je n'ai plus de téléphone.

Quand j'aperçois une autre voiture avec enseigne sur son toit en train de dévaler la rue dans ma direction, je me jette devant elle. Le conducteur freine brusquement et le véhicule s'arrête à quelques centimètres de ma carcasse.

Plus rien ne me fait peur, je suis invincible.

Le chauffeur descend en me hurlant dessus. Il pense peut-être que je cherchais à me suicider. Aucunement. Je dois lui montrer une liasse de billets pour qu'il m'accepte comme cliente.

Je ne connais pas l'adresse. Comme dans un film américain, je commence ma course par un « roulez » au chauffeur. Il me toise de ses grands yeux bleus dans son rétroviseur. Je préfère regarder le paysage qui défile à travers la fenêtre. Le front collé contre la vitre, je laisse mes pensées divaguer.

— Où va-t-on ? me questionne l'homme à l'avant. La Terre est ronde, je pourrais rouler pendant des heures, mais j'aime bien savoir où je vais, si ça ne vous ennuie pas, madame.

Je détache ma ceinture et passe une jambe par-dessus la boîte de vitesses.

— Eh ! mais qu'est-ce que vous faites ? clame-t-il.

Je m'assieds sur le siège passager à côté de lui.

— Je vous indique la route. Tournez à la prochaine à droite.

Il rouspète mais obtempère. Je l'observe un instant. Je n'avais pas fait attention à son physique bodybuildé, ni aux tatouages le long de son cou.

Je copilote le professionnel à travers mes souvenirs. Ma mémoire visuelle me joue quelques tours mais je finis par trouver ma destination.

— Ralentissez. Garez-vous sur le bas-côté.

— Et après ? me demande-t-il avec agacement, je devrai acheter des sandwiches pour tenir en planque toute la journée ?

— On s'arrêtera au distributeur en partant, je vous donnerai de quoi vous satisfaire, ça vous va ?

Il se fend d'un large sourire.

— Vous êtes complètement folle, ajoute-t-il, mais j'aurai une histoire croustillante à raconter à mes collègues, alors pourquoi pas ?

Je monte le volume de sa radio pour mettre fin aux négociations. Il est charmant, mais je n'ai pas envie de lui faire la conversation.

Après plus d'une heure d'attente sans qu'un mot ne soit prononcé, le portail s'ouvre enfin. Je reconnais le cabriolet que David conduisait la dernière fois. Je me baisse pour ne

pas être reconnue. Mais ce n'est pas lui qui est derrière le volant.

C'est Gaëlle Jehan.

— Suivez-la. Vite, vite !

Il démarre en trombe afin de ne pas perdre de vue l'objet de notre poursuite. La jeune fille roule très vite. Un véritable danger ambulante.

Heureusement, mon chauffeur maîtrise son véhicule et évite les freinages incohérents et les virages serrés sans clignotant de la conductrice inconsciente.

Elle se gare devant un restaurant huppé de la ville. Un portier, ravi, prend en charge les clés de son cabriolet. Je regarde mon accoutrement, puis celui de l'homme à mes côtés.

— Vous êtes libre pour les prochaines heures ?

CHAPITRE 59

Mélissa Espions mal fagotés

— Ça dépend, me répond-il, pour quoi et pour combien ?

L'argent, toujours l'argent. Si les billets me permettaient d'acheter le retour de David, il aurait beaucoup plus de valeur qu'il n'en a réellement.

— Pour jouer un rôle, au prix que vous me proposerez.

Il est décontenancé. Mon offre ne doit pas être courante. Il mordille sa lèvre inférieure, tiraillé. Il doit probablement hésiter sur le montant à exiger. Il perd du temps, qu'importe son prix, il sera le mien.

— Mille euros, propose-t-il, mais uniquement jusqu'à minuit, ensuite le carrosse de mademoiselle se transformera en citrouille.

Je rigole intérieurement. J'aurais accepté une somme bien plus élevée. Je feins d'être prise à la gorge puis je consens.

— Très bien, va pour mille.

J'avance mon poing contre le sien pour sceller notre contrat.

— Excusez-moi, ce n'est vraiment pas contre vous, mais il faut d'abord que vous changiez de vêtements.

Il plisse les yeux en observant le jean troué et la veste en cuir qu'il porte. Son look lui convient parfaitement, mais je crains qu'il ne soit pas adapté pour le rôle que je lui réserve.

Moi-même, je suis sortie en tenue décontractée, inappropriée pour pénétrer dans l'établissement étoilé. J'ai remarqué une boutique de prêt-à-porter de luxe en chemin. À une rue à peine.

J'ouvre ma portière et sors une jambe de la voiture en balançant mon premier rôle.

— Suivez-moi, Pretty Man, nous allons refaire votre garde-robe.

Il souffle puis coupe le contact avant de me suivre jusqu'au magasin.

Je suis étonnée en le voyant debout. Sa démarche est balancée, il est très grand et un piercing métallique traverse son arcade sourcilière gauche.

Nous entrons dans la boutique sous le regard interloqué de la vendeuse. Nous ne devons pas ressembler à sa clientèle habituelle.

— On se sépare, choisissez quelque chose de classe, un costume, une chemise et des chaussures.

— Un déguisement de petit bourgeois péteux, en fait, ricane-t-il.

Je lui fais les gros yeux et lui ordonne sans sommation :

— Dépêchez-vous.

— À vos ordres, capitaine, raille-t-il en levant sa main dans un salut militaire.

Je choisis rapidement une robe et une paire de talons. Mon chauffeur me retrouve à la caisse cinq minutes plus tard. La caissière nous offre un sourire des plus hypocrite et nous remercie de notre visite chaleureusement lorsque je débourse une coquette somme pour payer nos achats.

En retournant à la voiture, je m'installe sur la banquette arrière pour me changer.

— Attendez dehors, chacun son tour.

Les acrobaties pour ôter mon pantalon sont périlleuses. Mon acolyte est honnête, il appuie son fessier sur la fenêtre en fumant sa cigarette. Comme un paravent, il me protège de la vue des passants.

Je me recoiffe rapidement en m'observant dans le rétroviseur central. Je suis prête. Je cogne à la portière. Mon chauffeur jette son mégot et me laisse sortir sur le trottoir.

Je le sens me dévisager rapidement.

— À votre tour.

— Je ne suis pas une princesse, déclare-t-il.

Il ouvre le coffre de sa voiture et s'assied sur la carrosserie. Sa cheville droite sur son genou gauche, il défait les lacets de ses boots urbaines.

Debout, en chaussettes dans la rue, il défait la boucle de sa ceinture et retire son pantalon. Il ôte ensuite sa veste et son tee-shirt, se retrouvant ainsi en boxer sous les regards amusés des badauds.

Une voiture klaxonne. Je cache mon visage entre mes mains. Je suis tombée sur un barge.

— Ça caille, frissonne-t-il.

— Punaise, dépêchez-vous de vous saper, je ne paierai pas votre caution si on vous arrête pour attentat à la pudeur.

En un temps record, le non-conformiste se retrouve vêtu comme un prince. Seule la tige en métal sur son visage témoigne de la mascarade.

— Parfait, je vous invite à déjeuner.

— Et qui sommes-nous ?

Il a raison. Quelques directives sont nécessaires.

— Comment vous appelez-vous ?

— Steven, me répond-il.

— Pas terrible mais ça fera l'affaire. Moi c'est Mélissa.

Il attrape ma main et effleure ma peau de ses lèvres, sans la toucher vraiment.

— Enchanté, Mélissa, déclare-t-il en levant les yeux vers mon visage.

— Oh, oh, on se calme, vous serez mon petit frère.

Il se relève rapidement, visiblement déçu.

— Zut, proclame-t-il, je pensais jouer le rôle de votre petit ami, quel dommage !

Ce type est bizarre mais il me distrait suffisamment pour que mon esprit ne se retrouve pas inondé de questions douloureuses.

— La fille que nous avons suivie doit croire que je tombe sur elle par hasard, alors vous êtes mon frère, nous sommes issus de la même catégorie sociale qu'elle et nous sommes juste venus déjeuner. Laissez-moi m'occuper du reste.

Il attrape mon avant-bras et l'entremêle au sien.

— Très bien, *sister*, mais je te préviens, j'ai une faim de loup.

Bras dessus, bras dessous, nous entrons dans le restaurant comme si nous avions l'habitude de le faire.

Nous sommes dirigés vers une table libre. Le serveur tire ma chaise pour que je m'asseye. Le pingouin est à la limite de me déposer la serviette sur les genoux.

Je préfère définitivement l'ambiance douteuse de mon restaurant chinois.

Steven n'est pas un habitué des lieux. Les jambes écartées, il est adossé nonchalamment au dossier de sa chaise. Je lui donne un léger coup de pied dans le tibia.

— Un peu de tenue, n'oubliez pas qui vous êtes.

Il se redresse en souriant. J'aperçois Gaëlle à quelques tables de nous. Elle est en tête à tête avec une jeune femme de son âge, une blonde platine à la poitrine siliconée.

Steven les a remarquées lui aussi. Ses yeux dérivent sans arrêt sur les montagnes russes de la poupée. Le goujat ! Tous les mêmes. Un peu de chair à saucisse et les hommes ne contrôlent plus rien.

Je pousse mon verre à pied sur le bord de la table. Il s'écrase au sol dans un tintamarre aigu. Tous les regards se tournent vers nous. Bingo ! Gaëlle m'a aperçue.

Le serveur s'excuse pour ma maladresse. C'est le monde à l'envers. Un client aurait fait tomber son soda dans mon fast-food, c'est tout juste si je ne lui aurais pas donné une

serpillière pour qu'il l'éponge.

Gaëlle agite sa main dans ma direction.

— Fais ton plus beau sourire, Steven.

CHAPITRE 60

Mélissa Le sourire de Steven

Je montre mon étonnement factice et jovial. Gaëlle mord à l’hameçon et se lève, puis elle s’avance dans notre direction.

— Bonjour, quel plaisir de vous revoir, s’exclame-t-elle en me serrant dans ses bras.

— Pareillement.

Elle cherche à se concentrer sur moi mais son regard ne cesse de dériver sur Steven.

— Oh, pardonne-moi mon impolitesse, je te présente mon petit frère, Steven.

Il se lève et accomplit un baisemain à enflammer la culotte de la reine d’Angleterre. Les joues de Gaëlle s’empourprent aussitôt. Je ne m’étais pas aperçue du sex-appeal du chauffeur de taxi jusque-là, mais la plupart des femmes en âge de procréer ont quitté leur fourchette pour le détailler comme une pièce de bœuf. De toute évidence, « chauffeur » est une vocation pour Steven.

Un véritable gentleman. Gaëlle pouffe telle une adolescente en excès de phéromones. Cherchant incontestablement à retrouver ses esprits, la petite sœur de David entortille une mèche de cheveux entre ses doigts.

— Votre père a-t-il été compréhensif, l’autre jour ?

L’expression réjouie de son visage la quitte tout à coup. J’ai peut-être manqué de tact. Cette question relève du domaine privé. J’ai l’impression d’entrer dans une sphère qu’elle souhaite garder secrète. La mélancolie dans ses yeux est vite effacée par un rictus contraint.

— Il était un peu fâché, ça va de soi, affirme-t-elle sans cligner des yeux.

J'ai l'étrange sensation qu'elle me ment. Elle cherche à détourner la conversation avec habileté.

— Votre père se porte-t-il bien ? demande-t-elle à Steven, il a été très prévenant avec moi, je ne saurais comment le remercier.

Steven me jette un œil interrogateur. Je m'empresse de répondre à sa place.

— Il va très bien, merci, il sera enchanté d'avoir de vos nouvelles.

— Vous lui adresserez mes salutations, ajoute-t-elle avant de nous souhaiter un bon appétit et retourner d'où elle était venue.

Mon plan d'approche est merdique. Cette gamine est trop guindée et précieuse pour devenir en un clin d'œil ma meilleure amie. Ma seule passerelle vers David s'écroule sous mes yeux.

Je n'ai pas d'appétit. Encore moins devant Steven qui semble se délecter des pinces de crabe.

— Tu sembles bien soucieuse, grande sœur !

À quoi bon faire semblant ? Je devrais me faire une raison.

— Laisse tomber Steven, je te fais perdre ton temps.

Il penche la tête sur le côté.

— Je mange un repas délicieux avec une magnifique femme sous les yeux, j'aimerais perdre mon temps plus souvent, avoue-t-il en léchant le jus sur ses doigts.

Il a un regard aguicheur qui ferait fondre n'importe quelle femme. Son compliment est bienvenu. Le sentiment de rejet annihile ma confiance en moi. Je soupire. J'aimerais tellement que David soit celui qui tienne ces propos. Mes lèvres esquissent un sourire au moment où il me demande.

— Et si tu me disais pourquoi tu te tracasses autant ?

J'aimerais l'envoyer paître mais il est sympathique. Il m'inspire confiance. Un point de vue masculin et extérieur sur mes déboires serait sûrement plus objectif que les recommandations allumées des chattes en chaleur qui me servent de conseillères.

— C'est un peu compliqué.

Il regarde sa montre.

— Il est loin d'être minuit, Cendrillon, tu as tout ton temps pour m'expliquer tes motivations en long et en large. Je te rappelle que je suis chauffeur de taxi, autant te dire que j'entends plus d'absurdités qu'un prêtre ou un psy.

J'ai déjà consulté un psychologue quand ma mère est décédée. Le pauvre n'arrivait pas à m'analyser. Je mettais tout en œuvre pour le déstabiliser. Il a failli me faire interner lorsque j'ai prétendu voir une chèvre siroter une bière dans les taches d'encre. Évidemment, j'ai vu un papillon, comme tout le monde, mais je trouvais ça tellement banal.

Quant au curé, j'ai approché sa soutane uniquement les jours d'enterrement. Le confessionnal a vu ma frimousse seulement lorsque la curiosité piquait mon esprit enfantin. Derrière le rideau, j'espérais trouver une porte secrète qui aurait conduit les âmes perdues au purgatoire par un tunnel sombre.

J'ai bien peur que Steven ne me considère comme une fille naïve et sans jugeote si je lui expliquais mes sentiments unilatéraux pour David. Pourtant, ma langue se délie face au jeune homme imperturbable.

— J'aime le frère de cette demoiselle.

Je pousse un long soupir, cet aveu étant toujours un poids en moins sur mes épaules.

— Il épouse une autre femme dans une semaine et je ne sais pas où il est. J'espère le retrouver grâce à l'intermédiaire de cette fille, qui ne sait pas vraiment qui je suis.

Steven essuie sa bouche avec la grande serviette blanche sur laquelle le nom du chef cuisinier est brodé en lettres d'or. Il la dépose sur ses genoux et avance son buste sur la table.

— Tu as le goût du risque et de l'aventure, déclare-t-il en levant son sourcil.

— Si tu le dis... Je me suis emballée pour un homme qui ne veut pas de moi, tu parles d'une aventure.

Je triture le pain entre mes doigts, éparpillant des boules de mie sur la nappe. Steven avale la totalité de son verre d'une seule gorgée.

— Tu sais quoi ? me dit-il. Je t'aime bien.

Je souris mélancoliquement en entendant cette phrase familière.

— Je ne sais pas si ton gars en vaut la peine. Si tu veux mon avis, je ne pense pas. Ou alors, tu caches un vice repoussant.

Il se tait une seconde.

— Tu n'aimes pas lécher les plantes de pieds ?

Je pouffe un gloussement d'incompréhension.

— Mon ex aimait faire ça, dit-il en grimaçant de dégoût. Bref, reprend-il, à moins que tu ne sois une dangereuse psychopathe, je ne comprends pas pourquoi ton prince charmant n'a pas craqué définitivement pour toi. Tu es belle, audacieuse, et on ne doit sûrement pas s'ennuyer avec toi.

— Merci.

Je sens mes joues rougir devant ses compliments.

— En plus, je suis persuadé que tu es quelqu'un de redevable. Je parie sur le fait que tu rembourses chacune des bonnes comme des mauvaises actions qu'on te fait subir.

— Tu lis ça dans les pinces de crabe ?

— Tant pis si je me trompe.

Il m'adresse un clin d'œil ravageur et se lève soudainement. Il tortille son cul moulé jusqu'à la table de Gaëlle. Je n'entends pas leur conversation mais je vois les deux amies se mettre à glousser. Au bout de quelques minutes, Gaëlle déchire l'angle de son paquet de cigarettes pour griffonner dessus. Elle le tend à Steven en lui offrant une vue plongeante dans son décolleté. Il revient à notre table.

— C'était quoi, ça ? Qu'est-ce qu'elle t'a donné ?

Il garde le silence en lisant la carte des desserts.

— Parle ou je te décapite.

Gaëlle a enfilé son manteau et s'arrête à notre niveau.

— À ce soir, lance-t-elle à Steven. Mélissa, tu es invitée aussi, bien évidemment.

Je m'interroge. Mon étonnement doit se transcrire sur mon visage. Elle ajoute :

— J'organise une petite fête ce soir pour l'enterrement de vie de garçon de mon frère, il y aura beaucoup de monde, je vous attends tous les deux, exige-t-elle en pointant un doigt en direction de mon visage ahuri.

— Tu peux compter sur nous, répond Steven en posant discrètement son pied sur le mien.

CHAPITRE 61

Mélissa Le bagout du filou

Ce type est formidable. J'aurais envie de lui sauter au cou pour exprimer ma gratitude.

— Comment as-tu réussi ?

Il a complètement hypnotisé Gaëlle et la paire de seins qui l'accompagne. Je n'arrive pas à le croire. L'enterrement de vie de garçon de David !

Je suis tellement impatiente de le retrouver. Il me manque. Il m'obnubile. J'en oublie de remercier Steven. Son acte de générosité le laisse complètement indifférent et il commande impassiblement son fondant au chocolat au serveur. Mais ses pieds sont toujours sur les miens.

Je n'ai jamais eu de frère mais je pense avoir choisi quelqu'un de parfait pour tenir ce rôle. Steven semble prêt à me suivre dans mes folies tout en m'assurant de ne pas être déçue. Un protecteur chevronné.

Je me demande quels sont les mots qui ont convaincu deux filles à papa d'inviter deux inconnus à une fête familiale. Si David a une double identité, quels sont les proches qui viendront à sa fête ? Personne que je puisse connaître dans tous les cas.

Il sera difficile de me fondre dans la masse avec Steven à mes côtés. Toutes les vierges impatientes vont probablement lui coller aux basques. C'est vrai qu'il dégage un parfum de sensualité et de danger qui attirerait n'importe quelle femme en quête d'aventures. Quelque chose dans son attitude décalée donne irrésistiblement envie d'explorer son côté sombre. Il a le charme d'un voyou déchiré par la vie. Steven est le genre d'homme que l'on cherche inlassablement à comprendre, à guérir.

Pour un écorché, il a bon appétit. Il s'empiffre du dessert comme un chien de sa gamelle. Une fois son assiette terminée et raclée jusqu'à la dernière miette, il retire ses pieds des miens et se lève. Je ressens soudainement un vide sans sa pression sur mes chaussures.

— Alors, me chante-t-il en se levant, ce soir on danse ?

Il esquisse un pas de salsa parfaitement ridicule et me tend la main pour que je l'accompagne au milieu des tables dressées et des clients BCBG.

Je suis dans un tel état d'euphorie à l'idée de revoir David que je m'empresse de le rejoindre sur la piste improvisée.

Il fredonne des paroles de Stromae sans qu'aucune phrase ne soit identique à l'originale.

Il me fait tournoyer sur moi-même en levant mon bras comme une toupie vacillante. Je manque de trébucher sur un serveur qui tente désespérément de calmer notre élan artistique.

Steven accomplit une danse de robot identique à celle de mon père et je reproduis un twerk digne d'une fillette de quatre ans. Les regards choqués autour de nous ne font qu'amplifier mes rires. Le responsable de salle nous menace d'appeler la police.

Steven passe une main derrière ma nuque et approche son visage du mien pour chuchoter dans mon oreille. Son piercing froid à l'arcade frôle ma tempe.

— Connais-tu le délit de filouterie ?

Ses yeux bleus brillent d'espièglerie enfantine.

— Non.

— Cours avec moi, me murmure-t-il.

Quand je réalise ce qu'il est sur le point d'accomplir, il est trop tard. Nous sommes déjà en train de détalier sur le trottoir. Sa main rugueuse dans la mienne m'entraîne à fouler le bitume de mes hauts talons. L'adrénaline augmente la vitesse de mes foulées. J'ai peur de me retourner et de découvrir le chef étoilé nous poursuivant, un couteau aiguisé à la main, pour ne pas avoir payé ses précieuses créations.

Je suis à bout de souffle quand nous nous arrêtons enfin dans le renforcement d'une sortie de garage. Steven a les pommettes rouges. Je lui frappe l'épaule. Il s'esclaffe.

— Tu es malade, j'avais de quoi payer.

Mes reproches sont entrecoupés de profondes inspirations. Son sourire s'élargit. Je ne peux m'empêcher de rire à mon tour. Je ne me rappelle pas avoir déjà commis un acte répréhensible par la loi jusqu'à maintenant. À part quelques joints fumés en cachette au lycée. Mon acte de délinquance est jouissif.

— Méfie-toi, prévient-il en m'adressant un clin d'œil, je suis un filou.

Rien que ça ? Je connais Steven depuis moins de quatre heures mais je peux déjà affirmer qu'il est loin d'être un homme normal. Je commence à l'apprécier de plus en plus. Il est une bouffée d'oxygène au milieu de mes prises de tête. Sa rencontre fortuite était nécessaire pour m'insuffler un nouveau souffle.

Je suis regonflée à bloc. La vie est simple. Il faut juste la vivre à toute allure.

Je suis ragillardie pour affronter la situation nocturne qui m'attend. David, tiens-toi prêt, une bombe nucléaire déboule dans ta vie. Tu ne pourras pas en ignorer les effets.

— Tu es un petit con sans voiture, maintenant, je te signale que je t'ai payé jusqu'à minuit pour être mon chauffeur.

Une boule métallique passe entre ses dents, glissant de droite à gauche sur ses lèvres. Je n'avais pas fait attention au bijou sur sa langue.

— C'est vrai, réalise-t-il en haussant les épaules, je ne pourrai pas récupérer ma bagnole tout de suite, pardon sœurette ! Appelons un taxi, propose-t-il sérieusement.

— Mais TU ES UN TAXI !

— C'est aussi vrai, déclare-t-il en pouffant devant mon air agacé. Allez, cesse de paniquer, tu seras prête à temps pour l'élu de ton cœur, me rassure-t-il en passant son bras autour de mes épaules.

— Et comment ? Je n'habite pas la porte à côté.

Ses conneries d'enfant turbulent vont épuiser mes forces avant la grande bataille de ce soir.

— Mon appartement est à quelques rues d'ici, j'ai ma moto au garage.

Je souris en avançant sous l'aile protectrice et bienveillante de cet ange gardien déluré.

— Tu es un véritable cliché, Steven.

Il tourne ses yeux bleus translucides dans ma direction. Je n'ose pas lever la tête.

— Oui, c'est encore vrai, mais les filles adorent ça.

Malheureusement, je n'en doute pas.

CHAPITRE 62

Mélissa

Ali Baba et schtroumpf dormeur

Nous arrivons rapidement chez Steven. Il habite une petite rue piétonne du centre-ville où les bars et les boîtes de nuit occupent le rez-de-chaussée de la plupart des immeubles.

En milieu d'après-midi, il est difficile d'imaginer ici la cacophonie habituelle des étudiants éméchés en fin de semaine. Seule la laverie automatique est animée par quelques âmes solitaires.

Steven enlève son bras de mes épaules pour sortir une clef de la poche arrière de son jean.

— C'est ici, déclare-t-il en pointant du doigt une porte en bois brut élimé, prise en étau entre un sex-shop et un cabaret douteux.

Je cesse d'avancer. Je ferais mieux de l'attendre dehors. Je ne le connais pas suffisamment pour me retrouver chez lui. Voyant mon hésitation, Steven m'interroge.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu ne comptes pas m'attendre ici, tout de même ?

C'est tout à fait mon intention, en vérité. J'ai suffisamment regardé « Faites entrer l'accusé » pour savoir qu'un dangereux psychopathe peut être très avenant. Personne ne sait où je suis, ni avec qui. Je ne le sais pas moi-même. Et je n'ai toujours pas de téléphone. Il pourrait me séquestrer pendant des années avant que la police ne me retrouve.

Je ne connais de lui que son prénom. Si au moins j'avais pensé à prendre le numéro de sa plaque...

Steven avance jusqu'à moi, un sourire malicieux aux lèvres.

— Tu vois le type avec les mains dans ses poches, là-bas, me pointe-t-il de l'index.

Je me retourne pour apercevoir un homme en long manteau beige, les cheveux gras et la barbe mal taillée. Il est adossé contre un mur et ses yeux globuleux scrutent avec insistance la ligne de mes jambes. Il donne la chair de poule.

— C'est Émile Loup. Il est là tous les jours et toutes les nuits à guetter les festives en tenue sexy. Il a toujours les mains dans ses poches. Si tu regardes bien, il y a du mouvement sous son imperméable. Le loup va probablement sortir si tu continues à rester là devant lui, raille-t-il.

Je détourne mon regard de l'obscène personnage et me précipite devant la porte d'entrée.

— Tu attends quoi pour ouvrir ?

Nous montons des escaliers en granit. Les marches ne sont pas hautes, mais très larges, m'obligeant à faire de grandes enjambées. Entre deux reprises de souffle, je demande :

— Tu récupères tes clefs de garage ?

Je l'entends glousser devant moi en ouvrant la porte de chez lui. J'entre, résignée. L'idée de devoir retourner dans la rue face au pervers du quartier me décide.

Je suis assommée par la grandeur des lieux. Je m'attendais à un appartement miteux alors que je me retrouve dans un immense loft surchargé.

D'un seul coup d'œil, j'aperçois la cuisine séparée de la pièce principale par un bar en teck. Un lit king size dissimulé par une tenture fine aux couleurs rougeoyantes. Une baignoire ancienne sur pieds derrière un rideau de douche noir.

Je suis hypnotisée par le mélange des styles. Chaque objet de décoration ne ressemble pas à son voisin. De la figurine bouddha en bois précieux au tabouret en plastique orange, du tapis en poil de chèvre aux disques 33 tours éparpillés à même le sol, son antre est une véritable caverne d'Ali Baba.

Il ôte la veste de son costume et défait le nœud de sa cravate avec difficulté. Après quelques efforts fastidieux, il la jette sur son lit. Je n'ai toujours pas bougé, prête à repartir dès que possible.

— Entre, Mélissa. Tu veux boire quelque chose ?

À quoi joue-t-il ? Je voudrais qu'il me raccompagne chez moi. Je dois me préparer pour ce soir, acheter un téléphone et appeler les reines des recommandations.

Je bouillonne d'impatience.

— Tu ne me raccompagnes pas ?

Il déboutonne sa chemise en riant. Pour la deuxième fois en un temps record, je me retrouve devant Steven en tenue légère. Il a jeté son pantalon d'un coup de pied vers la fenêtre.

Sa beauté est à couper le souffle. Je m'assieds sur le tabouret pour me redonner une contenance sur mes hauts talons déséquilibrants.

Ce type n'a aucune pudeur. Il n'en a pas besoin. Le spectacle est agréable. Ses pectoraux sont finement dessinés au-dessus de la tablette de chocolat que forment ses abdominaux. Une fine ligne de poils descend de son nombril jusqu'à l'entrée de son boxer moulant, entraînant mon regard appréciateur sur son anatomie mal dissimulée.

— Tu as vu quelque chose d'intéressant ? me réveille-t-il subitement en me regardant droit dans les yeux.

Putain ! Je suis prise en flagrant délit. La bave ruisselle aux commissures de mes lèvres. Je rougis comme une tomate au soleil. Un léger rictus satisfait se manifeste au coin de sa bouche. Je reprends mes esprits pour ne pas l'induire en erreur sur mes intentions.

— Tu te changes, on y va ?

Il s'approche de moi puis me contourne pour prendre un verre derrière le bar. Je vois ainsi en entier le tatouage qui apparaissait dans son cou. La partie visible ne constituait qu'un cinquième de l'œuvre d'art qui recouvre totalement son dos. Le dessin représente un mélange de ronces épineuses se terminant par une rose à la base de sa nuque. Chaque tige s'emmêle les unes aux autres. Des lettres calligraphiées servent d'attache entre elles et doivent probablement constituer un mot, une fois mises côte à côte.

Je n'ai pas le temps de tout explorer : il se retourne en buvant de grandes gorgées d'eau dont quelques gouttes tombent sur son ventre. Il détourne mon attention avec ses gestes ralentis. À moins que ce ne soit moi qui délire.

— Tu te dépêches, oui ou non ?

Il essuie sa bouche du revers de sa main avant de rejeter sa tête en arrière en riant.

— Pas maintenant, Mélissa. J'ai travaillé toute la nuit, j'étais sur le retour quand tu t'es jetée sous mes roues. Alors là, tout de suite, je vais dormir et je serai en pleine forme pour ce soir.

— Tu plaisantes ?

Il plaisante, forcément. Il joue avec mes nerfs, il s'est sûrement rendu compte que je réagissais au quart de tour, et il s'en amuse.

— Pas du tout, je ne conduis jamais si je suis fatigué.

Il émet un bruyant bâillement à s'en décrocher la mâchoire tout en se dirigeant derrière le voilage rouge sous mon regard interloqué.

Il s'affale sur le ventre et je l'entends murmurer dans un soupir étouffé par le coussin.

— Fais comme chez toi.

Le temps de détacher mon regard de son postérieur musclé et rebondi, de petits ronflements bercent déjà le silence du loft.

CHAPITRE 63

Mélissa Tout est dit

Si mon cul pouvait parler, il me demanderait ce qu'il fait assis sur ce tabouret. Je ne sais pas encore si Steven sera un allié ou un obstacle dans la reconquête de David. Il est si imprévisible. Je n'aurais pas été invitée à revoir David si son charme n'avait pas aussi bien fonctionné sur Gaëlle.

Mais qui croira qu'il est vraiment mon petit frère ? Je me jette seule dans la fosse aux lions. Sans Cassandra et Félicité à mes côtés, je ne suis pas certaine de maîtriser mes émotions. J'appréhende le moment où je verrai David. Va-t-il m'ignorer ? Me lyncher sur la place publique ? S'excuser de son départ ?

Putain, qu'est-ce qu'il me manque. J'ai besoin de sentir son odeur sur moi, de me plonger dans ses yeux verts, de le toucher. J'aimerais tellement être dans ses bras et me croire la seule femme qui compte pour lui. Chaque parcelle de ma peau le réclame.

Je suis foutue. Il me détruit à petit feu. Quand je ne serai plus qu'un tas de cendres, le vent me balayera loin de lui. Il oubliera mon existence alors que je le chercherai dans chaque recoin de la Terre, dans chaque arbre, dans chaque vague, dans chaque homme que je rencontrerai. Personne ne pourra le remplacer. Au fond de moi, je le sais.

Pourquoi ? Qui pourrait l'expliquer ? Il n'occupera peut-être plus mes pensées jour et nuit mais je ne pourrai jamais l'oublier. Il a imprégné mon corps, mon ADN. Sa rencontre a modifié mes séquences chromosomiques. L'amour doit résulter de cette transformation microbiologique. À moins que le résultat ne soit que de la simple folie.

Je suis aliénée par David. J'ai peur que Steven soit ma camisole de force. Il est loin d'être un modèle de sagesse mais, comme n'importe quel homme qui croisera mon

chemin, il contiendra mon désir pour David.

Je m'avance à pas lourds pour réveiller la marmotte. J'ai poussé ma patience dans ses derniers retranchements. Je ne peux plus attendre.

Steven dort paisiblement, la bouche légèrement entrouverte. Je tends la main pour le secouer vivement.

Je suis fermement saisie par le poignet. Steven m'entraîne sur le lit à ses côtés.

— Dors, Blanche-Neige, marmonne-t-il.

Je me débats. Il est hors de question de perdre une minute de plus. Steven pense que je suis une princesse de conte de fées, de celles qui attendent patiemment que le prince vienne les réveiller. Je crèverai sous ma capsule de verre avant que David ne se décide. Je fais partie de celles qui débarquent au château pour empoisonner la reine. J'espérais au moins que Steven soit l'un des sept nains qui me prêterait main-forte. Il a toujours le visage enfoui dans son coussin lorsque je l'entends pouffer de rire.

Il me lâche et étire ses membres de toute leur longueur.

— Très bien, je me lève, mais éloigne-toi de moi un peu, je ne voudrais pas te choquer par l'ampleur de mon enthousiasme à me lever, ricane-t-il.

Quel con ! Sa remarque me fait évidemment baisser les yeux vers son entrejambe et l'énorme bosse qui se manifeste dans son caleçon.

— Garde ton enthousiasme pour Gaëlle, s'il te plaît.

Il se lève, les cheveux en bataille, et entre dans sa baignoire. Tout en tirant l'opaque rideau noir plastifié tout autour de la vasque, il jette son caleçon à travers l'embrasement.

— J'en ai assez pour toutes celles qui le souhaitent, se vante-t-il.

Est-ce une proposition ? J'imagine un instant Steven, l'eau ruisselant sur ses tatouages. Si je n'avais pas rencontré David, j'aurais franchi la barrière du rideau pour rejoindre le chauffeur de taxi dans son plus bel état d'homme. Mais il est trop tôt pour passer à autre chose. Je détourne la conversation avant de changer d'avis.

— Ils sont magnifiques, tes tatouages, que signifient-ils ?

Il ne chantonne plus. L'eau arrête de couler et la serviette blanche étendue sur la tringle disparaît de l'autre côté du rideau.

— Rien. Je trouvais le motif joli, tout simplement, répond-il.

Je n'en crois pas un mot mais cette question suffit à le faire taire.

Il s'habille ensuite en quatrième vitesse et nous quittons rapidement son appartement.

Le voyage en moto jusqu'à chez moi se déroule dans un silence pesant. Steven ne dit pas un mot de tout le trajet.

Une fois chez moi, il refuse de monter, prétextant vouloir passer quelques coups de téléphone privés. Je n'insiste pas. Au contraire.

Je me prépare calmement. Enfin, dans une quiétude relative. Je suis paniquée, j'ai des sueurs froides et des palpitations. Mes cheveux témoignent de mon stress. Détachés, bouclés, lissés, en chignon, rien ne va. J'opte pour un lissage laqué.

Je choisis ensuite une tenue sobre en prévision du trajet en deux-roues. Tout de noir vêtue, jean slim, body en lycra à l'encolure carrée laissant entrevoir la courbe de mes seins, petite veste en cuir, seuls mes talons aiguilles rouges indiquent la nature de mes ambitions. Piquer dans le vif. Je termine en apposant un rouge écarlate sur mes lèvres afin de rappeler à mon adversaire que je ne suis pas une fille innocente.

En retrouvant Steven, adossé contre sa moto, je suis rassurée de distinguer à nouveau un sourire sur son visage.

— Putain, Mélissa, une véritable tigresse, je le plains, le pauvre ! plaisante-t-il.

— Ce n'est qu'un juste retour des choses, il le mérite amplement.

— J'ai hâte de voir sa tête devant Catwoman, rit-il en me tendant un casque.

Steven roule vite mais avec assurance. Les bras serrés autour de son buste, je me laisse bercer par le ronronnement de la cylindrée jusqu'à ce que la roue avant franchisse le portail sécurisé de la demeure Brianond.

L'allée qui mène à la villa est à la fois très longue et pas assez. J'ai les mains moites.

Steven se gare à côté des berlines, des coupés et des voitures de sport luxueuses. J'aperçois Gaëlle sur le perron.

J'ai les jambes qui tremblent. Steven semble comprendre mon hésitation. La réussite de cette soirée est un enjeu de taille. Il attrape ma main et chuchote à mon oreille :

— Tout va très bien se passer, compte sur moi.

Je le remercie silencieusement, ma gorge étant trop sèche pour me permettre d'articuler un mot intelligible.

— Si tu n'avais pas l'air d'avoir mis les doigts dans une prise, bien sûr, ricane-t-il.

Je n'avais pas pensé à l'électrostatique du casque de moto. Je dois ressembler à une poupée troll des années quatre-vingt, la couleur fluo en moins. Un élastique dans ma poche me sauve *in extremis*. J'attache mes cheveux en une queue-de-cheval haute.

La petite sœur de David frémit lorsque Steven la complimente sur sa beauté évidente. Il l'embrasse délicatement sur la joue. Elle est intimidée.

— Je suis si heureuse que vous soyez venus. Rentrez vite, je vais vous présenter à mon frère, dit-elle avec l'impatience d'une enfant devant ses cadeaux de Noël.

— Avec plaisir, répond Steven en serrant un peu plus ma main, allons féliciter le futur marié.

Nous suivons alors Gaëlle dans la villa, mes doigts terriblement mêlés à ceux de Steven.

CHAPITRE 64

Mélissa La folie d'Ava

Les éclairages sont tamisés lorsque nous pénétrons dans la demeure. Des spots lumineux dansent autour d'une immense salle de réception. Une musique électro résonne sous les hauts plafonds. Il y a beaucoup de monde. Chaque personne tient une coupe de champagne. D'autres s'agitent sur la piste ou discutent, simplement.

Des serveuses en bikini blanc font le tour des convives avec leur plateau garni argenté. Elles portent toutes des ailes d'ange en plume dans le dos. Les strip-teaseuses des millionnaires doivent aussi faire le service, apparemment.

Les lieux sont décorés de telle sorte qu'on croirait que l'enfer s'est invité au paradis. Des boules transparentes pendent du plafond, retenues par des fils dorés. Vues d'en dessous, elles ressemblent à des centaines d'yeux qui nous observent.

En les regardant de plus près, je constate que chacune des sphères comporte un nom écrit en gros caractère.

— Vous trouverez un cadeau de remerciement dans votre boule, précise Gaëlle lorsque je l'interroge.

Le monde à l'envers. Nous recevons un cadeau alors que nous aurions dû en offrir un. Tous les codes de conduite s'inversent dans ce nouveau monde. Je vais devoir réapprendre les bonnes manières.

Je regarde tout autour de moi : je cherche David. Où est-il, bon sang ? Gaëlle saisit deux coupes sur le plateau de l'une des anges.

— Quelle impolie je fais ! Je ne pense même pas à vous offrir à boire. Je suis tellement impatiente de vous présenter mon frère. Il est toute ma vie. Cette fête, je la fais

plus pour moi que pour lui, en réalité. C'est mon enterrement à moi, ricane-t-elle.

— Tu n'es pas ravie qu'il se marie ? lance Steven, m'ôtant les mots de la bouche.

Elle prend une profonde inspiration puis murmure à notre intention :

— J'aurais préféré le garder à la maison avec moi, et pour tout vous dire, sa future femme est une véritable pimbêche anglo-saxonne.

Je souris en me remémorant la grande rousse snobinarde qui m'avait écrasé les pieds. Cette gamine et moi pourrions être amies, finalement. Elle est plus perspicace qu'elle n'en a l'air.

— Où est-il ?

Elle scrute la pièce autour de nous.

— Je ne le vois pas, c'est étrange, il a dû s'esquiver avec l'une des serveuses, plaisante-t-elle.

Rectification, cette fille ne pourrait pas être ma confidente. Elle envisage sans problème que son frère se tape n'importe qui à la veille de son mariage. Toutes les femmes qui entrent sérieusement dans sa vie doivent être des rivales potentielles à ses yeux. Gaëlle me détesterait si elle connaissait le lien qui m'unit à David.

— Respire, me chuchote Steven à l'oreille, tu as les mains aussi moites que la peau d'une otarie.

Cette pièce me donne le tournis. J'ai des bouffées de chaleur. La pression est si forte que je sens que je ne vais pas tarder à m'évanouir. La plaisanterie de Gaëlle n'a fait que réveiller des angoisses en moi. Je n'arrête pas d'imaginer David en train de culbuter une des serveuses, empoignant ses ailes pour mieux la pénétrer. Quelle horreur !

— Excusez-moi, je reviens.

Je me précipite dans le couloir sans savoir où je vais. La nausée a envahi mon estomac. J'ai besoin de me rafraîchir. Je n'ose pas demander la direction de la salle de bain à l'une des mannequins en maillot de bain. J'ouvre les portes sans qu'aucune ne soit celle que je cherche.

Je grimpe les escaliers. L'étage est apaisant. Le calme règne. Le son de la fête y filtre en sourdine. Je tente de calquer ma respiration sur le rythme de mes pas pour détourner mon attention de mon envie de vomir. Je ne regarde que mes talons fouler la moquette beige du couloir.

Prise de vertiges, je m'adosse contre un mur. Une crampe à l'estomac me paralyse. La douleur est si vive que j'en oublie où je suis pour m'accroupir au sol. Je connais ces symptômes. Ils ont bouffé ma vie après la mort de ma mère. Les crises d'angoisse qui m'assiégeaient ne se calmaient qu'après la prise d'antidépresseurs puissants. Je n'arrive pas à croire que je me retrouve une nouvelle fois dans cet état.

Je dois me ressaisir. Je compte dans ma tête. C'est la seule chose qui me calme.

Dix. Neuf. Huit. Sept. Six. Cinq. Quatre. Trois. Deux. Un. J'expire.

Je recommence en anglais. Ten. Nine. Eight. Seven. Six. Five. Four. Three. Two. One. J'inspire.

En espagnol, puis en italien. Je reprends peu à peu mes esprits. Je suis une véritable experte en matière d'angoisse.

J'ai des fourmis dans les jambes et je lutte difficilement avec le concept d'équilibre pour me relever.

Quand je lève la tête, Steven se tient devant moi, les bras croisés. Il m'effraie autant que s'il avait surgi d'une cachette sombre en criant « Bouh ». Je hurle en tapant des pieds au sol.

— Tu pourrais prévenir avant d'entrer, merde !

— Avant d'entrer dans ta tête ? J'attendais que tu finisses tes révisions d'algèbre, se moque-t-il.

Je pince l'arête de mon nez en réalisant que quelqu'un m'a vu dans mon état le plus pathétique. J'aimerais me cacher six pieds sous terre. Steven lit probablement dans mes pensées.

— Heureusement que ce n'était que moi. J'ai l'habitude des givrées dans ton genre, ajoute-t-il en me prenant dans ses bras.

J'enfouis mon nez dans son cou. Il caresse l'arrière de ma tête avec douceur. Je prends une minute de réconfort contre son torse. L'écho de son battement cardiaque me rassure. Ses gestes m'apaisent. Il s'écarte pour déposer un baiser sur mon front.

— On peut partir, si tu veux, s'inquiète-t-il.

— Non, je vais mieux. Merci Steven.

Sans trop savoir pourquoi, je dépose un baiser sur ses lèvres. Elles sont douces. Steven m'embrasse en retour avec délicatesse. La tendresse de cet instant se répand sur mon cœur meurtri. Je sens mon corps reprendre vie, une chaleur réconfortante adoucir mes craintes.

La bouche de Steven se transforme en un baume guérisseur. Elle apaise mes tensions. J'ai fermé les yeux. La consolation que j'éprouve est aussi puissante que le câlin d'une maman après une déception amoureuse.

J'éprouve la sérénité d'une chanson de Jehro ou d'un disque des sons de la nature. J'ouvre les yeux comme après un long sommeil réparateur. Steven dépose un chaste bisou sur mon nez.

Étrangement, il a compris que j'avais besoin de lui et non pas envie de lui. Sans dire un mot sur l'étrange cadeau qu'il vient de me faire, j'attrape sa main pour redescendre.

Je réalise que David est le seul à me faire éprouver le sentiment d'appartenance que je ressens quand il m'embrasse, quand il me touche, quand il est en moi ou juste quand il

me regarde.

C'est uniquement lorsqu'il pose les yeux sur moi que je m'électrise.

Exactement comme en cet instant. Il n'est pas nécessaire que je lève les yeux pour savoir qu'il est là. Devant moi.

Et qu'il a tout vu.

CHAPITRE 65

David

Les anges passent, Mélissa reste

Mon esprit me joue des tours. J'ai bu quelques verres. Un de trop apparemment. À moins que ce soit le petit cacheton blanc que m'a refileé cette pétasse pour lever ma queue.

Elle tortillait du cul devant moi depuis le début de la soirée. C'était quoi cette idée de ma sœur de foutre des anges à poil ? C'est vraiment le cadeau le plus con qu'elle ait pu me faire.

Cet enterrement de vie de garçon n'est une fête que pour les invités. Qui sont-ils, d'ailleurs ? Je connais à peine les arrivistes qui se réjouissent de mon mariage. J'erre dans la salle comme un paumé.

La musique est à chier, l'alcool ne joue pas son effet catalyseur, je maudis cette maison.

Je la vois partout, comme un désespéré. Mélissa est dans chaque visage. L'ange, c'est elle, pas les traînées vulgaires que Gaëlle a recrutées. Ma petite sœur a voulu bien faire. Elle a cru qu'elle pourrait me sortir de mon état de léthargie en me changeant les idées.

Depuis que je suis revenu à la villa, sa joie de mon retour s'est vite transformée en inquiétude. J'ai beau essayer de lui faire croire que le stress du grand jour m'habite, elle n'est pas dupe pour autant. Mais au moins, je suis près d'elle, elle ne risque rien.

J'ai voulu chasser son image de mon crâne. Depuis que j'ai goûté à son corps, je n'arrive plus à fermer les yeux sans l'apercevoir. Comme un disque rayé, les instants passés avec elle se répètent en boucle dans ma tête.

Mais c'est encore pire depuis que je joue au mort. J'ai beau être éveillé, des visions d'elle m'obsèdent. Je suis envahi par un diaporama ininterrompu. Son visage. Ses yeux.

Son cul. Sa bouche.

Mon Dieu, sa bouche.

Si baiser la blonde en bikini était un moyen de décharger ma colère, il fallait que je tente le coup. Je l'ai tirée par le bras jusqu'à l'étage. Elle a tout de suite coopéré.

Sa paire de nichons siliconés m'a fait bander une minute. Puis elle a commencé à me caresser. Ses mains étaient douces, mais ses mouvements hachés sur ma pine me révulsaient. Ses ongles manucurés ressemblaient à ceux de Cruella.

Le diable me narguait, incarné dans une putain déguisée en ange. Elle m'a tendu une pilule miracle, m'a-t-elle dit, prétendument pour permettre que je me détende un peu. Quelle idiote ! J'avais besoin de me tendre, au contraire !

Au point où j'en étais, je l'ai avalée sans me poser de questions. Elle a recommencé à m'astiquer. J'ai essayé de me concentrer sur autre chose. J'ai fermé les paupières. Je me suis dit que penser à Mélissa dans les stocks du restaurant, jambes écartées devant moi, offerte, durcirait mon membre à nouveau. Sans résultat. L'ange n'avait pas son odeur, ni son rire, ni sa beauté.

Puis j'ai ouvert les yeux. J'ai eu envie de vomir. La fille n'a rien compris. Elle m'a traité de chiffe molle avant de claquer la porte de la salle de bain. Je n'avais rien à répliquer.

Je me dégoûte. Je ne suis pas ce genre de type. J'ai eu un tas de prétendantes plus motivées les unes que les autres, mais je ne me qualifierais pas de queutard pour autant.

De toute façon, quelle importance, maintenant ? J'ai perdu mes attributs. Ma virilité s'est égarée dans mon déménagement. Mélissa a réussi à garder mes couilles avec elle, finalement. Je devrais lui rendre sa culotte pour qu'elle me les rende en échange.

Putain de culotte ensorcelée !

Je m'asperge d'eau fraîche en espérant retrouver une tête décente. Je ressemble à un vieux chien de la SPA. Si Mélissa venait me sortir de mon enfer, je l'accueillerais la queue frétilante.

Je dois éviter d'espérer l'impossible. Je me fais du mal.

Il me faut reprendre le visage de celui qui a tout pour lui. La belle voiture, la future femme soignée et dévouée, la famille idéale, le compte en banque bien rempli et le physique avantageux. Et redescendre dans la foule.

Gaëlle n'a pas arrêté de me bassiner avec un mec qu'elle vient de rencontrer. Avec son cœur d'artichaut, elle s'emballe toutes les semaines pour un homme différent. J'aimerais être à sa place pour papillonner sans engagements à tenir, sans manque à supporter, sans trou béant dans la poitrine.

Je sors de la pièce en prenant une profonde inspiration. Il faudrait que je pense à quelques trucs joyeux pour former un sourire sur mes lèvres, sinon je n'y arriverai pas. Des

bonhommes de neige. Des chatons qui jouent. Nicky Larson.

Qu'est-ce qu'ils foutent à l'étage, ceux-là ? Je pourrais tolérer ce déballage de sentiments uniquement si je n'étais pas si aigri. La drogue avalée ne provoque pas les effets escomptés. Elle amplifie mes hallucinations.

Je les envie tellement que j'ai l'impression de voir le visage de Mélissa entre les mains de ce play-boy. Le même nez mutin, les mêmes cheveux bruns. Le même cul cambré.

Et la même paire de talons rouges qui cisailait mes épaules lorsqu'elle a joui dans ma bouche. Je ne peux pas croire que c'est elle. Pas ici. Pas dans cette maison damnée.

Elle ne sait pas qui je suis. Comment pourrait-elle se trouver chez moi, face à ma chambre ? C'est impossible. Ça ne peut pas être elle.

Il ne me reste que cinq jours à tenir.

C'est qui, lui ? Putain ! C'est qui, LUI ?

Je sens la bile remonter dans mon œsophage. Je prie pour que cette fille ne soit pas Mélissa. Faites que ce ne soit pas elle, par pitié !

Elle se retourne et s'immobilise. Je tombe de dix étages en chute libre. Rien ne me retient. Je m'écrase et j'explose en mille morceaux comme une bombe d'eau sur le bitume.

Je cache mes tremblements en enfonçant les ongles de mes doigts dans mes paumes. Internez-moi. Je suis un danger pour les autres. Je vais défoncer la gueule de ce type jusqu'à ce que ses dents ne soient qu'un lointain souvenir.

Il est donc déjà là, le connard chanceux. Je ne croise pas son chemin, c'est lui qui vient à moi. Ça ne peut pas être une coïncidence, elle est venue se pavaner, me montrer ce que je rate. Je réalise pourtant depuis le jour où je l'ai rencontrée ce qui me file entre les doigts.

Je suis assailli par la colère, la vengeance et la tristesse. Je me suis trompé sur toute la ligne. J'ai ressenti quelque chose de si puissant entre elle et moi. J'étais persuadé que cette sensation était réciproque. Apparemment pas.

Mais après tout, qui suis-je pour me fier aux apparences alors que je ne donne moi-même qu'une fausse image du bonheur ? Elle continue sa vie là où la mienne s'est arrêtée. C'est ce que je voulais.

Un jour, je serai heureux pour elle. Pas encore.

Et je le serai aussi quand je reviendrai la récupérer. Quand je ne serai plus sous l'emprise de qui que ce soit. Quand je serai grand.

Quand je serai libre.

CHAPITRE 66

David Chambre obscure

Je ne supporte pas cette vision devant moi. Elle lui tient la main. Cette douce main qui m'effleurait le dos quand j'étais en elle, qui m'empoignait le cul pour que je m'enfonce un peu plus encore. Cette main que je voudrais sur ma poitrine, sur mon visage, se retrouve dans celle d'un autre. Si je reste un peu plus, je risque de ne plus me contrôler. J'ai beau penser que Mélissa m'appartient, c'est faux.

Cette femme est un rayon de soleil dans ma vie, mais ici, les nuages sont trop sombres pour laisser passer une éclaircie. Son regard est paniqué, angoissé. Mélissa semble au bord du précipice vers lequel je l'ai consciemment poussée. Elle lâche la main à laquelle elle s'accrochait et des larmes perlent au bord de ses paupières.

Je ne suis qu'une grosse merde. Je me dégoûte. C'est par ma faute que cette femme se trouve dans un tel état devant moi. Elle ne s'en rend pas compte encore, mais je suis une véritable pourriture. La gangrène s'est insinuée dans mon sang depuis ma naissance. Je suis un homme malsain, il ne peut en être autrement.

Que je le veuille ou non, et NON, mon Dieu, je fais tout pour que cela change. Mais je n'ai aucune chance. La destinée d'une femme auprès de moi se résumera à vivre l'enfer.

Je plains tellement Marie. Elle subira tôt ou tard la foudre de ma colère. Je ne l'aime pas. Comment arriverais-je à la respecter ?

Je n'ai jamais eu l'intention de l'épouser. Quand mon père me l'a présentée, je ne voyais en elle qu'une partie de baise régulière. Elle était un peu snobinarde, mais sous ses airs de bonne fille à papa, Marie cachait bien son jeu. Toujours prête à vider mes burnes. On s'amusait bien. Puis son père lui a insufflé l'idée d'une union officielle entre nous. Elle

a tout de suite adhéré. Je ne sais pas comment, ni pourquoi, mais Marie s'est persuadée qu'elle est amoureuse de moi. Elle est manipulable comme de la pâte à modeler.

Mélissa n'est pas de ce genre-là. Elle est bien plus forte et coriace que toutes les femmes que j'ai pu côtoyer dans ma vie avant elle. Elle n'attend pas qu'un homme subvienne à ses besoins. Elle ne se laisse pas marcher sur les pieds. Elle prend sa vie en main avec les décisions qui sont les siennes.

Elle est tellement différente. Je suis un obstacle pour elle. Elle doit m'oublier coûte que coûte. Ce type avec elle ne la mérite peut-être pas. Mais moi encore moins.

Je ferme les yeux avec force. Si je les ouvre, je réaliserai peut-être que tout cela n'était qu'une hallucination déjantée issue de mon cerveau sous stupéfiants. Trois secondes. Un. Deux. Trois. Elle est toujours là. Une larme coule sur sa joue.

Je rebrousse chemin en direction de ma chambre. Je ne peux pas rester une minute de plus. La voir souffrir pourrait interférer avec ma ligne de conduite. Je l'entends m'appeler.

Ne te retourne pas. Ne t'arrête pas. Je claque la porte.

Je pourrais me sentir soulagé dans cette pièce, protégé dans ma bulle. Bien au contraire. Je suis encore plus vulnérable ici. Ma colère s'intensifie dans ce lieu. Il réveille en moi la frustration et la haine.

Je déteste être là. Le lit est bien fait, l'armoire à vêtements bien rangée. Tout crée une illusion de propreté, de linéarité. Ce n'est pas moi. Ce n'est pas représentatif de l'atmosphère qui règne dans ces murs. Être ici n'est qu'un retour au fin fond des abysses de mon enfance, une plongée dans les moments les plus douloureux.

Je sens mon sang bouillonner dans mes veines. Je suis assailli par ma haine, par l'envie viscérale de tout détruire autour de moi de la même façon que mon existence a été bousillée.

J'attrape la lampe de chevet. Elle explose sur le mur dans un crépitement d'étincelles. Chienne de vie ! Je regarde les morceaux de céramique éparpillés sur la moquette. J'ai toujours su que la violence ne résolvait rien. Elle apporte à peine un sentiment de soulagement. Pourtant, elle réapparaît à chacune de mes émotions négatives. Elle est tapie dans tout mon être, prête à surgir, à exploser à la moindre contrariété.

Je suis comme lui. Je ne peux pas lui échapper. Il m'a transmis ses gènes. Porter le nom de famille de ma mère ne m'aura pas épargné sa transmission. Je finirai bourreau, à son image.

Je saisis un morceau tranchant dans ma main. Il cisaille ma paume. La douleur ravive ma conscience. Les gouttes de sang qui perlent le long de ma ligne de cœur, au creux de ma main, réveillent le David combatif. Il me faut un temps d'adaptation pour sortir de mes pensées obscures. J'ai, ces derniers temps, de plus en plus de mal à ne pas cauchemarder à

propos de l'avenir. Le passé est une blessure trop vive, un tas de branches sèches prêtes à se consumer à l'approche de la moindre flammèche.

Je commence à ramasser le résultat de mes néfastes pulsions quand la porte de ma chambre s'ouvre brutalement. Je ne la veux pas ici. Ni dans cette chambre, ni dans cette maison. Toutes les femmes qui ont vécu ici n'ont été que les souffre-douleur des hommes de pouvoir. Les marionnettes, les punching-balls des caractériels violents qui gouvernaient les lieux, assoiffés de pouvoir et d'obéissance aveugle. Comme l'était mon père, et son père avant lui. Je dois éloigner Mélissa de cet abysse qui lui tend les bras.

— Putain, tire-toi de là, Mélissa, sors.

Elle a refermé la porte derrière elle. Mon Dieu qu'elle est belle. Ses formes voluptueuses, mises en valeur par sa tenue, avivent le désir que j'éprouve pour elle. Mélissa est tellement bandante, et elle ne semble même pas s'en apercevoir. J'aurai un mal fou à la virer d'ici. Pourvu qu'elle n'avance pas plus. Il suffit que je sente l'effluve de son parfum sucré mélangé à l'odeur sensuelle de sa peau pour que tous mes sens partent en vrille et ne me laissent qu'avec mon envie d'elle. Respirer ses cheveux, effleurer sa peau délicate, lécher son fluide délectable.

— Je ne partirai pas, affirme-t-elle.

Mélissa, je t'en prie, cesse d'être têtue. Elle affiche l'air déterminé dont je raffole chez elle. Son expression qui ne transcrit aucune peur. Mon besoin animal de protéger les femmes est remis en cause avec elle. Le schéma inconscient qui a fait de moi qui je suis et qui me permet de me situer par rapport à la gent féminine est complètement détruit en sa présence. Je suis perdu.

Son attention oscille entre les morceaux de la lampe et ma main blessée. Elle semble en colère. Là où n'importe qui se serait affolé à la vue du sang, Mélissa m'adresse un regard noir.

— Espèce d'imbécile, dans quel état as-tu mis cette pauvre lampe ? Je suis sûre qu'elle doit valoir la peau des fesses.

Elle avance vers moi. Je faiblis à son approche. Elle me rend vulnérable. Pourvu qu'elle ne me touche pas.

— Casse-toi, je t'ai dit. Tu es sourde ou quoi ?

Elle attrape mon poignet. J'ai un mouvement de recul. Mes nerfs sont à vif. Je suis à sa merci, comme si son simple contact m'empêchait de réfléchir. Elle tourne ma main pour constater les dégâts. Ses yeux noisette plongent dans les miens.

— Je partirai si je le décide.

Je sens des crépitements dans mon cœur. Mélissa me contrôle. Je suis foutu.

CHAPITRE 67

David Marqué au fer rouge

— Tu penses peut-être que je suis ton infirmière attirée ? me demande Mélissa.

J'évite par tous les moyens de croiser son regard. Si c'était le cas, je ne répondrais plus de moi. Elle est bien trop proche. Je succomberais à nouveau. Il faut à tout prix qu'elle parte d'ici, qu'elle le veuille ou non.

— Qu'est-ce que tu fous chez moi ?

Je l'entends pousser un râle d'agacement. Sa poitrine parfaitement galbée dans son justaucorps se soulève dans un profond soupir. Je ne suis qu'un être faible, comme tous les hommes. J'aimerais plonger ma tête entre ses seins et respirer son essence charnelle.

Regarde ailleurs, David ! Ailleurs !

— Chez toi ? s'interroge-t-elle, sceptique. C'est donc dans ta garçonnière que tu m'as baisée ?

Si seulement je pouvais lui dire la vérité. J'ai baisé un nombre incalculable de femmes. Un simple acte sexuel accompli dans l'intention de satisfaire des besoins physiques. Je n'ai rien ressenti de particulier jusqu'à la délivrance de l'orgasme.

Oui, j'ai baisé, je n'ai fait que ça toute ma vie. J'aimerais que ça ait été le cas aussi avec Mélissa. Je n'aurais pas à me soucier de l'avenir, de mes angoisses, de mon bonheur, si tant est qu'il puisse exister.

Je ne qualifierais pas non plus nos ébats avec une expression invraisemblable comme « faire l'amour ». Suis-je Cupidon pour prétendre insuffler ce sentiment dans le cœur de Mélissa ? Elle ne pourra jamais m'aimer. Je l'espère pour elle.

Des conneries, tout ça ! Je me mets à réfléchir au terme approprié pour notre partie de jambes en l'air. Je deviens guimauve à cause d'elle.

Et si je commence à me remémorer le jour où je me suis senti si bien, je ne serai plus capable de la chasser. Je serai happé par le besoin de retrouver cette sensation unique.

Je retire ma paume de ses mains. Sans ce contact, je serai plus apte à me comporter comme un véritable connard.

— Retourne d'où tu viens, Mélissa, je suis sûr que le mec avec qui tu es venue attend son tour pour que tu écartes les jambes.

Le claquement sur ma joue est vif et amer. Je réalise à peine à quel point mes propos sont blessants. Je mériterais bien plus qu'une simple gifle.

Je suis un minable. Mélissa est en colère. Au moins, je suis sur la bonne voie. Me détester serait la meilleure chose qui pourrait lui arriver. Je tendrais volontiers l'autre joue.

Je lui tourne le dos et me dirige vers la fenêtre. Je n'envisage pas la possibilité d'affronter ses yeux emplis de haine et de déception.

Enfin, je l'entends se déplacer. Mélissa va définitivement sortir de ma vie. Je reprendrai le cours normal de mon existence. C'est la seule solution.

Tandis qu'elle franchit la distance qui la sépare de la porte de ma chambre, je reprends mon souffle. Je m'étais mis en apnée sans m'en rendre compte.

J'attends le déverrouillage du loquet, mais il ne vient pas. Je me permets de me retourner dans la direction de Mélissa. Elle est assise au bord de mon lit.

Non ! NON, NON ! Qu'est-ce que je peux faire d'autre pour la faire fuir ? J'ai été odieux avec elle. Pourquoi reste-t-elle ? Je ne comprends définitivement rien. Mélissa avance à contre-courant. Elle n'est vraiment pas ordinaire.

J'ai l'air d'un con, immobile au milieu de ma chambre, la main ensanglantée. Mélissa croise ses jambes, le coude sur le genou. Elle tient son menton dans sa main et sourit.

— Et tu pensais arriver à me faire fuir en étant blessant avec moi ? ricane-t-elle.

Bordel, elle m'a démasqué plus facilement que je ne l'aurais imaginé. Elle a compris mon manège. Mon subterfuge tombe à l'eau. Mon cerveau s'active pour trouver une nouvelle stratégie dans la seconde.

Je suis complètement décontenancé.

— Pour tout te dire, Steven n'attend pas son tour, mais tu as raison.

— Raison ?

— Aucune femme ne refuserait d'écartier les jambes devant lui, pas même moi, me lance-t-elle froidement.

Balle en plein cœur. Je suis touché et coulé. Je ne connaissais pas encore la douleur qui envahit tout mon être. Elle est insupportable.

La jalousie s'empare de moi. Sa vengeance est un boomerang qui me frappe le visage plus cruellement qu'une simple claque. Je suis pris à mon propre jeu.

Mélissa ne m'appartient pas. L'imaginer se donner à un autre détruit ma capacité de raisonnement. Ça fait mal. Tellement mal.

Je ne contrôle rien. Mélissa n'est pas une équation mathématique. Elle est un casse-tête chinois sur lequel je m'arrache les cheveux. J'aimerais lui démontrer à nouveau ma capacité à lui donner un orgasme exceptionnel.

Je m'approche d'elle. Elle décroise ses jambes. Sur le qui-vive, elle scrute mes mouvements.

Je ne veux pas qu'elle ait peur. Elle peut me haïr, et ce serait même raisonnable de sa part, mais je serais anéanti si elle me craignait.

Heureusement, je ne perçois que de la surprise et une pointe de stupeur quand je la pousse sur mon lit. Mes mains plaquent ses bras sur le matelas. Un genou en appui vers ses hanches, l'autre entre ses cuisses, j'emprisonne sa jambe gauche et bouillonne de désir pour elle.

Je me penche à son oreille et embrasse sa nuque. Elle se tortille en frissonnant.

— As-tu déjà oublié à quel point tu criais mon nom ?

Son souffle court répond au frottement de ma cuisse sur son sexe. J'ai envie d'elle. Plus que jamais.

Mon pantalon oppresse l'ampleur de mon appétit pour Mélissa. Moi qui avais du mal à bander une heure avant, je suis au garde-à-vous après un simple frotti-frotta tout habillé.

Je fais une connerie. Je le sais. Comment arriverais-je à m'arrêter, maintenant ? J'ai l'impression qu'il est trop tard depuis le jour où elle a pénétré dans le hall de la banque.

Alors que je suis perdu dans la volupté du désir qui monte entre mes cuisses, Mélissa me fait basculer sur le lit. À califourchon sur moi, elle maintient mes poignets de chaque côté de ma tête.

Ses joues sont délicatement rosies.

Je pourrais me relever aisément mais la sensation qui s'amplifie entre mes jambes est bien trop agréable. Elle annihile toutes mes velléités de résistance.

Le regard de Mélissa est déterminé. Je sombre dans ses yeux. Elle relâche son emprise et descend ses doigts le long de ma cage thoracique, puis sur mon abdomen. Sans rompre notre contact visuel, elle détache la boucle de ma ceinture.

Je suis saisi d'effroi en sachant à l'avance que je ne pourrai pas combattre. Mélissa se penche dans mon cou et mord le lobe de mon oreille en susurrant les mots qui me soumettent définitivement.

— Je n'ai pas oublié.

Je tressaille. Elle mordille sa lèvre inférieure. Sa délicieuse bouche rouge. Je déglutis difficilement.

— Et je te garantis que, toi, tu n'oublieras jamais mon nom.

CHAPITRE 68

David Dominante domination

Je suis complètement paralysé sous Mélissa. Elle glisse ses doigts sur la ligne de poils sous mon nombril, provoquant une multitude de frissons dans tout mon corps. De ses douces mains fragiles, elle déboutonne mon pantalon. Mon affolement se confond de façon homogène avec l'envie déraisonnable de lui saisir les hanches pour glisser mon membre durci en elle.

Mélissa, ma douce Mélissa. Si tenace et audacieuse. Elle est magnifique et moi je suis perdu. Complètement fasciné par sa beauté si particulière.

Elle appartient à une espèce à part. La première fois que je l'ai vue, mon cœur endormi s'est animé. Les âmes romantiques seront déçues. Mélissa ne fut pas un coup de foudre au sens commun du terme. Ma curiosité s'est réveillée à la vue de son fessier galbé. Lorsqu'elle s'est retournée, ses cheveux attachés, sa petite taille et ses baskets défraîchies lui donnaient un air enfantin qui lui conférait une naïveté touchante. Sa candeur affichée entraînait en contradiction totale avec la force de son caractère. Elle m'a d'abord agacé. J'ai voulu lui fermer son caquet plus d'une fois. J'aurais dû le faire mais je prenais un étrange plaisir à l'affronter en joutes verbales.

Aujourd'hui, je n'arrive plus à vivre une minute sans penser à elle. Mélissa m'obsède et cette monomanie libère mon sexe au garde-à-vous.

Fier, dressé, chargé de désir au creux de ses jambes, il se balance sous ses effleurements. Je m'abandonne complètement à elle et lorsque sa bouche descend sur mon appendice, je me livre totalement au plaisir irréel qu'elle m'accorde. Sa langue chaude et

humide envahit mon esprit et ses lèvres pulpeuses me marquent au fer rouge, entérinant ma totale soumission.

Je ne pense plus. Je n'espère plus. Je ne suis plus rien. Juste un être de jouissance.

Je penche la tête en arrière en gémissant. L'intensité de mes sensations ne cesse d'augmenter. Je sens le point de non-retour arriver. Je ne veux pas jouir dans sa bouche. Je désire tellement plus d'elle. Je ne conçois pas une fin à tout cela. J'aimerais prolonger la faim que j'ai pour cette femme et lui donner ce que je serais contraint de lui reprendre un jour. Mon corps lui appartient, désormais. J'aimerais qu'il en soit de même pour mon âme, mais le diable en a malheureusement déjà acquis les droits de propriété.

Je saisis Mélissa par les bras et la relève à ma hauteur. Ses lèvres sont légèrement enflées. Le rouge carmin déborde délicatement autour de sa bouche. Une flamme éclaire son regard affamé et anxieux tout à la fois.

— Je veux jouir en toi, Mélissa.

J'arrache la pression de son jean étroit tandis qu'elle m'embrasse fougueusement. Je pousse un râle d'excitation intense. Je perds pied devant l'envie impétueuse de la pénétrer. Profondément. Entièrement.

Elle retire son body en lycra seule : mon impatience à le lui ôter me rend maladroit. Sa poitrine ferme est parfaitement mise en valeur par un soutien-gorge en dentelle qui laisse apercevoir le bout de ses seins. Je glisse ma main sous le tissu pour caresser sa peau délicate et aspirer son téton dressé entre le creux de mes lèvres. Elle tressaillit.

Elle se lève pour ôter son pantalon. À peine est-il descendu sur ses chevilles que je m'empresse de lui faire perdre l'équilibre. Elle éclate d'un rire joyeux et taquin qui ne fait qu'accentuer l'afflux sanguin dans mon membre déjà au summum de sa croissance.

Putain de pénis autocrate ! Mélissa, sur le ventre, m'offre une vision d'elle qui achèverait n'importe quel homme.

Heureusement, je trouve rapidement un préservatif dans le tiroir de ma table de nuit. Une vieille relique, mais hors de question de chipoter sur une quelconque date de péremption. Les fesses sur ses chevilles liées par le pantalon, Mélissa m'observe arracher l'emballage et dérouler le caoutchouc trop étroit sur les traces laissées par son rouge à lèvres.

Son regard est aguicheur, provocant. Je ne peux plus réfléchir. Je ne veux plus penser. Satané cul ensorcelé !

Je me glisse derrière elle et suce la peau parfumée de sa nuque en dégrafant l'attache de son soutien-gorge. Lorsque je presse mon érection contre elle, je l'entends pousser le plus délectable des gémissements.

Dieu que c'est bon !

Mon nom murmuré dans un souffle éraillé délivre alors toutes mes pulsions. Je la bascule en avant et la pénètre sauvagement. Tel un animal enragé, je tire sa queue-de-cheval sur le côté pour voir son visage. Je libère ma colère et ma frustration dans des à-coups frénétiques. De mon autre main, je mène Mélissa à l'orgasme en caressant son clitoris. Je la sens alors se contracter autour de moi. Je sombre en elle pour la deuxième fois en m'écroulant sur son dos dans une série de convulsions.

Je l'aime, putain. Je sais que c'est con. Tous les hommes aiment les femmes après avoir joui dans un orgasme phénoménal, mais moi, je sais que je l'aime. Tout simplement. Je voudrais rester en elle. Toujours. Merde !

Lorsqu'elle commence à gigoter sous moi, je comprends que mon poids lui provoque des fourmillements. Je me retire et une sensation de vide m'envahit. Je ne veux pas lui montrer ma faiblesse. Je n'attends pas qu'elle se retourne pour me diriger vers ma salle de bain et m'enfermer à double tour.

J'ai honte. Je me comporte comme un véritable connard. J'ai tellement d'amertume au fond de moi que je serais prêt à détruire toute forme de bonheur dans ma vie. Mélissa est une sorcière.

Je ne veux pas la contaminer par mon mal-être et pourtant je n'arrête pas de le faire. Je me suis comporté comme un animal. Aucun self-control. Et je serais presque prêt à recommencer. Je me maudis. Elle est si fraîche. Je finirais par la faner telle une fleur arrachée qu'on plonge dans un verre d'eau.

Elle toque à ma porte mais je ne réponds pas. Je me dégoûte. Mon reflet dans le miroir me donne la gerbe.

— David ?

Je colle mon oreille à la porte qui nous sépare. Je l'entends sangloter. Des pas s'éloignent. Mon cœur se brise en un milliard de fragments. Je devrais ouvrir et la rattraper avant qu'elle ne sorte de cette chambre.

Je tourne en rond, tiraillé entre le cœur et la raison. La main sur la poignée, j'hésite, puis je cède, torturé à l'idée de la faire souffrir. Elle est en train de se rhabiller.

Les yeux baignés de larmes, je constate avec horreur toutes les taches de sang que ma paume blessée a laissées sur son visage, ses bras et sa poitrine en la caressant.

Cette vision m'horripile. Elle me transperce d'une douleur aiguë. Ma voix tremble.

— Pa... rdon... Méliss...

Il faut absolument que j'arrête de la détruire. Je dois trouver une solution. Vite. Mais mon cerveau est embrouillé.

Et les tambourinements incessants à ma porte ne font que marteler davantage mon crâne au bord de l'implosion.

CHAPITRE 69

David Maman, j'ai mal

— Tu dois toujours faire ce que te dis ton papa, tu m'entends ? Toujours.

Maman étale une couche de pommade sur mon front. La bosse ne cesse d'enfler.

— Aïe !

— Chuuuut ! murmure-t-elle d'une petite voix douce et enchanteresse. Ne geins pas si fort, tu sais bien que papa est fatigué. Reste tranquille.

Sa caresse froide est apaisante. Sa présence rassurante. Je n'aime pas être puni. Il fait froid. Tout est noir. J'ai peur dans cette cave.

— Maman, j'ai pas fait exprès de casser le trophée de papa, je te le jure.

— Je sais, mon bébé, je sais.

Elle dépose un bisou magique au sommet de ma tête. Si maman ne m'en veut pas, je me sens mieux. Je n'aurais pas dû jouer au ballon dans la maison. Surtout pas dans le couloir où sont exposés les diplômes et les objets de valeur de mon père. J'ai réussi un dribble fantastique. J'aurais voulu lui montrer. Il aurait été fier de moi. Je pense.

Depuis que papa a obtenu un poste important dans son entreprise, il n'aime pas être dérangé. Il y a toujours trop de bruit. Il a souvent mal à la tête. Il est toujours au travail.

Quand il est là, je fais attention à être sage. Je lui demanderai pardon quand il reviendra me chercher.

*

* *

Plus jamais de ma vie je n'avalerais une de ces saloperies. Les effets psychotropes commencent à se déclarer et les bribes de mon passé viennent couper le cours de mes pensées actuelles.

BOUM. BOUM. BOUM.

Nom de Dieu, quelqu'un se prend pour Chuck Norris sur la porte de ma chambre. Je ne sais pas depuis combien de temps je me suis perdu dans les abysses de mes souvenirs.

Putain, Mélissa ?

Je tourne la tête. Elle est toujours là, paralysée devant mon lit. Je me sens vaseux. J'ai la tête qui tourne. Elle articule un mot mais je n'arrive pas à l'entendre à travers le bruit assourdissant qui résonne entre mes oreilles. Je m'avance vers elle.

La porte s'ouvre d'un coup sec avant que je ne puisse l'atteindre. Mélissa sursaute. Je me retourne sur le guignol qui ose pénétrer dans ma chambre. Il a les yeux furibonds. Ma sœur se tient derrière lui.

— Foutez le camp d'ici ! Sortez de ma chambre !

Le type qui embrassait Mélissa tout à l'heure regarde, effaré, la scène devant lui. Il se précipite sur ma douce avec inquiétude.

— Mélissa, il t'a fait du mal ?

Quel connard, je ne pourrais jamais blesser cette femme. Les apparences portent à confusion.

Bas les pattes ! Il tâte Mélissa comme une marchandise.

Bon sang ! Je m'interpose violemment et l'écarte d'elle. Je n'ai pas le temps d'éviter son poing, qui s'écrase sur ma tempe. Je perds l'équilibre.

Seuls les cris de ma sœur me redonnent du courage. Des coups, j'en ai reçus toute mon enfance. Mon père m'a fracassé la gueule maintes et maintes fois. La douleur physique ne m'affecte plus. La souffrance est dans mes tripes. J'ai une résistance phénoménale.

Il peut me jeter au sol, me cribler de coups de pied dans l'estomac, de cinglements de ceinture dans le dos, de balancements contre le mur. Je ne ressentirais rien qu'un profond dégoût et une sincère satisfaction.

La première fois où mon père a évacué sa colère sur moi, j'avais six ans. J'avais malencontreusement brisé un truc en verre sans intérêt auquel il tenait beaucoup. Je ne l'avais jamais vu si énervé. Il m'avait attrapé par le col de mon pull et secoué sans ménagement. Postillonnant toutes sortes d'injures à mon égard, il avait fini par me jeter contre le mur.

Ma seule présence l'horripilait. Il m'a enfermé à la cave pour me punir.

Ma mère, une femme douce et fragile, est venue me réconforter en cachette, mais mon père l'avait surprise. Il l'a battue devant moi. Elle saignait du nez et...

J'ai essayé d'enfouir ces images au fin fond de mon esprit pour qu'elles ne refassent pas surface. J'aimais tellement ma mère.

Pour le petit garçon de six ans que j'étais, elle était ma reine, mon trésor, mon idole et ma fan. Je voulais la protéger. La voir pleurer était insupportable.

Mon père a été de plus en plus pris par les responsabilités de son travail, et quand il était à la maison, il déchargeait son stress sur elle. Je me suis rapidement rendu compte que si je l'agaçais, c'était moi qu'il frappait. Ma mère était épargnée. Alors je suis devenu un véritable garnement, accumulant bêtise sur bêtise, coup sur coup.

Ma mère s'est vite fait une raison, trouvant toujours des excuses à l'inexcusable, niant sans cesse la gravité des gestes de son mari. Il était un personnage public important et respecté. Elle assure encore parfaitement son rôle de potiche à son bras. Je me souviens de certaines photographies parues dans les magazines. Nous semblions être une famille modèle.

La médiatisation de mon père faisait de lui quelqu'un d'honnête aux yeux de tous. La plupart des gens font de la richesse une vertu. La seule fois où j'ai cherché à dénoncer sa violence, personne ne m'a cru. Il était riche et célèbre : par conséquent, ses valeurs devaient être admirables. L'intelligence, l'éducation, la galanterie. Quelle mascarade !

Lorsque je suis devenu adulte, mon père a compris qu'il n'avait plus la même capacité à m'effrayer, ni la force physique pour me dominer. Nous sommes redevenus une famille normale.

J'ai réalisé il n'y a pas si longtemps que cette accalmie n'était qu'un leurre. Ma mère a dépéri ces dernières années. Elle continue à absorber la colère de mon père et, sans que je m'en rende compte, celui-ci me manipulait en gagnant mon obéissance à travers l'argent. Je me suis laissé acheter comme une vulgaire prostituée.

À vingt ans, j'avais tout ce que je désirais, le monde à mes pieds, les derniers modèles de voitures, les belles femmes. Je marchais droit.

Quand mon paternel m'a présenté à Marie, il avait déjà tout planifié. Notre relation était plaisante, je prenais du plaisir mais je ne voulais pas l'épouser.

J'ai fui la maison et j'ai appris à me débrouiller seul. Je n'ai jamais été aussi heureux qu'en étant stagiaire à la banque. La liberté était si belle, si épanouissante.

Puis la réalité m'a rattrapé. Voyant que je mettais ses plans de carrière et d'enrichissement à l'eau, mon père a commencé à battre Gaëlle. Elle croit qu'il s'agit d'actes isolés, une marque d'impuissance face à mes décisions. Elle est comme ma mère. Leur éducation les pousse à taire les actes barbares qu'elles subissent.

Moi, je sais que mon père ne s'arrêtera pas. Je suis une monnaie d'échange trop importante à ses yeux. Il sait comment m'atteindre. Il arrive toujours à ses fins. Je ne suis qu'un pion sur son échiquier.

Nous le sommes tous.

La solution la plus simple est la capitulation.

Ma souffrance ne faisait pas le poids face à celle de ma mère, de ma sœur et de Marie. J'étais décidé à plier. Jusqu'à ce que Mélissa entre dans ma vie.

Mélissa.

Si tout, autour de nous, s'oppose à notre union, je devrais me faire une raison et abandonner.

Mais elle est là. Vous pouvez me frapper, me détruire, je resterai debout pour elle, je me relèverai pour qu'un sourire s'affiche sur ses lèvres.

Je me tiens debout face à son gigolo. Ma sœur est hystérique à nos côtés. Elle nous supplie de ne pas nous battre. Je ne le souhaite pas. Je sais me défendre mais je n'ai pas de raison de cogner.

Son poing dans la figure, je l'ai mérité. Il n'y a qu'à regarder Mélissa pour comprendre. Je suis responsable de l'état dans lequel elle se trouve.

Je suis un poison pour elle. Il est son sauveur.

J'aimerais le remercier car il assure sa protection là où j'en suis totalement incapable, aveuglé par mes sentiments.

J'ai perdu dans cette vie, peut-être que dans une autre je serai gagnant. Mélissa a toutes les raisons de me détester. C'est le plus dur à accepter.

Elle s'interpose d'un bond entre nous. Elle attrape le visage de son ami entre ses mains. La tension de ce dernier redescend quand elle s'adresse à lui.

— Steven, ce n'est pas mon sang, laissez-moi seule avec lui.

— Il n'en est pas question.

— Je ne te le demande pas, je ne vous laisse pas le choix, sortez d'ici.

Je suis un fantôme qui observe leur échange, mon âme plane au-dessus de mon corps.

— Mais... je ne comprends rien, interfère ma chère sœur. Vous vous connaissez ? Pourquoi est-il comme ça ? Il n'est pas dans son état normal. Mélissa, c'est toi qui lui as fait ça ?

Elle panique. Ma sœur a raison. Je suis à côté de la plaque. J'aimerais que les voix se taisent. J'aimerais être ailleurs et m'oublier.

Ils parlent tous les trois comme si je n'étais pas à côté d'eux. De toute façon, rien n'est intelligible.

Je n'ai plus la force de participer à leur débat. Je m'assieds sur le bord du lit. Mes paupières sont lourdes. Je m'écroule sur l'oreiller. J'essaie tant bien que mal d'ouvrir les yeux. J'aperçois ma sœur qui me scrute et Mélissa qui parle avec ses mains comme une Italienne.

Puis je replonge dans le noir tourbillonnant où résonne la voix de Mélissa.

CHAPITRE 70

Mélissa J'y suis

— Gaëlle, tu ne me connais pas, mais fais-moi confiance.

Je me retourne pour observer David. Il s'est allongé sur le lit. Ses paupières peinent à se soulever mais je crois déceler un léger sourire au coin de sa bouche. J'ai cet homme dans la peau. Je devrais le fuir à toutes jambes mais je n'arrive pas à le laisser. Plus il me chasse, plus je m'accroche.

Sa pauvre sœur paraît paniquée, hésitante. Laisser son frère entre les mains d'une quasi-inconnue semble au-dessus de ses forces. Je dois être convaincante, et mon seul argument pour l'instant, c'est Steven. Bien qu'il ait assommé David, Gaëlle s'accroche à son bras comme s'il était une bouée de sauvetage au milieu de l'océan. Un rapprochement indéniable s'effectue entre eux deux.

— Écoutez, David a beaucoup bu et tu viens de le frapper à la tête, il a juste besoin de calme et de temps pour récupérer. Regardez-le. Il dort déjà. Quand il se réveillera, je viendrai aussitôt vous prévenir. Restez ensemble, je m'occupe de lui.

— Et s'il avait besoin d'un médecin ? s'inquiète Gaëlle.

De toute évidence, elle n'a jamais pris une cuite de sa vie. Un petit mensonge est nécessaire.

— Je suis infirmière.

— Ah ?

Après tout, j'ai le brevet de secouriste du travail. Depuis que je parle, Steven détaille mon corps à la recherche d'une blessure. Petit à petit, la tension dans ses épaules s'est

relâchée. Je comprends l'inquiétude qui l'a traversé en rentrant dans la chambre. Je pleurais.

Le rejet de David m'a profondément affectée. Je me suis sentie désirée et aimée, puis soudainement rejetée. David est perdu. J'aimerais l'accompagner vers la sortie du labyrinthe. Il ne se laissera pas faire et je perdrai des plumes dans la bataille, mais je ne peux plus retourner à la case départ, désormais.

— Ok Mélissa, nous serons dans la maison, je te laisse mon téléphone, si tu as besoin de nous, tu appelles le dernier numéro dans l'historique, c'est celui de Gaëlle.

Steven me serre dans ses bras. Il en profite pour me chuchoter à l'oreille :

— Fais attention à toi.

Je lui dépose un baiser sur la joue. Je ne crains pas David. Je suis soulagée de me retrouver seule avec lui. Il paraît si fragile, recroquevillé sur son lit. Je m'allonge à ses côtés. Mon corps frôle à peine le sien mais ma présence ne le laisse pas indifférent. Il se colle à moi en enfouissant sa tête dans mon cou. Ses cheveux me chatouillent le menton. Il agrippe mes hanches et sa respiration se fait plus douce. Je profite de ce moment. Je crois qu'il dort. Ses défenses se sont assoupies avec lui. J'aimerais tellement que cet instant ne se termine jamais. Le sommeil est salvateur, car il repose le corps et l'esprit.

David est lui-même. Les paupières closes, il ne se cache plus derrière des propos sarcastiques ou une agressivité feinte. Il est apaisé dans mes bras. J'oublie tout le mal qu'il a pu me faire.

Je me suis endormie. J'ouvre les yeux sous la caresse d'une main sur ma joue. David a le front collé au mien. Ses grands yeux verts ont retrouvé leur vivacité. Quel est donc ce pouvoir qui agit sur moi ? Je ne sais pas quelle heure il est, mais j'entends encore de la musique en fond sonore.

— Tu es encore là ?

Sa voix éraillée est douce. Il adresse cette question à lui-même. Il semble ne pas croire à ma présence.

— J'y suis, j'y reste.

La fossette sur sa joue droite apparaît. Ses yeux ne quittent pas les miens. Sa bouche effleure mes lèvres.

— Suis-moi.

Il se lève en attrapant ma main et me conduit à la salle de bain dans laquelle il s'était enfermé pour s'éloigner de moi. Son regard est triste, empli de culpabilité. David dégrafe en douceur mon body et dans un silence apaisant, il me déshabille totalement.

Je me laisse faire. À mon tour, je fais glisser ses vêtements au sol.

Nous sommes nus l'un en face de l'autre. Vulnérables. J'ai beau être hypnotisée par ses yeux, son corps est une sculpture gracieuse. Chaque détail de son anatomie exprime la

force et la puissance. Ses muscles sont ciselés, parfaitement dessinés. Il est la photocopie de l'homme idéal sorti tout droit de mon imagination.

Avec délicatesse, David me soulève et me porte sous la douche. Il ôte l'élastique qui attachait mes cheveux avant de faire couler de l'eau brûlante.

La chaleur apaise mes blessures intérieures. Le sang coagulé au creux de sa paume s'efface et toutes les traces de notre conflit disparaissent dans le siphon. David transforme une noisette de gel parfumé en mousse voluptueuse sur ma peau. Je ne peux m'empêcher de le savonner. Son corps glisse sous mes mains. Il ferme les yeux quand je m'approche assez pour que son sexe effleure le mien. Ses cheveux tombent sur son front. Sans croiser mon regard, David m'interroge.

— Pourquoi es-tu encore là ?

Il a si peu confiance en lui que cela me surprend. Je ne comprends pas pourquoi cette question se pose. Toutes les femmes aimeraient être à ma place.

— Je ne sais pas. J'espère.

Il fronce les sourcils, sceptique.

— À trop espérer, tu risques d'être déçue.

— Et alors ? À vivre ma vie, je risque de mourir. Si je ne la vis pas, je mourrai aussi.

— Crois-tu vraiment que je puisse faire partie de ta vie ?

Il appuie toujours là où la plaie suinte, là où la douleur est plus vive. J'ai atterri dans sa vie comme un cheveu sur la soupe. Je ne me confonds pas du tout dans son paysage. Je suis une tache sur son tableau.

— Tu fais déjà partie intégrante de mon histoire. Est-ce que moi, je pourrais entrer dans la tienne ?

Le bruit de l'eau qui ruisselle sur nos corps est le seul son qui se fait entendre.

J'ai besoin d'être fixée.

— Non !

Je le suis. Merde ! David est toujours aussi catégorique. Il m'agrippe par la taille et ses yeux verts me fixent avec tendresse.

— Je ne veux pas que tu sois dans mon histoire, Mélissa, ma vie est un bordel sans nom, mon passé est une véritable catastrophe et mon avenir ne s'annonce guère meilleur. Te faire entrer dans ma vie, ce serait tuer la fraîcheur qui te caractérise. Je te détruirais.

— Tu te donnes beaucoup trop de pouvoir. Prends la peine d'essayer, au moins. Je suis une véritable peste, tu en baveras plus que moi.

Il sourit en m'embrassant sur le front.

— Je n'en doute pas un instant.

La douche a détendu nos muscles. J'ai la peau flétrie. Nous nous séchons. David me tend un tee-shirt à lui. Il est dix fois trop grand et arrive juste au-dessus de mes genoux. Je

réajuste mes cheveux dans le miroir et j'aperçois son reflet immobilisé derrière moi. Je me retourne. Il avance vers moi, le regard déterminé.

— Je ne peux plus me passer de toi, Mélissa. Comment fait-on, maintenant ?

Je hausse les épaules. Vire la morue et pars avec moi à l'autre bout du monde.

Il prend une profonde inspiration et plaque ses lèvres sur les miennes. Son baiser est possessif, survivaliste. Il ressemble à un adieu contraint. J'ai une boule à l'estomac. J'ai l'impression de vivre mes derniers instants avec lui.

Il se détache de ma bouche et attrape sa veste avec entrain.

— Tu as une bagnole ?

CHAPITRE 71

Mélissa Saut en parachute

— Quoi ?

David est espiègle. Je n'arrive pas à suivre ses changements d'humeur. Il farfouille dans son placard avec empressement. Je m'arrête derrière lui.

Qu'est-ce qui lui prend ? Il déplie la multitude de vêtements soigneusement rangés, les regarde rapidement, puis les jette un par un par-dessus son épaule. Je pense à la femme de ménage qui a dû s'appliquer à plier son linge. À moins que sa mère ne se charge de cette tâche domestique. J'en serais surprise.

Enfin, il interrompt ses recherches et me tend un bas de survêtement.

— Tiens.

Je déplie le pantalon devant moi. Il est immense.

— Euh, c'est un parachute, envisages-tu que je saute par la fenêtre ?

Il lève un sourcil interrogateur puis s'approche de moi, si près que son souffle chaud caresse mes cheveux. Il plaque ses mains sur mes fesses et les soulève en appuyant un début d'érection contre mon bas-ventre.

Comment cet homme arrive-t-il à me déstabiliser aussi rapidement ? Un courant chaud parcourt mon corps et les battements de mon cœur s'emballent.

— Je ne voudrais pas que quelqu'un d'autre que moi puisse apprécier ce cul bandant.

J'ai le souffle court. Ses paroles me font l'effet d'un cataclysme. Si un autre que lui me les avait adressées, je me serais offusquée de leur vulgarité.

Venant de David, je ne retiens que l'effet que je lui fais. Je l'excite et je le sens bien.

Il dépose une série de légers suçons de l'arrière de mon oreille jusqu'au creux de ma clavicule. Des fourmillements de plaisir naissent au creux de mon estomac.

Mon Dieu, s'il ne s'arrête pas très vite, je ne répondrai plus de moi. Appelez-moi Mémé, Mélissa ou Cunégonde, peu importe, je serai dans ma bulle, celle dont je ne sortirai qu'une fois l'orgasme atteint.

Heureusement, David cesse sa torture.

— Je n'ai que ça qui puisse t'aller, je le portais quand j'étais encore un gringalet, je t'achèterai des vêtements convenables sur la route.

Je rêve. Pincez-moi, mordez-moi, griffez-moi ou fouettez-moi si cela peut me réveiller.

Sur la route ? Quelle route ?

J'ai peur de m'emballer trop vite. Si ça se trouve, il veut juste me raccompagner chez moi. Les questions tournoient dans ma tête, à tel point que David le remarque. Il m'attrape par la main, s'assoit sur le bord du lit et me fait glisser sur ses genoux.

— Ta sorcellerie a capturé mon cœur dans ta marmite.

Il soupire. Vaincu.

— Je suis censé me marier dans trois jours. Dans trois petits jours, je suis supposé t'oublier définitivement. Je ne m'en sens pas capable. Je ne sais rien de toi et tu ne connais que la partie émergée de l'iceberg me concernant. Je fais peut-être la plus grosse connerie de toute ma vie, mais je dois essayer.

— J'en sais suffisamment sur toi. Tu es jaloux, lunatique. Tu aimes avoir raison même si tu sais pertinemment que tu as tort. Tu aimes les pâtes et les femmes en petite tenue. Une petite fossette apparaît au coin de ta bouche quand je t'impressionne, comme en ce moment, tes yeux deviennent vert clair chaque fois que tu t'imagines me pénétrer ou me lécher. Et je sais aussi que tu maîtrises mieux que personne l'art de me faire grimper au septième ciel.

Il pousse un grognement étouffé. Ses lèvres se retroussent en un sourire franc tandis que ses yeux prennent la teinte si spéciale à laquelle je faisais allusion.

— Je suis beaucoup plus que ça, me déclare-t-il en mordillant ma lèvre inférieure.

J'ai peur. Je suis prête à m'abandonner à lui. Le suivre dans sa fuite est un pari risqué. Quitte ou double. Il n'a jamais émis l'hypothèse d'annuler ses noces. Aucune promesse, aucun aveu. Je suis prise au piège de ses griffes acérées.

Compte-t-il profiter de ses derniers jours de liberté avec moi dans la débauche ? Suis-je seulement l'excuse qui va lui permettre de fuir sa vie actuelle ? Est-il tombé amoureux ?

J'ai la nette impression qu'il ne le sait pas lui-même.

Et à dire vrai, je ne souhaite pas connaître la vérité tout de suite. Quand j'envisage notre possible séparation, il me manque déjà.

— Je ne sais pas où je vais, ni pourquoi, mais je veux que tu sois là. Suis-moi, Mélissa.

Sa voix est implorante, désespérée. Je vais devoir avoir recours à une psychothérapie pour le reste de mes jours quand il me quittera.

— Je peux trouver une voiture. Il faut juste que nous nous rendions en centre-ville.

J'ai accepté. La folie commence ainsi. Voir uniquement ce que l'on cherche à voir. N'entendre que les mots qui nous intéressent. Se convaincre seulement sur un ressenti. Se satisfaire du bonheur d'autrui. L'utilitaire de mon père fera l'affaire pour notre évasion, le temps que nous trouvions une autre voiture. Cela ne l'embêtera pas.

David explose de joie en portant ma lourde carcasse, les bras sous mes genoux comme si j'étais une jeune épouse franchissant le seuil de sa maison. Il m'embrasse si fort que des picotements douloureux naissent sur mes lèvres.

— J'appelle un taxi, habille-toi vite, je te veux à moi, rien qu'à moi, et je n'en peux plus d'attendre.

La promesse sous-jacente dans ces mots ne fait que me conforter dans ma décision. J'enfile le survêtement. Il tombe sur mes hanches malgré les trois tours de la ceinture sur elle-même.

Je laisse ma paire d'escarpins, trop inconfortable pour une fuite improvisée. Je serai plus à l'aise pieds nus jusqu'à ce que je puisse récupérer une paire de chaussures adéquate.

Je glisse le téléphone de Steven dans mon sac à main. Et nous sortons de notre bulle pour affronter la fin de la fête.

Il n'y a personne dans le couloir. David serre ma main avec force. Nous descendons les escaliers. La musique tambourine toujours. Les danseurs sur la piste sont plus rares et plus désarticulés, probablement à cause de l'alcool absorbé sans modération. David me tire jusqu'à la porte d'entrée.

Il presse le pas quand il aperçoit sa sœur et Steven à l'autre bout du salon. Ils s'accordent si bien, tous les deux...

Quelques invités me toisent de la tête aux pieds. Mon apparence est surprenante et certains chuchotent sur notre passage.

David ouvre enfin la porte d'entrée. Il s'arrête brusquement et je me cogne à son dos, trop occupée à regarder mes pieds pour l'éviter. Ses épaules raidies me bouchent la vue. Je sens la pression dans sa main. Il cherche à me maintenir cachée derrière lui. En vain.

Son enthousiasme disparaît. Sa voix est soudainement glaciale.

— Papa ! Maman !

CHAPITRE 72

Mélissa Désenchantée

J'épie par-dessus l'épaule de David. Si j'avais encore mes talons aux pieds, ce serait plus facile. Je suis sur les pointes telle une danseuse étoile, l'élégance en moins.

J'identifie tout de suite la femme qui se tient devant nous. La mère de David. La photographie d'elle en train de tenir son enfant dans les bras me revient immédiatement à l'esprit. Le temps est passé sur cette jolie femme comme un bulldozer destructeur. Elle est méconnaissable. Ses grands yeux verts sont disproportionnés par rapport à sa maigre corpulence. Elle a les joues creuses et sa robe de soirée laisse apercevoir la saillance de ses omoplates.

L'homme qui se tient derrière elle avance d'un pas en la poussant sur le côté. Son regard glacial donne la chair de poule. Je n'imaginai pas le père de David aussi grand. Son fils lui ressemble beaucoup. Malgré son âge avancé, il est très bel homme. Il porte un smoking agrémenté d'un nœud papillon.

David se tient devant moi. Il n'a pas lâché ma main, mais il me maintient fermement pour que je reste derrière lui. Je le comprends. Moi-même, je n'aimerais pas avoir à me présenter.

— La fête est déjà finie ? questionne son père.

Son fils ne répond pas. La tension est quasi palpable. Les grosses billes verdoyantes de sa mère se fixent sur moi et me scrutent avec inquiétude. Je décide d'intervenir. Je recule pour échapper à l'emprise de David et fais un pas sur le côté pour me dévoiler à ses parents. Je jette un coup d'œil à David. Je lis dans ses yeux une appréhension certaine et de la crainte. Je dois le sortir de cette impasse. Je veux nous sortir de ce borbier. Le bout

du tunnel semblait si proche. Ses parents dans l'entrée sont un rocher qui obstrue la sortie vers la lumière.

— Bonsoir, je m'appelle Mélissa, je suis une amie de Gaëlle.

Je tends une main devant moi. Elle reste suspendue dans le vide. Le vent souffle fort, ce soir.

— Où vas-tu, David ? Marie est chez ses parents. Tu sais très bien que tu ne dois pas la voir la semaine précédant les noces.

Cette piquûre de rappel me frappe à la gorge. Le patriarche me montre sans discrétion que ma présence avec son fils n'est pas opportune.

— David me raccompagnait chez moi, j'ai comme qui dirait eu un accident de chaussures.

Je tends mon pied nu devant moi en agitant les orteils. Tous les regards se braquent sur mes ongles vernis. Ma plaisanterie ne semble pas fonctionner. L'atmosphère n'en est pas plus détendue. Bien au contraire.

— Qui vous a permis d'intervenir dans notre conversation, mademoiselle ?

Je pâlis face à l'autorité de l'homme austère. Non ! Je n'en ai vraiment rien à faire de lui. Les personnes qui se croient au-dessus des autres ne me font ni chaud ni froid. J'ai servi des prétentieux toute ma carrière. J'ai avalé ma fierté un nombre incalculable de fois. Aujourd'hui, je ne me laisserai marcher sur les pieds ni par le pape, ni par un président, ni par aucun pingouin mal élevé. Je ne suis pas au sommet dans leur hiérarchie financière, mais je me défendrai coûte que coûte.

David saisit ma main. Il a senti ma contre-attaque poindre le bout de son nez. Il m'entraîne contre mon gré derrière lui. Je cède à sa volonté en me taisant. Pour le moment.

— Maman, je suis désolé.

Sa voix est tintée de chagrin et de honte. Elle tremble. Sa mère ferme les yeux tandis que son menton se met à tressauter.

— Je pars.

Un silence affligeant règne. Je ne suis pas sûre d'avoir bien entendu les derniers mots de David, mais l'expression hargneuse de son père me confirme que j'ai effectivement compris sa décision. Après une profonde inspiration, la voix de David se fait plus forte et plus ferme.

— Je pars.

Mon cœur s'enflamme d'une excitation nouvelle. Le moment n'est pas très propice aux explosions de joie, et pourtant, j'aimerais extérioriser cette victoire. Sauter au cou de mon homme. Car oui, en ce moment, j'ai la sensation que David pourrait être mon homme.

— Et où comptes-tu aller ? Tu te maries à la fin de la semaine.

Son père me toise mesquinement. Je maintiens mon regard ancré dans ses iris. Je ne baisserai pas les yeux.

— Tu ne pars pas à cause de ça, tout de même, s'esclaffe-t-il en me désignant du menton.

David lâche ma main et se précipite à la gorge de son père. Il l'attrape par le col de sa chemise et le plaque contre le mur du couloir, le point droit levé sur son visage. Sa mâchoire se contracte, ses phalanges blanchissent.

J'ai peur pour David. Non pas parce qu'il est sur le point de frapper l'homme qui l'a engendré, mais parce que ses barrières viennent de s'effondrer. Une folie sous-jacente se dévoile dans son air déterminé. Il retient péniblement l'envie qui brûle en lui.

Sa mère est paralysée. Elle ne bouge pas d'un iota, hypnotisée par la scène de parricide qui se joue sous ses yeux.

Son père se délecte étrangement de la situation. Il affiche un petit sourire hautain.

— Frappe, mon garçon. Si tu cherches à impressionner quelqu'un, cogne. Cesse d'être une petite fiotte, ta putain te regarde.

— STOP !

Je crie par-dessus la musique assourdissante. David écrase son poing dans le mur à deux doigts de la face de son père. Celui-ci cligne des yeux et sursaute sans pour autant paraître inquiet.

Les épaules de David se soulèvent au gré de sa respiration. Je lis du mépris dans son regard quand il s'adresse à son père.

— Tu n'en vaux pas la peine.

Il m'agrippe la main et nous sortons dehors. Je sens son pouls s'agiter. Je n'ose prononcer un mot quand nous remontons l'allée vers le portail de la villa. Il marche à vive allure et j'ai beaucoup de mal à le suivre. Les graviers me picotent les plantes des pieds à chaque pas.

— David.

Il ne me répond pas. Il ne m'entend pas.

— DAVID !

Il s'arrête net et fait volte-face vers moi. La veine dans son cou pulse. Ses yeux sont d'un vert profond et, malgré la pénombre qui nous entoure, j'y décèle de la colère, de la peur et du soulagement. Il m'attrape violement et s'empare de ma bouche. Sa langue se fraie un passage entre mes lèvres et prend possession de la mienne. Nos dents s'entrechoquent dans un baiser puissant dont je ne maîtrise pas le déroulé.

Sa main droite maintient ma nuque immobile tandis que de l'autre il en profite pour caresser la moindre parcelle de mon corps. Je suis à la merci de sa voracité. Je lui

appartiens. Je commence à descendre ma main sur son torse lorsqu'il me saisit les poignets avec brutalité.

Il confine mes deux bras derrière mon dos sans rompre le lien entre nos deux bouches. Je ne suis pas une adepte des jeux de soumission mais je ressens à cet instant une excitation totalitaire. Mes seins lourds de désir ont les tétons qui se dressent. Je sens de l'humidité au creux de mon intimité.

David prend le contrôle. Il me maîtrise là pour se venger d'autres situations qui lui échappent. Je le laisse faire, consciente du besoin qui l'anime. Je suis responsable du bouleversement qui le contraint à abattre ses barrières.

Et je m'offre à lui.

CHAPITRE 73

Mélissa Winnie et le pot de miel

Je suis sous la totale emprise de cet homme. Et je n'ai pas peur. Mon cœur bat la chamade. Je suis à lui. Il peut faire de moi ce dont il a envie, prendre possession de moi de toutes les façons.

David s'empare de ma bouche. Il aspire ma lèvre inférieure avec tant d'ardeur que je sens le sang affluer sous l'effet de sa voracité. Mes mains sont toujours prisonnières sur la chute de mes reins tandis qu'il parcourt ma nuque de mordillements sensuels jusqu'au lobe de mon oreille. Des frissons me traversent l'échine, sa langue me caresse avec délectation. Je pousse un gémissement incontrôlable proche d'une bande son de film pornographique. Je l'entends émettre un râle discret sous mon oreille alors que son sexe s'affermit contre le bas de mon ventre. Mon Dieu, ce son m'excite terriblement, j'en oublie la pudeur. Mes mains immobilisées ne m'empêchent pas de frotter mon entrejambe sur son membre en érection.

— Putain, Mélissa ! Cesse de me convaincre.

Il maintient son regard fixé au mien avant de s'accaparer à nouveau de ma bouche en ponctuant ses assauts de mots inintelligibles. Les sensations exquis qui me traversent m'offrent le privilège de ne plus rien entendre, de ne plus rien penser. Seulement ressentir l'envie écrasante, le besoin vital d'avoir David, d'être à lui.

— Je te veux, je te veux, je te veux.

Un homme capricieux finit toujours par obtenir ce qu'il désire. David me pousse à reculons le long de l'allée tout en maintenant ses mains sur mes poignets. Je manque de trébucher sur le rebord du trottoir avant d'enfoncer mes pieds nus dans la terre fraîche et

humide. Mon dos heurte ce qui semble être le tronc de l'un des arbres bordant le chemin. Les éclairages des lampadaires n'illuminent plus son regard désireux et fou, mais ses gestes sans tendresse trahissent encore sa faim inassouvie. Son corps tendu écrase le mien contre l'écorce râpeuse du tronc derrière moi. Je geins de douleur. David tire sur mon bras et me retourne dos à lui. Je suis immédiatement plaquée contre l'arbre. Il s'immobilise. La pression de son poids me maintient. Sa queue se place instinctivement contre mon fessier. Je ne sais plus si je manque de souffle à cause de ma joue contre le bois brut, dont les effluves me chatouillent les narines, ou bien si je réalise difficilement mon désir de jouer la soumise. Sa main glisse sous le tissu ample du bas de survêtement que je porte. Elle s'arrête à l'arrière de ma cuisse, sous la ligne de mes fesses. Le son de sa voix contre mon oreille provoque en moi une série de frémissements. Mon clitoris s'agite, pulse, s'étouffe et implore sa libération sexuelle comme une jeune hippie à Woodstock.

— Tu me cherches, Mélissa, tu veux que je te prenne ici ? Tu aimerais que l'on nous surprenne pour que tout le monde sache que tu es mienne ?

Sa main empoigne la chair de ma croupe et la malaxe avec fermeté. J'ai la gorge sèche et je suis incapable de prononcer un seul mot. Je hoche la tête, râpant un peu plus ma joue contre l'écorce. David libère mes poignets et je ne bouge plus, submergée par le désir qui monte au fond de moi.

Puis son avant-bras passe entre mes jambes, frôlant mon bouton de jouissance. Sa main se plaque sur mon aine et redescend lentement au creux de mon intimité. Son majeur glisse sans difficulté entre mes lèvres, où mon excitation s'est déjà amplement exprimée. Je ferme les yeux. Je suis déjà au bord du précipice. Son seul frôlement crée des soubresauts en moi. Deux doigts s'introduisent dans mon vagin, dont les parois se contractent autour de ceux-ci. Ils vont et viennent en moi, me submergeant de plaisir. De sa main droite, David est agrippé à mon cou. Je suis totalement à sa merci.

Les phares d'une voiture descendant l'allée éclairent l'orée du bois, où nous nous trouvons. Mon souffle s'interrompt. Je suis en sursis entre les mains de David. Mon cœur est prêt à exploser. Mon amant a ralenti son ascension le temps que le bruit du moteur se fasse plus lointain. Son majeur s'extrait de mon sexe et glisse entre mes fesses. Je sursaute lorsqu'il se presse contre mon anus. Une myriade de picotements me traverse. Mes jambes sont en coton, je ne suis plus ancrée au sol, la planète Terre n'est plus qu'une bille bleue dans le lointain.

David plonge son front sur ma nuque. Ses cheveux chatouillent ma peau parcourue de chair de poule. Sa main chaude remonte le long de mes flancs, suivant la ligne de mes hanches pour atterrir sur mon ventre. La tension dans ma culotte est à son paroxysme alors qu'il ralentit considérablement son exercice de séduction. Je me tortille, je tends mon cul contre lui. Une véritable chienne en chaleur. La nymphomane qui sommeille en

moi est sortie de sa coquille, réveillée par l'habileté sensuelle de David. Je ne réalise même plus où nous sommes ni pourquoi. Je ne ressens que le désir insatiable de laisser s'accomplir l'orgasme en devenir au fond de moi. J'aimerais hurler « prends-moi » et d'autres salacités sans vergogne afin que ses mains expertes ne se retiennent plus.

David semble se contenir difficilement. Il ne bouge plus, plaqué contre moi, et reprend sa respiration sans que la charge intensive entre ses jambes ne s'atténue. Au bout de quelques minutes, il reprend la parole. Sa voix rauque est calme et suave, elle ravive mes envies lubriques.

— Tu es à moi.

Le ton anxieux qu'il emploie fait de sa réplique une interrogation plutôt qu'une affirmation. Je le sens perturbé. Il attend que je le rassure. Cet homme si fort, si beau, qui a tout pour lui, s'interroge sur la puissance de notre lien. Je vais jouir. Les sentiments qui me traversent sont trop intenses. Je racle ma gorge, secouée par les émotions.

— Si tu t'en donnes les moyens, je suis à toi.

Il me fait pivoter face à lui. Son nez se colle au mien. Il replace derrière mon oreille une mèche de cheveux coincée entre mes lèvres, d'un geste tendre. Ses épaules se sont détendues, il m'observe avec avidité.

— Je ne laisserai personne se mettre entre nous, rien ni personne. Je veux prendre ton cœur comme tu t'es accaparé le mien.

Je m'envole à cinq mètres du sol. Il dépose un baiser mouillé sur ma bouche. Son index frôle ma joue irritée et endolorie et descend le long de mon corps, traçant le chemin que ses yeux verts parcourent de mes seins à l'élastique du jogging.

— Et ton corps m'appartiendra. Tout ton corps.

Bordel, prends-moi, alors ! Sa sainte Mélissa s'est endormie. Il peut en profiter. Abuse de moi !

— Tu me fais confiance ?

— Oui.

J'ai répondu immédiatement. Il s'agissait d'une évidence. Farfelue, injustifiée mais inébranlable. J'ai confiance en lui.

Un coup de klaxon retentit derrière la grille de l'entrée. Ma bulle éclate. Notre taxi nous ramène à la réalité. David passe son bras sous mes fesses pour me porter contre son torse. Je glisse mes jambes autour de sa taille et j'agrippe mes mains à son cou. Ses yeux étincellent d'une vivacité chaleureuse et ses mots ravivent mon assurance.

— Repartons de zéro.

Je ne trouve alors plus le moyen d'effacer le sourire sur mon visage.

CHAPITRE 74

Mélissa Retour en enfance

Tous les chauffeurs de taxi de l'agglomération ne sortent pas du même moule que celui de Steven. Notre conducteur, la mine et les cheveux grisonnants, les mains bouffies sur le volant, nous scrute avec curiosité et agacement dans le rétroviseur. Il faut le comprendre. Pour un être normalement constitué, un tant soit peu sain d'esprit ou même légèrement aliéné, le duo que nous formons, David et moi, sur la banquette arrière est inévitablement surprenant. J'aurais aimé être flamboyante, étincelante, féérique pour illuminer les pupilles de la population, mais David et moi sommes déçus et cassés. Nos deux corps enlacés, ma face pouilleuse et nos têtes cabossées alliant le choc des décisions, la peur de l'inconnu, l'excitation de la fusion et l'impatience du bonheur nous confèrent une aura inhabituelle.

— Où je vous emmène, jeunes gens ?

— Clinique de la Sauvegarde, s'il vous plaît.

Mon cœur s'alourdit instantanément. La mention de ce lieu hospitalier me compresse la poitrine. L'angoisse resurgit comme un boomerang pensé perdu, prêt à revenir assommer sa cible dès qu'il en aura l'occasion. La tension qui me parcourt les bras se concentre dans mes doigts crispés. Je n'ai pas la moindre idée des intentions de David. Il n'a aucune raison de comprendre mes appréhensions, et pourtant, il semble avoir ressenti mon changement d'humeur sans qu'aucun son ne franchisse mes lèvres. Sa main gauche vient emprisonner nos deux mains entremêlées. Il tourne son visage vers moi. Je sais d'avance que si je lève les yeux je trouverai ses prunelles vertes en train de chercher un indice permettant de comprendre ma peur.

Je ne veux pas être un livre ouvert. Mes peines et mes tourments sont calfeutrés dans les limbes de mon cœur. David a déjà trouvé la clef de l'entrée de ce dernier, mais heureusement, le labyrinthe que je me suis créé lui emmêle les pinceaux. Je me décide tout de même à affronter son regard inquisiteur et je plonge dans l'océan émeraude qui me fait face. *Quelle conne !* Autant se jeter du haut de la tour Eiffel et s'écraser telle une merde chaude sur l'asphalte. Regarder David dans les yeux est un véritable suicide. Il devrait penser à se reconverter dans la CIA en temps qu'interrogateur, manipulateur, bourreau.

Son air bienfaisant me persuade presque de tout dévoiler, de ma plus tendre enfance à ma plate existence actuelle. *Petite, je mangeais mes crottes de nez et j'aimais ça. Un jour, je suis partie au collège avec mes chaussons Winnie l'ourson, j'étais en troisième C. Je ne sais pas plonger, ça pique le nez. Je jouais au papa et à la maman avec ma cousine. Je continue de croire qu'un monstre peut se cacher sous mon lit et je vérifie tous les soirs qu'il n'y en a pas. Je me passe en boucle la scène finale de Grease, et la dernière fois que j'ai voulu reproduire la chorégraphie, la braise incandescente du mégot a traversé ma chaussette molletonnée et brûlé ma plante de pied. Je mens souvent, sur mon âge aux mecs, sur mon poids à Félicité et Cassandra, sur ma profession aux inconnus, sur ma consommation de tabac à mon médecin. J'ai déjà porté la même paire de chaussettes deux jours de suite, trois, enfin plutôt quatre, et j'écrase les chocolats dans les boîtes pour savoir ce qu'ils contiennent, je les cache sous les autres s'ils ne me plaisent pas.*

— Pourquoi la clinique ? À cette heure ? Tu comptes te servir de moi pour un don d'organe ?

Son haussement de sourcils marque son étonnement. *Bingo !* Sa lèvre se courbe en un sourire malicieux. Je préfère l'amuser que l'inquiéter.

— Je compte justement bien me servir ! sous-entend-il en humectant ses lèvres diaboliquement.

Je glousse telle une dinde prête à être farcie. Il approche son visage du mien et sa délicieuse bouche effleure la mienne.

— Pas sans ton consentement, évidemment.

J'attrape sa lippe charnue entre mes dents. Mon mordillement inattendu semble le satisfaire. Son contentement s'exprime par une lueur espiègle dans ses yeux.

— Que penses-tu prendre avec mon accord ? Je te donnerais bien quelque chose, mais que ferais-tu de mon troisième sein et de mon pénis rétractable ?

Un rire explosif envahit l'habitacle. David s'esclaffe à gorge déployée. Sa joie est communicative et je suis entraînée dans son hilarité. Mon sport mensuel ne sera plus à faire. Mes abdominaux se contractent sous les assauts de notre crise. Le chauffeur rouspète avec aigreur. Il aimerait probablement connaître les raisons de notre amusement. J'essaie

tant bien que mal d'étouffer mes éclats mais ils reprennent de plus belle chaque fois que mon regard croise celui de David. Le salopard se tord sur son siège. Des larmes perlent au bord de ses yeux. Ses dents blanches et parfaitement alignées pincent sa lèvre inférieure en tentant vainement de retenir ses convulsions.

J'aimerais immortaliser cet instant et son visage détendu. David paraît si jeune. Un esprit taquin et insouciant dans le corps d'un homme viril et puissant. J'adore cet alliage. Il est d'une perfection déroutante même quand il se fout ouvertement de ma pomme en m'imaginant transsexuelle.

Il calme son hilarité en glissant sa langue dans ma bouche et en entamant une danse endiablée avec la mienne. Son goût de menthe fraîche électrise mes pensées et fait envoler les papillons qui logent dans mon estomac.

— Je serais presque tenté par un troisième sein, plaisante-t-il.

— Je t'étoufferais avec sans hésitation.

Il lève les mains en l'air en signe d'abandon.

— Je capitule.

— C'est mieux ainsi.

Le véhicule stoppe. Le joyeux quinquagénaire qui le conduit allume la veilleuse et annonce son prix, exorbitant. Nous sommes arrivés devant l'entrée des visiteurs de la clinique. Mon inquiétude refait surface et efface mon hilarité récente aussi nettement qu'une éponge magique.

Je descends derrière David, et le trottoir rugueux sous mes pieds me rappelle l'état pitoyable dans lequel je suis. J'ai passé tellement de temps dans cet établissement. Je n'aimerais pas croiser un membre hospitalier qui serait susceptible de reconnaître la fille de madame Grenand. J'aurais trop honte de l'image que je renverrais. Je soupire bruyamment sans me contrôler.

David s'empresse de me serrer dans ses bras. Je suis si petite contre lui que je pourrais me glisser dans la peau d'une fillette que l'on reconforte. Ce simple câlin me fait du bien. Ils sont si rares. J'avais presque oublié les bienfaits d'une accolade chargée de sincérité.

— Qu'est-ce qu'on fait là, David ?

— Je veux te donner les moyens de me faire confiance.

CHAPITRE 75

Mélissa Mon cœur

David et moi passons devant l'entrée des visiteurs, dont les portes sont closes. Il est près de trois heures du matin. L'accès est ouvert jusqu'à dix-neuf heures et les visiteurs déjà sur place ont le droit de rester jusqu'à vingt et une heures. J'ai été autorisée à dormir ici quelques fois. Ma mère a passé tellement de temps dans cette clinique que la chef de service acceptait parfois de me laisser rester à ses côtés. David semble connaître les lieux aussi bien que moi. Il longe le mur sur la droite, m'entraînant dans les coulisses de l'établissement. Nous traversons une cour plongée dans le noir. Heureusement, ma main est bien ancrée dans celle de David. Qu'entend-il par confiance ? Je le suis comme une aveugle guidée par son chien. Que veut-il me prouver de plus ?

Nous atteignons une porte vitrée encadrée par des hortensias en pot. Putain de fleurs à cadavres. L'indice est sous mes yeux. L'hôpital prépare à la mort. Mon sang se glace sous l'afflux de mes souvenirs. David caresse ma paume avec douceur avant d'ouvrir la porte. Les lumières blafardes de ce qui semble être la buanderie aveuglent ma rétine. Je cligne plusieurs fois des paupières pour soulager les picotements qui parcourent mes iris. L'odeur de la Javel et du désinfectant agresse mes cloisons nasales. Elle est si puissante que je vérifie mes narines pour m'assurer que je ne saigne pas du nez.

Je jette un œil sur David. N'importe qui ressemblerait à un mort-vivant sous cette lumière. Pas lui. Il plisse des yeux. Son regard émeraude est translucide, parsemé de cristaux ambrés que j'aperçois pour la première fois.

Il fait une chaleur étouffante, ici. J'ai déjà la sensation de suer à grosses gouttes. Seulement, la peur de me retrouver une nouvelle fois dans les couloirs de l'établissement

me paralyse sur place. Je me cristallise avec fébrilité. David s'aperçoit vite de ma réticence. Comment pourrait-il en être autrement ? Je suis tremblante au milieu des machines à laver. Je ne pensais pas un jour ressentir encore ce fracas émotionnel. Celui qui fait basculer votre vie dans le néant.

Ma mère n'a jamais quitté mes pensées. Pas un jour ne se passe sans qu'un souvenir d'elle ne me traverse. Il me suffit parfois d'un petit rien pour penser à elle. L'effort incommensurable après sa mort fut de ne me remémorer que les instants de gaieté, d'enfance, de gestes quotidiens. La thérapie comportementale m'a aidée à chasser les images envahissantes et morbides. Ma si belle maman n'était plus qu'un corps inerte et froid. La peau grise presque translucide. Les veines bleues visibles à travers la peau. Les bras marqués par les perfusions. Les lèvres asséchées. Les cheveux tombés. Les paupières creusées. Maman.

— Mélissa ?

Les larmes envahissent mes yeux. Des conneries, ces thérapies comportementales ! De la poudre de perlimpinpin. Une illusion bien huilée. Le problème est effacé en surface, élimé mais pas éliminé.

— Mélissa ? Qu'est-ce qu'il y a ?

La voix de David me ramène à la réalité. Il s'est rapproché de moi. Si près que nos fronts se frôlent. Je lis de l'inquiétude dans son regard. Sa main caresse mes cheveux. J'enfouis alors mon visage au creux de son épaule. Je ferme les yeux. Son étreinte se resserre. Mon corps se détend peu à peu. Son odeur musquée emplit mes narines et occulte l'infect parfum de l'hôpital. Son torse robuste me protège de l'extérieur. Je ne suis plus qu'une petite chose dans ses bras. Les battements de son cœur résonnent dans mon oreille. Il est vivant. Lui.

Je déteste ce lieu de malédiction mais je n'aimerais pas être ailleurs en cet instant où il me serre contre lui. Je sanglote comme une gamine. Le pauvre. Il ne doit pas comprendre pourquoi je me mets dans un état pareil. Si j'étais lui, je prendrais mes jambes à mon cou. Si je continue à déverser mes larmes sur son tee-shirt, il devra prendre une blouse informe dans le sèche-linge. Sa tête doit probablement bouillonner de questions concernant ma réaction surprenante. Il n'en laisse rien transparaître. Son pouce va et vient dans mon dos. Son menton repose délicatement sur le sommet de mon crâne.

Je pourrais rester ainsi une éternité. Les câlins m'ont tellement manqué. Aussi simples qu'ils puissent paraître. J'ai perdu beaucoup de temps sans la tendresse d'une accolade, tellement plus intime qu'une partie de jambes en l'air.

Je renifle sans grâce avant de lever la tête vers un David soucieux. Ses mains viennent emprisonner mon visage en coupe. Son pouce essuie les pleurs sur ma joue.

— Mélissa, je t'en prie, cesse de pleurer. Je sais que j'ai merdé sur toute la ligne. J'ai agi comme un connard avec toi. Je ne mérite pas un instant la seconde chance que tu m'offres, mais je t'en supplie, cesse de pleurer, mon cœur !

Mon cœur ! Oh bordel ! Je suis son cœur ! Et le mien ? Disloqué sur le sol de la buanderie. Explosé par la bombe de David, le détonateur « mon cœur ». J'ai la bouche ouverte, la sueur coule sur ma nuque. Je vais devoir vite me ressaisir. Je tombe dans le ravin. Je trébuche sur ce putain de caillou sur mon chemin. Je l'ai vu de loin, pourtant, mais je me prends les pieds dedans et je m'étends de toute ma carcasse dans l'amour. Je suis finie. Je suis une petite vachette dans l'arène. Le toréro David a serré son lasso autour de mon organe pompeux.

— Dis quelque chose ! Je t'en supplie.

La voix implorante de David me fait prendre conscience des doutes que j'installe dans son esprit.

— Non, excuse-moi, j'ai...

C'est si difficile de dévoiler ses angoisses quand elles sont incontrôlables.

— J'ai trop de mauvais souvenirs liés à cette clinique. Je n'ai pas l'habitude d'en parler et je ne voudrais pas t'emmerder avec mes fantômes.

Il ferme les paupières avec force. Lorsqu'il les rouvre, ses prunelles sont chargées de colère.

— Pardon ! Je te demande pardon. Je ne suis qu'un connard égoïste. Je n'aurais jamais dû t'amener ici. Ça me paraissait être une très bonne idée, tout à l'heure.

Il déglutit.

— Je ne pensais qu'à ça, à vrai dire, je n'avais pas d'autre idée. J'avais tellement envie de toi. Putain ! Tu me rends fou.

Il prend une longue inspiration avant de souffler.

— Et je déteste cet endroit aussi.

CHAPITRE 76

Mélissa La sorcière bien-aimée

Tous les sentiments du monde traversent son visage. La peur, la colère, l'envie, et maintenant la tristesse, assombrissent le vert de ses yeux. Je peux tout supporter, sauf la peine chez celui que j'aime.

— Pourquoi être venu ici, alors ?

— Je me sens si con, maintenant. Je ne pensais pas que venir ici t'affecterait.

— Dis-moi !

Il pince ses lèvres avec résignation.

— Je voulais que tu puisses me faire confiance. Me donner à toi intégralement. Je ne veux rien entre toi et moi, plus rien qui nous sépare. Je sais où doit être mon dossier médical... Il me suffit de le trouver...

— Si tu pouvais être plus explicite, j'ai du mal à comprendre.

— Mélissa, j'ai laissé les autres diriger ma vie, m'éloigner de toi. Tu aurais toutes les raisons du monde de ne pas m'accorder ta confiance. Je ne veux plus que toi, rien que toi et je me suis dit que...

— Que les préservatifs étaient trop épais entre toi et moi ?

Ses joues deviennent écarlates et la gêne se lit sur son visage.

— Je passe pour un gros pervers, là !

— Euh... oui.

Il passe du rouge au blanc. J'adore le torturer.

— Je ne pense pas qu'au sexe. Je n'ai jamais eu de relation sans capote et je n'en ai jamais eu envie avant toi. C'est juste que ça me paraît étrangement bizarre, cette barrière

entre nous. Dans ma tête d'imbécile, je me suis dit que tu comprendrais que ne pas mettre de préservatif était mon contrat d'engagement auprès de toi et mon renoncement absolu à mon...

— À ton mariage ?

Il soupire.

— Oui. C'est idiot, je sais, mais je n'ai trouvé que ça pour que tu puisses me faire confiance après toutes les crasses que je t'ai faites.

— Tu ne fais rien dans la simplicité, toi. Si tu m'avais donné ton mot de passe Facebook, ça aurait été tout aussi efficace, tu sais ?

Un sourire apparaît sur ses jolies lèvres. Sa bouche est un appel au viol. Mon Dieu, que j'aimerais le dévorer tout entier. Il avance d'un pas et prend mon visage en coupe. Une colère latente habite ses prunelles mais son pouce vient essuyer la larme sur ma joue avec une douceur inattendue. Son torse se presse contre le mien. La chaleur de la buanderie n'est plus la seule à réchauffer mon corps. La puissance qu'il dégage fait naître en moi un sentiment de sécurité. Je suis si bien entre ses bras. L'effluve de son parfum m'apaise comme si j'avais toujours attendu cette odeur pour me sentir chez moi. Aucun mot ne franchit nos lèvres. Nous restons silencieux, à nous observer l'un l'autre. À nous découvrir. À prendre conscience peu à peu de la chance, de l'exceptionnel sort qui nous a été jeté.

David rompt notre bulle après ce qui m'a semblé être une éternité.

— Je suis désolé, Mélissa. Je ne sais pas où j'avais la tête.

Il soupire. D'épuisement, d'agacement, de résignation ? Je ne saurais le dire. Des mots sans intérêt me viennent à l'esprit mais je me tais. Il paraît si proche de me dévoiler ses pensées que mon silence vaut toutes les questions du monde.

— Je venais ici quand j'étais petit, avoue-t-il.

La musculature de sa mâchoire se contracte. Il fixe le vide derrière moi, cherchant du courage dans le hublot d'une machine à laver. Je l'encourage.

— On aurait pu se croiser dans les couloirs. Je n'étais pas aussi canon qu'aujourd'hui. D'ailleurs, à dire vrai, j'étais boulotte et mon père me coupait les cheveux lui-même, alors je ne t'explique pas le rendu. Tu m'aurais trouvée devant le distributeur automatique à hésiter entre une barre chocolatée et un paquet de chips.

Faites que l'alarme incendie retentisse, s'il vous plaît. Ma tentative désespérée pour détendre l'atmosphère me conduit droit dans le mur de la honte. S'il ne m'arrête pas très vite, je finirai par lui expliquer en long et en large la fois où je n'ai pas trouvé les toilettes en temps voulu.

David s'écarte de moi et le vide entre nous me semble un profond gouffre. Il me tourne le dos et passe une main dans ses cheveux. Je vois ses muscles dorsaux se raidir et c'est d'une voix faiblarde qu'il me répond.

— Il est impossible que tu puisses m'avoir vu. Personne ne me voyait.

Je comprends au son de sa voix que parler de cette période lui est difficile. Chacun des mots prononcés l'est avec peine. Ils flottent en apesanteur jusqu'à moi. Des mots fragiles et éphémères, prêts à s'effacer dans l'atmosphère si je ne les rattrape pas assez vite.

Son dos est voûté. Ses épaules affaissées. Ses mains glissent dans les poches de son pantalon. Je ne sais pas ce qui le perturbe autant et mon empathie voudrait que je m'approche de lui pour l'entourer de mes bras, l'embrasser, le rassurer. Son corps si puissant se ratatine sous le poids de ses tourments. Mon impuissance me rend dingue.

— Mon père...

Le bruit des tambours des machines couvre un sanglot étouffé.

— Quand mon père me battait trop fort, il était contraint de m'emmener ici. Réparer son jouet cassé.

La stupeur et l'effroi de cette découverte me glacent le sang. J'étais loin de m'imaginer l'ignoble vérité. Il est vrai que le père de David m'a paru être une personne abjecte et froide, mais l'imaginer battre son fils foudroie ma naïveté. La photographie de David jeune me revient en tête. Comment peut-on faire du mal à un enfant, inoffensif, innocent ? Son propre enfant.

— David...

J'avance d'un pas mais je m'arrête aussitôt. La main de David s'est levée, tremblante, à hauteur de son visage. Il me supplie par son geste de ne pas intervenir. Les larmes me montent aux yeux.

— Je suis venu ici tellement de fois. Nous passons par la porte de derrière pour que personne ne puisse nous reconnaître. J'étais un V.I.P. de la côte fêlée. C'était tout à fait normal pour moi. On cachait les dégâts causés et on repartait comme si de rien n'était.

Il reprend son souffle.

— Ma mère me tenait la main pendant le trajet du retour. J'étais fier, putain.

Un petit rire lui échappe.

— Je croyais être un super héros de bande dessinée. Avec ses blessures de guerre. Et mon père était si gentil après. Il m'emmenait au cinéma, ou voir un match de football. J'adorais ça. Ouais ! J'adorais.

Le père de David n'est qu'un manipulateur odieux. Ma haine s'amplifie au fur et à mesure des révélations de son fils.

— Mais les médecins ne pouvaient pas ignorer ta maltraitance ?

— Non, ils ne pouvaient pas, mais le docteur Varin est fidèle à mon père et à ses pots-de-vin.

— Mon Dieu !

Je retiens mon dégoût entre mes mains. La nausée s'empare de mon estomac.

— Dieu n'était pas là, j'en suis sûr.

— Je suis désolée.

— Moi aussi, énonce-t-il avec clarté.

David se retourne. Ses cils sont humidifiés par les larmes qui pointent au coin de ses yeux. Il semble atrocement gêné.

— Je ne... je n'aurais pas dû te dire ça. Personne ne connaît cette partie de ma vie.

Tu es une putain de sorcière, je le savais.

Il sourit mais ses lèvres peinent à s'étirer franchement.

— Tout ça pour une capote, bordel ! Je lâche mes secrets les plus intimes pour une putain de capote. Où caches-tu ton balai, Samantha ?

CHAPITRE 77

Mélissa Chaleur dans la buanderie

David est un homme. J'imagine sa détresse d'avoir versé quelques larmes devant moi. Les quelques gouttes salées au bord de ses cils ont rapidement disparu. Les hommes possèdent des essuie-glaces invisibles leur permettant d'effacer rapidement les traces d'une émotion envahissante. Ses révélations sont énormes. Ma tête grouille de questions. J'imagine le petit David maltraité et des relents de chagrin m'assaillent.

Et puis je réalise ce que signifie ce qu'il vient de me raconter. David m'accorde sa confiance. Il me révèle l'ignominie. À moi. Pas à un meilleur ami avec lequel il aurait partagé des passions, des beuveries, des galères. Ni à un médecin qualifié qui l'aurait guéri, écouté attentivement. Ni à un avocat qui l'aurait défendu. Ni à un policier qui aurait pu faire cesser les maltraitances. Encore moins à sa mère qui aurait dû le protéger. Ni à sa fiancée qui aurait dû le soutenir et l'apaiser. Non. David se dévoile à la nouvelle venue dans sa vie. L'emmerdeuse qui chamboule tous ses projets. Je ne crois pas avoir reçu un aussi joli cadeau de ma vie.

Les yeux rivés au sol, David évite mon regard.

— Merci.

Je vois ses sourcils se froncer. Il danse d'un pied sur l'autre, apparemment décontenancé par mon remerciement. Je n'en peux plus de rester immobile. Mon besoin viscéral de le toucher est plus fort que tout. Je franchis les quelques pas qui nous séparent avec précipitation. Il relève le menton une fois que mes seins frôlent son buste. Même recroquevillé sur lui-même, David est bien plus grand que moi et sa hauteur me domine. Sa chaleur corporelle m'irradie.

Tous les vêtements entre nous sont une barrière à notre fusion. J'aimerais me retrouver peau à peau contre lui. Coller mon ventre à ses abdominaux. Enlacer mes cuisses entre les siennes. Ressentir le poids de son étreinte contre moi et la douceur de ses lèvres dans mon cou.

— David Jehan, tu es un imbécile !

Ses billes vertes croisent mes pupilles. Une vague de désir me traverse. David est d'une beauté à couper le souffle. Je m'entraîne à la plongée sous-marine depuis notre rencontre.

Il hoche la tête, acceptant mes accusations.

— Tu as raison. Nous devrions partir.

Il dépose un baiser sur mon front et se libère de mon étreinte pour se diriger vers la porte par laquelle nous sommes entrés.

— Attends, David.

J'attrape son avant-bras. Mes doigts ne sont pas assez forts pour maintenir une pression sur son membre. Heureusement, il s'arrête.

— David Jehan. As-tu fait un dépistage, récemment ?

Ses épaules se redressent. Il est intrigué.

— Oui. Il y a un mois. Négatif. C'est ce que je voulais te montrer en venant ici.

— Est-ce que tu as eu des relations depuis ?

Ma question est une bombe. J'appréhende tellement sa réponse. Elle pourrait faire exploser mon cœur. David est fiancé. Savoir qu'il a continué à baiser la rouquine m'anéantirait, même si cela ne me surprendrait pas.

— Seulement avec toi. Je ne veux rien d'autre que toi.

Un profond soulagement me fait pousser des ailes. Je ne pensais pas qu'ignorer qu'il avait jeté son dévolu sur moi me pesait autant. Je suis folle de joie. J'aimerais hurler à qui ne veut pas l'entendre que sa queue m'appartient. Elle est à moi. Imaginer son sexe dur et large entre mes cuisses réveille immédiatement des envies en moi. Je sens déjà mon vagin se contracter autour de son membre, trempé de désir pour lui.

— Tes mots sont plus efficaces qu'une prise de sang. J'ai confiance en toi et je te remercie.

Il semble perplexe.

— Grâce à ton manque de tact phénoménal, cette clinique ne sera plus pour moi un lieu de tristesse, cette anecdote restera gravée dans ma mémoire et je pourrai la raconter à ma descendance devant un feu de bois durant les longues nuits d'hiver. Tu es exceptionnel, vraiment, David, exceptionnel.

— Tu te fous de ma gueule, là ?

— Noooon, jamais je n'oserais !

Son corps enlace le mien avec ardeur. Notre connexion a atteint un degré supplémentaire, ce soir. Sa bouche se pose sur la mienne avec douceur. Nos lèvres s'ajustent parfaitement, chaudes et réconfortantes, elles s'attirent inexorablement.

— Emmène-moi, David, et fais de moi ce que tu veux, lui chuchoté-je à l'oreille.

Son regard s'intensifie alors que je me lance dans une tirade particulièrement grossière et provocante destinée à le rendre fou.

CHAPITRE 78

Mélissa Sucré ou salé

Je me sens mieux et David paraît bien plus détendu.

— Qu'est-ce qui t'amuse ?

— Tes pouvoirs magiques ! répond-il. Tes mots se sont emparés de mes pensées. Je ne pourrai plus jamais voir cet établissement sans penser à ta petite chatte bien serrée.

Je pouffe devant les propos crus et sans retenue de David. L'entendre dire à voix haute ce que je lui chuchotais tout bas me gêne particulièrement.

— De rien. Le plaisir est partagé, bégayé-je avec une timidité affichée.

Il remonte doucement mon pantalon et tire sur l'élastique blanc jusqu'à ce que la couture cisaille mes poignées d'amour, entraînant mon bassin à se coller au sien. Ses prunelles vertes transpercent mon âme. L'envie de l'autre parfume nos corps.

— Mélissa Grenand, vous serez encore plus belle avec ma semence au fond de vous.

J'explose de rire. David est celui que j'attendais. Il a la beauté et la connerie bien mélangées dans une pâte homogène délayée par l'humour.

— Tu es encore plus con que dans mes rêves.

Il pousse un gémissement de contentement.

— Tu avoues enfin que tu rêvais de moi. Mieux vaut tard que jamais.

— Oui, je l'avoue. Tu m'emmenais loin d'ici.

Un tendre baiser accompagne son sourire tandis qu'il me lance des moqueries enfantines.

— Par les voies terrestres, vous m'excuserez. Votre balai ne pourra pas voler au clair de lune, ce soir.

Je m'empresse de lui taper le buste en mimant des yeux furibonds. Sans conviction aucune : l'autorité n'a jamais été mon point fort. David me pince les fesses.

Il attrape mes poignets et me guide vers la porte. Je le suis, malgré mon incompréhension. Pourquoi ne retournons-nous pas sur nos pas ? L'air frais du couloir réveille mes sens. L'odeur caractéristique des hôpitaux aussi. L'allée est vide. Les chambres numérotées sont toutes fermées. David avance comme si sa présence au sein de l'établissement était normale et justifiée. Au contraire, je trotte derrière lui en balançant ma tête de droite à gauche et d'avant en arrière afin de guetter la venue d'un membre du personnel de la clinique.

Mon aspect débraillé, l'heure tardive et le manque total de justification à notre promenade dans les locaux nous attireraient tous les soupçons. N'importe qui pourrait nous prendre pour des fous échappés du service psychiatrique ou des toxicomanes à la recherche de quelques médicaments psychotropes.

Je retiens mon souffle quand nous passons devant la salle de repos des infirmières et des aides-soignantes. Trop préoccupées à rire autour d'un café et de quelques gâteaux, elles ne prêtent pas attention à nous. Nous avançons et la lumière s'adoucit dans une salle d'attente. Les lampes de chevet tamisent l'atmosphère d'une lueur jaune pâle. Les revues de presse automobile, de cuisine et de royauté traînent sur une table basse entre trois banquettes vertes.

— Qu'est-ce qu'on fait là ? Tu as un rendez-vous ? plaisanté-je.

David farfouille au fond de ses poches et en sort une pièce de deux euros.

— Barre chocolatée ou chips ? me demande-t-il en me désignant le distributeur derrière lui.

Mon cœur s'alourdit. De sentiments envers lui. Je suis amoureuse.

— Les deux.

David lève un sourcil perplexe.

— Tu es une femme surprenante et difficile, mais qu'est-ce que je ne ferais pas pour toi, plaisante-t-il en glissant la pièce dans la fente.

Le goût du chocolat dilate mes papilles. Je ne pensais pas avoir si faim et je gobe la friandise en deux bouchées. Mes dents se colmatent avec la pâte chocolatée. Ma langue recouverte de caramel se plâtre. Jacquouille la fripouille n'est pas loin de l'image que je dégage quand la paire de Crocs blanche d'une infirmière s'immobilise devant nous.

— Qui êtes-vous ?

Nos yeux ronds témoignent de notre surprise. Avec un peu de chance, si nous nous contentons de rester muets, l'employée nous laissera partir sans questions embarrassantes.

— Vous n'avez pas le droit d'être ici. Comment êtes-vous entrés ?

Sa voix devient de plus en plus froide et menaçante. David m'adresse un clin d'œil avant de se retourner vers la blouse blanche.

— Pardonnez-nous, madame, commence-t-il, nous savons bien qu'il n'est pas autorisé d'être dans les locaux à cette heure-ci, mais ma... ma...

David me jette un regard en biais avant de continuer.

— Mon amoureuse avait faim, s'exclame-t-il sans demi-mesure. Vous savez, l'amour ça creuse, et pour être honnête, un ogre n'aurait pas le ventre aussi creux qu'elle. En même temps, regardez-la. N'est-elle pas magnifique ? Aucun homme ne résisterait à l'envie de lui faire l'amour pendant des heures et des heures.

Si je pouvais me transformer en une petite souris, j'aurais déjà filé entre les jambes de mon observatrice. David, quant à lui, me regarde comme si nous étions seuls au monde. Avec désir et admiration. Il enflamme mon être tout entier sous les yeux subjugués de l'employée. Il me faut quelques instants avant de reprendre mes esprits et mon courage pour affronter la réalité en demeurant civilisée. Redressant les épaules avec une fierté maladroite, je lève les yeux vers l'infirmière.

— Mon Dieu, s'exclame-t-elle, mademoiselle Grenand ? Mais oui ! Mélissa, c'est bien toi !

CHAPITRE 79

Mélissa

Cendrillon cherche sa pointure

La femme d'une cinquantaine d'années devant moi me regarde avec stupéfaction. De petite taille, les cheveux cendrés et les joues rondes, elle s'extasie à nouveau.

— Mais oui, c'est incroyable, après toutes ces années. Oh et puis zut, laisse-moi t'embrasser, mon enfant.

Avec la maladresse d'un hippopotame, l'infirmière m'emprisonne dans ses bras potelés. David hausse les épaules devant cet élan d'affection, aussi décontenancé que moi. L'étreinte étouffante de cette femme ressemble à celle de mes tantes italiennes. Les sœurs de ma mère, aux formes abondantes, ont la fâcheuse habitude d'asphyxier leur proie à chaque retrouvaille. Je soupçonne même les seins de tante Adrianna d'être à l'origine de la disparition de son défunt mari.

Je suis mal à l'aise. Cette femme m'est complètement inconnue. Si feindre de la reconnaître serait une marque de politesse hypocrite, lui avouer le contraire pourrait jouer en notre défaveur. Mon embarras m'empêche de jouer la comédie.

— Excusez-moi, l'interpellé-je alors qu'elle hume toujours mes épaules, je ne suis pas sûre de me rappeler qui vous êtes.

Mon intervention me permet de m'oxygéner à nouveau. La bonhomie de la soignante s'illustre dans un sourire franc et un petit pincement de joue décredibilisant. David, émerveillé et moqueur, semble apprécier l'infantilisation que je subis.

— C'est tout à fait normal, ma petite, tu avais à peine dix ans quand je t'ai vue pour la dernière fois.

— Et vous m'avez reconnue quand même ? m'étonné-je.

— Évidemment ! Tu as toujours tes grands yeux noisette qui te mangent le visage et ce petit air coquin comme si tu t'apprêtais à commettre une grosse bêtise.

La main brûlante de David se pose dans le bas de mon dos.

— Ce petit air coquin ne m'est pas réservé ? chuchote-t-il à mon intention.

Mes paupières clignent à plusieurs reprises pour tenter vainement d'effacer ma gêne et mon plaisir à être provoquée par l'impétueux David.

— Mélissa a déjà fait la grosse bêtise. Elle est partie avec moi, dit-il à voix haute et avec un sérieux déconcertant.

La tête de l'infirmière part en arrière dans un éclat de rire incontrôlable.

— Alors elle n'est pas seulement le portrait craché de sa mère physiquement parlant, me confie-t-elle. Elle se laisse aussi guider par son cœur, comme le faisait Félicia.

— Vous connaissiez ma mère ?

Il est plus de trois heures du matin. Ma présence dans cette clinique est une aberration et cette rencontre est tout simplement hallucinante, surréaliste.

— J'étais l'une de ses soignantes, et son amie jusqu'à la fin. Je l'appréciais beaucoup. Une femme forte et aimante. Et votre père ? demande-t-elle soudain. Toujours aussi cabochard ?

— C'est bien de ma famille dont il s'agit, il n'y a plus de doute, ironisé-je.

— Aussi têtu qu'un âne !

Son attention se focalise soudain sur mes pieds.

— Mais où sont passées tes chaussures ?

J'adresse un regard rapide à David. Il me répond par une petite moue qui semble signifier « démerde-toi ».

— Une longue histoire, me justifié-je.

L'infirmière semble réfléchir un instant, l'index caressant son menton d'un geste régulier comme si les idées allaient fuser d'un instant à l'autre. David prend ma main dans la sienne et ses doigts entourent mon poignet.

— Nous devons partir. Ce fut un plaisir de vous rencontrer, madame...

La main droite tendue en avant, David met fin à cette conversation surprenante.

— Rosa, appelez-moi Rosa si vous êtes un ami de Mélissa, renchérit l'infirmière sans tendre sa propre main.

Rosa fronce des sourcils menaçants.

— Prenez bien soin d'elle, surtout. Elle en a bavé, cette petite, elle mérite d'être chouchoutée, maintenant.

Qu'est-ce qu'elle en sait ? Je ne crois pas avoir demandé une avocate pour défendre mes intérêts. Rosa pense probablement se montrer sympathique mais son interférence dans ma relation avec David me dérange. Peut-être qu'à son époque les hommes avaient

pour mission d'entretenir leur femme en échange d'une maison impeccable et d'une petite levrette mensuelle. Je rouspète ouvertement.

— Merci, Rosa, mais je n'ai besoin de personne pour prendre soin de moi. Je suis une femme libre et indépendante qui s'occupe très bien d'elle-même. David n'est pas mon tuteur.

Le visage de Rosa s'enlaidit d'une grimace de suspicion tandis que celui de David se fige. La lueur espiègle dans ses yeux s'est évaporée. Seul le doute habite ses prunelles. Je n'aime pas ça. Suis-je allée trop loin en prétendant ne pas avoir besoin de lui ? Je ne vais sûrement pas aller contre ma nature pour un homme. Amoureuse ou pas. J'ai dans le sang une part de féminisme affirmée. J'aime les hommes. J'aime David. Mais je refuse qu'un homme ait un pouvoir quelconque sur moi.

La peur de la dépendance me ronge. Je crains de me retrouver emmaillotée dans les filets de l'amour, d'être une sardine suffocante s'agitant en vain pour se libérer. Voilà ce qui m'attendra inévitablement si je n'y fais pas attention. Je serai trop amoureuse pour m'en rendre compte.

La confiance, la naïveté, le don de soi pour l'autre dominera ma façon de penser. Puis viendra le moment où les sentiments d'union absolue s'estomperont et où je continuerai à servir mon compagnon par une habitude malsaine, à croire à ses mensonges, à attendre la fin de la semaine pour qu'il m'octroie mon argent de poche. Le fameux « prendre soin d'elle » de Rosa se transformera en « elle me doit bien ça, c'est quand même moi qui fait bouillir la marmite ».

Cette perspective est faussée. Je trimais déjà au travail pour éviter cet avenir peu reluisant. Aujourd'hui, la question ne se pose plus. Je suis multimillionnaire. Si un homme fait partie de ma vie, il l'est uniquement pour le bien-être, et non pas pour la nécessité.

Alors oui, je suis libre d'aimer David et libre de recevoir son amour, mais pas autre chose.

— Je n'y manquerai pas, répond David.

Rosa le toise avec un certain mépris.

— Commencez donc par lui acheter des chaussures !

CHAPITRE 80

David Toutes les femmes de sa vie

Une bouffée d'air pur emplît mes poumons alors que nous sortons de l'oppressante clinique. Une bénédiction. Je suis le roi des cons. Je suis venu ici guidé par l'aiguille entre mes jambes. Ma boussole pointe toujours dans la direction la plus courte vers Mélissa. J'ai failli me montrer faible et sensible. Mélissa est dotée d'une force de persuasion exceptionnelle. Elle est mon talon d'Achille depuis le jour où je l'ai rencontrée. Il suffit qu'elle soit là à me regarder pour que l'envie de lever le voile sur moi me saisisse. Être à ses côtés, lui parler, la toucher est si naturel. Jamais je n'ai parlé de mon père à qui que ce soit.

Et même si j'ai failli chialer comme un connard de puceau, je n'ai pas eu l'impression de me confier. Comme si le fait de régurgiter cette merde devant elle était spontané et sain. Comme si elle savait déjà. Comme si elle devait savoir la vérité. Lui avouer mon passé douloureux était une façon de m'arracher une épine du pied. Sa présence nous gêne, nous empêche d'avancer comme il se devrait, et pourtant, elle se fait oublier avec le temps. Et le boitement devient normal.

Mélissa est un succube. Elle brûlera probablement en enfer à mes côtés. Car elle ne peut pas être la femme parfaite qu'elle semble être. Un jour ou l'autre, sa véritable nature se dévoilera. Je sombrerai dans l'horreur. Tout redeviendra normal. Si ce n'est pas le cas, elle est la grande perdante. Je suis le boulet de canon accroché à sa cheville qui l'entraînera au fond des abysses. Cette Rosa me l'a dit et il serait difficile de ne pas la croire en voyant l'air angélique sur le visage de ma belle : Mélissa mérite le bonheur. Suis-je celui qu'il lui faut ?

Les femmes indépendantes me sont inconnues. Mes références en matière de gent féminine sont faussées. Mélissa est un edelweiss dans la montagne. Elle ne correspond à rien de familier.

Ma mère est soumise et défaitiste. Piégée dans sa croyance ridicule à la supériorité du chef de famille. Elle est persuadée qu'elle doit tout à mon père. Sa position sociale, ses enfants bien élevés, sa richesse. Elle a malheureusement omis son intégrité et sa fierté dans les valeurs à défendre. Elle n'a aucune idée du mal qu'il lui inflige. Il est de bon ton d'obéir à son mari. La douleur d'un poing n'est qu'une saute d'humeur excusable, un léger dérapage compréhensible. Ma pauvre maman. Avec une telle fragilité face au bourrage de crâne, elle aurait mieux fait de rentrer dans une secte.

Ma sœur est frivole. Elle ne pense qu'à l'argent, à la richesse et aux façons de dépenser sa fortune. Elle a des besoins superficiels. Je ressens un instinct de protection gigantesque pour elle. Sa naïveté la rend vulnérable aux arnaques, aux abus et à la manipulation. Sans armes pour affronter la vie réelle, elle est devenue la marionnette de mon père. J'espère que l'âge et les études lui feront prendre conscience de sa soumission.

Au départ, Marie représentait la liberté. Je la croyais indocile. Rebelle, même. C'est ce qui m'avait attiré. Pas de règles, pas de formatage dans les cases d'une relation de couple. Elle était insouciante, avec un goût prononcé pour l'improvisation. Et puis son père a infirmé son indépendance en lui rappelant son rêve de gamine, le mariage. Celui des princesses et des contes de fées. Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Voilà l'adage avec lequel elle a grandi. Si j'avais été un prince, une fin heureuse l'aurait attendue. Malheureusement, être le fils de Barbe Bleue ne prédispose pas à l'amour éternel sans divorce.

Les autres femmes qui ont croisé ma route ne dévoilaient pas leur âme, si tant est qu'elles en aient eu une. Des paires de seins aux proportions et à l'apesanteur artificielles. Des vagins dénués d'humanité. Des bouches sans saveur aucune. En mission pour décrocher le pompon juteux : le compte en banque bien rempli.

Et puis Mélissa. Une bombe humaine. Ma sorcière. Un tsunami dans mon existence. Une emmerdeuse, une obstinée. Si différente. Elle bouleverse toutes mes manières de penser. J'aimerais être son protecteur, l'homme dont elle aurait besoin. Et je ne comprends pas.

Elle m'envoûte. Ses pieds nus sur le sol et le pantalon dans lequel elle nage lui donnent l'allure d'une personne fragile, démunie. Une poupée en porcelaine prête à se briser au moindre impact. Et pourtant il n'en est rien. Mélissa est plus que déterminée. Elle est seule et ça lui réussit. Cette femme est en béton armé. Nul besoin d'homme pour la défendre. Nul besoin de moi pour l'accompagner.

— Étrange, n'est-ce pas ?

Sa voix rompt le silence de la nuit. Même les oiseaux éveillés par la lumière des lampadaires se sont tus. A-t-elle le don de lire dans mes pensées ? Se rend-elle compte elle aussi du paradoxe de notre relation ? De mon inutilité ? En découvrant l'expression perplexe sur mon visage, Mélissa s'explique.

— Cette rencontre avec Rosa. Je n'en reviens pas. Ça ne peut être dû qu'au destin.

Je m'assieds sur un banc. Mélissa se niche entre mes cuisses. Un bras sur mon épaule, elle caresse délicieusement ma nuque à la base de mes cheveux.

— Tu crois au destin ? lui demandé-je.

Elle hausse des épaules et frissonne. Je crois qu'elle a froid.

— Pas toujours, répond-elle. Mais avoue que la probabilité de notre rencontre était une aberration pour la science et les statistiques.

Je me raidis.

— Des études ont révélé que les enfants victimes de maltraitance devenaient souvent bourreaux eux-mêmes à l'âge adulte. D'après toi, mon avenir sera-t-il défini par le destin ou par les statistiques ?

Mélissa saute sur ses pieds et se dresse face à moi. Tout d'un coup, elle commence à fredonner un air familier. Une main tendue devant elle, puis l'autre, elle ondule des hanches. Je plisse les yeux avec force. Je veux être sûr de ne pas halluciner. Avec un accent espagnol à couper au couteau et des mots tout droit sortis de son imagination, Mélissa danse... la Macarena. Si elle se drogue, il faudra que je lui demande le nom de son fournisseur lorsqu'elle aura terminé son spectacle de rue.

— Hey Macarena !

Ma bouche béante ne se referme plus devant la folie de ma douce. Elle écarte une mèche de cheveux prise entre ses lèvres.

— Alors ? Y avait-il la moindre probabilité pour que je te dévoile ma maîtrise de la danse après ton allusion à ta théorie ?

— Pas le moins du monde.

J'emprisonne ses mains et la ramène sur mes genoux. Putain qu'elle est belle.

— Crois au destin, David. Ce n'est pas seulement pour que je puisse te démontrer mes talents qu'il nous a permis de nous croiser.

Je goûte ses lèvres. Encore.

— Laissons donc le destin nous guider. Il souhaite peut-être que je te montre mes talents ?

Sa respiration se saccade. J'adore la voir réagir ainsi. Et je connais un endroit où mes dons pourront être exploités dans de meilleures conditions.

— Trouvons une voiture. Je te kidnappe.

CHAPITRE 81

David Échappée belle

À cette heure avancée, Mélissa préfère changer d'avis et laisser son père en dehors de nos déboires. Cassie est donc l'amie idéale. Grâce au téléphone que ma bien-aimée a dans sa poche, nous la sollicitons pour emprunter sa voiture. Son amie arrive vingt minutes plus tard. Vingt longues minutes au cours desquelles je n'ai pensé qu'aux différentes manières de faire Mélissa mienne. En la tenant à califourchon sur mes genoux, la pression de son aine sur mon sexe ne me facilitait pas la relaxation. Elle sent le sexe. L'idée de mon sperme au fond d'elle, coulant le long de ses cuisses, me traverse l'esprit au point qu'il m'est difficile de ne pas lui sauter dessus.

Cassie débarque en klaxonnant depuis le rond-point. La discrétion ne sera pas de mise. J'aurais préféré ma voiture à ce tas de ferraille rose. Mais elle n'est pas connue de mon père : autrement, il aurait eu tôt fait de nous retrouver. Les décibels de la voix de l'amie de Mélissa m'explorent les tympans lorsqu'elle s'extrait avec difficulté du véhicule. Les cheveux en pétard, le mascara coulant sous des yeux mi-clos, je me demande si elle est saoule, endormie, ou les deux.

Lorsque son attention se focalise sur l'aspect débraillé de sa copine, j'accuse le coup. Pour moi, Mélissa serait belle n'importe comment mais cet avis ne semble pas partagé par Cassandra. Les mains en l'air, exaspérée, elle nous fait montre de son mécontentement.

— Mélissa, tu as été piétinée par une foule en délire, ou bien un troupeau d'éléphants s'est échappé du zoo et t'est passé dessus ?

Elle pointe un index accusateur dans ma direction et poursuit ses accusations avant que nous ne puissions réagir.

— Et toi ? Quelle est ton excuse ? Jumanji ? Ah oui, c'est facile, on tire son coup, et après, qui est-ce qu'on appelle ? Tata Cassie.

— Cassandra, je t'ai dérangée en plein coït, la coupe Mélissa en prenant une de ses mains entre les siennes.

Sa moue boudeuse se met en marche. Ses paupières s'affaissent. Ses épaules se relâchent.

— Oui, finit-elle par avouer avec soulagement. Un pétard catégorie 14 juillet ! Je ne voudrais pas le faire trop attendre. Alors prenez ma caisse, mes clopes, mes chaussures, tout ce que vous voudrez, mais accompagnez-moi vite à mon domicile.

Elle tourne les talons et s'engouffre avec hâte à l'arrière de sa voiture. Cassandra et moi sommes sur la même longueur d'onde, ce soir. Elle veut baiser. Moi aussi. Mélissa me lance un regard en biais. Sans discrétion, elle mate la bosse qui enfle sous mon jean. Si je n'avais pas peur de la nymphomanie de Cassandra, Mélissa serait déjà allongée sur le capot de la Barbiemobile. Les jambes écartées, le cul tendu et la chatte palpitante.

La portière encore ouverte, Cassie rappelle sa présence.

— Magnez-vous, les tourtereaux, le patriotisme n'attend pas.

Ma virilité est mise à rude épreuve. Même si le siège conducteur est reculé à fond, mes jambes sont pliées et touchent le volant. Un elfe dans une voiture de hobbit n'aurait pas été plus à l'étroit. Nous déposons Cassie et j'emprunte l'autoroute du Soleil. Dans la mesure des moyens mis à disposition, je fonce. L'aube se lève à peine. J'ouvre la fenêtre pour fumer. Le bruit de l'air s'engouffrant dans l'habitacle me permet de rester éveillé.

Mélissa dort, la tête en arrière, la joue appuyée contre la ceinture de sécurité. Une légère perle de salive cristalline s'échappe de la commissure de ses lèvres. Elle est épuisée. Dormir un peu ne pourra lui faire que du bien. Elle aura besoin de toutes ses forces, une fois arrivée.

Nous débarquons à Cassis aux alentours de sept heures du matin. Un miracle dans cet accessoire de Playmobil. Lorsque je coupe le moteur, Mélissa cligne doucement des paupières. La marque striée de la ceinture s'étend sur sa joue droite. Mes doigts l'effleurent, comme pour me convaincre de sa présence à mes côtés.

— Où sommes-nous ? murmure-t-elle d'une voix éraillée, tout en observant par le pare-brise le paysage environnant.

Cet hôtel est un refuge. Perché en haut des calanques, il offre une vue splendide sur la Méditerranée et ses criques. Depuis que j'ai l'âge de conduire, je suis ici. Mon tempérament fougueux s'apaise au son des vagues. Ma mère est née dans cette région. Elle a grandi dans un mas provençal où mes grands-parents tenaient une exploitation de lavande. Je n'y ai jamais amené personne. Nul ne connaît mon point de chute. Ce paradis est le mien. C'est le seul que je puisse offrir à Mélissa.

— Chez moi.

— Cet hôtel t'appartient ? s'exclame-t-elle, surprise.

Merde ! Elle me prend pour Crésus. Il est vrai que ma fortune n'est pas négligeable, mais c'est celle de mon père. Son argent m'a tenu enchaîné à sa volonté. Je n'en veux plus. Mélissa risque d'être déçue si elle s'imagine que je suis aussi riche. J'essaie de lui répondre sans montrer le moindre signe de honte.

— Non, ma belle, j'aime juste le confort de leurs chambres, c'est un peu mon cocon. Et leurs brunchs sont délicieux.

— Ah, répond-elle, taquine. Fais-moi donc tester le confort de leurs lits.

Je souris.

— Tu ne penses qu'à ça, ma parole !

— Oui, avoue-t-elle dans un souffle en étirant ses bras devant elle, j'ai trois passions dans la vie. Dormir est la première.

Je sors du véhicule, dépliant mes jambes courbatues. Mélissa me suit.

— Quelles sont les deux autres ?

Elle lève un sourcil aguicheur.

— À toi de les découvrir, lance-t-elle en grimpant le perron de l'entrée.

Sa joie affichée me rassure. Si mes jambes n'étaient pas autant ankylosées par le trajet, je courrais après elle comme un petit garçon amoureux dans la cour de récréation. Je tirerais volontiers sur sa queue-de-cheval. Dévorerais sa nuque de baisers ardents. M'enfoncerais en elle. L'entendrais gémir sous mes coups de butoir. Fesserais sa croupe allant et venant sur ma queue.

— Tu restes dehors ?

Excité dans mes désirs inassouvis, mon sexe se retrouve engoncé dans mon jean de la même manière que mes jambes dans la voiture de Cassandra.

— Sorcière ! murmuré-je avant de la rejoindre à la porte d'entrée.

À l'accueil, un jeune homme d'une vingtaine d'années feuillette un magazine lorsque nous rentrons. Son visage m'est inconnu. La plupart du temps, la réception est gérée par la propriétaire de l'établissement, Mathilde. Je suis surpris de ne pas la voir à son poste.

— Bonjour. Que puis-je faire pour vous ? lance le réceptionniste à notre approche.

— Bonjour, la chambre 206, si elle est disponible, s'il vous plaît ?

— Attendez un instant, je vérifie.

Les clefs des chambres accrochées au tableau derrière lui répondent à ma question : la présence de la clef étiquetée 206 me ravit. Pourtant, le jeune homme met un temps infini à vérifier sa disponibilité sur un registre volumineux. La patience me fait défaut et ma bite me fait mal. Il me faut cette chambre. Et vite !

— Pourriez-vous accélérer la cadence, m'irrité-je.

Mélissa m'adresse un regard noir. Mon impolitesse manifeste ne semble pas lui plaire. Je hausse les épaules en lui désignant, abasourdi, l'homme à la lenteur exagérée.

— La voici, proclame-t-il enfin. Pour combien de temps ?

— Je ne sais pas encore.

Comment puis-je savoir si ma soif de Mélissa finira par se tarir dans cette chambre ? Je la veux pour moi. Nue. Offerte. Le temps d'une vie ne suffira pas.

— Il me faut un nombre de nuits, monsieur, pour établir le montant à régler, m'énonce-t-il avec dédain.

Mon grondement intérieur est digne de celui d'un ogre affamé. Il me fait chier, celui-là. Depuis quand doit-on régler sa note avant la prestation ?

— Très bien, mettez une semaine, grondé-je, bougon.

Il me tend la note. Je sors ma carte bancaire. La machine remise sur son socle, l'attente de la validation du paiement se fait longue. Mes doigts pianotent avec agacement sur le comptoir en bois laqué.

— Paiement refusé, proclame le boutonneux avec un léger sourire sarcastique.

CHAPITRE 82

David J'irai vivre en théorie

— Comment ça ? Veuillez réessayer, je vous prie.

Mon sang-froid commence à disparaître. Mais qui est cet incapable ? Si seulement Mathilde avait été là, je serais déjà dans la chambre à explorer chaque centimètre du corps de Mélissa.

— Paiement refusé, réitère-t-il.

Et moi, je refuse l'expression de dédain sur sa tête à claques. Le rouge me monte progressivement aux joues. Je sens le regard interrogateur de Mélissa sur moi. Putain ! Mon poing s'écrase fermement sur le comptoir de la réception, faisant sursauter le petit arrogant.

— Quel connard !

Mélissa attrape mon poing prêt à se lever à nouveau. Ses mains froides et douces sur mes phalanges me calment un instant. Je n'ose pas la regarder en face. Nous venons de faire plus de trois heures de route pour rien. C'est inacceptable.

— Mais quel connard, marmonné-je. Mon père a dû bloquer mon compte en ne me voyant pas revenir.

S'il s'imagine un instant pouvoir encore tirer les ficelles de mon existence grâce à l'argent, il se met le doigt dans l'œil. Je préfère dormir sous les ponts que de devoir céder encore au chantage et à la pression. Même si je suis né avec une petite cuillère en argent dans la bouche, les trois derniers mois passés comme stagiaire à la banque, dans mon petit studio, ont été les plus beaux de ma vie. L'indépendance est un luxe, une fierté bien plus chère à mon cœur que tous les billets distribués par ce dictateur.

— Combien je vous dois ? demande Mélissa au réceptionniste.

Carte de crédit en main, elle s'acquitte du montant exorbitant du logement. L'argent n'est rien en lui-même, mais ne pas pouvoir subvenir aux besoins de la personne que l'on aime est affligeant, décredibilisant, rabaissant. J'ai du mal à retenir ma colère et ma frustration. Cette situation m'est insupportable. Que ce soit une femme qui paie n'est pas le problème. Je ne suis pas un de ces hommes machistes et misogynes. Mais je me sens si impuissant. Un moins que rien. Aucune liberté d'action. Incapable de gérer seul la situation. Merde ! Quelle humiliation !

— Merci, mademoiselle.

Je crois rêver. Ce petit con vient de faire un clin d'œil à Mélissa en lui tendant les clefs de la chambre. Il va regretter son insolence. Dès que je serai seul, je viendrai lui régler son compte, à ce morveux. Mélissa m'attrape par le bras et se dresse sur la pointe de ses pieds.

— Allô, Mélissa appelle David, je répète, la culotte en feu appelle la grosse lance du pompier, chuchote l'impétueuse à mon oreille.

Le chant des sirènes n'avait probablement pas autant de pouvoir sur les marins que les mots employés par cette sorcière sur moi. Je la suis dans l'ascenseur. Mes mâchoires serrées illustrent parfaitement ma contrariété. Mes nerfs sont mis à rude épreuve depuis plus de vingt-quatre heures. Le manque de sommeil, les conflits et les prises de décisions douloureuses auront raison de ma santé mentale. Si je n'extériorise pas mes peurs, mes angoisses et mes colères, je risque de faire une connerie. Une grosse connerie.

Les portes de la cabine se referment. Mélissa se jette sur moi. Une main sur mon sexe, l'autre sur mes pectoraux, elle couvre mon cou de suçons. Mes mains ne savent pas où se poser. Je veux la toucher partout. Ses caresses sur le long de ma verge sont une véritable torture. Mon plaisir grimpe de manière exponentielle. Ma queue durcit considérablement, un peu plus à chaque pression de sa paume contre mon gland. J'ai mal. Mon désir pour elle est partagé. Je la veux.

Il me faut reprendre les rênes avant qu'elle ne me fasse jouir dans mon pantalon. La saisissant sous les cuisses, je la soulève dans mes bras. Ses jambes se referment autour de ma taille. Lorsque nous arrivons à notre étage, Mélissa mordille le lobe de mon oreille, suscitant des ondes électriques et frissonnantes de ma nuque à mes genoux.

Une fois sur ses pieds, elle enfonce la clef dans la serrure.

— Entrez donc, je vous prie, ironise-t-elle en accompagnant ses propos d'un balancement du bras droit en direction de la chambre.

Sa remarque réveille ma frustration. Mélissa me cherche. Je suis son homme. Elle profite de la situation pour m'agacer. Mes réactions sont si prévisibles. Elle jubile de me voir rager. Si je n'avais pas tant envie d'elle, je la ferais poireauter toute la journée avant

de lui donner un seul orgasme. Mon désir est malheureusement trop impérieux. Je suis vaincu. Mélissa tire les ficelles de notre relation. Ça me plaît et ça me déstabilise tout à la fois. Elle me rend différent et je me perds. J'ai besoin de reprendre le contrôle, ou je deviendrai fou.

— C'est MON havre, ici, c'est à toi de le découvrir.

Elle entre dans la chambre et marche jusqu'à la grande baie vitrée. Le soleil qui se lève sur la mer est magnifique. La lumière douce illumine ses cheveux de reflets roux. Mon ange. Sans se retourner, elle glisse ses mains sous son pull et le soulève par-dessus sa tête. Mon regard glisse de sa nuque dévoilée à la courbure de son dos. À peine ai-je pris le temps de saisir ses hanches et de caresser le creux de ses reins qu'elle abaisse le survêtement sur ses chevilles.

CHAPITRE 83

David Le nirvana

Mélissa se retrouve complètement nue. Son corps en forme de guitare m'envoûte. Elle est parfaite. Ses fesses nacrées et rondes se balancent jusqu'à la salle de bain.

— Ton refuge est sympa, l'idée d'acheter l'hôtel me dirait bien, me provoque-t-elle, insouciant.

— Tu joues à un jeu dangereux, mon cœur.

Le bruit de l'eau me parvient. Mélissa se nettoie. Elle efface les traces de mon passage. Cette femme est indépendante, le crie haut et fort et fait tout pour le rester. J'ai besoin d'elle. Et pourtant, je voudrais lui être indispensable, être son homme. Un homme capable de la protéger, de la rendre heureuse.

J'ouvre le battant de la douche avec fracas pour entrer. Mélissa sursaute mais ses yeux expriment un contentement non dissimulable. Sa peau est recouverte de gouttes d'eau. Ses cheveux plaqués en arrière mettent en valeur son visage angélique. Ma douce Mélissa, si ténébreuse...

L'air frais qui s'est infiltré dans la cabine, combiné à ma présence, lui fait dresser les tétons en deux pointes rosées. Mes vêtements encore sur le dos sont éclaboussés par l'eau qui s'échappe du pommeau. Je plaque Mélissa contre la faïence derrière elle. Mes mains en appui sur ses poignets relevés au-dessus de sa tête, je descends ma bouche sur sa poitrine. Le goût de ses mamelons m'excite, et ce n'est rien en comparaison du gémissement qu'elle étouffe lorsque je mordille sa chair sensible. Ma langue entoure chacun de ses tétons avec délice. Je relâche mon emprise pour savourer la sensation de mes mains sur son corps. Elle en profite pour glisser ses doigts dans mon pantalon. Je la

stoppe immédiatement. Mon désir est de la posséder. Maîtriser la situation, c'est contrôler mes émotions. J'attrape sa main et la retourne avec vivacité. Sa poitrine s'écrase contre le carrelage froid et humide. Je maintiens une main sur sa joue gauche. Ses yeux cherchent les miens désespérément.

— David, gémit-elle.

Je ne sais pas si elle a peur. Tout ce que je sais, c'est que je ne peux pas m'arrêter. Je veux qu'elle jouisse uniquement grâce à moi, qu'elle ne se concentre que sur l'effet que je lui procure. Rien d'autre.

— Laisse-toi faire, ma belle.

— Mais j'ai envie de te toucher, geint-elle.

Sa main tente de m'agripper. Mon bassin se presse fermement contre sa croupe pour ne lui laisser aucun accès à ma queue.

— Pas maintenant, ma douce, cesse de te rebeller.

Ma bouche se pose avec ardeur sur la sienne et mes dents attrapent sa lippe voluptueuse. Elle étouffe un cri. J'entrelace ses doigts avec les miens et dépose ses paumes à hauteur de son visage.

— Ne bouge pas, soufflé-je à son oreille.

Sa respiration s'accélère et un léger hochement de tête approuvant mon ordre me convainc de continuer. Je m'écarte afin de profiter du spectacle. Elle est magnifique. Mon sexe est oppressé. Je descends la fermeture Éclair de mon pantalon et libère mon membre. Mélissa ne bouge pas mais je perçois l'accélération de ses expirations. Ma cuisse se glisse entre ses jambes, les écartant suffisamment pour que ses lèvres gonflées me deviennent accessibles. La voir ainsi, offerte à moi, me fait terriblement bander. J'empoigne ma verge et la caresse de haut en bas. Quelques gouttes perlent sur mon gland. Je le dirige entre ses fesses. Elle sursaute.

— Chut, ma belle, ne crains rien, je ne vais pas te pénétrer tout de suite. Tu n'es pas prête.

Elle déglutit.

— Recule et penche-toi, exigé-je.

Mélissa s'exécute sans pudeur. Son obéissance me rend dingue. Les mains toujours plaquées au mur, elle tend son cul et son sexe vers moi. Le dos cambré, elle attend. Mes doigts s'insinuent lentement entre ses lèvres et s'insèrent en elle. Elle est trempée.

— Putain, tu as envie de moi. Dis-le-moi.

Elle penche légèrement la tête. Ses yeux se braquent directement sur ma main gauche, qui caresse mon sexe. Ses pupilles se dilatent. Me voir me branler semble l'exciter.

— Oui, geint-elle en fermant les yeux lorsque mon majeur cogne au fond de son vagin.

— Plus fort, ordonné-je.

— Oui, crie-t-elle, je veux que tu me baisses.

Je retire mes doigts et m'accroupis à sa hauteur. Mon nez se retrouve face à ses lèvres boursouflées. J'humecte ma bouche et commence à lécher son fluide. Putain que sa chatte a un goût délicieux ! Je me délecte de sa moiteur. Le bout de ma langue s'insinue dans chacun de ses replis et va et vient sur son clitoris. Ses lèvres se gonflent de plus en plus, elles se resserrent à chaque passage. Je me redresse avant qu'elle ne jouisse. Je veux qu'elle s'effondre autour de ma queue. Qu'elle emprisonne mon sexe en elle. J'étales ses sécrétions le long de son sexe jusqu'à son petit cul. Ce dernier se contracte à mon approche. Je la posséderai de toutes les façons possibles. Petit à petit, son étroite entrée se détend. Ma verge va et vient de son clitoris à son anus. Je ne vais pas tenir plus longtemps. Je la pénètre dans une poussée ferme. Mon sexe s'enfonce jusqu'à la base. Mélissa me facilite l'accès. Elle est chaude et humide.

Ma main gauche passe sur son ventre pour aller empoigner son sein qui ballote à chacun de mes coups de reins. Mon pouce vient titiller son entrée interdite et s'insère délicatement dans son anus. Ses parois m'emprisonnent de part et d'autre. Je retire ma main de sa poitrine pour attraper la chair de sa fesse, propulsant un peu plus son corps contre le mien. La pénétrant un peu plus loin chaque fois. Je ne la ménage pas. Mélissa s'étrangle de plaisir. Elle se contracte. Ses jambes tremblent. Ses bras fléchissent. Je la retiens difficilement, perdu à mon tour dans la jouissance. J'explose au creux de son estomac.

CHAPITRE 84

David Ever

Il est deux heures du matin. Nous avons passé la journée à nous prélasser, à nous goûter, à nous vaincre. Mélissa m'a définitivement conquis. Elle s'est accaparé mon âme. Nos corps se sont entrechoqués sans relâche. Épuisée, Mélissa s'est endormie. Nichée dans le grand lit, elle ronfle doucement.

Ma belle enchanteresse me transforme. Là où mon esprit était prisonnier de mon passé, Mélissa a pris place. J'ai perdu le contrôle ce matin. Elle me déboussole. Ma violence endormie est latente, mais elle est bien là. Je me suis comporté comme un sauvage. Je voulais posséder Mélissa. Je la désirais soumise. Et cela m'a procuré du plaisir. Ma jouissance n'en a été que plus grande. Je me dégoûte. J'aurais beau lutter, nier l'évidence, je suis comme mon père. Car je dois avouer que la fesser m'aurait propulsé vers une extase exceptionnelle. Frapper une femme. Pour le plaisir. Voilà à quoi j'en suis réduit. Je refuse de devenir un être immonde et violent comme mon géniteur.

Appuyé contre le chambranle de la baie vitrée, je l'observe dormir paisiblement. Mes pensées se bousculent. Ma conscience me crie d'arrêter mes réflexions malsaines. Mélissa a pris autant de plaisir que moi. Si ce n'est plus. Mon père et moi sommes différents. Il frappe pour dominer. Je ne crois pas qu'il en retire du plaisir. Les coups portés ne sont que le signe de sa faiblesse. Et ma mère n'en profite aucunement. Elle est sa victime. Il est un bourreau. Rien à voir avec moi. Pourtant, chaque étape importante dans ma vie me rappelle ma proximité avec lui. Je n'arriverai jamais à oublier. Si seulement je pouvais arracher la partie de mon cerveau où se trouvent ces souvenirs écoeurants. J'aimerais vivre sans être hanté par sa façon d'être. Sans culpabiliser à la moindre colère.

J'allume une autre cigarette quand une sonnerie rock me parvient. Elle est lointaine et je suppose d'abord qu'elle provient d'un balcon voisin. Je réalise peu à peu qu'elle résonne dans la salle de bain. J'écrase mon mégot dans le cendrier et cours jusqu'à la source du son. Des vibrations accompagnent la musique metal du téléphone de Mélissa au fond de la poche de mon survêtement.

Le numéro est masqué. J'hésite un instant avant de décrocher.

— Allô ?

— Elle est vivante ? demande une voix masculine chargée de tension.

Ma jalousie malade se met en route. Qui peut être cet homme soucieux et vindicatif ?

— Qui êtes-vous ? je réponds.

— C'est à moi de vous le demander. Vous répondez à mon téléphone. Alors je répète. Est-elle vivante ? insiste-t-il une octave plus basse.

Je jette un œil dans la chambre. Mélissa dort toujours. Le loquet de la porte une fois poussé, je réponds.

— Évidemment. Elle dort.

Un soupir de soulagement s'échappe à l'autre bout de la ligne.

— Vous êtes l'ami de Gaëlle, n'est-ce pas ?

— Je suis l'ami de Mélissa, rectifie-t-il. Steven.

La vision de ce type embrassant Mélissa me revient à l'esprit comme un boomerang. Je suis irrité. Son inquiétude est compréhensible, au regard de notre départ en fanfare de ma propre fête. Il tient à elle. Jusqu'à quel point ?

— Que veux-tu savoir d'autre ?

— Tu devrais plutôt te poser les bonnes questions ? Comment va ta sœur, par exemple ? Ou qui a péché la gueule de ton connard de père ? Où est ta mère ?

Mon sang se glace. Ma tête tourne.

— Gaëlle ? Qu'est-il arrivé ? Où est-elle ?

La panique me submerge. Si mon égoïsme et ma lâcheté ont provoqué un malheur, je ne pourrai jamais me le pardonner. Ma vie entière a été consacrée à protéger ma mère et ma sœur de violences physiques et psychologiques. J'aurai tout fait échouer en une seule et maudite fois. Celle où j'aurai fait passer mes désirs au premier plan. Mes mains tremblent. Des sueurs froides glissent sur mon front alors que je m'imagine le pire.

— Passe-le-moi, dit une petite voix dans le combiné. Allô, David ? David ? C'est toi ?

Oh mon Dieu ! Ma sœur. Des pleurs aigus entrecoupent ses mots. Sa voix est rauque, comme si elle avait pleuré durant des heures.

— Gaëlle ? Qu'est-ce qu'il se passe ? m'inquiète-je.

— Où es-tu, David ? Il faut que tu rentres.

— Je ne peux pas rentrer, Gaëlle, et tu le sais bien, soupire-je. Je suis censé me marier demain. Si je rentre, je... Je ne veux pas épouser Marie. Tu comprends ?

— Mais tu dois le faire, déclare-t-elle dans un sanglot bruyant.

Hors de question !

— David, papa est devenu fou. Il m'a giflée après ton départ et maman...

Elle renifle.

— Et maman a voulu s'interposer.

Un silence oppressant s'installe. Ma mère ne s'est jamais mise en travers de mon père pour arrêter ses poings. J'ai toujours cru que la peur l'inhibait. Évidemment pas. Son amour ne devait pas être assez fort pour qu'elle intervienne en ma faveur. Je serre les dents pour contenir ma rage rancunière.

— Il a poussé maman si fort contre le mur, mon Dieu, David, si tu avais été là...

Gaëlle est loin de se douter de toutes les frasques de notre père. Elle ne s'est jamais interrogée sur l'apparition régulière de mes bleus ou sur mes plâtres récurrents. Sa naïveté vient de voler en éclats.

— Steven est intervenu sans réfléchir. Il a frappé papa au nez. Il saignait. Il y avait du sang partout.

Steven a eu le courage que je n'ai jamais eu. Il est l'homme dont Mélissa aurait besoin.

— Gaëlle, tout va bien. Où sont-ils ?

— Papa était fou de rage, il a emmené maman avec lui. Je ne sais pas où ils sont.

Ses sanglots l'empêchent de parler. Ma tête bourdonne. Je prends appui sur le lavabo. Mon reflet dans le miroir me foudroie. Je lui ressemble tellement. Mes yeux verts sont ceux de ma mère, mais mon visage est le sien.

Les yeux dans le vague, je ne sens plus mon cœur battre. La vie que j'aurais souhaitée disparaît. Mon père représente un obstacle infranchissable. Il détruit la vie des gens autour de lui. Je ne veux pas lui ressembler. Mes choix ne doivent pas engendrer de malheurs.

— Reste à la maison. J'arrive dans trois heures.

Je raccroche.

J'ouvre la porte de la salle de bain. Mélissa s'est retournée sur le ventre, mais elle est toujours plongée dans les bras de Morphée. Des larmes me montent aux yeux. Elle était trop parfaite pour m'appartenir. Tôt ou tard, je l'aurais perdue. Je l'aime. Sans aucun doute.

Je l'aime.

Je saisis les clés de la voiture de Cassandra en prenant soin de ne pas faire de bruit et je sors de la chambre en silence.

CHAPITRE 85

Mélissa La brûlure du soleil

Qu'il est doux d'être réveillée par les rayons du soleil levant. La chaleur méditerranéenne traverse la baie vitrée pour caresser mon visage. La vitamine D pénètre chaque pore de ma peau exposée. Je garde les yeux fermés. La lumière orange filtre sous mes paupières. Le coussin sur lequel repose ma tête dégage un délicieux parfum. Celui de David. Celui de mon homme. Je souris à cette idée réconfortante.

Les courbatures que je ressens en m'étirant me confirment cette évidence. David m'a épuisée. Je ne me souviens même plus à quel moment le sommeil m'a emportée. Probablement après la quatrième fois où il m'a faite sienne. Les douleurs entre mes jambes me font étrangement penser à celles que je ressens après avoir pédalé sur mon vélo d'appartement. Il faut des entraînements réguliers pour ne pas marcher comme un canard après une séance intensive. Remonter en selle est le seul moyen pour estomper les crampes musculaires. C'est pareil quand on fait l'amour. Je serais particulièrement intéressée par un programme de réhabilitation vaginale.

Je tâtonne sur le matelas à mes côtés. Peu importe où ma main atterrira, tout est bon dans le cochon. Mes yeux s'ouvrent lentement. La lumière du jour éblouit ma rétine et mon champ de vision se couvre d'une multitude de points blancs scintillants. Je me redresse sur mes coudes pour éviter l'impact direct des rayons ultraviolets sur mes iris et je scrute la chambre. David n'est pas là.

— David ?

La salle de bain est grande ouverte. Personne ne répond. Sur la table de nuit, les aiguilles de ma montre indiquent 10 h 20. David est un lève-tôt. Avec un peu de chance, il

est parti nous chercher le petit déjeuner pour me l'apporter au lit. Un café chaud et des croissants au beurre. J'en salive d'avance. Je n'ai pas la certitude de mériter ce prince charmant mais je finirai par m'habituer. L'attente de son retour me permettra une révision anatomique. Je cours à la salle de bain. Le miroir me révèle une mine épanouie. Ah ça oui, j'ai pris mon pied !

Quelque chose a changé. Je suis différente. Je me rapproche de mon reflet. Mes yeux sont toujours noisette, mon nez toujours aussi bizarre et mes cheveux encore en vacances. En fait, non. Je suis toujours la même. Je ne suis pas dans un film où l'entourage de la jeune vierge s'aperçoit de son dépucelement. La perte de ma virginité ne m'a pas rendue plus femme, alors mes orgasmes non simulés d'hier non plus. Pourtant il me semble que l'existence d'une femme, sans l'expérience de la perte de contrôle à laquelle j'ai survécu hier, n'est pas complète.

Une fois mes dents brossées avec les échantillons fournis par l'hôtel et ma crinière domptée par mes mains humidifiées, je pars à la recherche d'une cigarette. Le paquet que nous a donné Cassandra est sur le balcon. Je devrais l'appeler pour la remercier. Prévenir Steven aussi que son téléphone lui reviendra bientôt. Nous sommes partis si soudainement que je ne serais pas étonnée s'il me détestait.

Mon survêtement gît sur le sol. Je fouille les poches sans sentir le poids ou le métal froid du mobile. David l'aurait-il utilisé ? Un pincement au cœur me trouble. À qui aurait-il eu besoin de téléphoner ? À sa sœur ? À ses parents ? À sa connasse de rousse ? Non. Impossible. Pas après ces dernières quarante-huit heures. Il est sûrement trop dangereux de m'avancer, mais je crois que David m'aime bien. Plus que bien.

Je fais glisser la porte vitrée et le bruit des clapotis de la mer sur les rochers enchante mes oreilles. L'air frais marin est relaxant. Les mouettes voraces volent autour des récifs à la recherche de quoi se sustenter. Toutes les conditions sont réunies pour que je sois sereine, mais mes pensées s'égarer dans de mauvaises directions. C'est aujourd'hui que son mariage devrait avoir lieu. Un mauvais pressentiment me noue la gorge. Vingt minutes se sont écoulées depuis mon réveil. Vingt longues minutes au cours desquelles David aurait eu le temps de revenir les bras chargés de victuailles. Et si ? Les battements de mon cœur s'accélérent. Un point douloureux vrille mon estomac.

Mes jambes m'entraînent vers la porte. J'enfile à la hâte le jogging et les ballerines de Cassie puis je sors. Une femme de ménage dans le couloir m'adresse un sourire jovial. Mes lèvres ont du mal à lui répondre. Je dévale les escaliers jusqu'à l'accueil. Le jeune homme de la veille est assis derrière le comptoir. Il regarde les informations sur une petite télévision.

— Bonjour.

Occupé à regarder son reportage sur les grèves dans la fonction publique, l'employé ne me prête aucune attention. Lorsque je racle ma gorge avec exagération, il se retourne et s'empresse de désactiver le son avec sa télécommande.

— Bonjour, mademoiselle, comment allez-vous ? Bien dormi ?

Son regard mielleux se pose sur ma poitrine. Si David avait été là, il aurait très mal réagi.

— Bien, merci. Auriez-vous vu l'ami qui m'accompagnait ce matin ? demandé-je, soucieuse.

J'essaie de contenir la peur dans ma voix mais des trémolos accompagnent mes mots.

— Celui qui marronnait de ne pas avoir un radis sur son compte en banque ? se moque-t-il ouvertement.

Sa remarque dédaigneuse m'énerve mais je confirme ses dires pour obtenir plus rapidement des réponses.

— Oui.

— Cette nuit, il m'a réveillé en quittant l'hôtel. Il a fait un boucan d'enfer en démarrant comme un dératé avec sa voiture de gonzesse. Si des clients se plaignent d'avoir été réveillés, je serai contraint de vous demander un dédommagement, j'espère...

— La ferme !

Ma tête bourdonne. Je n'arrive plus à réfléchir. J'emprisonne mes oreilles entre mes mains. Le son des battements accélérés de mon cœur me parvient dans le silence. Je tremble. Mes jambes et mes bras grelottent comme si j'étais restée enfermée dans une chambre froide. *En quittant l'hôtel.* Il doit s'agir d'une erreur. *Cette nuit.* Je l'aurais entendu. Je compte à rebours dans ma tête. 5. 4. 3. 2. 1. J'inspire.

— Excusez-moi, bégayé-je.

Le jeune homme me regarde avec des yeux ronds, visiblement estomaqué par ma réaction.

— Vous dites qu'il a pris la voiture. La voiture rose ?

— Oui, voilà !

— Vous êtes sûr ?

— Comment voulez-vous que je me trompe ? Des voitures comme celle-là, il n'y en a pas mille sur le parking.

Je suis réduite au silence. Des hypothèses se fraient un chemin par centaines dans mon cerveau. Toutes plus optimistes les unes que les autres. David va revenir. Il ne m'aurait pas laissée en plan dans une ville que je ne connais pas. Sans me prévenir. Sans moyen de locomotion. Sans téléphone. Sans vêtements. Sans lui. Il n'a pas pu. Il m'aime. Il va revenir. Il m'aime. Il va revenir.

— Puisqu'il n'est plus là, je pourrais vous inviter à boire un verre, ose le réceptionniste rabougri.

J'avale ma salive et me retiens de le gifler. Ses suppositions me blessent dans ma dignité. David va revenir.

— Non. Je vais remonter dans ma chambre. Il va revenir. Quand il rentrera, dites-lui que je suis en haut. Chambre 206.

L'hôtelier m'adresse une moue dubitative avant de rallumer le son de sa télévision en marmonnant. Je tourne les talons. Les mots de la journaliste me percutent l'arrière du crâne comme une balle de baseball lancée à pleine vitesse.

Brianond. Mariage. Église.

Je m'immobilise. Sans savoir comment, je me retourne pour fixer la télévision. Et mon monde s'écroule. Il est là. Dans l'écran. Des larmes inondent mes yeux. Il sort d'une limousine. Un costume gris anthracite, un veston couleur pêche. La caméra fait un gros plan sur lui. David. C'est David. Mon David. Mon menton se met à trembler. Je détail devant ce cataclysme. En grim pant les marches quatre à quatre, je dérape sans sentir la douleur infligée à mes genoux. L'impression d'être dans un songe est puissante. Ce ne serait pas la première fois que mes rêves semblent trop réels. Mon esprit est troublé, perdu, catapulté dans l'incompréhension. Et pourtant, le poids dans ma poitrine est bien trop douloureux pour que je nie la réalité. Essoufflée, je m'enferme dans ma chambre. L'air est irrespirable. Je suffoque. Il l'a fait. Il est parti. Sans moi. Ma volonté de tenir le choc vacille. La détresse s'empare de moi.

— David.

Mon corps épuisé s'effondre sur la moquette à poils ras. Les larmes jaillissent et inondent mon visage crispé. Je n'ai plus la force de résister, de faire semblant. J'ai mal. Atrociement mal. Et je me mets à hurler ma peine et à crier son nom comme si mon désespoir pouvait le faire revenir.

— Daviiiiiiiiiiiiid !

Comme si je pouvais l'empêcher de se marier. Comme si la sorcellerie existait.

CHAPITRE 86

Mélissa

Lettre à papa

Salut papa,

Je n'ai pas eu la force de t'appeler. Tu aurais réussi à me convaincre de revenir auprès de toi. Et ma voix est toute bousillée. Marge Simpson devrait faire une réclamation. Ne t'inquiète pas, je ne suis pas malade, ni mourante. J'ai juste besoin d'un peu de temps pour moi.

Je t'écris depuis l'aéroport de Marseille-Provence. Qu'est-ce que je fais là, me diras-tu ? Bonne question. J'ai écouté mon cœur, mais ce dernier n'est qu'un imbécile naïf et aveuglé. Je suis lasse des hommes, papa. De quoi sont-ils donc faits ? De peine, de douleur, de méchanceté et d'égoïsme. La trahison est leur leitmotiv. Les femmes sont leurs cibles. Je suis une pomme face à Robin des bois. Il ne m'a pas loupée, cette fois, le dernier trou du cul en date. Il m'a bousillée, fracassée, émietlée.

As-tu ressenti un trou béant dans ta poitrine quand maman est morte ? As-tu eu la sensation d'être abandonné ? D'être seul ? Comme si personne ne pouvait envisager ni comprendre ta peine ? Je me sens si mal. Même mes larmes ont foutu le camp. J'ai tant pleuré que la source s'est tarie. Mon désert de Gobi prend cette fois tout son sens. Je préférerais celui d'avant. Mon cœur était vide, mais au moins, aucune douleur ne m'empêchait de respirer.

J'ai besoin de prendre du recul. Il me faut l'oublier au plus vite. Pourtant je n'ai aucun espoir d'y arriver. Comment pourrais-je vivre sans lui ? Dis-moi, papa. Dis-moi qu'il est possible de passer à autre chose, car pour l'instant je n' imagine pas une seule seconde réussir à éprouver de la joie à nouveau.

Mon avenir a été détourné, mes aspirations mises de côté au profit d'un homme qui n'en valait pas la peine. N'est-ce pas, papa ? Un homme est-il le bon s'il ne me place pas au premier

plan ? Je reprends le volant. Ma vie ne méritait pas d'être obscurcie. Je suis multimillionnaire et je m'emmerde pour un mec. Si maman me voyait, elle ne me reconnaîtrait pas. Je suis sûre d'être quelqu'un de bien. Un jour ou l'autre, le bon viendra à ma rencontre. La patience est l'une de mes qualités, après tout.

Ne te fais pas de souci. Prendre un peu de vacances me fera le plus grand bien. Je compte voyager un certain temps. L'herbe est peut-être plus verte ailleurs. Ne me demande pas quand je reviendrai. Je ne le sais pas encore. Quand les souvenirs ne seront plus douloureux. Quand je serai forte à nouveau.

Écrire cette lettre me permet aussi de te dire ce que je n'aurais pas pu énoncer à voix haute. Pardon, papa. Excuse-moi de m'être emportée devant ta nouvelle amie l'autre jour. Si vous vous appréciez, c'est une chance. Je n'aurais jamais dû être aussi peste. Tu mérites d'être heureux, peu importe avec qui... Avec ou sans Jessy. C'est le nom que j'ai donné au poney. Un employé de la ferme, où on aimait aller quand j'étais petite, viendra le récupérer dans la semaine. J'espère que Jessy aura été sage et qu'il ne t'aura pas causé trop d'ennuis. Je t'aime, tu sais ?

Je t'appellerai une fois que je serai bien installée. Le soleil m'attend. Tu te rends compte, ta fille s'apprête à faire le tour du monde ! Qui l'eût cru ? Vive le Loto. Au fait, je n'ai pas oublié pour ta voiture. Regarde par la fenêtre. Les clefs sont chez Félicité. Dans le coffre, tu trouveras aussi un pyjama digne de ce nom. Il ne faudrait tout de même pas faire fuir ta dulcinée avec tes vieilles fripes infantiles.

À bientôt, papa,

Ta fille, la seule et unique.

CHAPITRE 87

Une semaine plus tard

Mélissa

Quelle chaleur étouffante ! Je voulais du dépaysement. Me voilà servie. Le Kenya me semblait être une destination appropriée pour penser à autre chose qu'au TDC. Au Trou Du Cul, pour être plus précise. Je refuse catégoriquement de prononcer son nom. Chaque fois qu'il apparaissait dans mon esprit, mes explosions de larmes m'ont rendue ridicule aux yeux de la population locale. En arrivant à l'aéroport de Jomo Kenyatta, mon anglais pathétique m'a amenée à obtenir des informations et des recommandations erronées. J'espérais un hôtel standing au bord de la savane dans lequel j'aurais pu me prélasser près de la piscine. Au lieu de ça, je me retrouve enfermée dans une chambre de dix mètres carrés. Il pleut tous les jours.

J'aurais dû me renseigner sur la saison des pluies. Les touristes ont décampé. Il ne reste que les autochtones qui parlent swahili. Les terrains sont trop boueux pour les safaris. Je broie du noir du matin au soir.

Mes nuits sont entrecoupées de cauchemars. Dans lesquels le TDC se marie. J'assiste aux noces dans une robe en taffetas rose. Elle est immonde. J'avance dans la nef de l'église et tous les invités rient sur mon passage. Je suis la demoiselle d'honneur boudinée. Le prêtre énonce distinctement « Si quelqu'un s'oppose à cette union, qu'il parle maintenant ou se taise à jamais ». Je me mets à crier. Je gesticule dans tous les sens. Puis je me réveille. En nage dans les draps. L'oreiller baigné de larmes.

David

Ils ont fini par trouver ma planque. À travers les rideaux, j'observe mes alliés attendre impatiemment ma sortie. Depuis le jour du mariage, les médias se sont affolés. J'ose à

peine allumer la télévision. On ne parle que de moi. Ma photo à l'âge de six ans ne cesse de tourner en boucle aux informations.

J'ai cru toute ma vie que voir la vérité éclater au grand jour serait une épreuve insurmontable. Pourtant, aujourd'hui, je ne ressens rien. Juste un grand vide. À vrai dire, mes pensées n'arrivent pas à se concentrer sur les événements. Mon père, le docteur Varin et ma mère ne sont plus mes priorités. Les juger ne m'appartient plus. À présent, tout le monde est au courant des atrocités qu'ils ont commises. Au moins en partie. Le dossier médical que Steven a réussi à dérober à la clinique pendant que je détournais l'attention de Rosa appuie mes révélations. Mon père et le docteur Varin sont clairement mis en cause par ces preuves irréfutables. Ma mère sera accusée de non-assistance à personne en danger de moins de quinze ans. Avec les économies de ma boîte à sucre, je pourrai lui payer un bon avocat. Et un psychiatre. Je continuerai à la protéger. Son regard posé sur moi à l'église restera gravé dans ma mémoire à tout jamais. Du soulagement. J'ai lu du soulagement dans ses yeux.

Mon intervention a été du pain bénit pour la presse à scandale. Les invités sont devenus livides. Certains se sont offusqués. D'autres m'ont traité de menteur en soutenant que mon père était innocent. Quelques-uns ont marmonné « j'en étais sûr », « oh mon Dieu », « pauvre enfant ». Marie m'a giflé. Elle était belle dans sa robe blanche. J'ai brisé son rêve de princesse.

Ma sœur n'a cessé de pleurer. Elle ignorait tant de choses. Elle cherche à comprendre et à connaître les détails de ma rude enfance. Je les lui dirai, un jour, peut-être. Pour l'instant, je ne m'en sens pas capable. Elle loge chez un ami de Steven, là où personne ne peut l'importuner. Elle est à l'abri, c'est tout ce qui compte.

Steven est un type bien. Quand je les ai retrouvés, lui et ma sœur, en débarquant de Cassis, il n'a pas hésité à m'aider. Il ne m'a rien révélé, mais je pense qu'il a un passé similaire au mien. Quant à ses talents de cambrioleur, je me pose d'étranges questions à leur sujet. Peu importe, il veut nous aider.

Le verrou de la porte d'entrée est poussé. Il entre et retire son casque de moto encore vissé sur sa tête. Son appartement au centre de la ville était parfait jusqu'à ce que les paparazzi le découvrent.

— Alors, demandé-je avec empressement.

Steven me fixe avec une empathie non dissimulée.

— Il ne sait pas où elle est, répond-il d'un air grave.

Mes épaules s'affaissent. Mon cœur explose. Où est-elle ? Mélissa aurait dû revenir. Elle n'a pas pu manquer les révélations. Elle a dû comprendre pourquoi je suis parti sans rien lui dire. Je devais agir seul. L'éloigner de ce cauchemar. Elle doit savoir que je ne l'ai pas abandonnée. Je l'aime. Plus que tout au monde. Je l'aime. Où est-elle, bon sang ? Elle

attend sûrement que la pression des journalistes descende avant de réapparaître. Je ne peux que comprendre son désir d'échapper à la presse. Elle va revenir.

Je tourne le dos à Steven, qui m'observe avec pitié. Mes yeux me piquent. Ma peine et mon angoisse sont immenses. J'ai envie de crever, sans elle. Les photographes interrogent le type en imperméable dans la rue. Steven vient se poster à côté de moi.

— Ne t'inquiète pas, David. Elle sera bientôt de retour, dès que la presse aura un nouveau scandale à se mettre sous la dent. Tu verras, quand Paris Hilton sortira sans culotte, tu seras vite oublié, tente-t-il de me rassurer.

Je souris avec dérision.

— Paris est obsolète, pensé-je à voix haute.

Elle va revenir. Elle va revenir.

CHAPITRE 88

Un mois plus tard

Mélissa

Respire, Mélissa. Il est canon ce Brésilien. Les cheveux noirs et frisés, le teint métissé et un corps de danseur de capoeira. Si je veux aller de l'avant, je devrai sauter le pas un jour ou l'autre. Et quelle meilleure opportunité que ce sosie de Ricky Martin ? Je ne comprends rien à ce qu'il me raconte mais pas besoin d'être bilingue pour capter son envie de baiser. Un, dos, tres, Mélissa ! Fonce ! Il avance. Sa bouche n'est qu'à quelques centimètres de la mienne. J'inspire un grand coup. Mes mains sont moites. Quand faut y aller ! Sa langue se fraie un passage jusqu'à mes amygdales. Elle est molle. Son intrusion est gênante. Elle en devient écœurante. Je ne peux pas. Putain de TDC ! Je repousse le latin lover. Il braille quelques mots en portugais avant de claquer la porte de ma chambre.

Assise sur le lit, je me mets à pleurer. Et merde ! Pourquoi me faire autant de mal pour un homme ? Je n'avais pas pensé au TDC depuis hier soir. Le chemin de la guérison me semblait pourtant à ma portée.

J'attrape le combiné du téléphone. La réception décroche rapidement. Dix minutes plus tard, ma bouteille de whisky et mon soda me sont apportés. Je bois chaque lampée comme un sirop contre la toux. J'aimerais que l'alcool guérisse les maux de mon âme. Au moins pour ce soir. Oublier. Être sereine. Et recommencer ma vie.

Après quelques verres, ma peine est toujours présente mais elle m'amuse. Je chante *La Cucaracha* sur la terrasse, enchaînant cigarette sur cigarette. La solitude est un concept biaisé. Être entourée ne m'aide pas à me sentir mieux. Je suis seule sans lui. Incomplète. La vie est une garce. Elle te reprend toujours ce qu'elle t'a donné. L'équilibre est de mise.

On ne peut pas tout avoir. La richesse et l'amour. Aimer sans être aimée en retour est la plus douloureuse des peines. Sans réciprocité, l'amour n'est qu'un poison.

Cassandra est mon modèle. Elle aurait probablement de bons conseils à me prodiguer. Bordel, je suis saoule. Elle décroche à la troisième tonalité.

— Cassie la tigresse à l'appareil.

— Cassandraaaa ! beuglé-je.

— Mélissa ? C'est toi ? Sur la tête de mon gode, tu as mes chaussures, mon lapin, et tu me dois un paquet de clopes !

— Je t'enverrai un colis.

Un soupir emplit mon combiné. Cassandra exprime avec sincérité son soulagement.

— Mais où es-tu ? Ton père nous a dit que tu étais en Afrique du Sud. Il s'inquiète beaucoup, le pauvre. Sans compter David.

Mon cœur fait un saut périlleux dans ma poitrine. Son prénom est comme une lame aiguisée plongée entre mes côtes.

— Je refuse de parler du TDC, bredouillé-je.

— Du quoi ?

— DU TROU DU CUL, hurlé-je.

— Mais enfin, Mémé, David n'est...

Je raccroche. Putain de prénom maudit.

David, deux jours plus tard

L'eau de la douche ruisselle sur mes épaules. Les souvenirs me brûlent mais ne me réchauffent pas. Imaginer Mélissa près de moi est une torture. Je n'ai pas oublié sa peau délicieuse, ses lèvres douces, ni ses yeux qui s'abandonnaient à moi. Elle n'est pas revenue. Je meurs un peu plus chaque jour loin d'elle. Je ne dors plus. Je ne mange plus. Je ne sors plus. Le canapé de Steven a pris la forme de mon corps. Je me confondrai bientôt avec le sofa. Je coupe l'eau et me sèche. Mes gestes sont robotisés. Je survis.

Mon reflet fait peur à voir. Je suis méconnaissable. Ma barbe broussailleuse mange mes joues creusées. Mes muscles sont fondus. Je suis blanc comme un linge.

Le téléphone sonne. Je sursaute. La sonnerie injecte toujours un élan d'espoir dans mes veines. Et si c'était elle ?

— Allô ?

— David chéri, c'est Cassandra.

Mon euphorie retombe comme un soufflé au fromage. Ma déception n'est pas camouflable. Cassandra m'appelle régulièrement. Elle n'a pas de nouvelles de Mélissa. Nous nous réconfortons l'un l'autre, même si ses mots doux ne sont que du sérum physiologique sur une plaie par balle.

— Ah ! Bonjour Cassie.

— Elle m'a appelée.

Un silence pesant m'opresse alors qu'une once d'espoir rejaillit. Les paroles de Cassandra me paralysent comme si je venais d'apercevoir un fantôme. Ou une sorcière. Plusieurs dizaines de secondes s'écoulent sans que je puisse articuler un mot. Mes lèvres tremblent.

— Est-ce qu'elle va bien ?

Des tas de questions se bousculent dans ma tête. J'ai besoin de combler les absences, les non-dits, les ignorances, mais plus que tout, j'ai besoin d'être rassuré. Mélissa était sous ma protection et je l'ai abandonnée. Je donnerais tout pour revenir en arrière.

— Oui, si son état d'ébriété avancé était un signe de bonne santé, répond Cassandra avec hésitation.

Nom de Dieu ! Passer sous un train me ferait le même effet. Mélissa est loin, inaccessible, seule et vulnérable. Tout ça par ma faute. Il pourrait lui arriver n'importe quoi. Je ne peux pas rester les bras croisés à attendre. Je suis un connard. Un véritable trou du cul. Mais ma vie dépend entièrement d'elle, à présent. Le destin est une belle connerie. Rien n'est écrit à l'avance, il suffit de se donner les moyens de choisir sa voie. Si je ne peux pas me battre pour elle, je ne me battrai jamais pour moi. Elle est ma rédemption. Ma protection. Ma raison de vivre. J'ai besoin d'elle.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas.

— Où est-elle, Cassie ? insisté-je avec véhémence.

— Elle ne me l'a pas dit, David. Pas la peine de gueuler. La seule chose qu'elle a laissé échapper était la haine qu'elle éprouvait à ton égard, déclare Cassie sans ménagement. Je crois qu'elle n'est pas au courant. Mélissa semble persuadée que tu as épousé l'Anglaise.

Si c'est le cas, elle doit me haïr plus que tout. Je n'ose même pas imaginer ce qu'elle a dû ressentir. Je dois la retrouver. Vite. Très vite.

— Cassandra, aide-moi, je t'en supplie.

— À quoi faire ? demande-t-elle intriguée.

— À la rejoindre. À la reconquérir. À me faire pardonner.

Cassie émet des gémissements suspicieux.

— Pourquoi ?

J'inspire profondément et ferme les yeux. C'est une évidence que je n'ai jamais exprimée.

— Parce que je l'aime.

Cassandra s'esclaffe de joie.

— Laisse-moi prévenir Félicité, mon chat. Et ne crains rien. Nous sommes les femmes de la situation.

CHAPITRE 89

Deux mois plus tard

David

Le programme de réhabilitation de Cassandra et Félicité n'est pas une partie de plaisir. En attendant un nouvel appel de Mélissa, elles jouent les coachs sans relâche. Plus exigeantes que des militaires, elles me préparent physiquement et psychologiquement. Félicité me conduit chez le barbier. Cassandra me force à manger sa mixture protéinée immonde. Je reprends peu à peu du poil de la bête. Je me focalise sur mes objectifs pour ne pas sombrer à nouveau. Toutes les journées qui se terminent sans le coup de téléphone tant attendu sont difficiles à surmonter.

Puis l'appel a enfin lieu. Le jour de l'anniversaire de Félicité. Au milieu de la nuit, plus exactement. Mélissa est en Louisiane. Elle ne maîtrise apparemment pas la notion de décalage horaire. Félicité joue son rôle de détective à merveille. Elle obtient le nom de la ville et de l'hôtel dans lequel celle que j'aime se trouve. Cette dernière n'a fait aucune mention de ma personne. Mélissa a tiré un trait sur moi au marqueur indélébile. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que de nos jours, rien n'est immuable. Même les tatouages peuvent se faire retirer.

L'avion décolle à huit heures du matin. J'ai peur.

Mélissa, le lendemain

Félicité me rejoint à La Nouvelle-Orléans. Je n'ai pas résisté à ses implorations. Après tout, elle me manque et son travail l'amène à tester un hôtel à New York la semaine prochaine. Je pourrai peut-être prolonger mon séjour aux États-Unis avec elle. Si elle évite de me parler du TDC, bien sûr. Deux mois après ma descente aux enfers, je pense toujours à lui. Les souvenirs des moments où nous ne faisons qu'un se mélangent aux projections

douloureuses qui m'obsèdent toujours. Je l'imagine empaler sa putain de Marie et des envies de vomir empoisonnent mes journées. Un jour, peut-être, il ne m'obsédera plus.

Aucun transat n'est occupé. La piscine n'est pas assaillie par les résidents de l'hôtel à cette heure matinale. Il est à peine dix heures. Le soleil est encore doux et il est agréable de prendre son petit déjeuner ici. Un café et une clope. Je retire mon débardeur afin de peaufiner mon bronzage. Ma peau dorée mise en valeur par mon haut de maillot de bain turquoise et mon short blanc me confère une bonne mine mensongère. En réalité, je manque cruellement de sommeil. Je ferme les yeux. Et comme tous les matins, je termine ma nuit bercée par le son de la pompe à eau.

— Vous ne devriez pas vous endormir au soleil. Ce n'est pas très bon pour la santé.

— Mmmmh.

Mince alors ! Si des voix viennent maintenant me hanter pendant mon sommeil réparateur, c'est que je deviens vraiment folle. J'ouvre les paupières mais les referme aussitôt afin de chasser l'image du TDC. Les visions sont de plus en plus réelles. Le whisky n'est absolument pas un remède efficace. Il faut vite que j'envisage l'arrêt de la boisson. Je me force à penser à des choses agréables. Un poulet rôti. Une partie de pétanque. *Fievel au Far West*. Je ne sens plus le soleil sur ma peau, qui frissonne instantanément. L'ombre recouvre mon corps. Un nuage ? Je bats des cils pour détailler la silhouette qui se dresse entre l'astre solaire et mon corps étendu.

Putain de merde ! Mon pouls accélère à une vitesse folle. Je me relève à la hâte et manque de trébucher. Impossible ! Pas lui ? Nom de Dieu ! Aucun doute. Ses yeux verts braqués sur moi me font toujours le même effet. L'unique effet.

— Bonjour.

La colère m'envahit. Bonjour ? Veut-il que je lui offre un café ? Je rêve. Une chaleur montante colore mes joues d'écarlate. Quel toupet ! J'aurais dû me méfier davantage. Il m'a retrouvée. Félicité est une garce. Que fait-il ici ? J'aimerais qu'il n'ait jamais existé.

— Tu es en lune de miel ? Où est-elle ?

J'aimerais paraître indifférente, après deux mois, mais je n'y arrive pas. J'ai imaginé son retour tant de fois, j'aurais aimé le voir s'agenouiller, ramper, me lécher les pieds. Même à l'aéroport, je me retournais sans cesse en espérant le voir accourir. Tirer un trait sur cette histoire est si difficile. Passer par le pardon et la compréhension était un chemin de croix. Je ne suis pas pieuse. Impossible pour moi d'accepter, d'oublier le chagrin. J'ai cru que fuir était la solution, mais le temps n'a pas effacé mes sentiments. Je le hais. Je le maudis pour provoquer ce bordel dans ma tête. Il ne peut pas comprendre. C'est un égoïste, comme tous les hommes. Je ne peux pas me rabaisser. Il a pris la décision d'en épouser une autre. Je refuse catégoriquement d'être un second choix. Lui témoigner de l'attention est lui accorder trop de faveur. Il ne le mérite pas.

— Mélissa, écoute-moi...

— VA TE FAIRE FOUTRE ! Pour quelles raisons devrais-je t'écouter ? Tu n'es qu'un trou du cul. Retourne auprès des tiens et fiche-moi la paix. Je ne veux plus rien avoir à faire avec toi.

J'enfile mon débardeur avec précipitation en réalisant soudainement le peu de tissu qui me recouvre. Sa main attrape mon bras. Je le déteste encore plus. Sa peau sur la mienne fait naître en moi une sensation familière. Une alchimie détruite par sa trahison. Les larmes me montent aux yeux sans que je ne puisse rien contrôler. Je me débats. Il maintient son emprise en réduisant l'espace entre nous.

— Lâche-moi !

— Mélissa, je t'en prie, accorde-moi une minute.

— Et pourquoi ? Pour me détruire encore ? Ça te fait plaisir ? Tu t'ennuyais dans ta petite vie de merde ? Trouve-toi une autre fille, David. Je ne tomberai pas dans le panneau, cette fois.

Ma poitrine se soulève puissamment contre son torse. Sa proximité est perturbante. Ses yeux expriment tant d'émotions. On peut y lire de la peine, de la peur et de la colère tout à la fois.

— Je m'attendais tellement que tu reviennes ramper. Tu es frustré avec ta... avec ton é-pou-se. Pourquoi penses-tu que j'ai fui à l'autre bout de la planète ? Tu es si prévisible, David, grimacé-je pour lui signifier mon dégoût.

Il plisse des yeux. Ses lèvres se pincent. En le poussant à bout, j'espère lui faire lâcher prise et obtenir un peu plus de sincérité de sa part. Au lieu de ça, il empoigne mes deux bras et me soulève sans difficulté. Sans que j'aie le temps de m'offusquer, David me jette dans l'eau de la piscine juste avant de plonger à son tour.

La fraîcheur du bassin me surprend et l'eau dans mes narines me pique jusqu'au cerveau. Je remonte à peine à la surface que David est déjà sur moi. Ses cheveux tombent sur son front. La luminosité bleue de l'eau chlorée se reflète dans ses yeux et j'ai beaucoup de mal à me détacher de ses lagons verts.

— Je suis toujours si prévisible, me lance-t-il avec colère.

Je crache la tasse avalée à son visage.

— Tu l'auras voulu.

CHAPITRE 90

David Ma maison

Le plan élaboré par Cassandra et Félicité est en adéquation totale avec la réaction de Mélissa. Elle sera en colère, têtue et sur la défensive, m'avaient prévenu ses amies. Étape numéro un, lui tenir tête, quitte à l'énerver. Plus elle extériorisera ses émotions, plus il y aura de la place au fond d'elle pour assimiler les nouvelles informations.

J'appuie fermement sur le sommet de son crâne pour l'enfoncer entièrement sous l'eau pendant une seconde. Elle se débat avec force et ressort en pinçant les arêtes de son nez. La couler est très efficace. Elle m'envoie une multitude d'insultes bien méritées.

Étape numéro deux, lorsqu'elle sera épuisée, dépêche-toi de lui dire la vérité. Les larmes au bord de ses yeux se confondent avec l'eau du bassin. Ses longs cils entourent ses iris rouges irrités par la colère et le chlore. Son regard m'accuse mais ses épaules s'affaissent : elle se résigne. Elle m'a tellement manqué. J'aimerais tant la prendre dans mes bras.

— Mélissa, je ne me suis pas marié, commencé-je.

Elle lève les yeux au ciel. Je continue avant qu'elle ne m'en empêche.

— Lorsque je t'ai laissée à l'hôtel, je n'avais pas le choix. J'ai trouvé des preuves de ma maltraitance et j'ai tout avoué à la presse le jour des noces.

— Espèce de gros menteur, peste-t-elle. Je t'ai vu à la télévision sortir de ta limousine dans ton beau costume de pingouin.

Étape numéro trois, elle ne te croira pas, apporte-lui des preuves. Quel con ! Dans la poche de mon jean, j'ai soigneusement plié un article de journal dans lequel est expliqué le déroulement de mon mariage avorté. Je n'avais vraiment pas prévu de m'immerger dans

une piscine. Je sors la page. Elle se déchire sous mes yeux. Mes preuves sont illisibles. L'étape trois est un fiasco. Mélissa nage vers le rebord.

Si elle m'échappe, une autre chance ne se représentera sûrement plus. L'étape numéro quatre sera décisive. Ouvrir son cœur.

— Mélissa, tu fais chier, bordel, hélé-je.

Elle s'immobilise, accrochée au bord du bassin, puis me regarde avec hébétude.

— Tu peux me fuir et nier l'évidence si souffrir te convient, mais moi je ne peux plus. Je suis désolé, Mélissa, j'ai merdé. J'aurais dû te mettre dans la confiance au lieu de te laisser seule dans l'ignorance. Mais je ne le regrette pas. Il fallait que je règle mon putain de passé, que je tire un trait sur toute ma merde.

Je reprends mon souffle.

— Et j'ai réussi, Mélissa.

Des larmes naissent à l'angle de mes yeux. Je les contiens et continue.

— J'ai réussi grâce à toi. Je suis un homme libre, maintenant. Libre de ressentir des sentiments envers toi.

— Quels sentiments ? s'inquiète-t-elle.

Deux mouvements de crawl me rapprochent d'elle. Sa beauté me coupe le souffle. Sa poitrine se soulève de plus en plus vite. Sa proximité m'est nécessaire. J'ai besoin d'elle.

— J'ai cru crever, sans toi, Mélissa. Tu m'as tellement manqué. Tu m'as envoûté depuis le premier jour. Ta sorcellerie m'a anéanti. Je ne suis plus rien sans toi.

— Ce n'est pas suffisant.

Son visage se referme. Mélissa me tourne le dos pour remonter à la surface. Je la saisis par les hanches. Elle se retourne. Nos bouches se font face. Mes bras l'emprisonnent.

— Abracadabra, Mélissa.

Mon corps frôle le sien. Elle ne comprend plus.

— Abracadabra, chuchoté-je.

Ses yeux s'écarquillent. J'inspire.

— Je t'aime.

De surprise, sa bouche s'ouvre légèrement.

— Mélissa Grenand, je t'aime plus que tout au monde. Ma vie commence avec toi et je refuse de te laisser partir encore. Je ne peux pas te promettre de ne plus être un gros con, mais je peux essayer. Plus jamais je ne t'abandonnerai, ni ne laisserai quelqu'un se mettre entre nous. Et si tu ne veux pas de moi, je t'en prie, désensorcèle-moi parce que l'amour à sens unique est une malédiction.

Un sourire discret naît sur son visage angélique. L'espoir revient enfin. Mes poumons se remplissent d'oxygène. Nos corps se pressent l'un contre l'autre. Ses tétons se dressent sous le tissu mouillé de son débardeur. Son regard m'hypnotise. Et ses lèvres charnues. Sa

délicieuse bouche se pose contre la mienne dans un baiser avide répondant à toutes mes attentes.

Nous nous dévorons littéralement jusqu'à ce que nos souffles s'épuisent. Mes mains glissent sur sa nuque, mes pouces caressent ses joues lentement.

Je suis enfin rentré à la maison.

CHAPITRE 91

Mélissa

Sept mois après

La neige recouvre les tombes. Ce mois de janvier est particulièrement froid. Le cimetière est désert. Seules les stèles non recouvertes indiquent les habitants des lieux. Je reconnais vite celle de ma mère. M'asseoir est difficile. Je m'accroupis. Il me faut plusieurs minutes avant de pouvoir parler.

— Bonjour, maman.

Je déglutis, mal à l'aise. J'ôte le gant en laine de ma main droite et écarte la neige sur la pierre en granit. Mes doigts gèlent rapidement et mes phalanges bleussent.

— Je ne viens pas souvent mais j'espère que tu ne m'en tiendras pas rigueur.

Je prends une pause.

— Tu me manques, maman. Je n'ai jamais eu autant besoin de toi qu'aujourd'hui. Je ne sais pas si tu me vois de là-haut. Alors j'ai pensé que je devais te mettre au goût du jour. J'ai rencontré quelqu'un. Je crois que c'est le bon. On ne peut pas le savoir, c'est vrai, mais j'en ai l'intime conviction. David est quelqu'un de bien. Il m'aime. Et je l'aime encore plus.

— Papa aussi a quelqu'un dans sa vie. Ne lui en veux pas. Il a retrouvé le sourire et il s'habille à peu près convenablement, maintenant. Elle est gentille, même si elle ne sera jamais aussi belle que toi.

— Félicité s'est mariée. Si tu avais vu ses noces... Du tape-à-l'œil à la hauteur de cette pimbêche. Même les toilettes étaient décorées. Autant te dire que le papier en dentelle pour s'essuyer les fesses n'était pas la meilleure des idées.

— Au fait, je suis enceinte. Ce n'était pas vraiment prévu, mais il est attendu avec impatience. Oui, c'est un garçon. Papa prévoit déjà de lui apprendre à suivre les courses de chevaux.

Je ris à cette idée.

— David est un peu inquiet. Son passé lui fait peur. Il pense qu'il pourrait reproduire les abominations de son père. Je sais qu'il se trompe. Il fera un très bon père. Je lui fais confiance. Et puis, il sera bien entouré, cet enfant, entre son parrain Steven et sa marraine Cassandra. J'aurais aimé que tu sois encore là pour sentir ses petits coups de pied. Il me semble déjà coriace comme son papa et têtu comme sa mère.

Des pas derrière moi crissent dans la neige. Mon homme. Je me retourne. Il me sourit en remuant la tête horizontalement.

— Tu ne devrais pas rester au sol dans ce froid, ce n'est pas bon pour ta santé et celle du bébé, me sermonne-t-il.

David m'aide à me relever. Mon gros bidon m'empêche de me plier correctement. Je dépose le bouquet de glaïeuls sur la tombe de maman et nous partons.

Le silence des lieux est apaisant. La présence de David à mon bras m'apporte un sentiment de sécurité. Nos doigts sont enlacés et ses yeux verts me scrutent en biais.

— Quoi ? demandé-je, curieuse.

— Tu traçais quoi au sol ? me demande-t-il, inquiet. Pas un truc de sorcellerie, n'est-ce pas ?

Je m'esclaffe. Notre bébé me donne un coup violent. J'interromps notre marche.

— Abracadabra, lui lancé-je, amusée.

Il emprisonne mon visage entre ses mains. Ses lèvres m'effleurent. Sa langue se glisse dans ma bouche. Nos corps se pressent l'un contre l'autre. Son sexe gonfle contre mon bas-ventre, dévoilant le désir toujours inassouvi que David ressent à mon égard. Je lui appartiens.

Il est mien quoi qu'il advienne, à présent. Nous nous séparons avec difficulté.

Quand nous reprenons notre chemin, David remet en place ses attributs en pestant allégrement.

— Putain de sorcière !

FIN

Remerciements

Avant de me mettre à écrire, je n'imaginai pas à quel point accoucher d'un roman était un travail d'équipe phénoménal. De l'élaboration à la finalisation, j'ai eu besoin de vous, et d'une manière ou d'une autre, *Love Ticket* est aussi votre création.

J'aimerai d'abord remercier Fyctia. *Bouuuuuuhhh, la fayotte !* Eh oui, j'ai commencé à écrire sur leur plateforme, un peu par hasard, et je n'arrivais plus à m'en passer, une véritable addiction qui m'a permis de continuer à écrire chaque jour. Mon seul regret est de ne pas avoir assez de temps pour découvrir toutes les fabuleuses histoires sur le site.

J'y ai rencontré des auteures merveilleuses. Sans leur soutien et nos conversations quotidiennes, l'aventure aurait été bien moins drôle. Vous êtes ma famille d'écriture. Sandrine, merci pour tes photos qui ont su susciter en moi l'inspiration nécessaire. Jessica, merci pour ta tendresse et ta sagesse qui apaisent nos doutes. Albine, merci pour ta franchise et ta folie qui redonnent le sourire. Tina, merci pour ta maîtrise du *Bescherelle* et tes jeux de mots. Chloé et Emy, merci de me convaincre que les générations futures débordent de talent. Nous n'aurions jamais pu nous croiser sur le chemin de la vie sans notre passion commune ; les *girls power*, merci d'être là.

La confiance en soi est un fil de toile d'araignée. Elle se construit avec lenteur et peut céder très facilement. Sauf si vous avez la chance d'avoir des bêta-lectrices comme les miennes, enfin... que dis-je ? Des amies comme les miennes. Vos commentaires sont toujours perspicaces, souvent drôles et parfois déroutants. Vous remplissez toujours mon cœur de courage et de motivation et je n'en serais pas là sans vous. Je ne pourrai jamais vous remercier assez pour le temps que vous me consacrez. Jessy et Vinie, je vous aime.

Un énorme merci aux professionnelles de l'édition qui se révèlent être des personnes formidables, toujours à l'écoute et aux qualités humaines indéniables. J'ai vraiment

beaucoup de chance de débiter dans ce milieu avec vous. Merci à Lucie de m'avoir ouvert la porte et à Adeline de Nisha éditions pour en défoncer une autre.

Un grand merci à Camille pour son travail de correction et sa présence au taquet. *Love Ticket* est un travail de collaboration abouti grâce à toi. Si j'étais une pierre précieuse, tu serais mon lapidaire, tu transformes un caillou ordinaire en bijou plein de grâce.

Et là, j'ai peur d'oublier des personnes qui, pourtant, ont été si importantes sur mon chemin. Toutes les lectrices et les lecteurs (car il y en a au moins un, merci Cyril), qui ont pris le temps de me lire, de m'encourager, de liker, de partager et de commenter, vous êtes incroyables. Le rêve devient réalité grâce à vous. Vous savoir réels est un truc de dingue. Un énorme merci d'abord à Céline Lequest, Diboux, Dreamcatcher 1SV, vos folies me sont indispensables. Puis à Abby Soffer, Scau67, Kessilya, Bridgetpage, Siri, Lily Sun, Pralu, Laurent MD, Juliette Greco, Lylif, Cinlia, Dakotagning, Joelle Blanc, Laetitia FjaBazzano, Isabelle Lamberet, AnneAme, Tiboux, Acroz, Mamandany, Sylvanie Callard, Sabloumai, Laurence Hurbourg, Sarah Leblanc, Tsukimoon, Lillyelli, Isabellam, Laure V, Lubita, Liastille, LnLfz, Lizzie, Ludivine Goblet, Julbro, Edel Weiss, Infisigne, Claire Arbogast, LN Olivier, Lylfak, Caroline Tillman, Loraline Bradern, Leonora234, Kaidhy, Vivibuell, Lolo, June, MarjBeth, Caro, Lalidesmerveille, Dauphia, Sev62330, Nathalie Desmons, Elo45000, Nanoo0456, Blazquez, Lolo, Lexie80, Gabriella Bllg, Aa2line, Celine Poit, Maelig85, DésEnchantée, Laura, Doudoyelem, Calvin, Musa, Aurelben, Isabelle Charrette, Loola, Agnes Travers, Poupynette, Floralie56, Cindy Chatel, Elysha, UneReveuse, ClaraDiab, Honorine Hamelin, Ladoune, SousSouMrh, Krin, ClemenceMaetz, MalykaLaknyte, Leiducleon, Minouyas, Indiana, KarineScire, MarionGabrielAliyhaGuiné, TiphtOmced, Lokian, Undercover26, MisssBooks, JojoJl, Maelig85, AuroreZs, Lylysou, Ganserlats, Crazylune, Linxrra, Caspase, vous contribuez tant à mes rêves.

Une spéciale dédicace à ceux qui vivent au quotidien avec moi, et que j'ai certainement bassiné avec mes votes et mes histoires : Tseu, Caroline, Céline, Aline, Samia. Sans oublier mes collègues de travail qui ont découvert ma double identité.

Merci à ma famille qui me soutient dans cette nouvelle passion : mes parents et ma sœur qui achèteront un livre numérique pour la première fois de leur vie, mon frère qui s'est coltiné les premières corrections de scènes érotiques (pardon !), et tata Mexicana qui supporte mes moments de doute.

Enfin, j'aimerais remercier mon mari, qui s'est vu doubler par mon ordinateur, du jour au lendemain. Les belles histoires d'amour ne s'inventent pas, elles se vivent.

Je dédie mon premier roman à ma fille, Anjali. Puisse-t-elle, un jour, trouver le grand amour... ou bien... gagner au loto. Je t'aime.